PAGES D'UN JOURNAL

LILY INIGUEZ

PAGES D'UN JOURNAL

ÉDITION IMPRIMÉE

PAR ISIDORE DUBOURNAIS

IMPRIMERIE "LA SUD-AMERICA"

À SANTIAGO DU CHILI

La xilographie a été exécutée par Pietro Parigi

Il a été tiré de cet ouvrage:

50 exemplaires, mumérotés de 1 à 50, non mis dans le commerce;

50 exemplaires, mumérotés de 51 à 100. Il a été tiré, en outre, 400 exemplaires, sans numéro.

PAGES D'UN JOURNAL

.....Mon journal est très sincère et par célà trop intime. Un jour on pourra peut être, en faire une sélection: PAGES D'UN JOURNAL. Mais plus tard, beaucoup plus tard, en tout cas après ma mort.

Lily



ILY INIGUEZ

vecut vingt-quatre ans. (1902-1926). Elle est née à Paris pendant que sa famille habitait cette ville.

Après un voyage au Chili, sa patrie, qu'elle aima profondément, elle est retournée en Europe et poursuivit son éducation dans une ambiance d'idéal et de beauté près de l'artiste et de la noble femme qui fût sa mère. La vie de Lily lñiguez, limpide et profonde comme une source d'eau cristalline apparait tout entière à travers ses poésies et dans les pages de son Journal.

C'est un sentier fleuri qui monte toujours plus haut jusqu'aux cimes de la douleur et de la beauté morale. Ce livre est destiné à une élite intellectuelle et puissent ses feuilles emportées par le vent de l'Automne donner un peu de courage et de lumière aux âmes habitées par la souffrance.

PRÈMIÈRE PARTIE

L'enfan(e

PREMIER (AFIER

Villino, St. Giorgo, Florence, le 6 Avril 1913.

E viens d'avoir onze ans.

Ma fête qui est le 19 Mars, a été triste cette année. Nous étions à Berlin à cause de la mort de mon cher Bon Papa (1), et Maman était malade. C'est la première fois que j'ai senti de près ce que c'est que la mort. C'est terrible pour ceux qui restent, mais que

ce doit être beau pour ceux qui partent!

Je me répète toujours ceci pour me consoler. Maîntenant Bon-Papa doit être si heureux!

le 7 Avril.

Maman a causé longtemps avec moi. Elle m'a dit comment je devais écrire mon Journal, et qu'elle espérait que je deviendrais un écrivain, un jour.

Moi, j'adorerais ça. Si je pouvais être un jour une artiste! Une artiste comme Maman! Mais ça c'est peu vraisemblable. Si j'arrivais à écrire la moitié aussi bien que Maman fait de la sculpture, ce serait déià beau.

Mon Dieu! Comme on peut avoir des pensées en un moment. En voici: Une petite pluie fine et désagreable tombe dehors. Je suis assise à mon petit bureau. Mon cher petit bureau! Je l'aime

^{(1) .-} Monsieur Matte, grand-père de Lily Iñiguez.

beaucoup. Que de moments heureux j'y ai passée, en étudiant ou en lisant! Près de moi, il y a le meuble où sont tous mes livres. Ceux-là aussi sont de bons amis. Dire que je les ai tous lu, et que tous m'ontfait une impression plus ou moins belle. Derrière moi sont mes jouets, mes compagnons d'il y a seulement quelques années. Je n'aurais jamais cru que l'on pouvait tant changer... Je me rappelle la charmante maison de poupée que Maman m'avait donnée à Berlin.

Oh! C'était un beau temps, celui-là.

le 10 Avril.

Dehors il fait de nouveau un de ces temps gris et mornes.

Comme tout a l'air triste aujourd'hui! Notre petit jardin que nous trouvons si ravissant d'habitude, quand il est illuminé par le beau soleil d'Italie, est maintenant tout changé.

Comme Rostand dit bien cela: "Oh, Soleil, toi, sans qui les

choses ne seraient que ce qu'elles sont!".

Que c'est donc charmant, que c'est artistique, lorsque le soleil illumine une fleur!

le 15 Mai.

Que de temps j'ai passé sans écrire mon Journal! Plus d'un mois. Comme le temps passe vite! Je trouve que c'est vraiment dommage. Voici bientôt l'été, et il faudra quitter le "Villino" tout juste quand

il a une apparence plus merveilleuse!

Le jardin est beau, presque féerique, avec sa gloriette de glycine, le berceau plein de roses, le vieux puits, et encore des roses qui grimpent au mur de la maison, le grand arbre. Puis, plus loin, l'ermittage, en face le poulailler, au fond encore, la "montagnuola", du haut de laquelle on peut apercevoir Florence toujours enveloppée d'un brouillard bleuâtre, puis Fiesole et les autres collines.

Et tout cela est animé par les animaux. Ma petite ânesse "Algesiras", la troupe des chiens, mon lapin "Michel" qui est apprivoisé, "Lori" le perroquet, les chats, les pigeons, les canards, le petit canari.

Oh! ce cher petit "Villino", comme je l'aime!

le 1 Juin.

Quel dommage que le mois de Mai, ce mois si beau, soit déjà fini!

"Il reviendra, tout aussi merveilleux que les autres années, et j'espère que nous serons encore de ce monde". C'est ce qu'on dit dans le Mois de Marie.

Il me semble que je suis bien l'enfant la plus heureuse du monde entier.

Et voici que ce que j'ajoutais tous les soirs, en disant mes prières, s'est réalisé. Nous sommes tous réunis au Villino!

Car, malgré que je sois souvent désagréable, j'aime bien que nous soyions tous car je les aime beaucoup, les miens.

Si je pouvais seulement me maîtriser quand je suis en colère!

Avant je le pouvais, mais maintenant je dis des impertinences, et j'éloigne mes amis. Je forme de projets d'être bonne, mais je ne les accomplis pas.

Oui, mais maintenant je vais essayer d'être gentille avec l'aide

de Dieu!

le 11 Juin.

Papa est parti hier.

Nous avons passé un temps si heureux! Et puis Papa a été si gentil! Nous avons fait deux belles promenades en automobile. La première à la charmante villa de D' Annunzio, située au milieu des prés. La seconde à la jolie petite ville de Prato. Ce fut là que se déroula l'amour de Fra Filippo Lippi et de Lucretia.

Papa m'a promis de faire un voyage en automobile à travers l'Angleterre, quand Maman aura fini sa cure à Strasbourg. Oh!

pourvu que cela soit!

le 18 Juin.

J'ai été malade. Maintenant il y a une grande agitation dans la maison. Demain nous partons pour Strasbourg. J'en suis désolée. Pas désolée d'aller à Strasbourg, puisque Maman y va pour se guérir,

mais c'est de quitter le petit Villino qui m'attriste.

On m'a mise dans cette chambre, ma salle d'étude, en me recommandant de ne pas en sortir, et je sens une grande tristesse m'envahir en regardant tomber la pluie. Ma petite chienne Baby vient se blottir sur mes genoux... peut-être pour la dernière fois avant de partir. Baby est la bête que je préfère entre toutes, et je l'aime comme l'on pourrait aimer une petite amie.

Je déteste ces derniers jours où tout ce que l'on fait, "on le fait pour la dernière fois". Et pourtant, c'est bien pendant ces jours-là que l'on remarque combien on est attaché aux choses et aux lieux.

le 19 Juin.

Le moment de partir approche.

Je dis adieu à tout. Ou plutôt; au revoir, car ce sera pour peu de temps. Nous espérons être de retour pour le beau mois de Septembre... Donc, au revoir, mon cher Villino, ainsi que toutes les bêtes!

le 21 Juin.

Nous voici à Strasbourg.

Papa est avec nous. Il pleut, le ciel est gris, sombre, et pas le plus petit rayon de soleil ne vient illuminer la grande place qui est devant l'hôtel. Mon ciel d'Italie, mon soleil d'Italie, comme ils me manquent! Mais, n'est-ce pas? on ne peut tout avoir. Enfin, nous sommes tous réunis, et j'en suis bien heureuse, ça me tiendra lieu de soleil.

le 22 Juin.

Il fait un temps de chien. Une humidité pénétrante est dans l'air. On aurait plutôt envie de pleurer que de faire autre chose. Maman doit entrer demain dans un Sanatorium. Elle en est très ennuyée... et moi, j'en suis si triste! Je n'ai pas envie d'écrire davantage aujourd'hui.

le 10 Août.

C'est le dernier jour que nous passons à Strasbourg, et il faut que je dise qu'après tout, je m'y y suis bien amusée.

Seulement, Maman devait toujours rester dans son Sanotorium,

et cela était bien dommage.

Le temps est gris comme le jour où nous sommes arrivés, et on a toujours la tendance d'être un peu grise soi-même dans le cœur, par de telles journées.

> Baden-Baden, le 10 Septembre.

Un nouveau petit être fait maintenant partie de notre famille. C'est un petit caniche de deux mois. Quand nous l'avons acheté, il avait l'air d'une petite boule en astrakan dans laquelle on ne distinguait que deux petits yeux très brillants. Mais, maintenant, il commence à se former un petit peu. Il me plaît déjà beaucoup. Par moments il est d'une folle gaieté. Mais, quelquefois, il reste longtemps assis, regardant les gens bien en face, d'un air si pensif.

Baden-Baden est très joli comme endroit. Il est entouré de belles collines qui sont couvertes de forêts, et nous faisons tous les jours

des excursions.

Strasbourg, le 20 Septembre.

Nous venons de faire le magnifique voyage du Rhin, J'en garderai toute ma vie un souvenir de beauté. Oh! ce fleuve bordé de vieilles forteresses perchées-—on peut le dire— sur des énormes rochers s'avançant majestueusement.

Reinstein! Drachenfels! Vieux châteaux d'autrefois, vieilles rui-

nes évoquant la splendeur, l'art des temps passés!

Et ce jour-là, tout était baigné par un radieux soleil qui faisait se détacher, sur un ciel bleu sans tâche, les vieux lambeaux de murs. C'était d'une beauté divine.

Le retour ne le fut pas moins. Après un grand orage, vers le soir, le ciel s'éclaircit. Et, tous assis à l'arrière du bateau, nous pouvions voir passer les grandes ombres des rochers et des forteresses. Tout était si calme et si beau, ce soir-là!

le 23 Septembre.

Après-demain! Deux jours encore, et nous serons en marche vers l'Italie! Vers la terre d'art et de lumière, et vers notre petit foyer chéri!

Mais avant, il faut que je raconte l'impression que j'eus en

voyant Papa et Maman monter en Zeppelin, à Baden-Baden.

Que c'est grandiose de voir cette inmmense masse s'élever dans les airs, aussi légère qu'un oisseau, et monter, monter, monter, jusqu'à ce qu'elle n'a plus l'air que d'une toute petite tache blanche, si petite dans l'immensité du ciel, et puis, commencer à voltiger par dessus les montagnes.

le 14 Octobre.

Nous voici déjà à Florence depuis plus de quinze jours! Je ne puis pas décrire le bonheur que j'ai ressenti, en voyant, au loin, apparaître la coupole du Duomo de Florence.

Nous avons eu chaud au cœur quand nous nous sommes re-

trouvées dans notre petit jardin chéri.

Novembre.

Le mois d'Octobre a été un véritable rêve. C'était la Nature qui voulait nous dire adieu en ornant notre petit jardin de toute la beauté possible. C'était le printemps, mais un printemps où les couleurs des fleurs étaient remplacées par d'autres tons, rouges et dorés, et où les rayons du soleil étaient un peu plus pâles, donnant à toute les choses plus de poésie encore. Que c'était donc beau lorsqu'on voyait la vigne vierge toute pourpre, envelopper la "montagnuola" comme un grand manteau royal!

Mais, comme toutes les belles choses, cela a dû finir, et maintenant nous entrons dans la saison d'hiver. Le soleil, lui aussi, veut se

cacher, et devient de plus en plus rare.

Mais, malgré tout, il va être agréable, notre hiver. Nous allons beaucoup, beaucoup travailler, commençant par Maman qui va pres-

que bien.

Lorsque l'on entre dans le studio de Maman, un frisson vous parcourt en voyant son Monument (1). Cette femme à la figure féroce, aux yeux inconscients, marchant sans rien voir, sur un monceau de morts ou de blessés. Quel contraste avec cette autre figure de femme courbée par la douleur, cherchant refuge dans la rafale même, qui va passant.

Moi aussi, maintemant que j'ai un long hiver devant moi, je

^{(1).-&}quot;La Guerre", actuellement au Palais de la Paix à La Haye.

vais étudier très, mais très sérieusement. Aussi ai-je déjà commencé mes chères leçons et mes maîtresses sont très contentes de moi.

C'est que je voudrais avancer un peu avant de partir pour le

Chili.

le 29 Décembre.

Il a neigé aujourd'hui, et c'est la vraie "Weinachtszeit".

Nous avons eu un si beau Noël cette année! Le cadeau de Maman fut une Crêche. Oh! jamais je n'oublierai le moment où je suis entrée dans le salon où elle se trouvait. Au milieu s'élevait une colline, au sommet de laquelle était l'humble étable qui abritait la Sainte Famille. Du fond d'une forêt, voici des pâtres qui s'avancent, encore insouciants, jouant du fifre, mais qui pourtant se sentent déjà, sans le savoir, attirés par l'Etoile. D'autres bergers, plus près ceux-là, déjà arrivés, adorent à genoux, le petit et en même temps si grand Sauveur du monde. Les rois Mages lui portent l'or. l'encens et la myrrhe. Quant au petit Jésus, il sourit dans ses langes, en regardant sa tendre mère tout près de lui. Un peu plus loin, St. Joseph, à genoux, adorant, comme tous les autres, le Roi et Sauveur du monde.

Dans toutes les physionomies, bien différentes, se lit le même grand amour, mêlé de respect et d'admiration. Tous apportent un présent, soit de l'or, soit une humble brebis. Pour Jésus, cela a la même valeur. Il y a pourtant un berger qui me plaît beaucoup. N'avant rien a offrir, il donne son cœur.

La petite étable est illuminée par une lumière rouge qui éclaire le doux visage de l'Enfant-Dieu. Le bœuf et l'âne le réchauffent de leurs haleines, car il fait très froid sur la terre, et dehors il y a la neige.

Je ne finirais jamais de m'extasier sur cette émouvante crêche

qui m'a fait tant et tant de plaisir.

J'ai aussi reçu d'autres cadeaux. On m'a donné un couple de lapins angora, qui sont ravissants et très apprivoisés. Je les trouve très sympathiques, et je les aime déjà. Ils s'appellent Paolo et Francesca. Ils portaient leurs noms inscrits sur de petites médailles suspendues à leurs cou, lorsqu'on me les donna dans une petite malle.

Paolo et Francesca sont propriétaires d'une villa à eux, une jolie villa située sur la "montagnuola", et qui s'appelle Villa Cap-

poncina, tout comme celle de D'Annunzio.

Mademoiselle me donna un magnifique perchoir pour Lori, le perroquet. On me donna aussi un beau meuble pour mes livres, dont la quantité grandit toujours, et un charmant parapluie. Tous ces cadeaux me firent un plaisir énorme. On avait invité quelques amies. Nous étions bien, tous ensemble, et cette soirée si belle fut aussi des plus gaies. L'on but de la Bole et, parmi les toasts prononcés, fut aussi celui-ci: "A la santé du Monument!", lequel est maintenant fini. Ah! nous avons vraiment passé un très heureux Noël!

le 3 Janvier 1914.

J'ai vu sans peine partir l'année 1913. Elle ne nous a guère été bonne. D'abord le malheur que nous avons eu en Février, puis un été complétement raté. L'automne seul a été bon et ami. Mais 1914 a bien commencé.

On avait invité ving-deux enfants du voisinage, pour leur faire fêter le premier de l'An. On leur montra d'abord le "Presepio", qu'ils admirèrent beaucoup. Il fallait voir les tout petits, comme ils contemplaient la Crêche et l'Arbre, illuminant, à eux seuls, toute la chambre. Il fallait voir leur expression, mêlée d'étonnement et d'admiration. Et je ressentais une joie à voir tous ces "bambini" véritablement en extase devant le doux "Presepio". Puis on les fit entrer dans la cuisine qui était transformée en salle a manger, car le couvert était pour tous ces vingt-deux enfants, et puis encore pour quelques unes des mamans. Oh! quelle joie c'était, de pouvoir leur servir nous mêmes toutes ces tartes et gâteaux dont îls se bourraient. Puis on fit deux loteries, l'une après l'autre, et ces enfants s'en allérent avec les bras chargés de jouets et les yeux remplis de joie.

J'avais bien aimé mes cadeaux de Noël. Mais je trouve que

recevoir n'est pas plus beau que donner et faire des heureux.

Pour le soir nous avions préparé une surprise à Maman. C'était un petit concert. D'abord, nous jouâmes une pièce à quatre mains, et puis, moi, une autre toute seule. Nous fûmes très applaudies.

le 20 Février.

Il y a déjà très longtemps que je n'ai pas écrit mon Journal. Je m'en vais donc faire un petit résumé de tout ce qui s'est passé

pendant ce temps.

D'abord et avant tout, il faut que je dise quelque chose sur la grande gloire que ma chère Chèrichen a eue avec son Monument. Beaucoup de gens sont venus le voir, et tous n'ont eu que des paroles d'éloge et d'admiration pour ce groupe grandiose, si impressionnant, si émouvant, et pourtant d'une si grande simplicité de lignes. De grands et célèbres artistes son venus et ils se sont étonnés tous de constater qu'une faible femme a pu faire quelque chose d'aussi fort, mais comme l'on dit dans un des articles publiés sur elle, "Grande è l'audacia, ma l'Artista è più grande dell'audacia stessa"!

En plus, Maman a été élue membre de deux Académies, et elle en a reçu des diplômes d'honneur; elle a eu aussi beaucoup de succès dans les expositions. A Venise, elle va envoyer un fragment du monument, qui, par sa simplicité et son expression de profonde

souffrance, est la figure que je préfère entre toutes.

Enfin, Maman marche sur le chemin de la gloire, et moi j'en suis tellement heureuse!

le 19 Mars 1914.

Aujourd'hui c'est ma fête, et j'ai douze ans.

On va me fêter demain, car aujourd'hui il fait très mauvais, et le cadeau de Maman est, paraît-il, dehors et on ne peut pas le bou-

ger... Qu'est-ce que ça peut bien être?

Enfin, je suis bien contente que ce soit ma fête, car c'est toujours agréable de recevoir tant de belles choses et d'être tant choyée. Du plus loin que je puis regarder dans mes souvenirs, ce jour-ci fut un jour de bonheur, et Papa et Maman se chargèrent toujours de me le faire ainsi.

Oui, je suis contente que ce soit ma fête, mais pas d'avoir douze ans. J'aimerais pouvoir rester toujours une petite enfant heureuse, mais, après douze et treize ans, les années s'acheminent trop vite vers l'âge inconnu, l'âge de jeune fille. Cet âge-là doit, pourtant aussi avoir ses charmes, et l'on dit qu'ils sont supérieurs à ceux de l'enfance. Mais, cela, je ne le crois pas.

le 25 Avril.

Mon Dieu! que j'ai été paresseuse pour écrire, pour décrire, surtout, l'idéale fête que j'ai eue. Mais, n'est-ce pas? mieux vaut tard que jamais. Et plus tard, lorsque je serai bien loin, au Chili peut-être : j'aurai la consolation de revivre en pensée, lorsque je relirai ces pages, ce temps si doux, -et peut-être déjà si lointain, - de mon enfance.

Donc, je veux décrire ici ma fête, et je commencerai par le cadeau de Maman, de ma chère, de mon adorable petite Chérie.

Les autres années, cela avait toujours été un animal: ma petite chienne Baby, Algésiras l'ânesse, Lory le perroquet. Mais cette foisci, ce fut une chose différente, et très originale: une hutte Indienne! Mon rêve a toujours été de devenir Peau-Rouge. Et voici ma chère Maman qui a exaucé ve vœu, en me faisant cadeau d'un délicieux petit cabanon Indien. C'est bien difficile de s'imaginer ma joie en le recevant.

Aujourd'hui, j'y suis installée, et c'est ici même, dans ma petite hutte idéale, que j'écris. Il faut que je la décrive. Dans un coin est l'âtre, au dessus duquel pendent des ustensiles de cuisine Peau-Rouge. Un peu plus loin, il y a un amas de peaux et de fourrures d'animaux sauvages, qui forment un lit confortable pour l'habitant Peau-Rouge. Enfin, il y a encore une table, un banc et deux tabourets, le tout d'un rustique parfait. Les murs sont sauvagement tapissés d'armes de toute sorte et, depuis le "toma-hawk" jusqu'au cor de chasse pour appeler au secours, tout y est. Encore un avantage

qu'a mon cher "wigwam", et qui ajoute tellement à son charme, c'est la grande, la vaste, l'idéale vue. A présent, c'est le soir, et mon regard s'étend à perte de vue sur des collines vertes, ombragées d'oliviers; dans tout ce vert, des groupes de cyprès tranchent, faisant des longues taches noires. De l'autre côté, Fiesole et les autres collines qui semblent s'envelopper dans un léger voile de brume, se détachent sur le ciel bleu qui s'obscurcit peu à peu. Et, une à une, s'allument les petites maisonnettes blanches qui semblent perchées sur leurs côteaux verts. La légère brise qui souffle, apporte de loin les voix des cloches qui sonnent l'Angelus.

Voilà. Maintenant on peut s'imaginer si faiblement que ce soit, le grand charme et la douce beauté de mon petit "wigwam". Je me sens devenue un véritable Peau-Rouge, et je songe aux grands exploits que j'accomplirai avec mon amie Hiawatha. Hiawatha, une amie, comme moi convertie en Peau-Rouge, et portant un costume et des bijoux Peau Rouge. Moi, je m'appelle désormais Aigle d'Or, et je porte mon écusson peint sur mon manteau de Grand Chef.

Mais ce beau cadeau ne fut pas le seul que me fit Maman, et pour me remplacer les pauvres Paolo et Francesca, morts dernièrement, elle me donna une mignonne petite paire de cochons d'Inde. Ils s'appellent Bébé Blanc et Bébé Rose, et habitent à présent la "Capponcina" qui était restée déserte.

Combien de belles choses je reçus encore, en ce jour de ma fête! Des livres, beaucoup de livres, quelques bijoux aussi. Et puis, un joli petit Kodak, avec lequel je fais des photos dont on m'a

félicitée.

Ce jour-là, nous avons déjeuné dans mon "wigwam" et ce fut une fête tout à fait réussie, et si intime, et si charmante!

le 8 Mai.

Nous sommes en plein printemps.

C'est presque trop beau, et toute cette splendeur de tons, de parfums, de gazouillements, m'éblouissent l'âme, Ah! il faut jouir, jouir de ce printemps unique, car il est certainement le dernier que

nos passons dans ce Villino adorable.

Mais espérons, espérons toujours, sans regarder trop loin. Espérons, et surtout, jouissons. Jouissons de toute cette beauté, qui nous enveloppe et nous enivre. Je sens que je n'arriverai pas à décrire, avec des mots, toutes ces choses. La beauté de la gloriette de glycine, par exemple. Lorsque je m'assieds sous cette voûte mauve pour y rêver, tout en chantonnant quelque mélodie florentine, et que je laisse errer mon regard sur ces grappes de fleurs aux mille nuances délicates, je sens, je comprends tout d' un coup, la grandeur du génie de CELUI qui fit tout ça, qui créa l'œuvre sublime de la Na-

ture. Et je tombe en extase devant une fleur, laquelle, malgré sa petitesse, me LE représente tout entier...

Ah! comment ai-je jamais pu douter qu'il y ait un Dieu, et comment peuvent des personnes rester si obstinément aveugles,

pour ne pas Le reconnaître à travers Son œuvre?

Les murs de notre maison se cachent sous un manteau de roses blanches, et le berceau, avec le vieux puits, la Venus de Milo, majestueuse et blanche, ombragée par un acacia fleuri, un grand buisson de roses à côté, tout ça forme un tableau qu'aucun peintre ne pourrait jamais égaler.

> Oh! quel beau temps! Oh! quel soleil! C'est le printemps, Réjouissons-nous Tout est vermeil, Tout est en fleur, Réjouissons-nous, Et toi, mon cœur, Ah! réjouis-toi.

La glycine nerveuse Grimpe, nous enveloppe, nous grise, Elle est comme une charmeuse Quand elle embaume la douce brise. Oh! Renouveau, je t'aime, je t'aime. A tant de petits êtres tu rends la vie. Tu portes avec toi tant d'harmonie, Oh! Renouveau, je t'aime, je t'aime.

Voici quelque petites bêtises que j'ai écrites. Sincèrement, elles ne me plaisent pas, mais je veux écrire ici les bêtises que je fais,

ainsi que les choses intéressantes.

Nous avons de nouveaux habitants dans le Villino. Une petite chèvre que l'on voulait tuer, et une poule à laquelle nous avons fait couver des œufs de Padoue argenté. C'est charmant de la voir se promener, entourée de ses petits qui eux aussi, sont une preuvre de le génialité de Dieu.

le 24 Mai.

Le plus beau mois de l'année touche à sa fin, le doux mois de la Sainte Vierge s'écoule, laissant derrière lui la terre tout embaumée de ses parfums grisants.

Maintenant que je parle du mois de Mai, il faut que je dise que tous les soirs, Maman et moi faisons le mois de Marie; c'est à dire que nous prions et lisons sur la Sainte Vierge, devant un petit autel improvisé et rempli de fleurs blanches.

Il pleut, il pleut... Il tombe une petite pluie fine et assidue.

une de ces pluies de printemps, si ennuyeuses.

Hier j'ai fait une composition. Je n'en suis pas tout à fait contente, mais elle est plutôt bonne. Ce n'est pas par orgueil que je dis cela, mais bien au contraire. C'est parce que je suis souvent prise de doutes. Ah! deviendrai-je jamais un écrivain? Pratiquerai-je jamais un art? Je veux essayer de copier quelque chose en sculpture. Jusqu'à maintenant, je n'ai pas eu le courage de le faire, mais je vais essayer, un de ces jours.

le 8 Juin.

Maman a lu ma composition. Elle lui a beaucoup plu, et elle m'a répété que je deviendrai peut-être un écrivain. J'en suis si contente!

Papa s'est déjà embarqué pour venir en Europe, et passer l'été avec nous. Dès qu'il sera arrivé, nous allons acheter notre cher Villino avec tout son "podere". Et nous pensons déjà à un arrangement qu'on va faire pour rendre notre petit nid plus beau encore. Nous allons beaucoup, beaucoup voyager cet été.

le 10 Juin.

Hier nous avons fait une charmante excursion. Nous sommes allées dans un vieux couvent délaissé (à une heure des Polveriere). Nous étions une vraie petite caravane. En avant allaient les dames dans la petite voiture avec la petite jument Nella. Les enfants, nous suivions avec ma chère Algesiras qui nous portait vaillamment. Et enfin, pour fermer la marche, Mademoiselle dans le "barrocino" du "contadino" dont l'âne était conduit par son fils Quintilio. C'était crevant!

Enfin, nous arrivons. On visite une Ste. Madeleine de Fra Bartholomeo. Nous errons par ce vieux couvent aux sombres couloirs, aux recoins mystérieux. Partout un profond silence, une grande poésie. Puis, nous entrons dans la petite église. Oh! qu'elle m'a paru belle, cette petite église de campagne, pleine de paix et si simple! C'est un de ces endroits où l'on aime à se reposer, à prier, où l'on se sent porté à ouvrir son âme à Dieu. Et dans le visage de la Sainte Vierge qui trônait au fond, je voyais se refléter la grande paix des champs,

Oh! ce pic-nic, comme il fut charmant! Tout en riant de toutes les péripéties, et causant gaiement, nous admirions la vue qui était idéale. C'était ce moment avant la tombée de la nuit, ce moment que j'aime tant, quand la grande paix commence à descendre sur la terre, enveloppant la campagne et toutes les choses dans son grand mystère. Mais les cimes des collines qui s'enfoçaient dans l'ombre,

étaient encore baignées de clarté, des derniers rayons du soleil couchant. Et je pensais à la poésie de mon aieul, Don Andrés Bello:

> «...ya es la hora «De la conciencia y del pensar profundo...»

La nuit était tout à fait tombée lorsque nous eûmes fini notre dîner. Et il fallut songer au départ, et dire au revoir à cet endroit

si beau, si sympathique.

On remonta en voiture, et notre petite troupe (y compris Baby et le caniche Guidino, qui étaient de la partie) se remit en marche. Et nous avancions dans la nuit, qui donnait aux collines des étranges aspects tragiques. Seules les lucioles éclairaient notre route et voletaient dans les champs, les rendant étranges aussi, fantastiques.

Oh! je garderai toujours un magnifique souvenir de ce beau jour. Et j'espère que ce pic-nic si gai, si entièrement réussi ne sera

pas le seul de son espèce.

Sans date.

Il arrive en ce moment à Florence et dans toute l'Italie, une chose très ennuyeuse. Il y a grève générale, c'est à dire que tout le trafic et le commerce son arrêtés dans toute l'Italie. Il y a des tumultes, nous ne mettons pas le nez dehors. Et on parle déjà de devoir faire du pain à la maison. C'est ça qui serait amusant!

La grève continue, et cette fois-ci, ça devient vraiment sérieux. Il y a eu des combats et beaucoup de morts cette nuit dans toute l'Italie. On n'a plus envie de rigoler. Tous les magasins, sans exception, sont fermés, même la salle où nous allons patiner. De nouveau, nous ne pouvons pas sortir.

le 15 Juin.

La "sciopero generale" est fini depuis deux jours. Ç'a été vraiment une sorte de révolution.

le 20 Juin.

Je n'ai rien à faire aujourd'hui, et j'allais commencer à m'ennuyer. Cela fait que j'ai préféré me mettre à gribouiller quelques petits vers, —très bêtes d'ailleurs,— que, pour passer le temps, jevais écrire ici:

MATIN

Un oiseau chante, une source pleure. Tout est embaumé du parfum de mille fleurs Et, montant à l'horizon, le soleil Réchauffe et répand ses rayons vermeils, Sur la terre qui encore se repose. Doucement sur une branche, l'oiseau se pose Et les fleurs s'ouvrent, s'offrant à la lumière Comme le petit enfant s'offre à sa mère.

le 21 Juillet.

Qu'il y a donc longtemps que je n'ai plus écrit mon Journal! Ce ne sont pourtant pas les événements qui ont manqué, ah! non.

Je vais les citer en résumé.

D'abord, Papa est revenu du Chili, et nous avons passé dans mon cher Villino un des moments les plus heureux de mon heureuse vie. Nous étions tous réunis ici, et cela a toujours été le rêve de mon cœur. Je ne désirais donc plus rien. Et cela est pourtant rare, de n'avoir plus rien à désirer. Oh! oui, je le répéte, j'étais parfaitement heureuse. Mais les chaleurs étant devenues très fortes, et Maman se trouvant clouée à Florence par son travail inachevé, l'on décida que je partirais avec des amies pour une plage voisine.

Je m'y suis bien amusée.

Maintenant, nous sommes rentrées pour quelques jours à Florence, où s'est décidé le sort du Villino.

Papa avait fait une offre pour nous l'acheter, avec son "podere", mais on lui fit des difficultés, au point que l'on commença à voir que ça n'irait pas et qu'on se mit à visiter d'autres villas. Maman fut frappée de la beauté d'une Villa à Fiesole, qui a une vue superbe.

Et maintenant, on parle d'acheter. J'en suis désolée. Nous quitterions donc cet adorable petit Villino que nous avons embelli avec tant d'amour, et où nous avons, tous, été si heureux. Nous quitterions donc notre petit nid, notre "home" enfin trouvé, et lorsque viendra le printemps, je ne me promenerai plus dans ce jardin idéal, sous cette voûte de glycines. Les roses fleuriront pour d'autres, et enguirlanderont la maison! Et jamais plus je n'irai sur la "montagnuola" rêver en regardant Fiesole se détacher sur le ciel bleu! Oh mon jardin! En deux mots, Silva Vildósola l'a décrit: "Un jardin donde hay flores y sombra, poesía y paz!" Il faudra donc quitter tout cela qui m'est si cher, autant par les souvenirs de douceur que chaque petit coin évoque, que par le charme inexprimable dont mon petit nid est enveloppé.

Et pour exprimer ce que je sens, toute la tristesse, tous les regrets que j'ai dans le cœur, je ne trouve rien de mieux que les paroles de cette poésie que j'ai lue une fois, et qui me revient à présent à

la mémoire:

Partir, c'est mourir un peu, C'est mourir à ce qu'on aime. On laisse un peu de soi-même En toute place, en tout lieu. Et l'on part... et c'est un jeu. Et, jusqu'à l'adieu suprême, C'est son âme que l'on sème, Que l'on sème à chaque instant.

Oui, il faudra bien partir, et ce sera bien dur. Plus tard, dans ma vie, je repenserai à mes plus belles années, vécues dans le charme de mon Villino adoré.

Nous partons aujourd'hui tous ensemble pour l'Angleterre.

Londres, le 1 Octobre.

Depuis le temps que je n'ai plus écrit, beaucoup de choses se

sont passées. La guerre européenne a éclaté!

De Florence, en passant par Paris, nous sommes allés à Brighton. Et c'est là, par un beau Dimanche du commencement d'août, un Dimanche où tout semblait si plein de repos et de paix, que nous avons appris la terrible nouvelle. Depuis ce jour, comme tout est changé! On vit dans une perpétuelle anxiété, tout le temps avides de nouvelles. La guerre est entre l'Allemagne et l'Autriche d'un côté, et la France, l'Angleterre, la Russie, la Belgique et la Serbie de l'autre. Naturellement, c'est pour ces derniers que nous vibrons, et c'est pour eux que nous faisons les vœux ardents d'une brillante et proche victoire.

C'est que vraiment les Allemands se sont comportés brutalement. Ce sont eux qui ont voulu la guerre, et ils ont commencé par violer la neutralité de la Belgique et, malgré son héroïque résistance, ce petit pays a dû voir les ennemis passer dans son territoire, saccageant tout sur leur passage, brûlant d'anciennes villes historiques

avec tous leurs trésors d'art, comme Louvain et Malines.

Depuis lors, la chance a bien souvent changé, et une fois les Allemands ont été presque aux portes de Paris, mais maintenant les troupes anglo-françaises les ont repoussés bien loin. Et les Allemands, en repassant par Rheims, ont commis un des plus grands crimes contre l'Humanité. Ils ont brûlé sa Cathédrale!

De Brighton nous sommes allés a Cookham, charmant petit endroit au bord de la Tamise. Tous les jours nous faisions des pic-

nics, nous sortions en barque; enfin, c'était beau.

Florence. le 15 Décembre.

C'est dommage d'avoir passé si longtemps sans écrire mon Journal, car ce temps effroyable de guerre est plein d'émotions, mais, tout de même, si on ne les note pas, les événements s'eficent vite de la mémoire.

Néanmoins, je veux essayer de retracer les derniers deux mois. Nous sommes partis de Londres les premiers jours d'Octobre pour nous embarquer à Liverpool et gagner La Rochelle, traverser la France, longer la magnifique Côte d'Azur que je connaissais déjà, et arriver enfin en Italie; faisant ainsi un énorme détour pour ne pas avoir à passer par les lieux où il pouvait y avoir quelque danger, à cause de la guerre.

Décrire tout ce voyage plein de péripéties de toute sorte, et qui dura plus de quinze jours, serait presqu'impossible. Mais il faut que je dise la grande impression qu'il a produite sur moi à cause de l'enthousiasme qui régnait partout, dans chaque lieu, dans chaque poitrine; cet enthousiasme vibrant, inouï, que l'on ne peut constater

qu'en temps de guerre.

Ainsi, lorsque, en pleine mer, notre bateau Anglais croisa un cuirassé Français, ce furent, d'un bord à l'autre, des hourrahs! à n'en plus finir, et des acclamations joyeuses et patriotiques. Puis, dans les chemins de fer, l'on rencontrait des soldats qui nous racontaient des histoires de guerre, si belles quelques unes, d'autres qui faisaient frémir d'angoisse. C'est beau les acclamations, mais ces histoires étaient terribles.

Oui, c'est terrible en vérité. Et partout l'on sent une haine fé-

roce ou un énorme dédain contre les envahisseurs.

A la gare de Marseille nous rencontrâmes un bien triste convoi. Un prisonnier allemand, amputé de la jambe gauche, couché sur un brancard, qui était porté, avec une antipathie visible, par des soldats français. C'était la première fois que nous voyions la guerre. Nous ressentîmes une grande pitié. Maman s'approcha pour lui dire quelques mots gentils en allemand, et s'éloigna en laissant quelques francs entre les mains crispées du pauvre homme. Eh! bien, ce petit acte fut assez pour attirer sur nous une attention hostile, et des hommes nous suivirent. Ce fut seulement après avoir beaucoup parlé, montré nos passeports et donné des renseignements sur nous-mêmes qu'on nous laissa aller en liberté. Ainsi, nous avons été tous, presque prisonniers.

Au cours de notre voyage, nous nous sommes arrêtés en de nombreuses villes, entre lesquelles Tarascon, qui a été rendue célèbre par le charmant roman d'Alphonse Daudet. Nous avons recherché tout ce qui avait à faire avec l'inoubliable Tartarin dans cette petite ville pittoresque et ensoleillée, si pleine du beau style méridional.

Enfin, nous sommes rentrées à Florence. Et l'on a acheté la villa à Fiesole, qui avait tant plu à Maman. Elle a une situation superbe, adossée à la belle colline, et dominant tout Florence. Et voi.. je me suis réconciliée avec la Torrossa, car il a bien fallu que je avoue à moi-même, et malgré moi-même, qu'elle peut devenir un etit bijou d'art et de charme. Mais je ne suis pas une ingrate, et je garde, et garderai toujours un petit coin de mon cœur au petit Villino qui m'a donné tant d'heures de joie.

le 17 Janvier 1915.

Les fêtes, les belles fêtes d'hiver, toujours les mêmes, et pourtant toujours différentes, sont venues avec leurs chers usages tra-

ditionels, laissant derrière elles un peu d'une joie nouvelle.

Nous n'avions rien attendu, cette année, pour Noël; c'est à dire que nous avions pensé dépenser notre argent d'une meilleure façon, en envoyant aux soldats français des petits paquets contenant des choses utiles et nécessaires, comme des passe-montagne, des plastrons, des camisoles, de petites glaces de toilette, du papier à lettre, etc.

Et nous avons passé nos longues soirées d'hiver, à coudre ou à crocheter, en pensant aux héroïques défenseurs de la patrie Française, aux pauvres soldats des tranchées. Et nous pensions aux mères, aux femmes désolées qui pleuraient, au milieu de leurs villages

en ruines, leur bonheur à tout jamais perdu.

Donc, nous avions dit que nous n'aurions pas de cadeaux pour Noël. Mais chacune, pourtant, acheta en cachette "des petits souvenirs" pour les autres. De nouveau l'on fit la petite Crêche, et n'ous

passâmes la longue soirée de Noël à veiller autour.

Et voici qu'à la lueur vacillante des petites bougies l'image que j'avais devant moi se précisa, et je la vis soudain d'une façon toute différente qu'avant, et bien plus belle. Oui, maintenant je voyais dans mon imagination un Dieu tout glorieux, au sommet d'une très haute montagne. Et pourtant ce Dieu si haut était plein de charité, plein de pitié et d'amour, tendant les bras à la pauvre Humanité, pour qu'elle accoure s'y réfugier. Et cette montagne était la Vie, avec ses difficultés, ses détours, et aussi sa beauté. Et la foule des bergers, c'était nous, les croyants qui, malgré tous les obstacles, toutes les douleurs, sommes soutenus par la Sainte Vision. Les pâtres insouciants d'en bas sont ceux qui ne savent pas encore où est le Refuge, la consolation énorme de la Foi.

C'est ainsi que mes pensées, partagées entre la piété et la douce joie, se préparaient au grand bonheur que je devais avoir à ma pre-

mière messe de minuit.

Oh! ma première messe de minuit! Elle mérite plus d'une parole, dans ce récit de ma vie.

C'est là, en effet, dans le calme d'une petite église de campagne, sous la faible lueur de quelques cierges qui jetaient leurs pâles reflets sur les dévots, c'est là que je compris le vrai sens, la vraie poésie du Christianisme. Mon âme était comme transformée, et je tendais mon cœur tout entier vers ce petit Jesus qui me souriait du haut de l'autel majeur.

Ah! ce que je l'ai aimé, mon Sauveur, cette nuit-là!

Mais les plus beaux moments ont une fin. Et c'est ainsi que, reveillée de mon songe si beau, il fallut ressortir de l'église, dans la nuit claire et froide, ayant l'âme tout éblouie et pleine de merveilleuses résolutions.

La journée de Noël fut employée à faire des heureux car, comme on l'avait déjà fait l'année passée, l'on invita une quantité d'enfants pauvres, et tous purent se réjouir et nous aussi.

le 19 Mars 1915 (matin).

Me voici écrivant, comme il y a tout juste un an, le matin de ma fête. Je suis déjà une grande fillette de treize ans, et presqu'à la fin de la douce et insouciante enfance.

Je regarde, avec des yeux attendris, en arrière vers le passé, qui me paraît si beau et si charmant... justement parce que c'est le

Passé, un temps écoulé à tout jamais.

Douze ans! quel bel âge; c'est l'éveil à la Vie. Oui, c'est dans cette année que l'on commence à sentir de nouvelles et délicieuses sensations nous traverser le cœur, des pensées plus vastes occuper notre cerveau, tandis qu'un nouvel horizon immense, infini, s'ou-

vre devant notre esprit ébloui.

Douze ans! Un tourbillon de nouvelles choses nous apparaît, et notre âme agrandie tâche de les comprendre, les comprend. C'est ainsi que cette année qui vient de s'écouler m'a appris à connaître plus profondément cette Nature que j'ai toujours tant admirée. J'ai su pénétrer la grandeur de son unique et sublime loi: la Naissance. Deux êtres se fondant en un seul, un couple lié par l'amour dans la joie et dans la douleur, donnant la vie à un être. N'est-ce pas là, la chose la plus sublime, la plus parfaite qui existe en ce monde?

On retrouve cette même loi partout; dans les êtres les plus parfaits de la Création, comme dans la plus humble des fleurs. Partout

la reproduction incessante et merveilleuse.

Il y a des gens qui, avec leurs cerveaux grossiers savent trouver de la laideur dans la maternité, trouvent les douleurs de la femme horribles. C'est un sacrilège et je ne les comprends pas. La joie n'est elle pas purifiée par la Douleur?

Avril.

J'ai eu vraiment une très belle fête. Une grande bibliothèque, belle et spacieuse, bourrée de livres. Voilà mon cadeau principal, le cadeau de Maman. Ça a toujours été mon rêve, d'avoir une grande chambre à moi, pleine jusqu'au plafond, de livres. Et le voici qui commence à se réaliser. Les petits ruisseaux font les grandes rivières. En plus, tous mes anciens livres, mes chers amis, ont été relies, et je posséde actuellement environ deux-cent-cinquante volumes. Enfin, ma fête a été, comme presque toutes ses précédentes, belle, sympathique et charmante.

Le lendemain je devais avoir encore un inmense plaisir. Je devais assister à une conférence donnée par Maurice Maeterlinck, sa

femme, et Destré. Ce fut inoubliable.

D'abord le grand Maeterlinck parut, haut, rigide, émouvant. Il commença à parler de sa patrie, de sa pauvre patrie mutilée, montrant l'affreux supplice qu'elle endurait, montrant sa fierté, son courage, démentant les ignobles calomnies que les Allemands lançaient contre elle; tout cela dit avec un tel amour, que nos cœurs pleins d'admiration et de pitié à la fois, étaient tout remués. Il parla peu. Mais ce qu'il dit, et surtout comme il le dit, me restera gravé dans le cœur.

Ensuite Mme. Georgette Leblanc (sa femme) nous lut des passages charmants de "L'Oiseau Bleu" et de "Pelleas et Mélisande". Puis parla Destré, et ce fut sublime. Sa voix passionnée savait trouver des inflexions merveilleuses, et des paroles ardentes, magnifiques lui sortaient du cœur. Il pleurait en parlant de sa pauvre et sublime patrie qui montait lentement le dur chemin du Calvaire. Il implorait la race latine, l'Italie, Mère des Arts, de sauver le peu qui restait de la Belgique. Il exposait le supplice affreux de son peuple, s'arrêtant à des détails touchants qui firent couler plus d'une larme dans l'auditoire. Toute la salle était en délire, un enthousiasme sans bornes transportait la foule. On ne le laissait pas finir ses phrases, à force d'applaudir, et l'on entendait des cris tels que: "Abasso la Germania" "Abasso la Triplice Alleanza!!" "Viva il Belgio! Viva il re Alberto!".

Enfin, ce fut une conférence unique, et digne d'être racontée en détail, dans le récit de ma vie.

Fiesole. le 13 Mai.

C'est fini.

Voici une ère de ma vie à tout jamais écoulée, à tout jamais finie, à tout jamais partie pour le pays des Souvenirs, une ére que je regarde avec grande tendresse, s'évanouir au loin. Un temps de joies mélées d'insouciance et de pensées profondes, que je regarde maintenant comme définitivement écoulé à cause des grands changements survenus dans mon âme et dans tout qui m'entoure.

J'ai dit adieu à mon Villino, (il m'est doux de l'appeler toujours ainsi), au Villino qui a vu la plus belle partie de mon enfance, qui a connu mes joies et mes tourments, mes doutes, mes découragements,

et aussi les grands bonheurs de ma vie.

J'ai dit adieu au Jardin où j'appris à comprendre la Poésie, la Nature, où j'ai rêvé mes premiers rêves. Je suis, avant de le quitter, allée visiter chacun de mes endroits préférés et, lorsque je suis arrivée à la gloriette, j'ai baisé, en sanglotant, les grappes de glycines toutes fleuries. C'est peut-être très stupide, et cela semblera drôle, que je sois tellement attachée aux choses. Mais il faut penser que j'étais liée à cette chère et vieille maison par trois ans et demi de beaux souvenirs; trois ans et demi précédés par un temps d'ombre et de tristesse qui a fait ressortir encore davantage ces dernières années d'insouciance et de rêve. Maintenant je regarde, tour à tour mélancolique et amusée, l'évolution de mon âme pendant ce temps. Donc, ce ne sont pas les choses matérielles que je chèris ainsi, mais bien les souvenirs, que ma pensée caresse, et dont elle aime à se nourrir.

«Pour une heure de joie, unique et sans retour, De larmes précédée et de larmes suivie, Tu peux, tu dois aimer la Vie.»

(Sully Prudhomme)

FIN DU PREMIER CAHIER

DEUXIÈME (AFIER

le 29 Octobre 1915.



L y a six mois que je n'ai plus écrit.

Je veux m'y remettre à présent, avec patience et courage, à écrire dans ce petit livre toutes mes impressions et mes pensées, en m'exerçant toujours davantage à ce que je voudrais tant devenir: un écrivain.

Oui, pourquoi le nier? J'ai toujours cette même ambition. Oh! j'ai eu des moments de grand découragement, où l'idée que je n'étais "bonne à rien" me hantait, me persécutait sans cesse. Mais j'ai repris courage, et je veux essayer vraiment. Voici une composition que j'ai écrite et qui m'a valu des éloges auxquels je ne m'attendais pas:

APRÈS UN AN DE GUERRE

Il y a un an que cette guerre effroyable c'est abattue sur l'Humanité inconsciente, comme un immense oiseau de malheur. Un an! Et, depuis lors, que de larmes, que de sang! Au début on rêvait de gloire, d'héroïsme, d'exploits magnifiques On entrevoyait, avec enthousiasme, la partie splendide et immortelle des combats qui ont été chantés par les poètes, et au récit desquels notre âme a si souvent frémi. Mais hélas nous avons, depuis, appris à connaître la partie sombre de la guerre.

Que d'humbles cœurs se sont brisés, que de bonheurs ont

été irrévocablement détruits!

Oh! pauvres mères sans fils, pauvres enfants sans parents, oh! petits soldats obscurs et sans grade, qui tombez par milliers sur les champs de bataille, oh! vous tous qui payez si durement

la rançon de la gloire, vous nous avez appris à connaître le prix d'une victoire. Et nous savons maintenant ce que chaque jour qui passe contient en lui de tristesse et de deuils.

le 2 Novembre.

C'est le jour des morts.

Un temps gris, sombre, si triste, marque la fin de l'automne glorieux, la fin d'une splendeur, la fin d'un temps aimé. La Nature perd ses parures. Entre le gris de la campagne, où seules quelques taches vives d'or et de pourpre rappellent les beautés passées, entre le gris de la campagne et le gris du ciel, on est porté à penser à ceux qui nous ont quittés, aux temps qui ne sont plus. Et Verlaine, ce poète si doux et mélodieux, a su pénétrer profondément cet affaissement de mélancolie que nous donne un gris jour d'automme. Triste et mélancolique comme l'automne, il est, par excellence, le poète de cette saison. Il me vient à la mémoire quelques uns de ses vers:

«Les sanglots longs Des violons De l'automne

Blessent mon cœur D'une langueur Monotone.

Tout suffocant Et blême, quand Sonne l'heure,

Je me souviens Des jours anciens Et je pleure

Et je m'en vais Au vent mauvais Qui m'emporte

Deça delà Pareil à la Feuille morte.»

Combien, oh! combien surtout en cette année, élèveront vers Vous un cri de désespoir, oh! mon Dieu. Combien, affaissés par la douleur, ne chercheront même pas cette consolation. Pardonnez, ayez pitié, oh! Vous qui êtes si grand! C'est le deux Novembre, c'est le jour des Morts... Et la tristesse de la terre pénètre dans mon cœur...

le 4 Novembre.

Il pleut. Toute la Nature est en deuil. Et l'on ne voit que des tristesses de ci et de là, depuis le commencement de la guerre.

Depuis ce printemps, j'ai une petite amie, Odette C. Elle a un an de plus que moi, très intelligente, douée de talent pour le violon. Elle a un caractère franc, droit, elle peut être gaie comme un garçon, sentimentale comme une jeune fille. Nous nous voyons très souvent, et nous passons délicieusement nos journées à nous promener par les bois, à grimper sur les rochers de Monte Ceceri, au flanc duquel s'abrite notre Torrossa. A causer surtout, sérieusement, en bonnes amies et fillettes idéalistes, sur toute sorte de choses: l'art, les livres, la beauté de la Nature, Dieu, l'immense inconnu de la vie, qui s'étend devant nous. Voilà nos thèmes préférés. Ou bien on fait des courses et des sauts, on grimpe sur les plus hauts arbres, on se promène sur les toits des maisons, tout en fumant quelques cigarettes chipées. Et dans cette bonne et franche camaraderie on passe des heures exquises.

LE PRINTEMPS

Du printemps, les glorieux jours Inspirent et font croître l'amour. Un grand frémissement parcourt le cœur, Et le remplit de joie et d'ardeur.

Les prés sont tout couverts de fleurs Aux parfums délicieux, aux mille couleurs. Les oiseaux ne se lassent de chanter, De voler, de jouir et d'aimer.

Et la nature tout entière Se tend en haut, vers la Lumière Et, des champs, des forêts, des clairières Monte une grande, pure prière.

Pourquoi cette sortie sur le printemps, lorsque nous sommes en plein Novembre?

Je ne sais pas, moi. C'est à la Muse qu'il faut s'en prendre.

le 13 Novembre.

J'écoute le bruit de la pluie. J'écoute le vent qui passe en rafales sur la campagne désolée, enlevant aux arbres leurs dernières parures, et donnant aux champs un aspect toujours plus morne et plus triste. Ce n'est plus la mélancolie douce de l'automne, qui invite à se laisser aller à la rêverie. C'est maintenant, le sombre et glacial hiver qui nous enveloppe d'une espèce d'angoisse, qui nous serre parfois le cœur.

Le vent gémit dans la plaine, emportant comme les sanglots de l'humanité entière, de l'humanité qui soupire, qui implore... Il passe. Parfois impétueusement, comme des cris passionnés. Parfois plus lent, comme un long soupir désespéré.

Et pourtant, c'est curieux, j'adore écouter le bruit des rafales. C'est peut-être parce que je suis heureuse, et que ce bruit tragique ne

me rappelle pas de malheur.

Oui, je l'aime, j'aime me laisser emporter par la rêverie, tout en

l'écoutant distraitement.

D'en bas montent les notes divines d'un Nocturne de Chopin. Un livre de Poésies est ouvert devant moi. Le premier poéte qui éveil-la en moi l'amour de la Poésie, fut Rostand avec son "Aiglon", puis "Cyrano", "Chantecler". Plus tard, j'ai appris à admirer Victor Hugo et Musset. J'ai un vrai culte pour eux. Ces deux derniers, si différents pourtant, sont mes préférés. J'aime les comparer. L'un m'apparaît comme le poète du Jour, l'autre, de la Nuit. L'un de la gloire, l'autre, de l'amour. L'un réveille en nous un sentiment d'enthousiasme, de grandeur. L'autre nous touche au plus profond de notre cœur. Tous deux également grands, également enchanteurs.

...Le Nocturne s'est tu, et le vent continue à gémir dans les

plaines...

le 18 Janvier 1916.

1916! Nous voici, de nouveau, au seuil d'une nouvelle année. Que nous apportera-t-elle?... Du bonheur? De l'amitié? Des deuils?... La Paix, tant désirée? Voilà ce que je me demande en ces jours, en essayant de percer, de ma pensée, le voile épais qui recouvre l'avenir...

le 29 Février (année bissextile).

Voici mes idées sur la religion:

Je suis essentiellement chrétienne, et toute ma philosophie se conforme avec le catholicisme. Je dis "philosophie" si je puis ainsi

nommer les idées suivantes que je me suis formées...

Je crois que nous provenons tous d'une même source, une source de grandeur et de perfection, d'une Force d'énergie créatrice, pleine de beauté, de bonté, d'amour, en un mot, ce que nous appelons Dieu. Que nous traversons cette "vallée de larmes" pour nous purifier, nous perfectionner, et retourner, plus dignes, à notre Source première, y faire partie de sa grandeur.

Il y a beaucoup de moyens pour se purifier: le travail, la douleur, l'art... oui, l'art car, à quoi servirait-il si ce n'est pas à cela? Pourquoi chaque intelligence sentirait-elle en elle comme un instinct qui l'attire vers le beau? C'est pour l'élever vers Dieu, je crois.

Pour nous révéler la vraie religion, cette Force supérieure prit

forme et daigna entrer dans le corps d'un pauvre homme; et le Sauveur naquit, pour nous prêcher la religion d'amour, de pur, d'unique amour. "Il lui sera beaucoup pardonné, car elle a beaucoup aimé"...

Il n'y a pas d'enfer.

La seule punition qui sera donnée aux méchants sera de ne pas connaître l'amour divin qui lie le Créateur à la créature.

Il ne faut pas faire le bien pour recevoir un prix, mais simplement pour faire plaisir à un Etre cher, à Dieu, et à être aimé de Lui.

Mais, après notre mort, nous réunirons-nous tout de suite à Lui, ou nous faudra-t-il revivre sur une autre planète, ou sous une autre forme?

Qu'il est insondable, le mystère de la mort et de l'au-delà. Il est comme la mer "cet infini qui attire sans cesse la pensée, et où, sans cesse, elle va se perdre".

Je n'ai retracé ici qu'en grandes lignes mes idées sur la religion. Je ne puis proprement mettre en phases et transcrire les mille petits doutes et suppositions qui me traversent la tête, que je renie ou que j'oublie après peu de jours.

Avec Odette, nous parlons souvent de ces choses, et nous avons, à peu près, les mêmes idées à ce sujet.

Je veux signaler, en passant, les derniers événements.

Mon cher Papa est arrivé, et Maman et moi nous sommes allées l'attendre à Gênes. Puis, nous sommes retournés ensemble à la Torrossa, et nous lui avons montré notre nouveau "home", qui'l ne connaissait pas depuis les réparations.

Ma Première Communion!

Grande impression de religion... de beauté.

Elle se fit dans la petite Chapelle de la Torrossa, parmi les lys, au mois de Mai.

Inutile d'en dire davantage. Ces sensations-là s'éprouvent, mais ne se décrivent pas.

le 1 Août 1916.

Nous allons faire une charmante et longue excursion.

En route! Nous nous installons donc dans l'auto, et nous quittons Vallombrosa, frais asile de repos et de verdure, pour visiter quelques petites villes de la Toscane et de l'Ombrie. Nous formons une nombreuse caravane, avec le chauffeur nous sommes huit. En plus, nos deux chiens préférés: Kitty et Baby.

Nous voilà donc partis pour réaliser ce rêve ancien, de connaî-

tre la patrie du Pérugin, celle de St. François, et tant d'autres petites villes qu'on dit merveilleuses.

En route!

Nous traversons le Casentino. De temps à autre, on aperçoit, sur une colline, un grand chateau féodal délaissé, ruiné, qui se détache étrangement sur le fond riant de la campagne. Autour de lui se groupent de vieilles petites maisons, d'un pittoresque inouï. Elles semblent chercher protection auprès du colosse, et se cacher dans l'ombre même qui les engloutit. De tels châteaux, j'en vois à Poppi, et encore plus anciens à Castiglione et à Montecchi. Ce sont de vrais nids d'aigles, féroces et sombres monuments des premiers temps du moyen-âge, qui illustrent bien cette époque de fanatisme, de rapine, cette époque d'un monde sévère et indiscipliné à la fois.

Première étape.

Perchée sur le sommet d'une haute colline, entourée de tours et de remparts, Cortona nos apparaît au loin, illuminée par les rayons du soleil couchant, comme une vision du moyen âge, vision dont

l'intensité s'accentue à mesure que l'on approche.

Nous sommes dans la ville. Dans des ruelles étroites et noires, de somptueux palais dressent leurs facades couvertes de blasons, vestiges d'une splendeur passée. Je me demande, en les regardant, de combien de vies mystérieuses leurs pierres noircies auront été témoins, combien de souffrances, de triomphes et de morts elles auront abrités. Je me figure les voir, en leur splendeur première, peuplés de seigneurs ambitieux et féroces, de belles châtelaines, de pages blonds et tendres. Leurs vastes salles, maintenant lugubres et sombres, résonnaient alors du chant des trouvères, pendant les longues veillées d'hiver. Ah! combien d'espoirs et d'amours contenaient alors ces palais!

Puis, les siècles ont passé. Maintenant, déchus et mornes, ils

ne sont plus qu'un souvenir.

Et c'est toujours, toujours ainsi. Les années impitoyables continuent leur course rapide, engloutissant le Passé. Entre les longs siècles écoulés, et l'avenir infini, le Présent semble si petit, si fragile,

qu'il est comme un îlot perdu dans la mer immense.

Depuis Cortona, nous avons apercu là-bas, tout au fond de l'ample Val di Chiana, le grand lac qui porte ce nom illustre: Trasimène. C'est vers lui que nous dirigeons notre course. Arrivés à son bord, nous louons une barque pour aller déjeuner sur la petite île, et nous voilà partis, en compagnie de gais "barcaiuoli" qui, en cinq minutes, nous ont mis au courant de leurs affaires de famille avec une sympathie toute spéciale à leur race, et qui nous raçontent les légendes des alentours, les assaisonnant d'une poésie naïve et charmante. C'est délicieux de se laisser aller ainsi sur les ondes bleues,

tandis que les images des grands combats historiques flottent devant notre pensée, en contraste frappant avec la paix environnante, une paix légèrement mélancolique, mais, pour cela même, plus touchante, plus douce. Seul le bruit cadencé des rames rompt maintenant le grand silence qui plâne sur ces lieux. Et le lac et le ciel sont d'un bleu si intense que l'on aime à se perdre en tant d'azur.

Nous quittons le lac Trasimène, et nous acheminons vers Pé-

rugia.

La journée a été très chaude, mais maintenant, c'est une belle soirée d'été. Au loin, le soleil commence à baisser, et de ses rayons, il dore la campagne verte et riche de l'Ombrie; "de l'Ombrie qui vit encore le rêve tendre du Pérugin". J'emprunte cette phrase aux "Sensations d'Italie" de Paul Bourget.

C'est un beau livre qui embellit, par ses descriptions et ses pen-

sées profondes, les lieux que nous traversons.

Mais l'arrivée à Pérugia est, pour moi, une grande désillusion. Au lieu de l'ancienne petite ville que je m'étais imaginée, voici que je me trouve, tout d'abord, dans une grande place contournée d'hôtels modernes, de Palaces quelconques, où nous decendons, bien malgré mon désir personnel. Ce n'est que le lendemain que nous découvrons enfin les petits "viccoli" et les quartiers les plus pauvres de la ville.

Une chose que j'ai bien aimée, à Pérugia, ç'a été le Palazzo Comunale avec ses deux magnifiques façades. Mais, pendant que nous les contemplions, en rêvant au Passé, et qu'on se laissait envahir par une petite mélancolie douce, voici que nous entendîmes des cris perçants, de sauvages clameurs sortir de l'édifice. Une femme au visage hagard parut à la porte de l'Hôtel de Ville. On venait de lui annoncer que son mari avait été tué à la guerre...

...Un silence tomba sur notre petit groupe. Ces cris nous avaient rappelés à l'âpre réalité de la vie. Tandis que nous admirions les beautés passées, ces cris venaient nous montrer les souffrances présentes, l'histoire, autrement tragique, de nos jours de guerre effro-

yable et sans exemple dans les annales du monde...

Une autre chose, à Pérugia, qui m'a produit une grande impression, et celle-là par sa beauté, c'est la salle du "Cambio". C'est une salle obscure, contournée de lambris anciens. Au dessus, les figures simples, mais si nobles, des fresques du Perugino. Ce sont les sourires des Madones aux fins traits, les regards mélancoliques des jeunes héros, c'est la grâce tendre des beaux corps robustes, c'est tout le mystère, tout le génie d'un Pérugino, qui sont réunis dans ce chef-d'œuvre.

Plus on regarde, plus on comprend son charme, ce charme pénétrant et fin. Et plus on comprend, plus on se sent portée à rêver devant ces visions aux tons chauds, un peu passés, desquelles se détathe une âme.

Assise.

Comment faire pour décrire en simples paroles l'impression que me fit Assise, à peine je l'aperçus au loin? L'impression de beauté, d'art, de mysticisme, lorsqu'elle m'apparut, adossée à un coteau de la verte Ombrie, surmontée de son couvent immense, étrange et majestueux. Et puis, ce que je ressentis en pénétrant dans ces ruelles presque désertes, toutes pareilles encore à ce qu'elles étaient aux temps du Moyen-âge. Des maisons bien pauvres, quelques jardins mélancoliques et doux, où l'ombre du "Poverello" semble errer encore, une paix, un silence recueilli.

Nous traversons la petite ville. Nous voici arrivés devant une

église: elle porte un nom qui fait rêver: Sainte Claire...

Mais, voici le couvent.

Le couvent, en cette ville, semble avoir concentré en lui seul toute la grandeur de l'endroit. De dehors, il apparaît imposant et presque sévère; mais, lorsqu'on pénétre dans ces longues galeries, sous ces voûtes mystérieuses, dans cette église, surtout, basse et obscure, où l'on devine plutôt qu'on ne voit, dans la demi-lumière qui perce les fenêtres ogivales, de vagues figures de Saints, à moitié effacées par le temps: oh! alors on est saisie par l'intense poésie de ces lieux, et de Celui en l'honneur de qui ils ont été construits!

Saint François d'Assise!

C'est une figure tendrement religieuse, si simple en sa grandeur, si profondément touchante. Radieuse elle se dessine sur le fond dur et sombre du Moyen-Age. Elle est le sourire dans le sacrifice, l'amour dans la réligion. Les siècles ont beau passer, nous subissons toujours son charme. Saint François était un Poète, un grand Poète, et il comprenait la religion et la nature comme un merveilleux poème; lui qui disait: "mes frères les oiseaux", et qui invitait la cigale à chanter les louanges du Très-Haut; lui qui écrivit le "Cantico del Sole".

Et c'est de tout ce charme, de toute cette poésie naïve et tendre, qu'est restée comme imprégnée la ville qu'il habita. Ah! qu' elle est belle, Assise! Je ne pourrai assez le dire. C'est comme dans un rêve que, le soir venu, nous errons par les rues étroites, nous nous arrêtons longtemps devant le palais qui vit naître Saint François.

Mais voici Sainte Claire. Entrons-y.

L'ombre envahit ses voûtes, et une atmosphèere de mystère se dégage de toutes choses. Seule la lumière de quelques cierges éclaire l'église.

Mais, tout à coup, derrière les parois grillées, retentissent des

voix, des voix sans corps, qui semblent venir vers nous du fond du Passé, tant elles sont étranges et mystérieuses. Ce sont les Clarisses.

Elles chantent. C'est un chant solennel et triste, qui nous pénètre profondément. Et pendant que nous écoutons la longue plainte de ces enmurées vivantes, l'image de leur Fondatrice se présente devant notre pensée...

Sainte Claire! Cette figure de femme, si fine, si élevée. Sainte

Claire qui aima Saint François d'un pur amour idéal...

Mais hélas! tous les rêves finissent.

C'est à regret que nous quittons cette ville qui nous a procuré des sensations uniques. Par une merveilleuse matinée d'Août, nous jetons un dernier regard sur Assise baignée de clarté et de soleil. Nous partons en nous promettant d'y retourner cet automne.

Nous avions roulé pendant une heure à peine lorsque, crac... un bruit étrange, et nous voilà plantés là par un brusque arrêt. Nous avions crevé un pneu. Notre première panne! Ceux-là seuls qui en ont eu, peuvent savoir tout ce que renferme cette parole.

Prise avec philosophie, une panne peut vous procurer quelques instants d'irrésistible comique. Prise, au contraire, avec mauvaise humeur, elle peut vous gâter irrémédiablement la promenade. Papa gémit: "Qué desagradable!" et nous descendons tous de voiture. Pendant que le chauffeur répare les torts, nous autres nous asseyons sur les bornes du chemin. Nos longs voiles d'automobilistes flottent mélancoliquement dans le vent, et nous formons, sur la longue route ensoleillée, le groupe classique de la Panne.

Le pneu remis, nous reprenons notre chemin. Après avoir passé Città della Pieve, petite ville intéressante parce que Pietro Vannini y est né, et parce qu'elle contient un de ses chefs-d'œuvre, une merveilleuse Madone, nous arrivons à Montepulciano. Le temps a changé. Un vent froid et pénétrant souffle dans les rues, tandis que le ciel se couvre de gros nuages noirs. Ce temps va bien d'accord avec le genre, un peu féroce, de la ville, bâtie sur le sommet d'une colline, et ressenblant à une vaste forteresse.

Quel contraste présente ce sombre Montepulciano se refrognant sur sa hauteur, avec Assise que nous venons de quitter se déta-

chant sur un ciel si bleu, si pur!

Nous repartons après déjeuner. Sur la route de Sienne, deux petites villes attirent notre attention: Pienza, avec ses palais splendides; Iliquo, avec son petit Dôme étrange. C'est incroyable, toute la beauté et la richesse contenues dans chacun de ces petits bourgs perdus de l'Italie. Partout où nous avons passé, nous avons recueilli une sensation de celles qui ne s'oublient plus.

... Nous voici maintenant à Sienne, et bien près de la fin de notre beau voyage. Nous connaissons déjà cette adorable ville et, en la urcourant, il nous semble retrouver, avec quel plaisir! une vieille amie. Les environs sont, eux aussi, magnifiques. Nous avons visité quelques anciennes villas, non loin de Sienne, par une soirée d'une beauté rare. C'était le coucher du soleil, mon heure aimée, et, à travers les longues allées de cyprès sous lesquelles nous roulions, (Monte Stigliano) nous apercevions cette campagne si riche de souvenirs, baignée de teintes merveilleuses, tandis qu'au loin, Sienne

Avant de rentrer à Florence, nous nous arrêtons à San Gemigniano. C'est une très ancienne petite ville-forte, ressemblant à Cortona et Montepulciano. Les mèmes ruelles montantes, les mêmes remparts à moitié écroulés. Mais, ce qui caractérise San Gemigniano ce sont ses tours, ses innombrables tours qui, de tous côtés s'élancent vers l'azur comme un défi aux siècles dévastateurs. San Gemigniano dalle Belle Torri me restera gravé, comme la dernière vision de beauté de ce voyage inoubliable par une belle semaine d'été... Et voici déjà l'ample vallée de Florence, et là-bas, tout au loin, la colline verte de Fiesole, où se trouve notre petit "home".

Nous arrivons. Mais au regret qui nous envahit, se mêle la joie de revoir la Maison. Et la phrase de Bourget me vient à la mémoire: "Le sage a dit: Tout ce qui finit est court!..." et tout ce qui finit, —aurait-il pu ajouter,— est triste, même un doux et paisible pélérinage à travers une terre de Beauté. Mais, c'est la vie, célà: un soupir à donner à ce qui fut, un sourire à ce qui sera.

J'ai écrit ces pages, non pour faire de la prose, mais pour noter quelques impressions d'Art et de Beauté, afin que, si je les relis après longtemps, je puisse ressentir par le souvenir ces belles sensations, et revivre ces journées de rêve.

Motrone Août 1916.

Nous sommes à Motrone. C'est un endroit adorable. Seules deux ou trois maisons situées près d'une belle "pineta", et puis la plage déserte, sans cabanes, sans môle, une plage immense, qui donne l'impression de l'infini, comme un désert.

Je suis assise sur le bon sable chaud, et devant moi s'étend l'immensité bleue de la mer. Des vagues et des vagues à perte de vue, et, tout au loin, quelques barques de pêcheurs qui dessinent leurs voiles blanches sur l'horizon. J'aime passionnément la mer. De toutes les beautés de la Nature, c'est la plus vivante. Toujours changeante, passant de la tempête effroyable au calme des jours sereins. Par célà elle nous attire, car je crois que nous aimons à trouver en elle l'image de nos propres passions.

Je pourrais passer des heures à la regarder sans rien faire, même sans penser, subissant son charme mystérieux.

Cela doit être, -en plus petit, - ce que l'on nous promet après

notre mort: la vision d'une chose infiniment grande, infiniment belle.

...La brise salée souffle au dessus de ma tête, pendant que je m'adonne ainsi à la reverie... Quoi de plus délicieux.

Nous sommes allés à Rome en auto.

Par une nuit étoilée de fin Novembre, nous avons traversé la "campagna" célèbre. Nous voici déjà tout près de Rome, de la Ville des villes, sur laquelle j'ai tant lu, étudié et pensé; que j'ai connue dans ma petite enfance, mais dont je ne garde plus qu'un très vague souvenir.

Voir Rome! C'était un autre de mes rêves favoris. Et voici que celui-ci aussi, se réalise, et qu'on aperçoit déjà les lumières de la

Ville, là-bas, au fond de la plaine inmense.

Quelques impressions sur Rome:

Le Forum Romain.

Du haut du Capitole nous avons, pour la première fois, vu le Forum. Il s'étendait à nos pieds, baigné de lumière, peupleu de ses Basiliques, de ses temples, de ses "Rostri" glorieux. Jusq'au Colisée qu'on apercevait au loin, sombre et menaçant, jusqu'au Colisée il s'étendait, ce champ de gloire, couvert de ses vestiges innombrables. Du haut du Capitole, nous le contemplions en silence. Que de

richesse, que de beauté!

Et je me disais: Le voilà donc, le Forum, le centre de Rome et du monde ancien. Le Forum qui a résisté aux siècles et aux barbares, et dont les ruines sont toujours là, à fin d'attester la grandeur des Romains. Car les colonnes de leurs temples s'élancent toujours vers le ciel, et la terre porte encore les Arcs de Triomphe des Césars. Et, pendant qui sait combien de temps encore elles continueront, ces ruines, à donner à l'Humanité une leçon muette et merveilleuse: comme seuls la Volonté et le Courage ont pu faire, des habitants d'une petite ville, les maîtres du monde!

Car l'âme de l'ancienne Rome erre parmi ces ruines sacrées,

et l'on se sent soulevé, dans ces lieux, par un souffle de gloire.

O Rome, Rome immense, Rome éternelle! Le Forum entier n'est qu'un autel où les générations viennent, les unes après les autres, t'adorer.

Rome depuis Villa d'Este.

Il est, sur le versant de l'ancienne Tibur, à une heure de Rome, une villa merveilleuse. Le parc qui l'entoure est ombragé d'arbres centenaires qui semblent murmurer la Chanson du Temps. Des fontaines sans nombre, des cascades, des vasques, s'abritent sous leur épais feuillage.

C'est un endroit créé, on dirait, pour les peintres et les poètes, Chaque branche contient un rêve, chaque sentier, un tableau in-

comparable.

Entre deux énormes cyprès, gardiens silencieux de ce vieux parc solitaire et glacé, on aperçoit la Campagne Romaine qui s'étend jusqu'à la ligne extrême de l'horizon, couverte de tombeaux et de

ruines immenses comme son passé.

Elle est là, devant nous, nue, vide et triste. Il semble qu'autour de la Ville, rien ne puisse vivre qui soit gai et riant. C'est comme si le Colosse avait tout absorbé. On la sait être là-bas dans le lointain, "l'Urbe urbis". On n'en aperçoit que la coupole de St. Pierre, la coupole couleur de ciel, qui la domine tout entière- emblème magnifique du Christianisme.

Puis, nos yeux retournent vers la plaine désolée. Car c'est là, sous les tombeaux païens, dans les longs couloirs souterrains, que commença à palpiter et à vivre l'Idée Nouvelle qui devait, un jour. remplir le monde. C'est dans les Catacombes mystérieuses creusées par les premièrs Chrétiens sous la Campagne Romaine, que les

Martyrs ont puisé leur force et leur foi.

Et c'est là, bien mieux qu'à St. Pierre, trop somptueux, que l'on se sent porté vers la prière et la méditation. Et mieux encore que dans tout autre lieu, c'est sur cette terrasse solitaire, entre les deux cyprès inmmenses, devant la grandeur solennelle de la Campagne, que je joins instinctivement les mains, me sentant si petite, si infime, devant les siècles qui me parlent.

Le premier jour nous avons visité le Forum, le Colisée, la Via Appia, les Catacombes. Le second jour avait été donné aux ruines magnifiques du Palatin. Et l'après-midi à Tivoli. Après avoir connu la Rome païenne, et avoir vu, dans les Catacombes, le berceau de la Religion nouvelle, nous visitâmes la Rome Chrétienne, la Rome des

Papes.

Ah! St. Pierre ne me donna pas une impressión de mysticisme. Loin de là. Cette immense Basilique, où tout parle de richesse et de puissance humaines, ne donne pas l'idée du Christianisme - tel, du moins, que je le conçois. Tout, en elle, est énorme, écrasant. L'on y constate, oui, la magnificence des Papes, la richesse et le pouvoir de l'Eglise pendant le Moyen-âge et les siècles suivants. Mais non pas la simplicité, l'humilité, la paix recuillie de la Religion vraie.

Toutefois, ce somptueux édifice, ainsi que le Vatican, vraie ville intérieure qui l'entoure, n'est pas sans laisser une trace profonde dans les souvenirs que l'on emporte avec soi, de Rome et ses

merveilles.

Rome! Quelle ville sympathique!

Elle captive tout de suite l'imagination par ses trésors artistique et historiques. Et puis, l'on aime à se promener dans ses rues animées. On y rencontre, à chaque pas, quelque chose d'attrayant: un palais magnifique, un jardin suspendu, des fontaines. Oui, surtout des fontaines. Dans presque chaque place, l'on entend chanter une source, un jet d'eau, une cascade.

Et puis, quelques fois, voilà, au centre même de la ville, un fossé entr'ouvert. L'on se penche et l'on découvre les fondements de quelqu'ancien temple, une ou deux colonnes encore debout. Ou bien, encore, au milieu d'un jardin public, le mur d'une Therme Romaine qui se dresse, magnifiquement solitaire, au milieu de la foule et du bruit.

Et les parcs de Rome! le Pincio, la Villa Borghèse, la Villa Aldobrandini, tant d'autres encore. Ces parcs aux immenses pins parasols, aux terrasses merveilleuses desquelles on a des aperçus incroyablement, fantastiquement beaux.

Et tant, et tant de merveilles encore!

Les musées, les Basiliques, Castel St. Angelo, le tombeau d'Adrien dont les grosses pierres racontent toute l'histoire de Rome pendant le Moyen-âge, le Panthéon... Ah! c'est trop.

Il faudrait écrire un volume —et ce serait si peu encore pour donner vraiment une impression de Rome, telle que je l'ai ressentie. Et d'ailleurs, pourquoi essayer de redire ce que tant de grands écrivains ont superbement dit avant moi?

Non, j'ai voulu seulement, en plus de quelques réflexions qui me sont bien personnelles, entasser, pour les garder, mes souvenirs; mettre de côté mes impressions, au fur et à mesure qu'elles me venaient.

Un mot, pour finir, sur nous mêmes. La semaine à Rome fut un des temps les plus beaux de ma vie. Nous habitions un petit hôtel au Foro Traiano. Et, de là, tous les matins, nous partions pour nos excursions à travers la ville. Nous étions une troupe intelligente et gaie.

Puis, le soir, la tête remplie de visions inoubliables, nous nous réunissions et on lisait à haute voix, ou bien on discutait sur les projets du lendemain. Et quelquefois, après nous être un peu reposées, nous allions finir notre journée au théâtre.

Mais le temps, cet inexorable destructeur de plaisirs, s'envola si vite, qu'il nous semblait être à peine arrivées que déjà il nous fallut prendre le chemin du retour.

Et le cœur rempli d'une vague tristesse, nous passons, pour la

dernière fois, le long du Corso animé.

Nous voici de nouveau, dans la vaste campagne qui m'a donné des sensations profondes... et puis, en avant, et toujours en avant...

Adieu, Rome! Non, mieux vaut dire, au revoir... Mais, qui sait jusqu'à quand?

Orvieto, où nous avons passé une nuit, est une petite ville ex-

quise, pleine de ce même cachet qu'ont Cortona ou Montepulciano, Au dessus d'une haute colline, elle domine une vallée riante et verte. Dans ces ruelles étroites, l'on rencontre, à chaque pas, la belle façade de quelque ancien palais, ou bien un vieux "portico", ou même un simple escalier rustique; qui tous, parlent des temps moyenâgeux, de guerres, de grandeurs déchues.

Mais, ce qui, surtout, est beau à Orvieto, c'est son Duomo. A l'intérieur sont peintes les fresques de Lucca Signorelli. Et l'on voit, en ces corps tourmentés, en ces attitutes de souffrance, l'esprit précurseur de Michel-Ange. Car ce fut ici, en effet, que le Colosse de l'Art, — si on peut ainsi le nommer, — s'inspira pour peindre ses

chefs-d'œuvre de la Chapelle Sixtine.

Maintenant, nous voici de retour à la Torrossa, et nous nous replongeons dans notre atmosphère d'étude et de travail. Ainsi, toutes les choses passent "like a tale that is told".

Autour de moi je vois continuellement des gens qui souffrent; mais moi qui écris ces lignes, je n'ai que du bonheur et de la Paix. Je suis heureuse, heureuse...

Quelquefois, une voix qui me fait peur, me murmure, au fond de moi-même: C'est injuste! Un jour viendra où il faudra que toi aussi, tu paies ce tribut dont tu parles!

le 19 Mars 1917.

J'ai quinze ans!

Comme un rêve, ma quatorzième anmée s'est écoulée, s'en est allée, à jamais, là où vont les souvenirs, où vont les rêves et les sourires...

Et maintenant j'ai quinze ans!

Il fait une matinée de printemps, si belle, si divinement belle, que l'on a la joie de vivre, que l'on pourrait chanter et danser de plaisir. Ah! que c'est bon d'avoir sa fête, de croire en Dieu, d'aimer

sa Mère... Que c'est donc bon de vivre!

Ce matin je suis allée au "podere", et tout était plein de jeunesse et de printemps. Florence se détachait sur un ciel limpide, et l'on pouvait même voir les lointaines montagnes d'un bleu sombre, là-bas, du côté de la mer, avec leurs cimes couvertes de neige. Et les amandiers, d'une rose très pâle, étaient si beaux, si beaux, que je suis restée en extase, à les regarder.

Primavera, gioventù dell'anno, Gioventù, primavera della vita!

Ah! mais, ce n'est pas parce que j'ai un an de plus, que je vais maintenant me donner des airs de jeune fille! Au contraire. Je veux jouir autant que possible de mon enfance, de ce temps si beau qui ne reviendra plus. Et puis après... "Dio me la mandi buona", comme disent les italiens.

Maintenant je vais aller — oh! bonheur — m'habiller pour aller voir mes cadeaux.

Avril.

Mes cadeaux ont été nombreux et beaux. J'adore les fêtes de famille, et les surprises qui les accompagnent.

Maman m'a fait construire un magnifique poulailler divisé en cinq compartiments, et ayant, par conséquent, cinq maisonnettes dif-

féréntes, ce qui, de loin, fait l'effet d'un vrai petit village.

C'est d'abord, la villa Giulia, pour Giulio le canard, avec ses femmes, possédant un petit bassin devant la porte. Puis, la "Suburra", où sont reléguées les poules ordinaires. Viennent ensuite, la "Ca' d'Oro", habitée par un couple de Padoues dorés, la plus magnifique de toutes, peut-être, ressemblant à un Palais Vénitien en miniature; et la "Domus Argentea" où réside la race des Padoues argentés. Finalement, voici un château-fort avec ses créneaux et sa tour, qui est le domicile de mon couple hollandais. L'ensemble et les détails, tout est ravissant. Cela m'a donné envie de m'occuper plus assidûment de mes poules, et je suis devenue commerçante en œufs! Je vends les œufs de mes poules à la cuisine. C'est très amusant, de gagner de l'argent. Je fais moi-même le manger de ma basse-cour, et toutes les semaines je fais mes comptes, pour voir quels sont mes bénéfices.

Maman m'a donné, en plus, pour ma fête, une paire de lapins angora, à la fourrure blanche et soyeuse, et une paire d'"Himalaya" russes, vifs et alertes, blancs tachetés de noir. Les deux femelles ont eu, ces jours-ci, des petits; neuf la première et six la seconde. Cela fait, en tout, quinze adorables petits amours.

A s'occuper ainsi des bêtes, à vivre à la campagne, à causer avec

les paysans, l'esprit se simplifie, s'ennoblit, je trouve.

Je sens maintenant, comme jamais avant, l'intense poésie des champs. Les traditions des paysans, transmises de père en fils, le blé qui lève, le foin qui sèche, tout ça a un charme profond, pénétrant, que j'ignorais avant. L'on voit que nul n'a le droit de vivre oisif, que toute créature, grande ou petite, doit se payer le droit de vivre et de jouir, doit se ployer à la grande loi de la Nature: Amour et Travail.

L'oiseau construit son nid, la fleur tombe pour laisser croître le fruit. O divines et tendres leçons que tu m'apprends. Podere de ma Torrossa! Ces arbres, ces rochers, ces buissons où mes beaux jours chantent "comme un essaim d'oiseaux" dirait Musset. Oui, c'est du fond de mon cœur que je pousse ce cri: cher Podere de ma Torrossa!

Car je m'y suis définitivemente attachée, et je l'aime profon-

dément, à présent. Il m'a fallu assez de temps pour cela, car quoique j'admettais sans hésitation la supériorité, en beauté et en situation, de la Torrossa, je restais pourtant attachée à mon premier foyer par une infinité de souvenirs. Maintenant, sans oublier mon pauvre Villino, en lui gardant toujours un coin de mon cœur, comme on fait aux rêves dorés de l'enfance, je me suis "affessionata" à cette Torrossa si belle, d'une poésie si fine, que nous embellissons sans cesse.

Et puis, la Torrossa est la nôtre, elle nous appartient, nous pourrons probablement vivre toujours à l'ombre de ses murs hos-

pitaliers.

17 Mai.

Il tonne. Un orage encore lointain, s'avance rapidement. Les champs, les coteaux fleuris et verts, se sont épanouis pendant plusieurs jours aux rayons ardents du soleil. La Nature, qui sommeillait d'un sommeil d'enfance, et qui ne laissait voir, sous un ciel légèrement voilé, que quelques brins d'herbe ou quelque fleurette blanche—tels les premièrs rêves d'une jeune fille, — s'est réveillée sous le baiser brûlant de son amant.

Et de son sein a jailli tant d'amour, une telle immensité de chants, de couleurs, de parfums, que l'air en était presque trop embaumé, le

ciel trop immensément bleu.

Mais voici que de gros nuages noirs se sont glissés entre le Soleil et la Terre. Et la pluie tombe maintenant, comme de grossés larmes, sur la Terre qui sanglote.

le 12 Juin.

CHIFFON

Je vais, aujourd'hui, dédier une page de ce livre à mon amie, la chatte.

Ce fut le jour de ma fête, lorsqu'on célébrait ma quatorzième année, que nous fîmes connaissance. C'était par une belle matinée de Mars. On m'avait conduite dans la salle à manger. La table était couverte de fleurs et de gâteaux, et, sur le banc, près de la fenêtre, s'étalaient mes cadeaux.

Oh! joie inexprimable, surprises délicieuses! Quel beau moment

celui où l'on défait lentement un gros paquet enrubanné!

J'étais, donc, absorbée dans cette tâche charmante, contemplant un beau jeu de croquet, voyant surgir des livres, beaucoup de livres, entre lesquels un Dante illustré, lorsque la porte s'ouvrit et Mademoiselle entra, portant un petit berceau garni de satin rose et de dentelles, au fond duquel se blotissait effarée une toute petite chatte angora...

Je poussai un cri de joie!

-Cela fait encore partie de ton cadeau, me dit doucement Maman.

Je sautai à son cou et l'embrassai de tout mon cœur.

A deux mois Chiffon est adorable.

Chiffon est le nom que nous avons donné à cette nouvelle petite amie qui est venue prendre sa place à notre foyer. Elle est, en effet, un petit peloton de soie, d'un gris cendré. Sa fourrure est longue et épaisse, son allure gracieuse, amusante. Mais, ce qui frappe surtout en elle c'est, au milieu de son minois grave, ces deux yeux très grands, très beaux, profonds, énigmatiques, étranges. Ils ont l'expression d'un esprit impérieux, libre, indépendant, lequel, sous ces prunelles fauves, voit passer les images des grandes forêts, domaines de ses aïeux, et qui rêve confusément aux élans de sa race.

Chiffon est très affectueuse, mais d'une manière intermittente, passionnée, par élans! quand l'envie lui prend. Alors elle bondit sur mon épaule, s'y blottit, se cache entre mes cheveux, ronronne, se frotte contre mon visage, et me dit, dans un langage expressif, que j'ai eu le bonheur de lui plaire; que, si je continue ainsi, elle m'aimera; et que, peut-être, elle finira — chose énorme — par quitter le fauteuil le plus moelleux, le rayon de soleil le plus délicieux, pour

venir caresser sa maîtresse.

Chiffon, à son premier âge, a bien de choses à apprendre.

Il y a, d'abord, la petite caisse qu'on emporte soigneusement avec elle, de chambre en chambre, et à laquelle il faut avoir recours en certains moments délicats. Puis, il y a les chiens, avec les quels il faut faire connaissance et, tout en se défiant d'eux, — tout particulièrement du jeune et bouillant Toto, — avoir l'air de les tolérer avec distraction et, lorsqu'ils s'approchent trop près, savoir leur

allonger un coup de griffe bien appliqué.

Puis il y a la maison, toute la grande maison qui va, désormais, devenir son royaume, qu'il faut explorer chambre par chambre, meuble par meuble; se glissant dans les profondeurs mystérieuses des armoires, découvrant le chemin de la cuisine, terre promise où l'on reçoit, de temps en temps, quelque brin du festin qui se prépare pour les maîtres, ou bien, — chose plus attrayante pour son imagination de petite fille un peu fantasque, — où l'on peut faire la connaissanse de Pif (mon vieux chat), lequel a eu une vie pleine d'aventures, mais qui désormais, est devenu calme et paisible. Chiffon a toujours marqué pour lui une forte admiration.

Il y a encore le petit jardin frais et ombragé où elle prend ses ébats et où, du haut d'un arbre, elle observe le podere, lequel

signifie pour elle l'Inconnu et le Mystère.

Voilà comme Chiffon passe les premiers mois de son existence à la Torrossa; choyée et gâtée par tous... même par Papa, qui la laisse passer de longues heures sur son lit. Nous l'appelons aussi

Benjamine, étant la plus petite de nos bêtes. Ou bien encore Mina da Fiesole.

Au retour de Motrone, nous l'avons trouvée grandie, maigrie, enlaidie. Elle était en plein "âge ingrat". C'est seulement en hiver qu'elle reprend sa belle fourrure longue, aux reflets de soie.

Elle se promène, consciente de sa beauté, parfois avec l'allure alanguie d'une sultane, parfois avec les courses sauvages d'une pan-

thère.

Elle éprouve l'ivresse de la vie. L'inconnu l'attire. Quoique encore câline et tendre par moments, elle a des emportements subits, des colères sourdes et sans cause. Et c'est qu'au fond d'ellemême quelque chose de sauvage est en train de s'éveiller... jeunesse, liberté, amour... cela lui parle, le soir, au fond de son petit berceau rose où, tendrement, nous continuons à la déposer... Tout cela lui murmure son langage fascinateur. En écoutant le bruit de la tempête, il lui semble entendre des cris de passion, il lui prend des envies folles, irrésistibles, de s'y mêler, d'être, elle aussi, une des mille voix de la Nature, une des mille ombres de la Nuit...

Aussi quelquefois, ne rentre-t-elle pas le soir, et nous avons beau l'appeler dans le jardin et dans les champs... elle n'écoute pas

notre voix.

Le lendemain matin, elle rentre brisée fatiguée, mais pendant toute la journée elle garde le souvenir de ce qu'elle a vu... visions inouïes d'ombre, d'orage, de lune, d'aube; impressions de danger, d'indépendance, d'aventures; sensations inconnues jusqu'alors.

...Et tout cela passe devant ses pupilles mi-closes, en images vivantes de souvenir, alors que, nonchalamment étendue sur le ca-

napé, elle reçoit les caresses de sa maîtresse.

Désormais d'autres horizons se sont ouverts devant elle.

La maison est trop étroite, sa vie trop banale.

Il n'y a qu'une chose qui la guérira de cette exubérance de sentiments égoïstes et sauvages, en lui dévoilant les trésors de tendresse et de beauté que recèle chaque vie: c'est la Maternité!

LE MARIAGE DE CHIFFON

Le mariage de Chiffon!... C'est un vrai roman!

Lorsqu'elle fut arrivée à l'âge d'un an, (ce qui, pour une chatte, signifie être jeune fille), je songeai, en sage Maman, à la marier.

Nous choisissons un très beau parti; un magnifique angora blanc. Et, nous voici, toutes contentes, nous imaginant déjà les adorables petits bébés qui naîtront de cette union.

Mais nous avions compté sans la chose, entre toutes, la plus importanté: les inclinations personnelles de Chiffon. Or, Chiffon a un caractère très capricieux. Il suffit qu'elle se fût aperçue de ce que nous voulions pour la faire désirer exactement le contraire. Elle fut, tout de suite, dégoûtée de cette union bourgeoise, et rêva les amours libres qui auraient comme témoins, les bois et les cieux étoilés.

... Aussi les petits angoras ne naquirent-ils jamais.

Pourtant, la voici mère.

Il y a peu de temps, elle a mis au monde cinq petits chats, (fils de Pif ou de père inconnu, qu'en sait-on? On en a donné quatre, ce qui me fit beaucoup de peine. Mais, que pouvions-nous faire de tous ces petits? Et puis, surtout, nous avions peur de la fatiguer, notre Chiffon, avec tant de bouches à nourrir.

Le petit qu'on lui a laissé est une petite boule noire et blanche. Il est très bien taché car son manteau noir s'arrête aux pattes, lui laissant des gants et des chaussures blancs, et puis, venant sur le front, s'entr'ouvre en deux bandeaux qui lui descendent jusqu'aux yeux ombrageant son blanc minois.

C'est touchant de voir Chiffon avec son bébé.

Jamais nous ne l'avions vue aussi tendre.

...Pendant que j'écris, Chiffon est étendue de tout son long sur le sopha. Son petit tette. Les pattes appuyées contre le sein de sa mère, le petit museau relevé, il suce et boit le bon lait chaud. Il est heureux. Il fait entendre un petit bruit faible chevrotant: le commencement d'un ronron. Il est tranquille... content... comme tout bébé qui tette.

Mais qui pourrait jamais décrire l'attitude de la mère?

Elle se donne tout entière à son enfant. Mais cela avec une joie telle, avec un tel amour, que l'on ne peut penser à l'appeler un sacrifice.

Oh! que c'est beau de la regarder! Quels sentiments immenses en cette humble chatte!

En effet, le plus profond, le plus pur des amours, l'amour maternel, l'a envahie tout entière, l'a transformée...

...Voilà, il a fini, il dort...

Tout se tait dans le chambre. Seul le grincement de ma plume se fait entendre.

Je regarde Chiffon. Ses beaux yeux sont fixés sur moi. Elle se soulève, saute par terre... Puis, d'un bond, la voici sur ma table. Elle s'assied gravement devant moi et continue de me fixer. Puis, pendant que j'écris, je sens, tout d'un coup le contact de sa patte soyeuse... Qu'y a-t-il?... Tiens, c'est ma plume courant sous mes doigts, grattant le papier, qui l'a intriguée. Je la lui abandonne. La voilà qui se met à jouer avec mille gestes gracieux, en roulant mon stylo sur la table, en sautant légèrement sur le papier, sur les livres épars.

Petite Maman s'oubliant un moment, pour revivre ses journées

d'enfance! On est toujours la même, va, mon Chiffon!

Et il me semble revoir, là, devant moi, la petite chatte grise, dans son berceau rose, d'il y a un an...

le 8 Juillet. Ecrit au jardin.

Je suis assise au fond de notre petit jardin, Parmi les lauriers, les roses et les jasmins. Les oiseaux libres et gais chantent dans le feuillage, Un vieil arbre étend sur moi son frais ombrage.

Et dans le lointain s'étend la grande ville Avec ses coupoles, ses tours et ses mille Maisons, qui abritent tant de fronts soucieux Loin de la nature et de l'azur des cieux.

Là-bas tout est bruit et mouvement; lci tout est calme; seul le vent Porte le son d'une cloche lointine Du haut de mon-jardin je regarde la plaine...

Une poésie! Cela étonne, n'est-ce pas? Et pourtant, la voilà écrite sur la page blanche... Mes vers! Et ils ne sont pas si mal que célà.

Mais oh! mon Dieu, qui n'a pas fait des rêves... et des vers?

Voici pourtant un proverbe qui me console un peu: Petit à petit, l'oiseau fait son nid.

Oui, brin par brin, herbe par herbe, l'oiseau fait patiemment ce petit chef-d'œuvre dans lequel il met toute son espérance, tout son amour. Qui sait si cette petite poésie de rien du tout, sans valeur artistique ni technique, n'est pas un des brins d'herbe de mon nid à moi, de mon château en Espagne?

En voici une autre:

Juillet! Le soleil
Darde ses rayons vermeils
Sur les prés,
Sur les blés
Dorés.
Et le vent passe,
Tour à tour impétueux,
Silencieux,
Fuyant,
A travers l'océan ondoyant
Des épis
Qui se plient,

Puis il s'élève Comme les rêves, Aux cimes des vieux arbres verts Qui tendent leurs rameaux vers Le bleu Des cieux. Il anime soudain
Le jardin
D'un frisson,
Et il joue avec tes blonds
Cheveux
Soyeux
Et longs.

... Deviendrai-je jamais un écrivain?

Je ne suis pas modeste. C'est si bête, la modestie; c'est comme une hypocrisie, comme un mensonge envers les autres et envers soi-même.

Je vois clairement que je suis intelligente, oui. Mais d'une intelligence très commune, pas du tout au dessus des autres fillettes de mon âge, qui ont eu une éducation comme la mienne. Plutôt le contraire. Il me semble, souvent, lorsque je pense qu'il y a tant de choses que je fais si mal, et si peu que je fais bien, il me semble que, vraiment, je suis une "bonne à rien".

Mais, naturellement, mon orgueil m'empêche de faire, même lointainement, soupçonner aux autres ces sentiments, ces doutes,

ces découragements qui me prennent sur moi-même.

Deviendrai-je un écrivain?

Si j'en faisais cent de ces points d'interrogation, je n'en mettrais pas assez, à mon gré, après cette question-là.

Je prends des leçons avec le poète Garoglio. Il a dit:

—In quello che scrive, c'é qualche cosa. C'é la scintilla del talento; ma è come un ucelleto che si prova a volare, ed al quale non riesce ancora di slanciarsi liberamente nel cielo e nell'azurro.

Juillet.

Je viens de feuilleter les pages de ce livre, commencé à l'âge de onze ans.

Une infinité d'images et de sensations oubliées me sont revenues comme des effluves d'un vieux parfum jaillisant du fond des années.

Chères feuilles écrites de cette grosse, de cette affreuse et touchante écriture de petit enfant... Il viendra un temps où je relirai, avec le même attendrissement que je le fais aujourd'hui, ces pagesci, œuvre d'une fillette... d'une "Backfischchen" et ces grandes phrases poétiques, ces rêves, ces vers, me feront sourire... ou peut-être pleurer.

le 21 Juillet.

A propos de quelques vers, faits en l'honneur de mon professeur, le maître m'a dit:—Come motivo... no c'é male. Ma il ritmo è tutto sbagliato. E la rima non è nulla se non c'è il ritmo. Il ritmo è

la cosa importante.

Et il a commencé à me parler de "truchi" et d' "anapesti", et d'accents, et de "rime ascendenti", et de "rime discendenti", et de "settenarii" et de "settenarii accopiati", et d' "endecasillabi", et de tant d'autres choses encore, que la poésie m'a semblé soudain de l'arithmétique, et que je me suis sentie tout à fait découragée.

Heureusement que j'ai Maman pour me consoler, pour croire en moi, en moi qui doute si fort de cette petite flamme vacillante et incertaine qu'est ma disposition pour la littérature. Heureusement

qu'elle est là pour m'ouvrir la petite fenêtre sur l'Infini...

19 Juglio.

Affaciata alla finestra, io guardo i campi.

Essi si stendono d'avanti a me, sommersi nel caldo e quieto ri-

poso d'un pomeriggio d'estate.

Il vento soffia tra le bionde spighe, scuote i rami grigi degli ulivi, e passa. E va altrove, portando con se i semi della campagna ed i profum dei boschi.

Nella stanza chiusa e solitaria, tutto è silenzioso. Mentre che fouri la luce ride e la natura esulta sotto l'azzurro immenso del cielo, qui tra la mira della mia stanzetta c'è un'aria di raccoglimento e di pace...

le 5 Novembre 1917.

Voici de nouveau un hiver qui commence. Les longues journées d'été, de soleil, s'en sont allées...

Voici comment nous avons passé notre villégiature.

Maman s'est sentie très fatiguée après l'effort formidable fourni l'hiver passé. En six mois elle a fait le Monument pour les héros chiliens qui se sont sacrifiés pour la Patrie.

C'est un chef-d'œuvre!

Un groupe d'hommes se presse autour du drapeau qu'élève, en un geste sublime d'Amour et de Sacrifice, un adolescent. Il y a quelque chose de profondément touchant, d'immensément beau dans cette figure mince et fragile, qui offre sa jeune vie pour la Patrie.

Les pures lignes de l'enfant forment un contraste avec les contours "Rodinnesques" (si l'on peut dire ainsi) des hommes qui l'entourent. Ce sont des corps robustes, musclés, qui se groupent autour du jeune homme. C'est la Matière à côté de l'Idée, la Force auprès de l'Amour!

Puis, la figure du blessé, du héros mourant, est d'un abandon, d'une souffrance infinis. Le mort qui représente le sacrifice consommé est aussi un chef-d'œuvre.

Mais c'est le jeune garçon qui attire surtout mon imagination.

En le contemplant, je pensais toujours à "L'Aiglon", de Rostand. J'ai lu pour la première fois ce livre à l'âge de huit ans et, dans mon esprit qui commençait alors à s'éveiller, il laissa une trace ineffaçable. C'est lui, je crois, que éveilla en moi le goût de la poésie. Plus tard, bien plus tard vinrent Victor Hugo, et surtout Musset, enthousiasmer mes pensées, mais j'avais déjà lu et relu l'Aiglon, et je le savais presque tout entier, par cœur.

En regardant cet adolescent qui figure dans le Monument de Maman, je pensais toujours à ce passage qui mettait en paroles ce que

Maman exprimait par la forme: cet amour idéal de la Patrie.

«J'ai compris. Je suis expiatoire. Tout n'était pas paué. Je compléte le prix. Oui, je devais venir dans ce champ. J'ai compris. Il fallait qu'au dessus de ces morts, je devinsse Cette longue blancheur, toujours, toujours plus mince Qui, renonçant, priant, demandant à souffrir. S'allonge pour se tendre, et mincit pour s'offrir. Et, lorsqu'entre le ciel et le champ de bataille. Là, de toute mon âme, et de toute ma taille Je me dresse,-je sens que je monte, je sens Qu'exhalant ses brouillards comme un énorme encens. Toute la plaine monte, afin de mieux me tendre Au grand ciel apaisé, qui commence à descendre. Et je sens qu'il est juste et providentiel Que le champ de bataille ainsi me tende au ciel. Et m'offre pour pouvoir, après cet Offertoire, Porter plus purement son titre de Victoire.»

Bon, je voulais parler de notre villégiature! Et voici que, pen-

dant toute une page, je cite du Rostand!

J'en étais, n'est-ce pas, à ce que Maman avait été très fatiguée après avoir fini son Monument. Elle ne s'est pas remise tout à fait, pendant l'été.

Nous sommes allées vers la fin de Juillet à Montepiano, où nous

sommes restées un mois.

Montepiano est un petit endroit pas beau du tout, mais qui, peu à peu, m'est devenu très sympathique. Qu'on s'imagine un petit village de montagne, aux maisonnettes grises, aux toits pointus, traversé par un cours d'eau transparente, entouré de collines sur lesquelles les vaches broutent paisiblement, et de champs de blé qui brillent au soleil. Voici le décor de ce mois, pendant lequel je me suis tant amusée. Maintenant, voici les acteurs.

D'abord Amelia et moi. Amelia, jeune fille de vingt ans, devenant telle que j'aimerais qu'elle fût toujours, gaie, jeune, amie et camarade sympathique, bout-en-train de toute la bande de garçons,

fillettes et jeunes filles.

Puis, me voici, moi, fillette de quinze ans, pas très jolie mais agréable, car je me donnais la peine de l'être, et plaisant beaucoup plus que je ne l'aurais cru. Puis, il y avait Lydia, gentille et jolie, dont les beaux yeux bleus font tourner la tête à l'unique jeune homme que nous connaissions à Montepiano; dont l'amour, d'abord naissant, puis grandissant à vue d'œil, fut une source inépuisable d'amusement et de rires.

Viennent ensuite Boby et Lulu C., qui habitaient la plus belle villa de Montepiano, vrais américains, bien élevés et amusants. Boby a dix-sept ans, mais c'est encore un vrai enfant. Et je pouvais, sans crainte de ce flirt stupide que cultivent les races latines, faire avec lui de longues promenades en bicyclette. Oh! j'aimais bien Boby, et je l'aime encore, — car nous continuons à nous voir. C'est un charmant ami que j'ai en lui, un ami au sens que les Anglais donnent à ce mot. Il est comique comme tout lorsqu'il nous raconte ses amours, car il a été successivement épris de deux jeunes filles de Montepiano. Il est grand, et plutôt beau, mais un vrai gosse qui ne se donne pas du tout des airs de jeune homme. Un peu "pavuncio" si l'on veut, mais simple et gentil. Son frère est un très joli petit garçon de douze ans.

Puis il y avait Gaetano N., très intelligent, ayant beaucoup lu, beaucoup étudié pour ses seize ans, et Mario T. plein d'esprit et de malice, intelligent aussi, mais d'une trop effrayante précocité pour ses quatorze ans. Il plaisait beaucoup, faisait le bouffon de la bande. Mais moi je le trouvais vulgaire, et plus d'une fois il me laissa une impression désagréable, après avoir raconté quelques histoire, débité

quelques bêtise.

Les amitiés qu'on lie pendant les villégiatures ont un caractère tout spécial. On dirait que l'esprit lui aussi, est en vacances, libre de toutes les contraintes, en pleine liberté dans cette vie où tout se passe au grand air, "alla buona". C'est ainsi qu'il lie des amitiés qui, au moment, semblent devoir être éternelles; et qui, l'hiver venu, l'hiver avec son imposant cortège, semblent bien difficiles à continuer.

Il y avait aussi, à Montepiano, une fillette de quinze ans, Paola, assez intelligente, et bien d'autres encore. Mais je ne finirais pas s'il fallait parler de tous. Je viens de faire une présentation en toute rè-

gle, de nos amis.

Et quelle vie on menait! Excursions à pied, à âne, en bicyclette; pic-nics, jeux chansons, voilà de quoi étaient remplies nos journées.

Le matin je faisais, d'habitude, une longue promenade avec Boby, en bicyclette, ou bien encore toute seule, sans autre compagnie que mes fidèles amis, les chiens. Je n'avais pas peur de me promener seule, dans tous ces sentiers de la montagne. Le paysage n'avait rien de la grandeur ni de la majesté de l'"Abendberg", par exemple, ou de "Vallombrosa" où nous avions passé d'autres étés. Non. C'étaient seulement de riantes collines, parsemées de petits bois de châtaigniers. De temps en temps, pourtant, on avait de beaux points de vue sur la vallée, au fond de laquelle était Prato et, plus loin encore, Florence.

Après le déjeuner, nous allions toujours passer les heures chaudes à "l'abetina". C'était un minuscule petit bois de sapins, mais je crois que nous avons plus joui de cette "abetina" bien humble, que de la plus belle forêt du monde. On y allait avec la louable intention d'étudier où de lire. Mais bientôt le silence était rompu. C'était d'abord un chuchotement discret, puis un éclat de rire... Les garçons américains faïsaient irruption dans notre campement, se faufilant par un trou de la haie qui séparait leur jardin de ce petit bois. Le bruit, les rires redoublaient... Il y avait bien, alors, quelques protestations de la part des étudiants. Quelques instants de silence s'en suivaient. Puis l'entrain recommençait de plus belle. Voici que les garçons venaient de graver sur un arbre les initiales de Lydia et de son flirt, agrémentées d'un cœur transpercé par une flèche... ou avaient inventé quelqu'autre bêtise de ce genre, tirée de leur arsenal bien fournit d'inventives.

Notre départ de Montepiano fut un événement. Tout le monde était autour de notre voiture. On s'embrasse. On promet de se revoir. On s'émeut... (Entre parenthèse, j'avouerai que je sentis mes yeux se remplir, et même commencer à déborder, quand enfin la voiture nous emporta; trop tard, hélas, pour sauver ma dignité).

Motrone.

Nous voici pour la troisième fois à Motrone, la belle plage déscrte, devant l'infini de la mer, du ciel, de la pensée. Car la pensée s'en va sur ces ondes bleues, telles ces petites barques à voile qui, blanches, se détachent sur l'horizon.

La solitude porte au rêve, aux souvenirs. L'on pense vaguement à beaucoup de choses en regardant la mer.

Nous partons pour Naples.

Aller voir Naples! La patrie de Graziella. Naples, et puis ses environs; Sorrento gentile, Pausilippe, etc. Voir Naples! Naples! Na-

ples! Quelle vision éblouissante! Vedi Napoli e poi mori.

Notre première matinée à Naples est un de ces souvenirs qui rayonnent comme le soleil, à travers les brouillards du temps écoulé. Ce brouillard confus, formé par les milliers de jours vécus, à travers lequel, seuls quelques souvenirs inoubliables se détachent nettement dans notre esprit.

C'était une matinée de lumière et de rêve. Le ciel d'azur se reflétait dans la mer d'azur et tout le golfe merveilleux étincelait au

soleil.

Nous déjeunâmes à Pausilippe dans un jardin qui s'étendait à pic sur la mer, ombragé par quelques grands arbres à travers lesquels on apercevait Naples, le golfe parsemé de petites villas blanches, et les îles, qui semblaient des émeraudes entourées de saphirs.

Des napolitains nous chantaient, de leurs chaudes voix vibran-

tes:

«O Sole mio-chiú bello ohi n'é...»

Et le soleil de Naples illuminait cette nature de Songe, semblait la caresser. La mer était calme et ne venait que tout doucement murmurer sa chanson aux pieds du grand rocher.

Tout chante, à Naples. La Nature et les hommes. Et l'ensemble

forme un concert merveilleux.

Les voix disaient:

«Vorrei morir nella stagion dei fiori...»

Ou bien encore:

«Dormi Carmé, nella vita il più bello dormir. Soona di me, etc.»

Nous étions pénétrés par la poésie si douce de tout ce qui nous entourait... Les chansons étaient accompagnées par la guitare et la mandoline. Dans "Funiculi-Funicula", nos musiciens mirent tout l'entrain, toute la gaîté napolitaine, et un chœur joyeux retentit autour de nous.

Toute la semaine qui suivit cette journée de rêve fut une suite

ininterrompue de sensations de beauté.

Naples, si vivante et colorée, est une ville unique, tant par la beauté de sa nature que par la gajeté, l'insouciance, l'originalité de son peuple. Tout s'y passe au grand air. A côté d'une grande rue où se croisent les voitures, les autos, les trams, où grouille une foule immense, il y a le "viuzzo" étroit, sale, délicieusement pittoresque. Assis au seuil des portes ouvertes, les napolitains jasent beaucoup, travaillent un peu, se querellent énormément, "fanno all'amore", rient, chantent; vivent, en un mot, sous les rayons de leur soleil méridional.

La misère est grande, mais c'est une allègre misère qui n'a rien

à voir avec l'autre, la tragique, la misère des pays du nord.

Des "monelli" à demi nus courent après le pasant pour demander l'aumône. Des joueurs de guitare s'arrêtent sous les balcons de la Chiaia et entament une sérénade. Puis, il y a les vendeuses de fleurs, les vieilles marchandes de noix de coco ou de marrons, qui poussent leurs charrettes devant elles, en criant d'une voix rythmée et cadencée, le nom et la qualité de leurs produits. Tout ce peuple joyeux va

et vient par les rues en allure d'éternelle promenade, et donne à Naples ce cachet que la rend différente de toute autre grande ville. Car, le long de l'aristocratique rue de Toledo, aux beaux et luxueux magasins, encombrée de voitures élégantes, le "pecoraio" se fraie son chemin, lui aussi, le pecoraio à la longue barbe grise, entouré de ses moutons et de ses chèvres rousses de la Campanie.

Nous avons vu Pompei, la Cité des Morts, ce grand tombeau

d'une civilisation qui fut, - la Ville du Silence et du Souvenir.

Ainsi que Sorrento la merveilleuse. Et de là, par une belle nuit

d'automne, nous sommes allées à l'île de Capri.

On rêve, parfois, d'un endroit idéal, plein de beauté et de paix, d'une beauté immense, qui tiendrait presque de l'irréel, mais qui, en même temps, donnerait le repos à l'âme. Un endroit isolé, entouré par la mer, une île romanesque aux grand rochers, aux grottes mystérieuses; où la montagne se dresserait à pic sur les vagues; où des jardins enchantés embaumant l'air du parfum des fleurs d'oranger, s'échelonneraient en terrasses, vers la mer.

Et Capri est ce rêve réalisé.

Un village de pêcheurs est au pied de l'île. De là on monte par un vieux "viccolo" pittoresque, à la petite ville. Plus haut encore, sur la montagne, se trouve Anacapri. On aimerait rester pour toujours dans cette île de beauté. On aimerait y vivre. Ce serait le plus beau cadre pour un roman, l'endroit rêvé par un poète.

On aimerait errer indéfiniment par les sentiers de cette île, et le long de ses rivages; en connaître chaque grotte et chaque jardin; la voir dans tous ses moments, pénétrer tous ses charmes subtils; la voir par les claires matinées de lumière et par les nuits étoilées.

D'un côté on aperçoit l'immensité de la mer. De l'autre, le golfe de Naples qui s'étend en amphithéâtre devant Capri, surmonté

par le sombre Vésuve.

Vivre à Capri! Quel rêve!

C'est bien le plus doux souvenir que j'emporte de mon voyage

à Naples.

Après avoir connu à fond cette ville et ses environs, après nous être imprégnées vraiment de l'âme de Naples, nous avons dû voir le moment de lui dire adieu, à elle aussi.

Bien à regret, nous avons repris notre route vers le nord.

Mais, à l'approche de la Maison, on ne manque jamais d'éprou-

ver une grande joie. Nous y revoici installées.

L'hiver va venir; l' âpre hiver avec ses brumes et ses pluies, et le vent et le froid et les longues soirées passées près de l'âtre. Les journées de soleil, de liberté, sont finies, et beaucoup de mois de travail et d'étude nous séparent du printemps. Une femme dont m'avait souvent parlé Maman est morte au

Chili. Son nom est Teresa Prats Bello.

Elle avait un gran talent et elle était de notre race; deux choses qui ont suffi, malgré que je ne l'aie jamais connue, à la rendre inté-

ressante à mon imagination.

C'était une femme étrange. Elle possédait le trésor qu'a légué à quelques uns de ses descendants notre grand aïeul Don Andrés Bello. Ce trésor, c'est le Talent, lequel, à travers les générations, plus ou moins fortement, plus ou moins magnifiquement, s'est toujours démontré.

J'imagine un conte de fées:

LA LAMPE MERVEILLEUSE

Il y avait une fois un homme qui possédait un trésor. Ce trésor était une lampe merveilleuse qui avait le don de rendre belle toute chose qu'elle éclairait. Cet homme avait travaillé toute sa vie pour découvrir le secret de cette flamme mystérieuse et de cette lampe d'or. Il sut enfin trouver le moyen d'entretenir cette lumière qui brûlait jour et nuit sur sa table.

Lorsque cet homme devint vieux, et qu'il se sentit près de mourir, il fit venir ses enfants et leur montrant la lampe qui était devenue célébre dans le monde, il leur dit ces paroles: Veillez à ce qu'

elle ne s'éteigne pas!

Ses fils, lorqu'il fut mort, prirent la lampe et la remplirent de larmes. Et la flamme continua à brûler, rendant toute chose qu'elle éclairait de sa lumiére dorée, d'une beauté ineffable. D'autres lui portèrent des gerbes de fleurs rouges, quelques uns, des lys blancs; d'autres encore, des branches de cyprès.

Et la flamme ne s'éteignit pas. Mais elle ne brûlait plus avec la clarté éblouissante des premiers temps. Chaque jour elle devenait

plus vacillante et plus petite.

Un matin de printemps, trois sœurs s'approchèrent de la lampe. La première la prit, l'éleva et ranima la flamme. Les deux autres, plus jeunes, approchèrent silencieusement trois torches et, toutes trois, les allumèrent à ce Feu sacré. Puis, elles se séparèrent, s'en allèrent chacune par une route diffèrente illuminant de beauté les objets qu'elles rencontraient sur leur chemin. Ce chemin était dur parfois, et souvent il faisait noir et il pleuvait. Mais la torche s'élevait par dessus les ténèbres. Et les trois sœurs continuèrent à marcher longtemps, longtemps...

Enfin, l'aînée arriva à un endroit où le chemin était devenu aride et plein de ronces. Elle tomba sur ces épines et sa torche s'éteignit, en projetant une quantité d'étincelles qui retombèrent, en pluie d'or, sur la terre.

La sœur aînée sombra alors dans la tristesse, dans la lassitude. La nuit vint et l'emporta sur son aile, très loin, très loin vers la Lumière.

Les deux autres marchent encore.

La torche élevée au dessus de leurs têtes, elles illuminent magnifiquement, triomphalement et les forêts vertes et les rochers sombres près desquels elles passent. Tout devient beau sur leur passage, et la Flamme merveilleuse brûle, éblouissante et dorée.

Et mon conte s'arrête là... (1).

31 Décembre 1917 (soir).

Dehors, les ténèbres recouvrent la terre.

Depuis quelques heures le soleil s'est couché pour toujours sur l'année 1917.

Noël est venu, avec sa poésie et ses traditions, ses surprises tendres et ses cadeaux, et la petite Crèche aussi, (bien petite en cette année de guerre), érigée parmi des plantes vertes, dans la bibliothèque si "cosy" de notre Torrossa.

Noël porte au recueillement. On s'arrête un instant dans cette vie affairée de chaque jour. En ce grand Anniversaire, un peu de charité et d'amour passent par le monde. Et l'on donne, l'on donne beaucoup, et l'on se rapproche, et l'on s'aime.

Fêtes de famille! Si belles à vivre, si belles au souvenir!

Chaque année, tout juste avant sa fin, il vient, ce temps de Noël, comme pour éclairer le sombre hiver d'un rayon de beauté aimante...

... Demain c'est le Nouvel An. 1917 meurt ce soir.

Comme nous avons fêté sa venue! Et maintenant il est fini, et l'on ne pense qu'à la Nouvelle Année. Et c'est éternellement: "Le Roi est mort.— Vive le Roi!".

L'année prochaine, lorsque je relirai ces pages, et que 1918 sera, lui aussi, près de sa fin, je veux, (et Maman dit: tout ce qu'on veut, on le peut) avoir acquis ces trois choses:

1.º De la Volonté.

La volonté, la persévérance me manquent. Je veux les soumettre à un "training". Par exemple: j'écrirai tous les dimanches mon Journal, sans manquer une seule fois à ma résolution. Lorsque je sentirai de la rancune ou de la colère contre quelqu'un, je ne me permettrai pas de dire, malgré moi, quelque chose de peu gentil, de blessant. Je tâcherai de me tenir droite—chose qui me coûte particulièrement.

2." Développer en moi le goût de plaire.

^{(1).-}Lily Iñiguez a voulu parler de Teresa Prats, d'Iris et de sa mère.

Aimer et être aimée,—dit Maman—, est le plus grand bonheur de la vie. L'amitié, je le sais, est un bien précieux. J'essaierai de faire, autour de moi, une atmosphére chaude et sympathique.

3. Piocher une langue bien à fond, afin que, si j'écris un jour, je puisse posséder un bon instrument. Je tâcherai d'écrire le français

sans fautes d'ortographe, et de cultiver ma langue, l'espagnol.

Tout cela, c'est Maman qui me l'a dit ce matin.

Je ne veux donc pas me décourager, si, pendant les premiers temps, je ne réussis pas toujours à faire ce que je me suis proposée. Mais, au bout de l'année, j'espère de tout mon cœur avoir fait quelques progrès.

Oui, je veux espérer... sans douter de moi-même.

Mais, pour aujourd'hui, je dis adieu aux pensées sérieuses. Bonne Année — bonne Année! Je le souhaite à moi-même, à ceux que j'aime... Et je pense à Papa, hélas!, si loin de nous.

Adieu 1917-adieu à tout jamais.

Vive 1918! Apporte nous la Paix et beaucoup de bonheur!

Le 13 Janvier 1918 (Dimanche).

Dimanche passé j'ai écrit, d'après des notes, des impressions sur Naples (voir plus haut).

Aujourd'hui je ne me sens pas bien mais, pour ne pas rompre

ma promesse, voici ces lignes:

Matinée d'hiver, morne et grise. Il pleut. Il pleut sur les champs. La bise Emporte les feuilles mortes de l'été ...Et je pense aux jours qui ont été.

le 20 Janvier (Dimanche).

Je vais, depuis l'automme, à une école anglaise.

Maman a voulu me faire fréquenter des enfants de mon âge pour que je ne devienne pas tellement "orsa". J'inscris aujourd'hui ici mes impressions, écrites dans le tram qui me mène chaque jour à mon école, que j'ai intitulées "Journal d'une écolière".

J'écris pendant que le tram descend la colline de Fiesole, m'emportant vers mon école. C'est une matinée grise et froide de Novembre. Cet été, Maman a eu l'idée de me faire fréquenter d'autres enfants car —disait-elle—, je devenais par trop timide, et trop peu gaie. On choisit l'école de Miss Penrose, et me voici roulant vers elle, ce matin, pour la première fois.

J'ai quinze ans, je sais cinq langues et je suis très avancée en littérature et en histoire. Mais, pour l'arithmétique, je suis tout à fait bouchée. Je suis habituée aux leçons privées, prises en charmant

tête à tête, avec ma chère Alma.

Aussi ai-je un peu la frousse, ce matin, en roulant vers mon école... Comment tout cela se passera-t-il? Enfin, je tâcherai de me débrouiller, et peut-être de me faire quelque gentille amie, de me rendre sympathique à mes compagnes. Et puis j'écrirai mes aventures d'écolière... Mais nous voici près de ma destination... Courage, donc, ma fille!

Quelques semaines après.

J'écris ces lignes pendant la leçon d'histoire de Miss R.

Je me sens déjà tout à fait acclimatée dans mon école. Mes camarades sont toutes bien gentilles avec moi, à l'exception de Fritz, qui est encore assez ours. (J'expliquerai plus loin qui est Fritz). La pauvre Miss R. croit que je suis en train de prendre des notes sur ce qu'elle dit. Elle parle, elle parle, répétant, de sa voix monotone, des faits de l'Histoire Anglaise que je sais à fond, et beaucoup de noms que j'ai le bon sens de ne pas apprendre, car ils me semblent tout à fait inutiles pour une personne qui n'est pas anglaise.

Huit heures du matin.

Je cours prendre le tram, tandis que Maman me fait signe depuis la fenêtre. Il fait froid, très froid, et un peu sombre encore. Je monte dans le tram, où je suis saluée par un "come la sta stiamani, Signorina?" C'est un voisin. Il y a là encore un jeune garçon qui, comme moi, porte des livres sous le bras et, dans un coin, l'évêque de Fiesole, avec, au doigt, sa bague étincelante. Ce sont mes compagnons journaliers, une société, toujours la même, étrange et mêlée.

Lentement le tram descend la route qui serpente, parmi les oliviers et les cyprès. San Domenico avec son vieux couvent, San Gervasio où commencent les premières maisons. Nous voici à la

Place du Pino, et je descends.

De tous cotés des enfants se dépêchent, portant leurs livres et leurs paniers avec leur déjeuner. Des garçons, des filles dans toutes les rues, seuls ou par groupes; depuis le petit de six ans qui apprend son A. B. C., jusqu'aux grands jeunes gens qui se préparent pour l'Université. Et tout le monde se dépêche tenaillé par la peur d'être en retard.

Me voici arrivée devant mon école. C'est une belle maison entourée d'un jardin. Je monte, en courant, l'escalier. Je rencontre une bande de "petits" qui montent et descendent, me pincent les jambes, en passant, me tirent les cheveux. Ce sont les moustiques, minuscules et redoutables, désespoir des "grandes", dont est agrémentée l'école. En haut il y a un vacarme incessant. La cloche n'a pas encore sonné, et les enfants jouent, se disputent, récitent leurs leçons à tue-tête, tapent sur le piano, se livrent à une sauvage petite orgie de liberté, préliminaire des heures graves d'étude.

J'entre dans une chambre: le "corso superiore", et bientôt la cloche sonne, et l'on se met au travail.

Nous sommes sept dans cette classe.

Pia a dix-sept ans. Figure mince, fluette, distinguée, plutôt jolie. Elle n'est guère instruite mais, en quelques matières, en sait autrement long que moi. Par exemple, elle connaît tous les potins qui courent la ville, sait raconter une petite histoire sur chaque personne et, sans en avoir l'air, lancer un mot piquant, même aux dépens de ses amis. Pourtant, je ne la crois pas une méchante fille. La médisance est devenue, chez elle, une sorte de maladie chronique. Elle vit dans un milieu "fashionable", absurde, passant ses après-midi chez Giacosa et Doney, et ne voyant, dans la vie, qu'une série de thés, de "parties", de "flirts" et de "khaki-men". En effet, voilà sa passion: les officiers anglais en bloc. "Such dear, sensible fellows. I love them. Their dear kaki uniform, their darling little cane, their sweet kaki handkerchiefs! I love everything of them. Even the way they walk".

... Et voici que, par contagion, les "Khaki-Men" sont devenus

la passion de toute ma classe... même un peu la mienne!

Elsa a aussi dix-sept ans. Pas intelligente, sympathique. Elle étudie bien, est le vrai type de la petite anglaise, réservée, pres-

qu'un peu raide, raffinée.

Les deux Bergeot sont complétement différentes. Ce sont des grandes filles jolies, bien bâties. Marta, l'aînée, est très bruyante. Elle est la gaieté de notre classe, a toujours quelques anecdotes amusantes à raconter, est pleine de brio et d'entrain. "Oh my dear girls, such ripping times as we had at Nice! I tell you, it was topping!", dit-elle, en me montrant son album rempli de photos, de dessins et de compliments, écrits par de fervents admirateurs et des "bosom-friends". Sur une page on lit ces vers sentimentaux:

Jamais un cœur ami De l'autre se retire, Et pour l'en arracher Il faut qu'on le déchire.

Qu'elles sont donc différentes de moi, toutes ces jeunes filles. Je n'ai jamais flirté. Ce n'est pas par puritanisme, ou que l'occasion m'en ait manqué, mais parce que, franchement je n'y trouve aucun attrait. On m'assure que ça viendra mais, en attendant, je sens mon cœur "scot-free" et quel bonheur! Je ne compte pas me le laisser prendre de sitôt... Mais, revenons à mes compagnes. Il y a encore Francesca et Fritz.

Francesca, la sœur de Marta, est charmante. Oui, charmante.

C'est le mot qui résume le mieux tout son être souple, gracieux et enfantin. Elle est, de quelques mois, plus jeune que moi. Bien plus tranquille que sa sœur, elle captive tout de suite par son air doux et affectueux, sa grâce exquise, sa façon un peu timide, ce je ne sais quoi, en somme de fascinateur qui est en elle. Elle possède ce qui vaut mieux qu'une grande beauté, ce qui arrive à remplacer même l'intelligence, c'est encore et toujours: le charme. Lorsque je la vis pour la première fois, j'en fus, tout de suite, enthousiasmée, et maintenant, notre vie d'écolières est venue nous rapprocher. Ma sympathie a été pleinement correspondue, ce qui m'a paru extraordinaire, car il me semblait toujours que j'étais plutôt antipathique, à première vue, mais maintenant je commence à changer d'avis.

Francesca est une petite fleur de printemps, blanche et fraîche. Il ne faudrait pas chercher en elle beaucoup de profondeur de pensée. Elle ne pourrait jamais être l'amie de mon âme, mais j'ai trouvé en elle une camarade affectueuse et fine. Enfin, elle me

plaît beaucoup, telle qu'elle est.

Fritz, le septième de notre petit groupe, est, avec Francesca, mon préféré. C'est un grand garçon, quatorze ans, gauche, pataud et timide. Mais, une fois sa timidité surmontée, il est tout ce qu'il y a de plus gentil. Nous sommes devenus maintenant d'excellents amis. Il est venu, avec Boby à la Torrossa, et l'on s'est bien amusés. Il y avait aussi des officiers anglais, et beaucoup de monde et de "jeunesse". Nous avons fait des jeux, et nous avons bien ri.

16 Février (Dimanche).

Voici une composition (transcrite, comme toujours, sans les corrections). Et comme elle m'a valu beaucoup d'éloges, je veux la mettre dans mon Journal.

LE RÈCIT DE L'AÏEULE

- Un grand feu brûlait dans la cheminée. Dehors il faisait froid, la bise soufflait, glaciale et intense, faisant tourbillonner la neige qui était tombée pendant la journée. L'on entendait, de temps en temps, le pas pressé de quelque passant solitaire qui allait, se hâtant sans doute vers la maison.
- Autour du feu, dans la pénombre chaude de la chambre, illuminée seulement par la flamme qui crépitait dans l'âtre, l'on distinguait des têtes blondes et des têtes brunes qui se pressaient autour du fauteuil de l'aïeule.
- Dehors c'était la nuit, une nuit sombre d'hiver, avec toutes ses terreurs et ses misères.
- lci, autour du grand feu, tout était paix et amour.

- La sœur aînée, une belle jeune fille de dix-sept ans, avait laissé tomber sur ses genoux la robe qu'elle se brodait, et écoutait attentive le récit de l'aïeule. Les jumeaux, une fille et un garçon de quinze ou seize ans avaient quitté leurs livres et leurs cahiers, et les petits s'étaient assis aux pieds de grand-mère. Une chatte grise ouvrait, dans l'ombre, ses veux phosphorescents.
- -Il y avait une fois..., avait commencé l'aïeule.
- Et elle avait raconté l'histoire d'un jeune prince qui s'était mis à la recherche de la "fleur qui chante", pour l'apporter, comme cadeau de noces, à sa bien-aimée. Et il la chercha dans quatre jardins merveilleux.
- Le premier était une pelouse verte, un pré parsemé de pâquerettes aux pétales blancs, à la corolle d'or. Mais il pensa: -Bah! "la fleur qui chante" ne croîtra certes pas parmi cette herbe, et il se hâta de traverser la pelouse, car il apercevait déjà à travers la grille un autre jardin qui lui sembla bien plus beau, et d'où le vent tiède du printemps lui apportait, par bouffées, un parfum énivrant.
- Et il pénétra dans le second jardin, qui était plein de roses.
- Les roses y croissaient si touffues qu'il pouvait à peine passer. Et le parfum. dans l'air. était intense. Il se dit: - C'est ici, sûrement, que croît la fleur qui chante".
- Et il essaya de cueillir quelques roses. Mais les épines étaient si nombreuses, et lui déchiraient les mains... Enfin, il put prendre une rose rouge. Et, tout heureux, il s'en retournait, en se frayant un chemin parmi les fleurs et les ronces. Mais la rose se fans dans ses mains... les pétales tombèrent, un à un, et bientôt il n'eut entre les doigts qu'une tige pleine d'épines.
- Alors le Prince pleura, et il se dit: -Non, certes, les fleurs de ce jardin ne sont que passagères, et "la fleur qui chante" n'est pas parmi ces roses.
- Et il entra dans le troisième jardin.
- Celui-ci était couvert de grandes plantes de laurier, et il était plein d'ombre et de silence. Le Prince chercha bien longtemps sous les épais feuillages, car il commençait à croire qu'il ne trouverait plus la Fleur. Il aurait donné beaucoup pour pouvoir retourner au jardin des pâquerettes qu'il avait traversé, hélas! si vite. Peut-être qu'elle avait été sous ses yeux!

En soupirant, il entre dans le quatrième jardin.

... Mais là, il n'y avait qu'un grand cyprès qui s'élevait solitaire dans la nuit. Et, sous ce cyprès, une pierre étroite et blanche. ...-Et puis?-, avaient demandé les petits.

-Et puis?-, avait répété machinalement grand-mère, car elle semblait perdue dans ses pensées. Il y eut un silence.

Les trois aînés regardèrent longtemps, pensivement le feu.

—Alors, —résuma le petit Jean-Paul, l'enfant gâté de la famille, — alors le pauvre prince n'a pas trouvé sa fleur?

Non.

Y avait-il encore un autre jardin?

-Je ne sais pas.

Masi les petits n'étaient pas satisfaits.

—Ecoute, bonne-maman, raconte-nous encore une histoire,— dit Jean-Paul, — une histoire de bêtes, tu sais.

-Une histoire de brigands!, - s'écria Charles, qui était surnommé Charles

le Téméraire.

—Une histoire d'esprits,—dit Liselle avec un petit frisson. L'on ranima le feu. Et, tandis que, dehors, le vent continuait son long gémissement, les six têtes blondes et brunes se rapprochèrent de nouveau pour écouter, et l'aïeule recommença:

-Il y avait une fois . . .

Dimanche 4 Février.

Il fait très beau, et la journée, a revêtu son plus bel habit de fête.

Me voici habillée dans ma robe de velours orange, tout astiquée et endimanchée. J'attends la voiture qui devra me porter au Duomo de Fiesole! Je vais être marraine... pour la première fois de ma vie. Ma filleule, la petite Eleonora, est le septième enfant de nos paysans, venue au monde il y a une quinzaine de jours. C'est un gros bébé rouge que l'on trouve très beau...

Le lendemain.

Le baptême a été très réussi. Le petit trousseau que nous avions préparé pour la petite, a fait beaucaup de plaisir. Après la messe, j'ai mangé avec les paysans et tous les "parenti", qui étaient venus pour l'occasion. C'était très gentil.

le 18 Mars 1918.

Le soleil est en train de disparaître derrière les montagnes bleucs, dans l'air rosé du soir. Un son de cloches monte de la vallée. L'ombre descend lentement sur la ville.

Et c'est fini.

Combien de fois déjà j'ai dû dire: C'est fini. Ce mot est comme le rythme monotone de l'horloge, comme le tic-tac qui marque le temps qui passe, qui passe irrévocablement. C'est fini. A chaque détour de notre chemin il faut le répéter. Toujours, toujours il faut redire: C'est fini.

Une année encore de ma vie est passée: ma quinzième année. Demain j'aurai seize ans. Seize ans que je suis ici... Et avant... où étais-je? Dans l'infini immense de la Nature? Et ma quinzième année est partie à tout jamais. Adieu donc. Tu ne seras désormais qu'un souvenir. La vie passe... Il faudra bien hélas! qu'un jour je laisse derrière moi "le jardin des pâquerettes".

Ce matin il fait très beau. Les rayons de soleil semblent plus dorés, après les ténèbres d'hier, et le ciel a plus de splendide pureté dans son azur. Les gros nuages noirs ont fui. La Nature se réjouit, et l'on a déjà oublié les terreurs de la veille. Le vent glacial est devenu une douce brise qui porte à la campagne les semences du printemps.

Mais, comme je courais, prise par la gaieté, sur le vert gazon, où brillaient encore, pareilles à des perles, les gouttes de pluie, j'aperçus, au pied d'un cyprès, le corps raidi et mort, d'un petit

oiseau.

...Et soudain j'ai oublié le soleil et le matin et ma gaieté. Je suis restée là, immobile, à regarder longtemps, longtemps, ce petit être inanimé.

FIN DU DEUXIEME CAHIER

CROISIÈME (ABIER

Le 4 Avril 1918.



INQ ans!

Il y a aujourd'hui cinq ans qu'une petite fille aux boucles blondes, à la robe de mousseline blanche, s'enfermait, pleine d'importance, dans sa salle d'étude, et commençait, sur un cahier neuf, à écrire soigneusement, gravement... son Journal.

C'était un jolie petite fille, au cœur innocent et bon, qui vivait dans une vieille maison entourée d'un vieux jardin. Et cette vieille maison lui semblait le plus beau palais du monde; et ce vieux jardin

avait pour elle un attrait merveilleux.

La maison, en été, était couverte de roses grimpantes, une gloriette de glycines s'élevant au fond du jardin, parmi les hautes plantes de laurier. Il y avait beaucoup d'ombre dans ce jardin, et en même temps, beaucoup de fleurs. Il y avait du silence..., il y avait beaucoup de bonheur.

Et cette petite fille vivait dans un monde à elle, dans ce vieux

jardin, et dans cette vieille maison.

Elle ne connaissait pas d'autres enfants, mais elle était complétement heureuse. Deux jeunes filles, une de seize, l'autre de dixhuit ans, étaient ses seules compagnes. Et puis, il y avait sa mère, qu'elle aimait passionnément.

NOTE.—Ces lignes furent écrites à un moment heureux, où aucun nuage ne menaçait encore cette jeune vie dans sa radieuse éclosion. C'est donc une sorte de prescience qui avertit l'enfant, lorsqu'elle se retourne attendrie pour regarder une dernière fois son doux Passé.

...L'enfant vivait heureuse, inconsciente et gaie, et son cœur

n'avait pas de mauvais sentiments.

Telle, du moins, elle m'apparaît lorsque je me tourne vers le passé et que je regarde du haut de la colline la vallée du Souvenir. couverte de brouillards. Je l'aperçois, quoique déjà indistincte, cette petite fille que j'ai été autrefois.

Il viendra un jour où je relirai ces pages avec attendrissement,

car alors, aussi ma seizième année sera loin.

LA PRINCIPESSA GIOIELLA

(Novella)

C'era una volta, in cima ad un monte alto, alto, una cittá, ed in questa cittá un gran palazzo dove vivera il re, il buon vecchio re, con la regina e la figliuola, una fanciulla dagli occhi del color del mare. Il re e la regina avevano giá i capelli bianchi, e la figliuola doveva essere il loro raggio di sole.

Eppure, non erano felici, indovinate, bambini, perché?

Perche la Principessa Gioiella era senza cuore.

La fatta "delle giornate grigie", gelosa della regina, aveva rubato il cuore della sua creatura il giorno stesso della mascita, e l'aveva portato alla Notte; e la Notte, perche il cuore era tanto bello e riluscente, l'aveva messo

in un raggio di luna.

Sapendo che il cuore era in un raggio argenteo di luna, (glielo disse la fatta delle giornate grigie, una mattina di Novembre), la madre aveva pianto sulla culla della sua bambina nelle sere stellate di primavera; aveva pianto quando, d'inverno, raccolti tutti intorno al fuoco, la piccola dormiva nel suo tenero abbraccio.

La regina eveva pianto molto, temendo che la sua creatura non sarebbe mai stata felice ma poi, col tempo, pensando che un cuore portava

spesso molti dispiaceri, e che se ne poteva farne a meno, si calmó.

II

Un giorno peró dopo molti anni, la principessa venne a conoscere il segreto; glielo raccontó la mamma, una volta che era ammalata. Da principio la ragazza non ci fece caso, e il pianto della sua mamma non la commosse, perche non aveva cuore, anzi rise. Rise e non ci pensó piú.

Ma una notte si sveglió in mezzo ad un sogno, mentre la luce della

luna illuminava la sua stanza; aveva sognato del suo cuore.

Un sentimento che non conosceva prima, un immenso desiderio che le impediva di riaddormentarsi, si era accesso in lei; desiderava un cuore.

Gioiella non aveva finora mai goduto e non aveva mai sofferto.

Eppure da quella note, da quando un ragio di luna le aveva accarezzato il viso, sentí in se un vuoto inesprimibile, fú invasa da cupa malinconia.

III

Passó ancora un anno, un anno lento e monotono.

Vedendo la tristezza della sua figlia, il ré radunó in un congresso i savii del suo regno. Dodici vecchioni vennero alla cittá, si radunarono in una sala del palazzo e per dodici giorni i dodici vecchioni si strillarono le loro opinioni.

-Come puó la principessa ricuperare il suo cuore, che sta così lontano.

in un raggio di luna?

-Ci vogliono delle ali.

Questa risposta così semplice, s'era affacciata alla mente dei dodici vecchioni, soltanto il dodicesimo giorno del loro congreso. Sodisfatti si separarono.

Ma come si dovesse provedere ad acquistare queste ali, non lo seppero

mai dire.

Cosi la Principessa rimase piú triste, piú abbattuta che mai, Errava per le sale solitarie del gran palazzo, per i giardini chiusi, i vasti giardini silenziosi, sentendo sempre di piú il peso della sua noia. Volera raggiungere il raggio di luna.

Chiese al vento di portarla su comme i semi e le foglie, ma il vento

rispose:

-Sei troppo grande.

Lo chiese persino al Dolore, che rispose:

-Sei troppo piccola.

Un giorno peró, un giorno buio d'inverno, mentre passeggiava per il giardino, vide un uccellino mezzo morto che giaceva sulla neve.

Gioiella si chinó, lo prese fra le sue manine bianche di principessa, e

li portó in casa vicino al fuoco.

Era la prima opera buona che faceva, e questo le dette le ali.

Difatti l'uccellino ripresse vita e forza ed un giorno (era un uccellino meraviglioso) cominció a parlare: Gioiella, sei stata buona con me. Mi hai aiutato, ed io ti ricompenseró. So che tu cerchi, un cuore me l'hanno detto i fiori del tuo giardino. So anche che questo cuore si trova in un bianco raggio di quella luce strana che gli uomini chiamano luna. Ebbene, lega uno dei tuoi lunghi capelli d'oro al mio essese alato, e ti porteró verso l'alto, sopra la terra.

Gioiella ubidi.

L'uccellino distese le ali e comminció a salire, portando con se la Principessa bionda, trascinandola senza sforzi, magicamente, verso gli spazi infiniti.

E fú cosiche, per una notte chiara d'inverno, la Principessa Gioiella

passó fra le stelle come una bianca apparizione.

Gli uomini della terra credettero che fosse una stella cadente, ma io e voi sappiamo che era la bella ragazza dagli occhi del color del mare, la quale saliva a cercarsi il suo cuore, saliva su tra le stelle, verso la luce bianca della luna.

Alcuni anni dopo, in cima ad un monte alto, alto, in una cittá spaziosa e bella, regnava una Regina che essendo dolce e bella, ma sopratutto buona, era amata da tutti.

Avril 1918.

LA CHANSON DES HEURES

Nous sommes les filles du Temps et de la Vie. Nous sommes une multitude immense qui nous suivons une à une comme une procession interminable.

Nous sommes des sœurs, nous sommes les Heures.

Nous venons du pays des Rêves, où nous dansions dans un grand jardin. Les Désirs et les Craintes, messagers des hommes, venaient nous trouver et dansaient avec nous, et nous racontaient l'histoire de notre mère la Vie. Et, une à une, nous allons dans le monde.

Notre arrivée est parfois fêtée, et les hommes nous aiment, nous embrassent et voudraient nous retenir auprès d'eux. Mais nous glissons comme des ombres hors de leur étreinte passionnée, et les laissons tout en pleurs. Et d'autres fois, nous leur apportons des deuils et des souffrances, et alors nous sommes maudites. Mais indifférentes nous passons une à une, comme

une procession interminable.

Nous allons sans cesse, nous allons au pays des Souvenirs. C'est une vaste plaine qui s'étend à perte de vue. Parfois les hommes se retournent et, du haut de l'âpre chemin qu'ils gravissent, ils regardent les Heures qui, les unes lumineuses comme le bonheur, les autres sombres comme la tristesse, leur font silencieusement signe avec leurs grands voiles. Et les hommes regardent ces clartés et ces ombres, à côté desquelles une infinité de formes grises se perdent dans le brouillard. Ce sont les oubliées, les heures sans histoire. Et les hommes regardent ces clartés et ces ombres, et puis ils continuent à gravir la montagne. Et nous les Heures, les sœurs blondes et les sœurs brunes, nous enfonçons toujours davantage dans le brouillard de ce qui fut.

Nous sommes les filles du Temps et de la Vie. Nous sommes une multitude immense qui nous suivons une à une, comme une procession interminable.

Nous sommes des sœurs, nous sommes les Heures.

Giugno 1918.

SANS TITRE

Bella é la sera
Di primavera
Quando le rose
Bianche, odorose,
Sono fiorite;
Quando infinite
Splendon le stelle
Lontane e belle,
E senza fine,
Dalle colline,
Dai boschi e i campi
Fecondi ed ampii
Un inno sale.

Quando la luna
Nell'ombra bruna
Splende, e d'argento.
Il firmamento
Par diventato.
...E tutto tace
Nella gran pace
Della Natura.

VERS ... L'INFINI

... Et le grand oiseau s'éleva lentement dans l'atmosphère ensoleillée... Lentement, tandis que, d'en bas, les hommes le suivaient des yeux.

Il monta, tout blanc, dans la lumière, avec ses grandes ailes immo-

biles.

Et les hommes le regardaient s'élever, immense, puissant, au dessus des

oiseaux du ciel, par dessus les cimes des montagnes.

Et les hommes frémissaient d'orgueil. C'étaient eux qui l'avaient créé. Eux tout seuls, sans l'aide d'une force supérieure, ils avaient enfanté ce mouvement, cette ascension. Ils avaient, de leurs mains, eux tout petits, fait cette masse immense qui, maintenant, disparaissait dans l'azur.

Les hommes frémissaient d'espérance.

Et là haut, ivres de lumière et d'espace, accroupis l'un près de l'autre, le couple ailé, l'aviateur et le pilote, montaient encore, seuls dans l'infini. La terre était bien loin. Ils n'ont vu que le ciel lorsque, tel Prométhée, ils s'élevèrent vers le soleil.

... Et puis vint la chute vertigineuse.

Sous la pluie fine, dans la pénombre du soir, on a pu voir une masse informe, gisant dans un champ désolé. C'était un amas de fer et de toile, dans lequel on distinguait des morceaux de roues, d'hélice, des pièces de moteur. C'était laid, ce tas de choses abimées. C'était mesquin, ces débris du grand rêve. Là, parmi les décombres, deux cadavres gisaient, l'un tout près de l'autre, le Couple Ailé.

Tandis que la pluie fine tombait sur cette ruine, les oiseaux du ciel

passaient, dans l'air gris du soir, se hâtant peut-être vers leurs nids.

Ils passaient, dans l'air gris de leurs vols légers et rapides.

11-6-18.

Now, my dear, this is to be a gossipy, scribble-scrabble chatter, and, really, I am most inclined to write it in English, as this language has become so familiar to me. Italian is beautiful, French supple and serious, English is "confie". I feel at home with it, though, of course, if ever I write books, I'll write them in French; it has so much "envolée", you know.

Well, the house is full of a wonderfull stillness, something "festlich" is in the air. Alma did not come to day, so. I have the afternoon for myself. I have come to pass a few moments with you, old friend my Journal. I know I have treated you rather coldly lately, putting in you compositions and things I have written for other people. But now you will have this silly prattle all to yourself.

Well... I think I will talk in French, after all, as all the rest

in you is written in this language.

Donc, la bonne nouvelle qu'il faut que je raconte dans mon Journal, tout d'abord, c'est que, ce matin... Papa est arrivé, après de longs mois de séparation. Et c'est pendant qu'il se repose, après son voyage, que j'écris ces lignes.

Il a traversé l'Atlantique si plein de sous-marins et de mines,

sans nous avertir, afin de ne pas nous effrayer.

Et ainsi, voilà pourquoi ce matin, dans la matinée grise et pluvieuse, nous sommes descendues, Maman et moi, nouvellement averties de cette arrivée qui nous remplit de joie, nous sommes descendues vers la gare pour attendre, avec trépidation, l'être aimé, pour être bientôt entourées de deux bras forts, pour être serrées dans une étreinte pleine de tendresse...

L'hiver a passé.

Un hiver sympathique et affairé. Mais la guerre s'est fait sentir effroyablement. La déroute de Caporetto, cet automne, fut terrible. Le fiancé d'Alma y fut fait prisonnier... Et ma pauvre petite

Alma a passé des jours affreux.

A l'école, j'ai eu bien des beaux moments, des matinées heureuses. Winnie et moi sommes les deux plus terribles, et malgré notre air sérieux — nous sommes à première vue les plus tranquilles et posées de la bande—il nous arrive très souvent d'éclater de ce rire fou, incontrôlable, contagieux, qui est notre commune fatalité. Et il faut que j'avoue que, très souvent aussi, on m'a renvoyée de la classe, et que je me suis attirée des reproches sévères. Hélas! sans résultat.

Lorsque le petit démon du rire nous prend, tout est inutile.

Et puis, des fois, quand une maîtresse est malade, ou qu'elle manque pour une raison ou une autre, on nous laisse seuls, tout en nous recommandant de "ne pas perdre notre temps". Ah! fichtre non!, que nous ne le perdons pas. A peine la porte refermée sur la maîtresse en question, les livres sautent en l'air... en effet, ils deviennent nos instruments de défense lorsque, parfois, nous avons trop embêté Fritz et qu'il veut nous mettre à la porte, où qu'il veut nous voler quelque cahier convoité par lui, quelque "notebook" dont il a besoin. Ah! Fritz est très amusant. Il se fâche tout rouge lorsque nous l'appelons Baby, et alors, pour se venger, il nous cache nos chapeaux. De notre côté, on lui dégonfle les pneus de sa bicyclette, on lui vole la courroie de ses livres...

Fritz wants his strap But he'll get a rap And also a slap On his darling head, etc.

Et tandis que nous chantons à gorge déployée, on entend, tout d'un coup, un trottinement menu dans le corridor, là dehors. Miss R...! On se précipite chacun vers son banc, on se courbe sur l'Atlas, on plonge, on se submerge dans la recherche ardue de, de... disons de Popocatepetle sur la carte du Mexique. Et on désarme la maîtresse par notre ardeur studieuse.

Et puis, quand les trois heures se sont envolées, nous sortons par petits groupes, et une fois même, j'ai invité tout mon monde à prendre un "bicchierino" chez un pâtissier, au coin du viale.

Francesca est venue déjeuner à la Torrossa. Elle est toujours

la même, gracieuse et jolie.

Mes deux passions sont: les livres et les animaux. Les deux passions de Francesca sont: les animaux et la danse. Donc, nous nous sommes découvert une affinité: nos goûts champêtres. Elle habite une villa à la campagne — comme moi. Sa famille est "artiste", — comme la mienne. Ils ont une quantité de chiens, — comme nous. Des poussins fins qui lui sont nés le même jour que les miens. Elle veut élever maintenant des lapins — moi, j'en ai plusieurs, et je lui ai fait cadeau d'un couple angora. Enfin, tout comme moi, elle aime le sport, la bicyclette, le cheval, etc.

Nous avons donné une petite comédie, l'autre jour à l'école, J'étais habillée d'une robe rose 1830, avec un châle en voile blanc, et un grand chapeau garni de chiffon rose. On a dit que j'étais ainsi très jolie. Francesca, ce même jour, a dansé une de ses danses mer-

veilleuses. C'est une vraie artiste.

Nous projetons un "moonlight pic-nic", Winnie et moi. C'est ca qui serait beau! Suivre l'Arno, par le bois des Cascine et les grandes prairies, par une de ces nuits claires d'été, sous la lumière féerique de la lune, ou bien grimper sur quelque colline parfumée des alentours de Florence, parmi les champs de blé, les oliviers gris et les sombres cyprès...

La lune blanche Luit dans les bois, etc.

Oui, mais aujourd'hui je ne veux pas poétiser. Assez des "voli pindarici", j'en suis fatiguée. Je veux seulement faire une petite causerie "à la buona" sur ma vie quotidienne. Et puis, pour aujourd'hui basta, car j'entends Papa qui m'appelle.

Vichy, le 19 Juillet 1918.

France! Beau pays de France, de liberté de beauté! Tu es un peu ma patrie spirituelle, puisque ce sont tes poètes qui ont éveillé en moi ce "quelque chose", qui m'ont entr'ouvert la petite fenêtre sur l'infini... infini de pensée et de rêve. France héroïque, France immortelle, en ce moment suprême où se jouent les destinées du monde, tu seras toujours aimée de tous ceux que la recherche du beau passionne, des artistes vrais ou des artistes de sentiment.

Eh! bien oui! Nous avons quitté "Fiorenza mia" par une chaude après-midi du mois de Juillet. Et nous avons commencé ce voyage qui devait être plein d'intérêt et de péripéties. Le premier soir nous sommes arrivés à Levanto. Maman était restée pour un jour à Carrara (pour surveiller un de ses travaux), et là nous attendait

notre première aventure.

Il faisait très sombre. Avec un "fachino" à demi ivre pour tout guide, nous nous acheminons vers l'hôtel, le long des rues, désertes à cette heure, de la petite ville. Nous voici arrivés. Une heure du matin! On frappe à la porte. Rien ne bouge. On refrappe. Un silence complet suit nos coups redoublés. Essayons donc encore! Rien, toujours rien! Mais il faut continuer, il faut se faire ouvrir par force. Nous ne pouvons pourtant pas coucher sur la place! Nous sommes là, devant la porte du petit hôtel, et nous constatons avec consternation qu'il n'y a pas moyen de troubler le sommeil des robustes habitants. C'est tout de même un peu fort!

-Allora andiamo al albergo Y.... dit Papa très embêté.

-É preso dai militari feriti, marmotte il fachino impassible et sognolento.

-Ma allora...

-Ma! forse in fondo a quella strada troverete...

-Andiamo.

Oh! mais... C'est qu'ici c'est la même chose. Encore un petit hôtel endormi sans espoir. On frappe, on crie... on hurle... Rien.

-E non c'é altri alberghi?

-No signore.

-111111

La situation devient tragique.

Assises sur nos valises au milieu de la rue, dans le noir, nous nous tordons d'un fou rire, tandis que Papa, secondé par un "carabiniere" qui est accouru, attiré par le vacarme que nous faisons, frappe encore à la porte inhospitalière, refrappe avec persévérance... Ah! voici; une lumière s'allume à l'intérieur, un volet s'entr'ouvre.

-Come si fà a fare quel bacanno indiavolato e svegliare la gente a quest'ora?

-Ma... vogliamo una camera... ma vogliano dormire.

-... Ma non ci sono stanza libere, Signore.

Et le volet se referme.

-Pardonnez-moi, Madame, je suis un étranger qui voyage avec des femmes, avec des femmes de sa famille et, vous comprenez, je paierai n'importe quel prix si vous nous trouvez où coucher...

-C'est impossible l'hôtel est au complet. Dong! Une heure et demie qui sonne.

-Mais, -hasardai-je à mon tour,-vous pourriez seulement nous ouvrir... nous nous assoierons sur les chaises du salon, du vestibule, de la cuisine...

Tout est bien qui finit bien. On a trouvé, après tout, ces fameuses chambres, lesquelles, par une "combinazione" étaient restées libres et, vers deux heures, nous avons pu enfin nous coucher, avec délice, dans un bon lit.

Le lendemain, nous avons longé la merveilleuse Riviera Ligure, toute baignée de lumière, et sa mer d'un bleu intense. Dans la soirée, nous sommes arrivés à Gênes.

Le jour suivant, on fait escale à Torino, ville bruyante, animée, que je ne connaissais pas. Puis on traverse l'ample vallée du Piémont, on se dirige vers les montagnes, vers les Alpes qui dressent leurs pics géants là-bas, tout au bout de la plaine. Et le train court comme un monstre haletant, avec son bruit incessant de ferrailles, avec ses bouffées de fumée noire; il court à travers la campagne calme, dans le soir d'été. Il court vers la France.

Nous sommes maintenant en pleine montagne. De petits villages aux toits pointus se nichent parmi la verdure. Il y a des bois très verts de marronniers, il y a des bois très sombres de sapins. Et, au dessus, d'immenses rochers gris et désolés ont les cimes couvertes de neige. Quel peintre est la Nature!

Modane!

Addio Italia mia che sei si bella, Lasciar ti devo per terra novella, Ma con te resta un po' del cuore mio, Italia di dolcessa, Addio! Addio!

Modane! Un va et vient d'uniformes de toutes couleurs, de toutes nationalités. Gare de frontière en temps de guerre. On se bouscule, on se presse pour montrer ses sauf-conduits, ses pièces d'indentité. Grâce, à nos passeports diplomatiques on nous laisse passer sans nous interroger, et un officier de la Mission italienne s'occupe expressément de nous. C'est que nous sommes des "pezzi grozzi", voyez-vous.

Et puis, de nouveau en voiture. C'est dans la nuit, cette fois-ci, que le train reprend sa course. Les ténèbres couvrent la campagne française, et je ne puis rien distinguer au dehors. Autour de moi on dort. Deux lieutenants français rêvent de combats, sans doute; et un officier de marine anglais enlève sa capote pour en couvrir une jolie enfant blonde qui sommeille sur la banquette d'en face. Puis, tout est silence.

Tout est silence jusqu'à ce que les cris stridents des employés annoncent Chambéry!

Alors nous descendons dans une petite gare à peine éclairée, où nous sommes reçus par deux officiers italiens, prévenus télèphoniquement de notre arrivée. Escortés très aimablement par eux et par un groupe de "soldatini grigio verde" qui nous portent les bagages, nous traversons la petite ville endormie et nous arrivons enfin à notre hôtel, que l'on aperçoit plein de lumière dans la nuit environnante.

Le quinze Juillet, car c'est le quatorze que nous sommes entrés en France, nous avons continué notre voyage.

Les jours passés, nous avions eu des paysages admirables.

D'abord la mer, puis la montagne.

Aujourd'hui la campagne de France devait se montrer à nous,

dans toute sa beauté.

C'est d'abord le lac du Bourget qu'on longe pendant un bon moment. Ce grand lac gris, entouré de ces montagnes sauvages, où les rochers s'élèvent parmi les hautes fougères, dans la solitude et le silence de ces lieux déserts, où de grands arbres entourés de prairies, se reflètent dans l'eau calme du rivage, est bien le cadre qui convient aux amours d'un grand Poète. Et toute cette nature chantée par Lamartine a gardé, on dirait, quelque chose de son âme, de son rêve, dans sa beauté sereine et triste. Car on ne peut contempler ce paysage sans songer à l'Amour qui s'y déroula et qui le fit immortel.

Le train est rempli de soldats américains. Bien bâtis, hauts et élancés, ils ont grand air dans leur uniforme kaki. On leur fait place dans les wagons, on les fait asseoir, on cause. Il y en a un près de moi, très beau. Ses cheveux sont un peu ondulés, son regard est crâne, son allure distinguée. Il y a un an, pauvre garçon! qu'il a quitté l'Amérique, qu'il ne revoit plus sa famille. Il est tout content de trouver quelqu'un qui parle l'anglais. Et l'on cause. . . l'on cause.

La campagne ressemble à un beau parc. Grandes prairies traversées par des cours d'eau limpide, et des arbres, de grands arbres partout, en groupes artistiques, en bosquets sur les pentes très douces des petites collines. De temps en temps, dans toutes ces nuances de vert, des taches d'or vif, les blés mûrs qui brillent dans le soleil: ou quelque petit amas de maisonnettes grises, surmontées d'un clocher pointu. Puis, de nouveau l'ombre descend, et l'on ne peut plus rien voir.

La rumeur, recueillie dans quelque gare, qu'une nouvelle offensive allemande a commencé aujourd'hui, se répand dans le train. Je la communique en anglais à mes amis américains, lesquels sont tout de suite enthousiasmés, car ce sera la première fois que l'armée américaine entrera en contact direct avec l'ennemi.

We want the Germans to know us, that we do! Ha! Ha! Now we will teach them something jolly, though they wont like it, I

guess!

Et c'est pendant que tout le monde s'agite avec la nouvelle (car les boches sont très près de Paris) que nous arrivons à Lyon.

Là, encore, nous sommes reçus par des soldats italiens qui nous ont fait retenir des chambres à l'hôtel. Il fait tout à fait nuit, et la gare est remplie de soldats dormant par terre, enveloppés dans leurs manteaux bleu-horizon. Enfin, nous arrivons. Il nous faut loger, quelques-uns de nous, dans un hôtel, le reste dans un autre, car tout est pris par les militaires. Il est maintenant défendu en France de consommer quoi que ce soit, après une certaine heure. Aussi c'est enfermés dans notre petite chambre d'hôtel que nous avons, ce soir-là, mangé pour tout dîner, un reste de "pagnotta" (pain de militaires) que notre bon ami Memmo, — un soldatino grigio-verde — nous avait donné avant de quitter Florence, deux œufs durs et de la viande en conserve que Papa avait pu dénicher quelque part. Et, comme nous avions très faim, ce dîner improvisé nous parut succulent. Enfin, c'est le lendemain qu'on arrive à Vichy, après avoir, dans la matinée, connu quelques rues de Lyon, grande ville de province perdant actuellement pas mal de son provincialisme pour être devenue, avec la guerre, un centre militaire important.

C'est la cinquième journée de voyage. Nous sommes très fatigués, et il fait terriblement chaud. Les heures, à présent, semblent in-

terminables. On suffoque dans les compartiments étroits.

Finalment pourtant, on arrive!

Vichy, la reine des villes d'eau, est un endroit très chic, très à la mode, très recherché. Il y a des magasins magnifiques, il y a une "promenade", il y a un Casino, même deux Casinos, il y a aussi un parc.

Et puis c'est tout. Ah! non... j'oubliais. Il y a des femmes très fardées, et des messieurs à monocle, et environ une douzaine de rendez-vous de grand chic, tea-rooms, restaurants, cafés-concerts, etc.

Cette année, Vichy est inondé de "kaki-men". En effet, les plus grands hôtels ont été tranformés en hôpitaux américains et, un peu partout, on peut voir les "jolly boys" flâner dans les rues, regarder passer les jolies françaises piquantes et provocantes, ou rire, de ce gros rire un peu bonnasse, ce Ha! Ha! de gros bébés, propre à la race anglo-saxonne. Ils ont l'air très bien dans leur habit kaki, en manches de chemise, avec leurs chapeaux à large bord. Tous très hauts, et très élancés, on ne distingue, pas, à les voir, le soldat de l'officier, le monsieur de l'ouvrier.

le 22 Juillet 1918.

Le parc longe une rivière: l'Allier. Il y a de grands arbres et des pelouses très vertes, et il fait bon venir lire ou écrire ici, ou tout bonnement suivre les chemins ombragés en se racontant une histoire. La vie qu'on mène à Vichy n'est pas tout à fait de mon goût. Mais enfin, ce n'est pas mal non plus.

Le matin, je vais prendre l'eau à la source Mesdames, puis je vais à l'Etablissement, me doucher. Dans les intervalles je lis. Après déjeuner, j'écris, puis je vais, de nouveau, prendre les eaux, et puis, à l'heure du thé, une glace au chocolat (à s'en lécher les doigts, ma chère) puis on se promène un peu, et l'on rentre dîner au Pavillon Sévigné— c'est le nom de notre hôtel,— Quelquefois on va au théâtre.

> Mont-Dore, le 30 Juillet.

L'orage a passé, et nous allons bientôt pouvoir sortir. Les derniers gros nuages disparaissent derrière les montagnes. Les forêts semblent plus vertes après la pluie de ce matin.

Depuis plusieurs jours nous avons quitté la trop brûlante Vichy, et nous sommes venus ici, en pleine montagne, à 1050 mètres

d'altitude.

La petite ville de Mont-Dore s'étend dans une riante vallée où coule, en serpentant, un ruisseau limpide. C'est la Dordogne, qui naît pas loin d'ici. Tout autour, les montagnes couvertes de bois et de vastes prairies, se dressent majestueuses et calmes vers le ciel. C'est très beau. Il y a de magnifiques excursions à faire, à travers les forêts, par des sentiers escarpés qui montent follement vers les cimes, en sautant des cours d'eau qui descendent en bondissant de rocher en rocher, en cascades pittoresques, jusqu'à la plaine verte où des vaches paissent tranquillement.

le 6 Août.

Papa et Maman sont à Paris. Cette sale Bertha tonne, et vraiment, je suis bien en souci. Bertha est le "super-canon", qui depuis

plusieurs jours, tire sur Paris.

Mais, en ce moment, les boches sont en train de déguerpir magnifiquement, et la contre-offensive des alliés commence à être victorieuse. Vive la France! On devient très patriote à vivre dans ce pays. Une foi enthousiaste et inébranlable en la victoire finale régne dans tous les cœurs. La France meurtrie espère — elle vaincra!

Le nombre de personnes en deuil est effrayant. A Vichy surtout, on ne voyait que des gens en noir. Et pourtant, il n'y a pas de découragement, on ne sent pas la fatigue de toutes ces souffrances, au contraire. C'est un pays de héros.

Je suis seule hélas! Oui, hélas! Maman et Papa me manquent.

LA STORIA CHE MI CONTO UN FIUMISCELLO

Quella matina era andata a sedermi accanto al piccolo fiume che scorre come un nastro d'argento tra i prati verdi. Scintillava al sole, e pareva tutto allegro, quella mattina d'estate, il piccolo fiume, scorrendo col suo fruscio su i sassi bianchi, nella campagna serena. Ero andata a sedermi accanto a lui, e l'ascoltavo. Ascoltavo il suo mormorio. Ed ascoltando mi pareva di capirlo.

- Perche poi, tutte le cose parlano, basta sapere intendere il loro linguaggio.

 Tutte le cose parlano; il cielo e la terra, le vecchie case che cadono in rovina, come pure una siepe fiorita in primavera; un'umile panchina in un giardino pubblico, come pure il grande albero frondoso. Quando sarete un poco piú grande, lo capirete ancho voi, sovente; come tutto ció che ci circonda, bello o brutto, ci racconta storie meravigliose. Quando sarete un poco piú grande, lo capirete anche voi, questo linguaggio mutto delle cose. Ma adesso vi volevo raccontare del fiumiscello.
- Dunque dicevo che, poco a poco, mi parve di capire quel suo mormorio e, di fatti, dopo poco, avendoli chiesto la sua storia, udii questo:
- —Sono nato, comminció lentamente, lontano di qui, nella grande montagna che é bianca d'inverno e che, d'estate, si copre tutta di una veste verde, dai mille riflessi. Sono nato nell'alta montagna, in un pratiscello che é pieno di viole in primavera, che é pieno dei canti allegri degli uccelli. E tra le viole e gli uccelli ed io, c'era un'armonia deliziosa! Non vedevo altro. Intorno, intorno, c'erano dei sassi, delle roccie, dei massi coperti di borraccina, che m'inpedivano di scorgere che cosa c'era più in lá, nella foresta.
- Perche, di una foresta avevo sentito parlare dagli uccelli, e dicevano che era grande, scura e misteriosa. Avrei voluto seguire questi uccelli felici, nei loro voli rapidi e leggieri; quando essi tornavano la sera, e venivano a bere e specchiarsi nell'acqua della mia sorgente, ci raccontavano storie meravigliose. Le piccole viole fremevano tutte allora alla brezza notturna, inchinavano le loro corole l'una verso l'altra, ed avevano paura, paura. Ma io volevo conoscere la Foresta dagli alberi giganti, dove tutto mi era ignoto...

Ed un giono, in primavera, la Pioggia mi aiuto.

- Addio, praticello, amico, praticello natio! Addio fiorellini sparsi nel'erba, piccole amiche care, addio! E voi, usignuoli che cantavate si dolcemente nella sera, e voi, allodole dalla voce piena di gioia, addio, addio!
- Mi buttai di sopra ai massi, in un dirupo, ed, da allora, non mi fermai piú.
- Come era bella, la Foresta imbalzamata! Tutto il mistero della montagna, tutta la sua bellezza, erano riunitti in quei luoghi selvaggi. Il rumore che fascevo, cadendo in cascate, balzando pazzamente di roccia in roccia, giú, sempre piú presto, per la china ripida e boscosa, risvegliava gli ecchi addormentati, e passava per il silenzio come une risata di bimbo, come un tintinnio di capane, portato sull'ala del vento; come qualche cosa di fresco, di allegro. I vecchi abeti scuri e gravi, scuotevano i loro rami lentamente. Ma i faggi verdi, carichi di nidi, bisbigliavano al vento, specchiandosi in me, felici di trovarsi si belli.
- Giú, sempre piú presto, andavo tra y boschi scuri e misteriosi... Avrei voluto arrestarmi un poco in questi luoghi ma era inutile ora. Scendevo verso la pianura, rapidamente, per la montagna verde.
- Ed ora passavo per vaste praterie dove l'erba cresceva alta e folta, ora, di nuovo, per boschi, ed ora poi, tra piccole casse dai tetti in punta,

che si stringevano l'una all'altra, quasi temendo, nella solitudine che la circondava.

Giú verso la pianura, per la montagna verde.

Ora scorro lento, tra i campi della valle.

Scorro lento tra le borgate divenute piú numerose, piú grandi, piú brutte.

Scorro lento tra le qualche cittá, dalle quali esco torbido, griggio e triste. I tratti di campagna apperta —como qui— che mi ricordano ancora lontanamente y luoghi che ho lasciato per sempre dietro a me, sono brevi adesso.

Non sono piú libero.

- Gli uomini, in certi punti, hanno ristrettito il mio argine, in altri punti, desviato il corso delle acque. Hanno utlizzato la mia forza, il mio impetu... Sono traversato da ponti di legno, di sassi e di ferro. E prima, solo i rami degli alberi impedivano il cielo di specchiarsi in me, solo i rami verdi e leggieri!
- ... E mi parve chi il mormorio allegro del fiumiscello si cangiasse in un rimpianto. Non scintillava più come un nastro d'argento. Era diventato grigio come quella nebbiaccia che piano, piano, era scesa sulla pianura.
- -Ed dove vai adesso?
- —Avanti, sempre. Diventeró piú grande, scorreró piú lento... Ma non mi potró piú fermare. Avanti, avanti sempre!
- -Verso qual méta.
- -...Verso qualche cosa d'immenso, d'infinito, che non conosco ancora.

Le Capucin, 20 Roût.

Je suis au milieu d'une forêt de pins centenaires. Une brise fraîche souffle à travers les branches. Tout autour de moi, des échappées fuyantes de verdure aux mille nuances délicates, et puis, silence et solitude.

J'aime cette solitude, et j'écoute ce silence. Car c'est une solitude pleine de vie, et c'est un silence plein de rumeurs.

Une brise fraîche souffle à travers les branches et doucement, en murmurant, les grands arbres s'inclinent l'un vers l'autre.

Une vieille chèvre broute paisiblement dans les buissons.

Froissement de branches, bourdonnement d'insectes dans les rayons de soleil. Voix lointaines d'enfants rassemblant leurs troupeaux. Vols d'oiseaux. Calme. Paix.

Voici déjà un mois que Papa et Maman sont à Paris, et je suis restée seule avec Mademoiselle. Après une semaine de silence, Maman m'a donné de leurs nouvelles. Ses lettres très tendres et très belles sont venues régulièrement, depuis, me porter le gage de son amour. Il y en a de vraiment admirables, et je les conserve précieusement.

Pourquoi le nier? Cette liberté qui m'arrivait ainsi soudainement, m'a ravie. Oui, sans doute.

Naturellement, Papa et Maman m'ont manqué beaucoup, beaucoup, beaucoup, et ma pensée allait souvent les trouver, et je sentais mieux combien je les aimais et je les désirais auprès de moi. Mais, en même temps, pouvoir faire ce qui me passait par la tête, être livrée à moi-même dans ce Mont-Dore merveilleux, ça avait un charme tout spécial. Oh! je ne voudrais pas que ça dure, je suis heureuse que Papa et Maman reviennent bientôt. Oh! oui. Mais, pour un peu de temps, c'est bien agréable! Et puis maintenant, il y aura la grande joie de se revoir! Après un peu de séparation, on s'aimera le double.

Le même jour (soir).

Assise près de ma fenêtre, je regarde la nuit descendre dans la vallée.

Seules les cimes sont encore baignées de lumière. Elles se détachent toutes roses contre le ciel qui s'obscurcit. Seules les cimes des grandes montagnes brillent. Mais l'ombre est dans la vallée. L'ombre est sur les prairies où, tout le jour, les rayons du soleil ont dansé dans l'herbe folâtre. L'ombre est sur les forêts, toutes noires maintenant sur les versants des montagnes. L'ombre est sur les villages, où les troupeaux de vaches rentrent lentement. Lentement, une à une, les bonnes bêtes rentrent, en ruminant, dans les étables sombres, où elles rêveront bientôt du vert des pâturages et du bleu du ciel.

Des ânes, en groupes, passent par la route, chassés par une

vieille auvergnate à la coiffe blanche.

Voici une charrette de foin. Des enfants, blottis dessus, rient et jasent; on dirait le gazouillement de petits oiseaux dans leurs nids. Maintenant, c'est un vieux marque-mal, avec une grande barbe grisonnante et un gros bâton, qui s'enfonce par là-bas, du côté du bois.

Et puis, plus rien. La route s'étend solitaire, dans la nuit.

le 6 Septembre.

Mont-Dore est merveilleux! Je passe mes journées au grand air, les matinées en promenade, les après-midi au Capucin.

Le Capucin est une montagne couverte d'une grande forêt. Un

funiculaire y monte et conduit à une jolie clairière où il y a un tea-

room, un tennis et un skating en plein air.

Mais c'est dans la forêt, un peu à l'écart de la pelouse trop pleine de monde à mon gré, c'est dans la "noble forêt verte", que je me repose, ou que, adossée au tronc d'un vieil arbre, je lis, j'écris, je me raconte des histoires.

Puis, après le thé, je patine souvent, c'est très agréable. Ensuite, nous descendons dans le soir, par les sentiers des bois et des prés,

vers la vallée.

Et, le lendemain matin, on repart en promenade.

Quelles promenades!

Nous allons, par les petits sentiers de montagne, vers quelque roche d'où l'on a une vue magnifique; vers quelque cascade cachée dans une forêt sombre; vers les grands pâturages où les troupeaux broutent dans l'herbe épaisse. Nous montons vers la solitude, vers la Beauté.

Il y a un endroit que j'aime par dessus les autres, un endroit de rêve où je voudrais vivre, où j'imagine qu'on doit être heureux.

Sur un plateau qui domine les vallées, cinq ou six maisons très petites, très basses, aux toits pointus de chaume, se blotissent, les unes contre les autres, dans la grande prairie qui les entoure. Un ruisseau passe dans l'herbe, avec son murmure argentin; des vaches broutent, des paysans amassent le foin. En demi-cercle au fond de la prairie, comme un immense amphithéâtre, il y a la forêt, une forêt si épaisse que les rayons du soleil ne la traversent pas en certains endroits, si grande qu'elle couvre des montagnes et des vallées, et que je ne sais pas où elle va finir. Seuls des chemins rocailleux relient le Rigolet-Haut à la route, et à Mont-Dore.

Rigolet-Haut! Tel est le nom de cet ancien petit village perdu

dans la montagne, de ce petit village de contes de fées!

7 Septembre.

Aujourd-hui il pleut. C'est une journée de commencement

d'automne. Il pleut, il pleut. L'été se meurt.

Radieuses journées de soleil, où le ciel semble plus près, où l'on oublie l'hiver et la mélancolie, — où êtes-vous? Ah! les inoubliables excursions de ce mois passé!

La plus longue fut, sans doute, celle du Sancy.

J'avais eu du mal à décider Mademoiselle à prendre un âne, car elle n'était jamais de sa vie montée sur une bête quelconque. Et puis, elle disait que c'était trop loin, trop seul... Enfin, après avoir, par ma persévérance, vaincu toute résistance, je me hisse sur "Lisette", une aimable ânesse, tandis que Mademoiselle monte bravement sur "Casimir", et nous voilà parties toutes deux, réalisant assez exactement la caricature de Don Quichotte et Sancho Panza.

Après plusieurs heures d'ascension nous sommes arrivées finalemente au sommet du Sancy, et là, nous avons été amplement dédom-

magées des fatigues et des péripéties du trajet.

C'est le point le plus haut de la France centrale, et la vue, de là-haut, est la plus vaste que je connaisse. De tous côtés, le regard embrasse tout, atteint l'horizon. Dans ce cercle immense, des chaînes de montagnes se dressent dans la plaine, et l'on distingue des villes nichées dans la verdure, et des lacs, (j'en ai compté neuf), qui miroitent, et des fleuves en quantité qui traversent la campagne. Et, tout au fond, se perdant dans la brume, les Alpes majestueuses.

Tout près, les montagnes avaient quelque chose de sinistre et de mort. Pas un arbre. Des rochers nus, mornes, et des vallées arides. Ce sont les restes d'un immense volcan des temps passés, lequel avait quarante kilomètres de circonférence, et qu'une éruption terri-

ble a détruit.

Au delà, la belle campagne de France s'étendait dans le soleil d'été.

...Et dire que tant de souffrance et de deuil se trouvaient disséminés dans cette plaine immense! Dire que l'envahisseur était là-bas, tapi vers le nord, avec ses hordes destructrices!

Mais la Nature, "la grande indifférente" continuait à sourire

sous le soleil d'été...

Et puis, nous sommes redescendues en chantant, toujours por-

tées par nos fidèles bourriquets.

Un autre jour, c'est au lac de Quéry que nous sommes allées, et aux Roches fantastiques de Tuilières et Sanadoire. Autre excursion inoubliable, autres impressions de beauté.

le 10 Septembre 1918.

Ed anche questo adesso è finito! Demain nous quittons le Mont-Dore, et rejoignons Paris.

Rome.

Mont-Dore est loin. Ce n'est plus qu'un souvenir. Encore un

été qui est fini.

Après une journée de voyage à travers la campagne si belle de France, nous sommes donc arrivées, Mademoiselle et moi, à notre destination, où nous étions attendues à la gare par mes chers parents. Et c'est alors que j'eus la première impression du Paris de maintenant, de ce Paris de guerre, que nous ne reverrons certainement jamais.

Notre taxi courait rapide par les rues très sombres. Nous traversions la Seine et, en me penchant à la portière, je pouvais vaguement apercevoir les quais qui s'étendaient dans les ténèbres, de chaque côté du fleuve. (Les quais d'Anatole France... de Sylvestre Bonnard!) La nuit était très noire, et l'ombre couvrait la ville immense, "la Ville-lumière". Pas une lanterne allumée. Pas une clarté.

L'ennemi était là, dans le nord, guettant sa proie...

Les quelques jours que j'ai passés à Paris ont été, pour moi. d'un intérêt inouï. Paris en guerre était immense. Il n'avait jamais été plus grand, plus fort, plus glorieux que maintenant!

L'outrage, depuis des mois infligé par l'ennemi grossier, l'avait

élevé. Le martyre l'avait consacré.

Les Gothas, les Berthas, s'étaient acharnés dans leur œuvre infâme de destructeurs de Beauté. En vain. Purifié par la douleur,

Paris surgissait triomphant. Et l'ennemi s'éloignait...

l'ai vu plusieurs maisons qui ont été frappées par les Berthas. On éprouvait une secousse à apercevoir, à travers les grandes brèches béantes laissées par les obus, les restes lamentables d'une pauvre petite chambre, d'un "home" heureux, peut-être, mis à nu par les proyectiles meurtriers. Le boulevard St. Germain était parsemé d'éclaboussures d'obus; bien de maisons montraient leurs vitres cassées.

Cependant, la vie quotidienne continuait paisible, et c'est tout juste si les parisiens levaient la tête quand le "supercanon" se faisait entendre, chaque quart d'heure méthodiquement, -voix formidable de mort.

Et il faisait bon, devant les humbles demeures détruites, de repenser aux victoires des Grands Alliés qui, chaque jour, chassaient

plus loin l'ennemi détesté.

Car la Victoire, aux grandes ailes lumineuses, s'approche enfin. Pendant la journée, je passais des heures en taxi avec Papa, pour visiter les monuments principaux, et pour mieux m'imprégner de l'animation et de la vie parisiennes. Nous allions ainsi par les grands boulevards grouillant de monde: uniformes de toutes les couleurs. silhouettes piquantes de femmes, se pressant, se croisant sans cesse sur les larges trottoirs, le long des grands cafés, des devantures attravantes des magasins.

Cette fois nous filions ainsi à travers la foule, lorsque l'auto tourna, passa le fleuve et nous transporta tout d'un coup loin du bruit assourdissant des voitures, des autos, des camions, de tout ce monde qui passait et repassait éternellement, comme un fleuve vivant. Nous nous trouvâmes devant une grande beauté. Calme, sereine, majestueusement lointaine de tout ce qui s'agite, Notre-Dame de

Paris s'élevait devant nous.

Le fleuve, des deux côtés, l'isolait de la foule. La petite île, les maisons qui s'étendent dans l'ombre de la Cathédrale, la place solitaire, tout est plein de paix et de recueillement. Au delà, c'est le bruit, c'est la Vie. Mais ici, tout est Pensée et Beauté. C'est comme une sainte bénédiction du passé qui serait restée encore dans la Ville.

Comme une protection sacrée, comme un souvenir doué de vie. C'est quelque chose de très élevé, d'infiniment beau.

Paris est envahi d'uniformes kaki. On en voit partout, dans les théâtres, dans les cafés, dans les rucs, par centaines et par milliers.

Les américains sont très amusants. Grands, forts, attrayants, ils se promènent au bras de quelque jolie midinette qui, avec des gestes expressifs et quelques mots d'anglais appris au vol, essaie de lui faire comprendre... beaucoup de choses. Au restaurant, elles sont leurs interprètes, révisant elles-mêmes les comptes et veillant assidûment à ce qu'on ne demande pas des prix déraisonnables à leurs beaux garçons. Quant à ceux-ci, ils contemplent avec admiration leurs mignonnes petites amies, et les deux types semblent, en vérité, s'harmoniser à merveille.

Paris la nuit! Une très vaste agglomération de bâtiments qui s'étendent dans une obscurité complète.

Nous sommes allés deux fois au théâtre. A l'Odéon nous avons vu "Henri III et sa Cour". Desjardins y jouait le rôle du Duc de Guise. A la Comédie Française, des acteurs excellents donnaient "Le Monde où l'on s'ennuie".

—Cette nuit les Gothas viendront, dit Maman, comme nous revenions du théâtre.

Nous nous dirigions vers la Place de l'Opéra et l'Hôtel Edouard VII. La nuit était très claire, propice aux avions boches. Mais il était écrit que je quitterais París sans avoir connu la sensation inoubliable d'un "raid" aérien.

Le lendemain, c'était le dernier jour. Nous allâmes au Sacré-Cœur, la magnifique basilique neuve, dire adieu à la Ville immense, qui s'étendait à nos pieds, et puis, cette même nuit, nous quittâmes Paris.

Deux jours et deux nuits de voyage ininterrompu nous ont portés à Fiuggi. En repassant par Modane, j'éprouvais un peu de chagrin de quitter la France, car je l'adore. Mais les premières paroles entendues en italien me firent tressaillir intimement. Et je connus alors combien sont forts les liens du passé, et des souvenirs heureux.

A Fiuggi, j'ai écrit à Amelia:

«...J'ai eu beaucoup de chagrin, ce soir-là, lorsque je t'ai quittée, dans la grande gare pleine de monde, et lorsque je t'ai dit adieu. Et, une fois dans le wagon mal éclairé, tandis que le train courait à travers la campagne couverte de nuit, j'ai repensé avec attendrissement à tout ce qui nous unit nous deux; notre enfance commune, ces jours, déjà lointains, de jeux et de racontages d'histoires..., et puis plus tard, les années du Villino, avec tout leur charme délicat; ces années de rudes études, de jouissances sobres, d'adorable solitude; et enfin, la Torrossa avec ses matinées de lumière et ses soirées si belles.

«Et, vois-tu, ce sont là des liens qui unissent à tout jamais.

«La vie pourra passer, je crois, sans que jamais les radieuses visions de ce cher Passé se ternissent, en moi du moins. Et je verrai toujours en toi la compagne de cette beauté, ma confidente et mon Amie.

«Recois le baiser de

Lily".

l'ai retrouvé à Fiuggi le pittoresque délicat et si fin de la campagne italienne. Mais adieu les forêts immenses et les vastes soli-

tudes et les prairies si vertes de ce beau pays de France.

lci les champs sont déjà brûlés par le soleil d'été. Les premières pluies tardent à venir, et c'est sous un ciel implacablement bleu que les "cioccari" font la récolte du "granturco" qui brille au soleil comme une moisson d'or. Vers le soir, ils remontent en chantant vers le "paese", un gros bourg couvrant le sommet d'une colline. Des ânes chargés de gros sacs, marchent à pas lents devant eux, secouant leurs grelots, dont le son se mêle aux voix des paysans, dans le crépuscule d'été.

Et puis, par les premiers jours d'Octobre, nous sommes venus à Rome. La Ville Eternelle est dans toute sa splendeur automnale,

et la grande Coupole couleur de ciel a des reflets d'azur.

La Villa Borghèse étend devant nous ses sentiers évocateurs, et les couchers de soleil depuis San Pietro in Montorio, nous saisissent d'admiration aussi intense qu'autrefois. J'ai revu après deux ans, la majestueuse Urbe urbis. L'impression de grandeur que j'éprouvai alors s'est renouvelée cette fois-ci et c'est avec vénération, que i'ai revu ces lieux.

Je vais visiter, fouiller, connaître à fond Rome et ses splendeurs. Malheureusement, les moyens de transport offrent de remarquables difficultés. On ne peut pas aller en tram... les voitures sont infectées! En effet, une maladie très dangereuse passe en ce moment par toute l'Europe-la fièvre espagnole. La mortalité, à Rome, est effrayante et on n'arrive pas à l'arrêter, d'autant plus que ce nouveau fléau est un mal tout à fait inconnu.

Je ne me sens pas trés "in gamba". Mon anémie n'est pas guérie.

"La Victoire s'approche à pas de charge", a dit Clémenceau, et Deschanel s'est écrié: "C'est l'Aubel"

Oui, c'est l'Aube, l'Aube radieuse du "jour de gloire".

Rome.

La Villa Borghèse est merveilleuse. Elle abonde en recoins pittoresques, en sentiers solitaires, en prairies verdoyantes. Aujourd'hui, en m'y promenant, je me suis arrêtée longtemps au Giardino del Laghetto. Là, à l'ombre des grandes arbres, des faunes en pierre

jouent, sur des instruments antiques, la Chanson du Passé, qui est faite de silence.

Les cygnes glissent sans bruit sur l'eau dormante de la vasque.

Au Pincio, la grande terrasse était pleine de monde.

Le soleil descendait derrière la grande Coupole, en l'entourant d'une auréole d'or.

Les cloches de la Trinità dei Monti sonnaient mélodieusement l'Ave-María.

L'ombre descendait, peu à peu, sur la Ville Eternelle.

A Piazza di Spagna, où les becs de gaz s'allumaient déjà, les devantures des magasins attiraient les passants. Des livres, partout des livres. J'y viens parfois bouquiner avec délice.

le 4 Novembre 1918.

Joie immense!

Trento et Trieste sont italiens! La Victoire est venue enfin glorifier les années sombres de guerre et de souffrance, qui ont précédé ces jours de triomphe.

Cela semble encore un rêve! Trento et Trieste, pour lesquels le peuple italien a combattu et souffert, sont retournés à la Patrie.

Que les morts dorment en paix. L'idéal pour lequel ils ont donné

leurs vies, est atteint.

Une semaine d'avancée merveilleuse a effacé l'outrage de Caporetto, a délivré les terres irrédentes, a fait pleurer de joie le peuple d'Italie.

Je rentre à l'instant après avoir assisté à une manifestation que

je n'oublierai jamais.

Debout dans nos voitures, in Piazza Colonna, nous avons vu défiler le cortège imposant qui se dirigeait, de Piazza del Papolo vers le Monumentissimo. La foule, musique en tête, passait en agitant des milliers de drapeaux et en criant éperdument sa joie immense. Des fenêtres du Corso, toutes parées aux trois couleurs, les fleurs pleuvaient sur le peuple et sur les chars pavoisés chargés de mutilés. C'était grandiose, émouvant!

le 14.

Un autre jour, c'est le Monument à Oberdan que nous voyons inaugurer.

Dans le Pincio ensoleillé, la foule s'est portée en chantant. Autour de la mâle figure du martyr italien, des drapeaux sans nombre se pressent et fraternisent; le rouge des socialistes avec le noir des anarchistes et le blanc de l'Eglise. Tous les partis, toutes les opinions, toutes les tendances s'unissent en un même cantique de gloire, en l'apothéose du héros, désormais vengé.

Une des manifestations les plus émouvantes de la Victoire, fut, sans doute, celle des femmes portant des fleurs au Monumentissimo.

Des fleurs pour les Morts glorieux.

Les mères et les épouses, les sœurs et les fiancées, les vieilles femmes et les enfants, les riches comme les plus humbles, toutes ces femmes qui avaient durement, obscurément souffert, venaient maintenant vers l'Autel de la Patrie, rendre grâce pour la Victoire.

Et nous sommes allées, avec le peuple de Rome, déposer des fleurs sur les marches de marbre, toutes blanches sous le soleil

éclatant et joyeux.

Toute la journée, le pieux pélerinage dura.

Vers le soir, l'immense Monument était tout entier recouvert d'un tapis parfumé.

le 16 Novembre.

Hier, Kiki M., une amie, est venue me chercher pour aller voir

l'arrivée du Roi dans sa Capitale.

Ses deux sœurs et son frère étaient allées en avance pour nous chercher des places, et nous voici courant toutes joyeuses par les rues de Rome, pour les rattrapper au plus vite. L'air était très froid, la matinée radieuse. Soudain nous débouchons dans la Via Nazionale, où un double cordon de troupes, entre lesquelles défile une manifestation de femmes ouvrières, nous barre inexorablement le passage. Pourtant, il nous faut, à tout prix, traverser la rue.

Comment faire?

Kiki est très jolie... nous sourions aux soldats. Quand on est jeune et qu'on sourit — on obtient tout en Italie. Nous sourions donc abondamment, nous supplions, nous nous faufilons parmi les uniformes "grigio-verde". Puis, il y a le fleuve humain, (formé celuici hélas! par les femmes de la manifestation), qu'il faut traverser de vive force. Je reçois quelque coups sur la tête, (donnés sans doute avec un drapeau par un spécimen de mon sexe). Qu'importe? Nous voici de l'autre côté... Là aussi, les soldats nous laissent passer, et nous arrivons ainsi à l'hôtel Ouirinal.

Des amis nous attendaient ici. Ils avaient fait demander à une dame de leur connaissance si nous pouvions aller dans sa chambre pour voir, de là, le passage du Roi. Mais celle-ci, maintenant, nous faisait dire que sa fenêtre ne donnait pas sur la Via Nazionale.

Néanmoins, nous ne restons pas longtemps dans l'embarras. Nous faisons demander le Directeur de l'Hôtel, (que nul de nous ne connaît, naturellement), et Gina, en sa qualité d'aînée, va lui demander tout gentiment, de nous laisser voir, depuis une fenêtre quelconque, le coup d'œil qui sera, di-ton, unique. Le Directeur hésite, s'embarrasse... il a tous les clients de l'Hôtel qui ont naturellement plus de droits que nous... naturellement... mais enfin...

—Con un po'di prepotenza, cara mia, si fa tutto in questo mondo, me chuchote à l'oreille Kiki, tandis que triomphantes, nous

prenons, toutes quatre, place au premier rang d'une grande fenêtre. Beaucoup d'autres dames et messieurs, (les clients dépossédés de l'Hôtel, sans doute), se pressent derrière nous, dans la large embrasure.

Dans la rue, l'animation est à son comble.

Là où, tout à l'heure, les ouvrières défilaient en masse compacte, il ne passe plus que quelque peloton de "Bersaglieri" se dirigeant à pas pressés à Piazza dei Termini, avec deux ou trois voitures qui amènent les autorités à la gare.

Mais, derrière les soldats, alignés en files interminables de chaque côté de la rue, il y a le peuple. Le peuple immense qui se presse, qui se bouscule, qui veut voir, voir, à tout prix, son Souverain vainqueur!

ll va venir.

Un grand frémissement parcourt la foule. Il va venir! Après trois ans et demi de guerre âpre et dure, il revient enfin, et la Victoire est avec lui!

La foule déborde. Il y a des gens partout; sur les toits, accrochés aux arbres, aux grilles, aux murs mêmes des maisons. Aux fenêtres, toutes garnies de drapeaux, s'agitent des têtes innombrables.

On attend. Il va venir...

Il vient!!!

Des bersaglieri à cheval, des cuirassiers en uniforme de gala, et puis, voici la voiture portant le Roi.

Tout pâle, il salue sa Capitale. Il salue son peuple Romain. Il revient de la Grande Guerre qui a rendu Rome digne de son Passé.

Et quelque chose de très grand, de très beau, passe par la Ville qui vit tant de victoires. Quelque chose qui a crié bien fort dans toutes les poitrines, qui a dit à ceux qui ne la connaissaient pas:

-"Je suis la Gloire!"

—Ora andiamo a vedere l'arrivo del Re al Quirinale, dit Kiki, lorsque les dernières voitures eurent disparu parmi les acclamations universelles.

-Ma... sei pazza?

-Come, vuoi andare a metterti in mezzo a quella folla?

-Certo.

—Questo è un giorno che non tornerà più,—dis—je, à mon tour, pour appuyer Kiki.

-Lo so ma...

-Andiamo, Andiamo!

-Eppure a me non mi sembra...

-Venite, ci si divertirá tanto!

Un moment après, nous courons à travers des ruelles qui mènent, por un raccourci, au Quirinal. Bientôt, nous devons ralentir notre marche, car la foule est très nombreuse. Nous nous tenons tous par la main, de peur de nous perdre. En avant! pourtant, et au plus vite, pour arriver à temps. Nous pénétrons toujours davantage dans la multitude énorme qui se masse autour du Palais Royal.

Nous y voici enfin.

Alors, quelque chose d'épouvantable s'est produit.

Un choc effroyable, entre la foule qui allait vers la Place du Quirinal, et celle qui, prise d'une panique soudaine et folle, en sortait brusquement, en haletant. Que s'était-il passé?... Mais, des femmes s'étaient trouvées mal, étaient tombées.. que sais-je?

La marée humaine se déversait irrésistible, éperdue, suffocante,

terrible.

Je me sentis refoulée, emportée. Nous fûmes dispersées, et je me trouvai seule avec Kiki. Nous nous tenions fortement, nous nous accrochions désespérement l'une à l'autre pour nous soutenir. Je pensais vaguement: "La Révolution Française.... oui, ce devait être ainsi..." Et j'avais un aperçu de l'horreur des multitudes déchaînées, du peuple lorsqu'il devient la Bête Humaine. Et puis, je ne pensai plus à rien. Tout moi devint une sorte de force d'instinct tendue vers un seul but: résister, ne pas tomber, ne pas être noyée sous le flot immense qui nous bousculait de toutes parts. Des centaines de milliers de personnes s'agitaient dans la Place devenue trop petite.

Et j'eus alors la sensation du danger.

—Chiama quel tenente... presto!

C'est Kiki qui me parle.

Je fais un effort, et allongeant péniblement le bras, j'attrape par le col de son uniforme, un grand officier.

-O Dino, Dino.. per carità, ci levi di qui,-implore Kiki-

Et, protégées par lui, nous rebroussons lentement chemin.

Ce n'est pas chose facile. Mais, oh soulagement! Voilà, là-bas, Anna-María et Francesco. Encore un petit effort et nous serons près d'eux. Notre officier se démène, joue vigoureusement des coudes, des épaules, nous fraie un passage et nous voici réunis. Anna-María est toute tremblante. Elle a vu tomber un enfant. Il a été suffoqué, piétiné.

Dans un fiacre rempli de monde, qui est là, immobile au milieu de la foule, je vois deux figures inanimées: l'une est une fille du peuple, pauvrement vêtue, l'autre... mon Dieu, mais c'est Gina, c'est la sœur de Kiki! Elle a perdu connaissance dans les bras d'Anna-María, qui l'a portée jusqu'ici.

-Dio mio, Dio mio, cosa si fà?

-Bisogna portarla subito fuori di questa folla.

Dans le fiacre, il y a, au moins, une dizaine de personnes. Une dame énergique monte sur le siège du cocher et prend les rênes en main. —Attaccatevi alla vettura. Non lasciate mai presa. D'un modo o d'un altro, si passerà, per Dio!, —nous crie Dino, qui est à la tête du cheval et le guide énergiquement.

Sa voix nous rassure. Je me cramponne à la capote. Kiki passe

sous le ventre du cheval et vient me rejoindre.

-Avanti!

Je n'oublierai jamais cette avancée terrible, face contre la foule excitée, sauvage. Je suis bientôt arrachée à ma capote protectrice, jetée devant les roues, écrasée contre la voiture. Je serais sans doute tombée, à bout de forces et de souffle, si un gros monsieur joufflu ne m'avait passé le bras autour de la taille et ne s'était —pour ainsi dire— constitué mon bouclier vivant. A force de menaces, d'injures, de coups de poing, notre officier parvient à faire avancer la voiture. Tout doucement, tout doucement, nous avançons pourtant... Ginna évanouie est pâle comme la mort.

-Sorellina, sorellina mia!

-Dove sarà mai una farmacia...

Ceci pendant une courte halte, provoquée par l'excès de la foule qui vient en sens contraire.

Puis, de nouveau en avant, par la rue trop étroite, surabondée

de peuple...

Enfin, enfin! Avec un soulagement infini, nous apercevons la pharmacie. Nous éprouvons la joie des naufragés qui découvrent une île au milieu de la mer.

La chambre hospitalière n'est qu'à demi éclairée. Par les vitres jaunes et bleues, la lumière entre adoucie et vient se refléter sur les grands bocaux rangés en file dans les armoires de chêne. La rue, le peuple terrible, tout cela reste dehors.

On m'a donné un verre de cognac, et puis quelque chose de très fort à respirer. Gina est toujours sans connaissance, affaissée dans un grand fauteuil, les traits crispés, claquant des dents, agitée

par de grands frissons.

La pharmacie est pleine de monde. D'autres groupes anxieux entourent des personnes également évanouies. La porte s'ouvre. Voici encore un corps de jeune fille, affalé sans connaissance entre les bras de ceux qui le portent.

Le temps passe lentement. Anna-María pleure à chaudes

larmes.

Lorsqu'enfin nous avons regagné la Via Veneto, nous nous sommes quittées en riant. Quelle aventure! Mais Gina s'était complétement remise et l'on se dépêchait d'oublier tout ce qu'il y avait eu d'effrayant dans notre matinée.

Pourtant, en arrivant à la maison, la tension nerveuse qui m'avait soutenue jusqu'alors, céda brusquement, faisant place à une sensation accablante de fatigue. Je me mis au lit; j'avais la fièvre. Mais le lendemain, je me suis levée. Car ce devait être encore une journée que je ne voulais pas, pour rien au monde, manquer. Une de ces journées qui nous resteront gravées, à nous qui avons assisté à la plus grande des guerres, et à la plus grande des victoires.

Diaz revenait à la Capitale.

Je suis montée sur une fenêtre de la Via Nazionale, et je l'ai vu passer, accompagné par le Général Badoglio. Le peuple entourait sa voiture, criant, délirant de joie. Les larmes sont oubliées, et mainteant c'est une réjouissance, une fête immense.

J'ai assisté à la séance historique de la réouverture du Sénat, à

l'apothéose de la Victoire, comme on l'a appelée.

Un souffle d'épopée a passé sur les têtes blanches des sénateurs, tandis qu'Orlando lisait son magnifique discours.

Je suis seule à Rome avec mes parents.

Nous passons délicieusement nos matinées, à visiter Rome, à approfondir ce que nous connaissons déjà. Nous partons le matin de bonne heure avec des livres. Nous arrivons au Vatican, par exemple, et là nous nous arrêtons, et commençons à étudier.

Heures délicieuses d'étude, avec, devant nous, pour illustrer

nos lectures, les plus grands chefs-d'œuvre de la terre.

Santa Margherita, Hiver 1919-1920.

Il y a un an que je n'écris plus mon Journal. Pourquoi?

...Les journées se sont enfuies rapides, vertigineuses. Le temps passe si vite, à mon âge! Et puis, j'ai la mauvaise habitude de remettre trop souvent les choses au lendemain.

Depuis longtemps j'éprouve le remords et le regret de t'avoir délaissé, cher Cahier, témoin de ma vie. Aujourd'hui, je me décide enfin à rompre le silence, et je reprends le récit, là où j'en étais restée.

Ah! ces matinées de Rome, ensoleilléés, radieuses...

Oui, nous partions, munis de livres, passer des heures exquises dans les Musées.

Matinées inoubliables, de jouissance artistique, d'envolée intellectuelle. Que c'était donc beau, lorsque nous allions de bon matin, sous le ciel bleu de cette Rome victorieuse, par les rues toutes garnies de drapeaux, toutes frémissantes de peuple joyeux. Nous descendions par la Via Veneto. Nous arrivions à l'Essedra... Une longue série de journées nous vit prendre le chemin de San Pietro.

Arrivées au Vatican, nous errions par les salles, lieux sacrés pour les artistes et les penseurs. Et nous nous arrêtions longtemps devant chaque œuvre d'art, nous lisions sur elle, je m'imprégnais de son âme, de sa beauté, de sa pensée intime. C'était tantôt la splendeur divine de l'Apollon, l'humanité accablée du Torse du Belvédère, la blanche et hautaine "Pudicizia", ou bien les fresque du

Pinturicchio, éclatantes de richesse et de couleur dans les somptueux appartements d'Alexandre VI, ou encore la mystique petite chapelle du Beato Angelico, nous rappelant notre Florence aimée, ou bien tant et tant d'autres merveilles qui attiraient notre ferveur d'admiration. En les étudiant avec passion, en les approfondissant, en nous assimilant leur force d'émotion, nous jouissions à l'infini.

Oublierai-je jamais la sensation de vénération que j'ai ressentie dans les "stanze" de Raphael, purs joyaux de perfection, ou dans la Chapelle Sixtine, devant ces fresques, réalisation d'un rêve

passionné de Titan, superbe triomphe de l'Art.

Les salles immenses, les galeries interminables du Vatican, nous étaient devenues familières. Nous n'étions jamais lasses de voir et revoir encore ce que nous aimions le plus. Partout nous avions des préférés, des amis vers lesquels nous retournions avec un plaisir redoublé parce que l'ardente compréhension de leur beauté les avait fait nôtres, comme de vrais amis de chair. Et chaque jour davantage, je sentais grandir en moi la force de leur attrait, chaque jour davantage je vivais d'une vie merveilleuse, dans un monde peuplé de leurs visions.

D'autres fois, c'était à la Basilique de St. Pierre que nous dédions nos matinées. St. Pierre trop somptueux, trop baroque, ne m'a jamais secouée du "grand frisson". Mais quel intérêt historique dans

sa magnificence!

Un jour, d'interminables escaliers nous menèrent, par une quantité énorme de terrasses et de galeries suspendues, à la petite boule de bronze qui surmonte la Coupole. Nous pénétrâmes dans le globe doré qui, d'en bas, ne semble guère plus grand qu'une de ces billes d'enfant, dont, quand j'étais petite, j'avais parfois les poches pleines. Pendant quelques instants nous sommes restées là, suspendues entre l'énorme Dôme que nous surmontions, et l'immensité calme du ciel d'hiver.

D'autres fois nous errions par les jardins du Vatican. Et, à propos de jardin, qu'y a-t-il de plus saisissant que ces grands parcs de Rome, solennels et silencieux, où la solitude semble peuplée de fantômes invisibles, où le Mystère a élu domicile et garde des secrets

qui ne seront jamais révélés?

Et les heures passées entre les ruines...

Le Forum, le Palatin, les Thermes! Ah! mais la voix se tait devant tant de beauté. On ne peut la redire. Sachez seulement que j'avais seize ans... que je frémissais devant ces vestiges de gloire.

Nous revivions cette gloire.

En étudiant, en nous appliquant, nous reconstruisions dans notre imagination chaque lieu, chaque palais, chaque temple merveilleux; nous nous transportions aux siècles de splendeur.

Ou bien, on s'arrêtait, on laissait de côté les livres pour ne plus

admirer la ruine que dans sa beauté pittoresque de ruine; pour se laisser entraîner, ravir par le charme infini de tout ce qui n'est plus... Oh! les rayons de soleil, se jouant parmi les blanches colonnes! Est-ce le Cimetière ou bien l'Apothéose d'un monde qui fut?... Et parfois je me trouvais si complétement insignifiante! Mon petit "moi" n'existait pas, à côté de cette grandeur... Et, à d'autres instants, je me sentais des ailes.

Matinées inoubliables de beauté...

Nous habitions l'Hôtel Flora. Situé au sommet de la Via Veneto, il donnait sur la Villa Borghèse. Les fenêtres de nos jolies chambres encadraient une vue charmante. Lorsque nous nous reposions un peu, après une de ces matinées bien remplies, des "organetti" venaient toujours jouer dans notre rue, et de chaudes voix italiennes nous chantaient ces douces chansons si imprégnées du parfum de leur patrie: "Reginella", "Bambina", "Come pioveva", avec son refrain mélancolique:

Ed io pensava ad un sogno lontan!...

J'adore les mélodies de ces "canzonette". Elles forment partie de la vie même, en Italie. Tout le monde les chante, les siffle, les fredonne.

Cependant, Noël approchait. Irions-nous le fêter à la maison, ou attendrions-nous, dans cette Rome toute frémissante d'enthousiasme, l'arrivée de Wilson, l'homme prédestiné, le Prophète que l'ère qui s'ouvrait vénérerait dans les temps futurs?

Maman et Papa me donnaient le choix. A moi de décider...
Une autre aurait certainement choisi de rester. Mais c'est caractéristique de ma façon d'être que, non seulement j'étais fortement balancée entre ces deux décisions, mais que je penchais secrètement — et peut-être contre ma volonté intelligente — pour notre retour.

En tout cas, cherchons les cadeaux, puis nous verrons si on

retourne à la maison pour Noël ou les fêtes suivantes.

Et alors, adieu les Musées. Nos expéditions matinales seront pour les magasins. Jusqu'à présent, cette grande fête que nous célébrons toujours avec tant d'éclat, avait été préparée, chaque année par Maman et Mademoiselle. Maintenant c'était moi qui devais aider Maman dans les innombrables emplettes. Et toutes deux, nous n'étions pas très rassurées sur la réussite de notre tâche, lorsque nous nous mîmes en route, par cette claire matinée de Décembre.

Notre première emplette fut un parapluie très discuté, qui devait faire partie de notre cadeau pour Alma. Et puis..., eh bien! et puis la pratique nous vint, nous rendit hardies, et les paquets s'entassèrent rapidement dans notre chambre d'hôtel. Et chaque matinée nous voyait partir allégrement, en quête de nouveaux présents. Car il ne fallait oublier personne, et il fallait deviner les désirs de chacun. Entreprise particulièrement délicate, mais très amusante.

Entre les souvenirs poétiques de ma vie, je garde précieusement ceux qui me parlent de ces belles journées d'hiver, quand nous quittions les rues bruyantes de la Capitale, pour passer des journées de rêverie aux Castelli Romani.

Tivoli avec sa Villa d'Este, qui m'avait déjà émerveillée jadis; avec ses cascades ravissantes; avec la Villa Gregoriana, couronnée par le Temple de la Sybille, avec la Villa Adriana, reste émouvant d'un songe de splendeur, Tivoli garde, parmi eux, une place privi-

lègiée.

Et puis, il y avait Frascati, avec ses parcs grandioses et désolés dont les vieux arbres s'effeuillaient lentement, me rappelant—avec le deuil de la Nature — un deuil humain qui avait été mien sussi, et qui avait eu ces lieux pour térmoins. L'automne mélancolique me parlait de la fin cruelle d'un printemps, d'un printemps humain que

j'avais contemplé... (1)

Castel Gandolfo avait un lac diaphane, entouré de vieilles villas qui se miraient dans sa clarté. Il y avait encore bien d'autres petits bourgs composés d'anciennes maisons, délabrées et misérables, groupées autour d'une vaste terrasse royale et solitaire. Regardée de là, la vue de l'immense campagne de Rome avait à l'heure triste du crépuscule, quelque chose de poignant qui étreignait le cœur.

Comme les journées passaient rapidement!

Nous n'étions jamais lasses, Maman et moi, de visiter de nouvelles beautés.

Aux Thermes de Caracalla, je me souviens, nous escaladâmes un haut mur et nous enfilâmes un long couloir souterrain. (Ces voies de contrebande m'étaient particulièrement chères). Nous arrivâmes ainsi dans un temple sombre et mystèrieux: le Temple de Mythras, (apprîmes-nous plus tard, en quittant ces lieux ténébreux comme un caveau), tout nouvellement découvert, et dont l'accès n'était pas encore permis au public. Seuls quelques savants, et le Principino qui y avait été invité, le connaissaient, — nous expliqua, en sortant, le gardien, qui se refusa à nous le montrer officiellement.

Quelle compagne j'avais en Maman, pour ces excursions! Elle m'entourait en même temps de son amour maternel et de son gé-

nie d'artiste.

Sogno la dolce Fiorenza, tra i colli verdi giacente. Sogno i cipressi austeri e scuri ed alti e i grigi ulivi. E la serate silenziose, e i ricordi del passato. E la pace dei campi...

> (Gribouillé à Rome. A reprendre un jour).

La nostalgie de la maison parlait en moi.

^{(1). -} Carlos Pinto, mort & vingt ans, & Frascati.

Un soir je retournais avec Maman par la Via Sixtina, après avoir pris le thé au tea-room de Piazza di Spagna, et être ensuite allées bouquiner dans le charmant magasin tout à côté, tenu par Miss Wilson, une vieille anglaise aux cheveux blancs qui rendait toute l'atmosphère de la librairie "cosy" "confy" et "quaint" comme elle-même. Et comme nous marchions en flânant, par cette fin douce de journée heureuse, Maman me dit. "Jouis, Minina, jouis de toute cette beauté, jouis de tout ce que la Vie t'accorde avec largesse. Jouis, tant que tu peux, intensément, du moment présent. C'est. avec les souvenirs heureux, le seul trésor qui soit vraiment à nous. et il faut, en reconnaissance à Celui qui nous en fait don, tâcher de le saisir tout entier... Après, on ne sait jamais. Sans qu'on s'y attende, quelque chose, un événement quelconque, peut venir tout changer, bouleverser la douce paix de notre existence actuelle. Et alors, tu repenseras à ces jours dorés de Rome. Jouis, Minina, de l'instant qui fuit . . ."

Huit mois plus tard, je devais me rappeler ces paroles.

Ghislaine, l'amie d'enfance retrouvée à Fiuggi, (nous nous étions connues six ans auparavant, pendant un été passé à l'Abetone) est une belle fille, très étrange et originale. Elle est douée pour la peinture, plutôt intelligente, mais d'une intelligence un peu détraquée. Toute sa famille est étrange, du reste, et forme un ensemble extraordinaire de distraction sereine et d'agitation terrible, de diplomatique allure et de laisser-aller bohême, de querelles, de ridicules et de parfaite distinction.

Cette famille se compose de la douce, charmante et très distraite Mme. van S., amie de Maman, de son mari, Ambassadeur de..., aussi stylé qu' aimable, et profondément égoïste, de Herbert qui, ayant connu Amelia à seize ans! en a été amoureux pendant de longues années, de Ghislaine, mon aînée d'un an, et de Guidino, un très intelligent, très joli et très terrible petit diable. Nous les avons

beaucoup fréquentés pendant notre séjour à Rome.

En plus j'y ai conu la sœur de Memmo, et quelques autres jeunes filles, avec lesquelles je sortais faire mainte "giratina" pen-

dant que Maman et Papa assistaient à des réceptions.

Le mois de Décembre avançait rapidament. Réunies dans notre petit salon, Lina M., son amie Sandra et Kiki, cousaient gaiement pendant les longs après-midi d'hiver. Elles habillaient les poupées que nous allions porter aux enfants de nos paysans de la Torrossa, et me firent, à elles toutes, une jolie petite collection de robes et effets pour la Norina (ma filleule).

Car notre départ approchait maintenant. Les derniers jours passèrent comme un éclair, et le jour vint où nous passâmes pour la dernière fois par l'Esedra, tout paré de grands poteaux rouges qui

devaient être décorés pour l'arrivée de Wilson.

Cependant, nous partions, car Wilson ne précisait pas le jour de son arrivée, et qui sait jusqu'à quand nous aurions dû attendre.

Combien de fois, depuis, je me suis congratulée de cette déci-

sion dont mes parents m'avaient fait arbitre absolu.

Wilson tomba... comme tant d'autres. Sa mission était divine, en vérité. Et lui, le pauvre, était un homme, dans l'acception la moins large de ce mot. Un petit spécimen de notre pauvre petite humanité. Bientôt ceux-là même qui avaient chanté ses louanges n'eurent de voix que pour crier ses mesquineries, son étroitesse d'es prit, sa faiblesse aveugle, sa triste obstination.

Mais rien, rien ne pourra ternir le souvenir radieux d'un Noël à la Maison... A présent, à mesure que le temps passe, il m'apparaît toujours plus lumineux. Donc j'avais bien choisi, après tout, en

le préférant à Wilson, le prophète d'un jour.

Fête sacrée du foyer, de la famille, qui dégage une poésie si

profonde, si solennelle, en même temps que si tendre...

Ces souvenirs de bonheur sont comme des flambeaux qui ne s'éteindront plus, et qui brillent dans la tristesse, de l'éclat magique qu'ont les choses du Passé.

Ah! combien de fois, après, j'ai été heureuse de ce retour à la Maison, qui devait allumer, sur ma route assombrie, un flambeau

de plus...

Je fus l'héroïne de ce Noël.

Arrivés le 23 décembre à la Torrossa, nous n'avions presque pas le temps de tout organiser. En traversant Florence, nous avions acheté un beau sapin. Il s'agissait, maintenant, de le recouvrir de brillants ornements, d'ériger la Crèche, de déballer nos malles, de nous installer un peu à la maison après notre absence de plus de cinq mois, sans compter tous les petits détails auquels il fallait penser pour la réussite complète de la fête.

Maman était un peu triste et, le matin du 24, en entrant dans la bibliothèque, où je me débattais échevelée, dans un chaos de caisses, de papier et de verdure, elle s'écria, avec un air de consternation très différent de son entrain souriant et courageux d'habitude:

-Jamais tout ceci ne sera prêt pour ce soir.

—Mais, tout ira bien,—répondis-je—laisse-moi faire, tu verras, Cherichen.

Toute la journée, je travaillai fébrilement, car je savais que cette réussite de la fête du foyer, dépendait maintenant de moi seule.

Et le soir me trouva en train de donner les dernières retouches au ravissant "Presepio" qui s'élevait dans la grande cheminée. Cette fois, il était mon œuvre, et je le contemplais avec orgueil, pendant que Maman et Memmo fixaient encore quelques chandelles à l'arbre scintillant comme un immense bijou.

Memmo était venu passer la Noël avec nous, et ce fut lui qui

fut chargé d'allumer l'arbre et la Crèche, lorsque viendrait le moment.

Je passai à la hâte une jolie robe blanche, et je courus embrasser Alma et Mrs. Baumgarten et Lydia, lesquelles, comme toutes les années précédentes, avaient été invitées à partager avec nous cette fête si chère. Elles me trouvent grandie, me font des compliments affectueux, (dans leur joie de me revoir, les chères amies), et puis me racontent radieuses et émues, que Giacomo, (le fiancé d'Alma, prisonnier pendant longtemps des Autrichiens, puis échappé) a pu venir, il y a quelques jours, les visiter pendant quelques heures. Ah! ma pauvre Alma, elle a bien gagné ce chaud rayon de soleil qui vient illuminer sa vie!

Noël heureux de victoire!

Ce Noël pour moi, fut particulièrement doux parce que, grâce

à mes efforts, il le fut pour mes parents.

Et, lorsque le grand moment fut venu, quelle émotion, quel recueillement, devant la Crèche éclatante de lumière. Au son de la musique, toute la chambre se remplit lentement, et une petite foule de serviteurs et de paysans se rangea auprès du "Presepio". Beaucoup d'enfants entouraient l'Enfant divin. Il y avait les deux petites de Giannni (le jardinier), il y avait les sept enfants des paysans; enfin, il y avait moi qui, malgré mes seize ans, me sentais bien encore un d'eux. Et le petit Jésus semblait bénir tout le monde avec son sourire de lumière.

Oh! moment immensément, immatériellement beau!

Où l'on sentait vraiment une Présence...

Et puis..., ah! et puis un frisson de curiosité passe par la petite assemblée; des regards furtifs se glissent vers les coins sombres de la chambre. Partout des grands paquets à moitié dissimulés, mystérieux, fascinateurs, des paquets prometteurs de belles choses... peut-être depuis longtemps désirées...

Dehors c'était la nuit, une nuit glaciale de Décembre, et les champs et les bois qui, de toutes parts, entourent notre Maison,

étaient couverts de ténèbres, de solitude.

lci, autour de la Crèche, dans le petit cercle béni de la Lumière qu'elle irradiait, c'était une fête heureuse, de piété et d'amour.

La veille, comme toutes les années d'ailleurs, nous avions ren-

voyé tous les domestiques chez eux, à leur façon.

Et ce furent donc les efforts combinés de Memmo et moi qui produisirent notre goûter et celui —très somptueux — des paysans que nous leur apportions toujours en ce jour. (Autre usage traditionnel de la Torrossa).

Puis, le soir, on prépara le dîner. L'électricité avait souffert un accident, et l'on travaillait à la lumière des bougies. Pif, mon chat, profita de tant de ténèbres et de tant de confusions pour voler la

viande. On court après, on le semonce, on la lui reprend... Et puis on continue la confection de nos mets. A table un fou rire indomptable nous secoue lorsque Memmo, gravement, apporte le beau filet sur la table...

—E la carne del gatto?..., questionne Papa soupçonneux, à demi-conscient de la catastrophe... Son visage, à ce moment, ne peut pas se décrire.

Ecrit le 31 Décembre 1918.

La pluie bat contre les vitres, le vent hurle dans la nuit. Et voici

encore une année qui est finie pour toujours.

Je viens de relire ce que j'avais écrit le 31 Décembre 1917 et, en général, je ne suis pas mécontente. J'ai découvert, pendant ce temps, que je suis meilleure que je ne le croyais.

Enfin, je finis de même, en souhaitant la bonne année à tous

ceux qui m'aiment, et à tous ceux que j'aime.

De beaux après-midi furent passés autour du feu, en ce commencement d'année. Papa, Maman et moi, étions assis autour de l'âtre entourés de toute une bande familière: Baby, Kitty, Joy, Tommy, Chiffon, Toto!... Toutes nos bêtes! Et parfois Memmo, notre soldatino grigio-verde, s'ajoutait à notre groupe, venant passer la nuit à la Torrossa.

Deux seulement sont les compagnons que je retrouve à mon

école: mes deux préférés, par bonheur, Francesca et Fritz.

Winnie l'a quittée pour toujours, hélas! Bertha, Maria Pia et Elsie ne viennent plus que de temps en temps, pour des leçons de littérature. En revanche, il y a la sœur d'Elsie, Helen, ce diable de l'année passée, qui a été "promoted" au "Corso Superiore" et qui, avec nous trois, forme le petit groupe d'élèves réguliers de cette classe. En plus, un autre groupe plus nombreux de fillettes italiennes, pour la plupart, et de notre âge ,qui assiste avec nous à beaucoup de leçons du Corso Superiore. Et oh! n'oublions pas ces deux "mischiefmakers", ces enragés diablotins, Aubrey et Henry. Deux gamins capables de bouleverser la terre par leurs trucs et leurs manigances, mais si intelligents qu'ils sont promus à l'honneur — inconnu de leurs égaux — d'étudier avec nous, les grands.

Quelle joie, de revoir Francesca! Nous nous étions écrit, pen-

dant l'été. Dans sa dernière lettre elle me disait:

"Lily, you perfect darling girl! I cannot tell you what pleasure your letter gave me, I traesure it sacredly, for it is too charming for words. You are an adorable friend. School days spent with you, Lily, have been my nicest, and I look back upon them with joy."

Quant à Fritz, il a encore beaucoup grandi, et ses yeux de jeune colosse bénévole se posent avec admiration sur Francesca, fraîche

comme une rose, son charmant visage encadré par deux longues et épaisses tresses châtain clair. La plus jolie fille, ma foi, que l'on puisse rêver. Tous les trois, nous sommes d'excellents amis.

Ce fut dans ce premier mois d'école que je connus Maggie.

Un jour, une jeune fille très haute, élancée, au regard hautain, entra dans notre classe. C'était, — nous expliqua-t-on — une nouvelle interne, qui était venue seulement pour étudier la musique. Le lendemain son piano arriva... et nous ne la vîmes plus. Mais les regards furtifs que je lui avais lancés, pendant cette leçon écoutée en commun, avaient suffi à m'intéresser beaucoup à elle. Elle était très jolie, mais pas un brin de coquetterie n'aidait à rehausser le charme de ses dix-huit ans. Or, tous les jeudis, je restais déjeuner à l'école, car, vers deux heures, je devais aller prendre ma leçon de littérature espagnole et d'allemand chez Mrs. Baumgarten; plus tard, Mademoiselle venait me chercher, et nous allions au cours de danse chez Miss Flint.

C'est donc pendant ces deux heures passées à l'école, après la sortie bruyante des externes, pendant le déjeuner à la grande table présidée par Miss Penrose, que se lia l'amitié qui devait par la suite, si fortement nous unir, Maggie et moi.

Une forte, belle, loyale amitié, qui devait nous procurer à toutes deux bien des heures exquises, de gaiété folle, de joyeuse cama-

raderie.

C'est drôle de repenser à ces premiers jours quand, toutes deux si timides, nous nous parlions à peine. Mais le charme de l'amitié naissante agissait malgré nous, nous attirait invinciblement l'une vers l'autre.

Lorsqu'il faisait beau, nous sortions, après déjeuner, dans le jardin, et là, nous nous mêlions aux jeux des petits, nous courions avec eux dans l'air glacé et vivifiant. Quand le ciel était couvert, nous montions dans les salles d'étude, désertes et silencieuses. Alors, sur un vieux piano qui servait à faire chanter les enfants, Maggie jouait pour moi ses plus belles mélodies. Elle était artiste dans l'âme, et se préparait à prendre son diplôme. Ainsi elle remplissait le silence d'accords harmonieux, de notes cristallines... Et le temps passait fugace, et nous oublions toute chose en nous berçant d'harmonie et de rêve..., jusqu'à ce que je sursautasse en m'écriant: "Dio mio, le due e cinque!"

Et alors, c'était une course, un bond effréné jusqu'à mon manteau et mon chapeau, que j'enfilais au petit bonheur, comme ça tombait, et que Maggie, plus soigneuse, rajustait convenablement sur moi. Je descendais, quatre à quatre, les escaliers, je me retenais une seconde pour dire adieu correctement à Miss Penrose, et me voilà de nouveau courant vers la maison de ma bonne et chère Mrs. Baumgarten, la maîtresse de toute mon enfance, et que je ne voulais pas faire attendre. J'y arrivais haletante, toute vibrante encore de ce que j'avais senti dans ce monde de la musique, étrange et passionné, où Maggie m'introduisait.

—I say, that is a beautifull girl, Jee — whizz!, s'écria un jour Fritz, en suivant du regard une nouvelle interne qui venait d'assis-

ter à un de nos cours de littérature.

Il est évident que Francesca, Helen et moi ne pouvions pas perdre une aussi alléchante occasion de le taquiner. "Fritz'girl" (comme elle fut désormais, et à tout jamais, baptisée), devint le sujet fertile et inépuisable de mainte petite torture morale qu'on se plaisait à infliger à notre débonnaire géant. Elle avait, cette "Fritz' girl" de grands yeux noirs expressifs, et elle était très intelligente.

Un jour, un chuchotement sensationnel se répandit entre nous: "Fritz'Girl" portait une perruque! Quelqu'un l'avait vue avec des cheveux coupés ras. Grande émotion chez nous toutes, redou-

blée assurément dans le cœur du doux Fritz...

Mais voici qu'un beau jour, la classe est bouleversée par l'apparition de "Fritz' girl" avec sa tête rasée, une jolie tête pareille à celle d'un garçon! Elle arriva, regarda tout le monde avec une négligence hardie, et se fraya son chemin jusqu'à sa place, au milieu d'un silence sépulcral, fait de suffocation et de respect. Nous étions vaincues dans nos petits préjugés en faveur des us et coutumes. (Plus tard, pourtant, elle raconta qu'il lui avait fallu tout son courage — et elle en a — pour faire cette entrée sensationnelle au milieu de tous nos visages, dont l'expression était parlante!).

Comme Maggie, elle a un père italien et une mère anglaise. Comme Maggie, elle se préparait alors à prendre son diplôme de

piano.

Maggie était une grande enfant délicieuse, capable de toutes les folies, de toutes les espiègleries, de toutes les plus cocasses inventions d'écolière lâchée et à l'aise dans une chère vieille école; capable, en même temps — et par un contraste touchant — de tous les dévouements, de toutes les attentions délicates, presque maternelles,

pour moi, son amie.

Bice, dite "Fritz' Girl", quoique de quelques années plus jeune que Maggie, était plus âgée que nous, par l'esprit. Elle avait souffert, elle avait vécu plus que nous. En elle la "jeune fille" perçait déjà, et sa grâce avait l'attrait de la fleur qui éclôt. Son humeur passait de la colère violente à la douceur angélique. Sa conversation descendait tantôt vers les plus sombres gouffres du pessimisme à outrance, tantôt remontait légère jusqu'à se faire la plus spirituelle, la plus enjouée qui ait jamais fait retentir, de tous nos rires réunis, les murs sérieux de la chère maison... Compagne alors juvénile de juvéniles heures!

Assise à mon pupitre, dans la petite salle pleine de visages amis,

mes matinées heureuses s'écoulaient rapidement. A ma droite, j'avais la fenêtre, toujours grande ouverte, qui donnait précisément sur la chère colline de Fiesole où nichait mon petit "home" que mes regards pouvaient distinguer... et souvent ces regards, emportant avec eux ma pensée, quittaient la salle d'étude et les problèmes d'arithmétique, pour s'en aller errer à l'aventure par ces lieux aimés.

A ma gauche, tout près du mien, il y avait le pupitre de Francesca, et puis, à côté du sien, celui de Fritz. Et, tous trois nous for-

mions une première rangée.

Pensée, Amitié, Gaieté. Voilà les trois douces fées enchanteresses qui régnaient sur ce fringant bouquet de jeunesse que le prin-

temps de la vie réunissait en ce lieu.

J'étais aimée de toutes mes compagnes. De tout côté, je ne recevais que regards affectueux, paroles gentilles. Miss Penrose, que nous aimions tous, avait pour moi beaucoup d'amitié. J'étais la préférée de Mme. Aurel (notre maîtresse de français) qui s'intéressait tout spécialement à moi. Elle insistait beaucoup pour que j'écrive pour elle, remarquait et louait toujours mes compositions. Elle avait commencé la série des thèmes qu'elle me fit développer, par les "Considérations sur le XVIII ème siécle". Et j'écrivis là-dessus un long essai qui me valut la belle note de 9!

Seule Miss R., antipathique envers nous tous, (Fritz excepté), était parfois exceptionellement désagréable envers moi. Je ne comprenais pas cette hostilité tenace, qui se poursuivait même sur le terrain de l'étude. Après un thème difficile qu'elle donnait "When Right is not Might, it is evil. There is only one thing worse than Injustice, it is Justice without her sword in her hand", et que je tâchais de développer de mon mieux, m'attirant un "Trés bien, Minina" de Maman, elle ne m'accordait, - et avec quel silence congélateur, - qu'un maigre "sept". Autre thème à la Miss R.: une lettre "declining an invitation to lunch which you had already accepted". Pour rendre ma lettre moins ennuyeuse, j'avais réussi à y fourrer une description quelconque. "Too litterary, not at all the thing", déclara, non sans raison mais trop sèchement Miss R. Enfin, je n'avais pas de chance avec elle. Par bonheur, le jour de Composition - mon jour favori avec les autres maîtresses, et de disgrâce avec Miss R., - par bonheur, elle cessa de nous donner des thèmes à développer. Tout au plus, des poésies à mettre en prose. Ou bien elle nous lisait une petite histoire, que nous devions ensuite transcrire. C'était peutêtre utile, — quoique mon cerveau n'ait jamais saisi cette utilité,mais c'était, en tout cas, parfaitement assommant. On se sentait paralyser, peu à peu, les facultés plonger lentement dans le gouffre d'un irrémédiable ennui.

Un jour, une nouvelle maîtresse d'italien, Signorina K. nous dit soudain:

—Vorrei che per oggi a quindici, loro mi preparassero il seguente lavoro letterario: Comparazione fra il Jauffré Rudel del Carducci, del Browning e del Heine".

... A la bonne heure! Mon cœur fit un petit sursaut joyeux. La salle était bondée, car c'était jeudi, journée qui rassemblait toutes

les élèves: Bertha, Maria-Pia, etc.

Un silence suivit, pendant lequel, courbées sur nos cahiers, nous écrivions le sujet du thème. Signorina K. ne nous en avait jamais donné, auparavant. Puis, lorsque nous eûmes fini, elle ajouta:

Il componimento migliore serà letto ad alta voce.
Lily, let us do it together, — me dit Francesca.
Oh yes, that will be lovely, dear!, lui répondis-je.
Mais, la semaine suivante, Signorina K, nous dit:

—Il tema che vi ho dato é stato giudicato troppo difficil dalle Maestre che vi conoscono meglio di me. Per ció, fatemene uno piú

facile, fate, per esempio "Un bel sogno".

J'avais tout compris. Quelques jours auparavant, Francesca et moi avions demandé à Miss R. de nous lire la poésie de Browning "Rodel to the Lady of Tripoli", ce qu'elle avait fait très complaisamment, en nous expliquant les passages les plus difficiles. Mais moi qui la regardais, j'avais vu, pendant certains moments de la lecture, errer sur ses lèvres minces un bien ironique petit sourire: "Jamais ces deux braves petites ne feront rien de possible sur un pareil thème. Elles en sont incapables". disait nettement ce petit sourire. A la minute même je décidai d'écrire la "Comparazione", et de la réussir, pour épater un peu le sceptique esprit de Miss R. Et maintenant que Signorina K. nous changeait le thème, influencée par cet esprit, je me cramponnais plus que jamais à ma résolution.

Et voici que Francesca, ma jolie Francesca, me dit courageu-

sement, après la leçon:

—Oh, Lily, I don't want to change. I am sure we will be able to write it.

Ça, par exemple, c'était charmant.

-I am sure of it, Francesca.

Quelques jours après, j'allai passer la journée chez elle, "and together we will work out our composition", —avait dit ma petite amie.

La villa, une vieille maison pittoresque et spacieuse, s'élève sur la colline de Montughi. En elle régnait alors l'atmosphère la plus gaie, la plus charmante que l'on puisse imaginer. J'y étais déjà allée en visite l'été dernier, et j'éprouvais, —malgré ma forte timidité,—un grand plaisir à me retrouver dans ce milieu si heureux, si étrange et attrayant, autour de la grande table ronde, dans le "home" de ma chère Francesca. Se parents étaient assis l'un près de l'autre, dans de larges fauteuils. Un petit chien avait trouvé place entre eux

deux. Et, tout autour d'eux, leur faisant comme une charmante couronne, étaient les visages rayonnants de beauté et de fraîcheur, de

leurs huit enfants.

C'était une famille merveilleusement douée. Le père et la mère chantaient, les filles dansaient, les deux garçons aînés étaient musiciens. Et, quant aux deux plus petits, deux bébés presque, ils n'avaient, pour le moment, d'autre mission que de remplir la maison de leur présence joyeuse.

Et la gaie confusion de la jeunesse, et la tendresse sérieuse un peu patriarcale des parents, et le respect, la vénération dont les enfants les entouraient, dont tous enveloppaient la Mère, surtout,

formaient un ensemble ensoleillé de bonheur.

Après dîner, Francesca m'emmena à la cuisine, où elle distribua le manger pour tous les animaux. Puis nous nous dirigeâmes vers le poulailler, où tout un peuple ailé nous attendait, ou plutôt, attendait le repas que portait Francesca. Après une longue halte à l'écurie, devant Zora, la ravissante jument arabe de Francesca, nous quittâmes une gentille petite sœur—espèce de Francesca en minature— qui nous avait accompagnée dans toutes nos visites, et aidée dans toutes nos distributions et nous rentrâmes dans la maison, retentissante de rires et de chansons.

Dans la grande chambre que Francesca partageait avec sa sœur, cette dernière était en train de donner les dernières retouches à sa toilette pour aller à une "party". Elle nous quitta donc en toute hâte et, une fois restées seules, nous nous mîmes au travail.

Alors commença une heure délicieuse. Nous lisions ensemble, nous annotions, je traduisais, j'expliquais... Puis, peu à peu, en causant ainsi, notre conversation vola de thème en thème... très loin, très loin de Jauffré Rudel, qui fut abandonné à son sort. Et, à la place du héros d'amour, il y avait deux jeunes âmes qui s'ouvraient, qui se découvraient l'une l'autre, ravies et surprises de tout ce qu'elles trouvaient. Nous nous parlâmes alors comme jamais nous ne nous étions parlé avant. Nous touchâmes aux choses les plus sacrées de nos cœurs: nos Mères, Dieu.

We are free thinkers, -me dit Francesca.

Mais leur religion était pleine de beauté. Pleine de vérité aussi, et ils aimaient mieux Dieu, ils s'attachaient à le vénérer et le servir avec autrement d'intensité profonde et simple que tant d'autres gens qui se croient chrétiens.

Mme. B., la mère, avait donné à chacun de ses enfants un petit livre qu'elle remplissait de pensées. (Ces huit petit carnets seront

devenus des reliques aujourd'hui...).

L'ombre qui commençait m'y rappela aussi, et je m'éveillai à la pensée qu'il fallait quitter la colline de Montughi pour reprendre le chemin de ma colline à moi, de mon nid qui m'attendait. Mais Francesca devait venir, à son tour, déjeuner à la Torrossa avec Martha (sa gentille petite miniature de sœur). Elles vinrent toutes deux me prendre à l'école avec le calessino et Zora (car Francesca n'avait pas assisté aux leçons ce matin-là, ayant été, la nuit d'avant, à un bal). Nous montâmes donc par les belles routes poètiques, jusqu'à la Torrossa. Zora fut de suite installée à l'écurie, près de ma Nella, petite et empressée, flairant aimablement sa compagne. Et nous entrâmes dans la maison. La présence gracieuse de ma douce amie charma tout le monde. Maman l'aima de suite.

Le déjeuner fini, nous courûmes au poulailler "to show Mirtus those cute, darling little houses", et après avoir longuement admiré et discuté mes "pets" en leur donnat à manger, nous fîmes une visite aux lapins. Et puis nous partîmes pour les champs, nos bras entrelacés, nos yeux pleins de lumière. C'était une de ces merveilleuses journées dans lesquelles il nous semble pressentir un souffle de printemps. Nous marchions devant nous, dans la beauté de la Nature, tandis que le soleil nous caressait, et que la brise se jouait dans nos longs cheveux flottants. Lorsque le "podere" fut traversé nous nous enfonçâmes dans le bois des Aiazzi, puis je choisis un sentier qui, à travers des grands rochers et l'âpre splendeur de Monte Ceceri, nous mena vers la "Bella Cave".

Et là, devant ce temple de la Solitude, dont les piliers géants encandrent l'eau mystèrieuse et dormante, cette eau glauque qui à sa voix à elle, sur laquelle les gouttes qui tombent incessamment de la voûte jouent une merveilleuse et triste mélodie, nous nous arretâmes longtemps en rêvant! Que de souvenirs pour moi, autour de ce lieu, que de souvenirs!...

Et puis nous reprîmes notre course, grimpant par des sentiers rocailleux, nous laissant glisser le long des pentes rapides, sans but... sans pensées, dans l'heureuse liberté de cette glorieuse journée de soleil.

La grande Nature parla de bien près, ce jour-là, aux trois fil-

lettes qui couraient dans ces lieux ensoleillés et déserts.

J'avais montré à Francesca, avant son départ, mes notes sur le travail littéraire qui avait été le soi-disant motif de ces deux visites.

... Un matin de la semaine suivante, notre petite classe était,

de nouveau, au complet.

Les élèves régulières et irrégulières y étaient réunies. Signorina K. allait rendre les compositions. Un paquet de cahiers et de feuilles détachées s'empilait sur sa table. Et elle parlait:

-Il componimento migliore è quello di Lily Iñiguez. Brava.

Venga a prenderlo è se lo lega da se, ad alta voce.

Rouge comme un coquelicot, et confuse comme un lièvre en présence d'une société de savants, j'obéis et, retournée à mon pupitre, je lus tant bien que mal, les pages que la Maîtresse m'avait

rendues sans correction!

Ce fut un petit triomphe. Une pluie de compliments s'abattit sur moi, et ça n'en finissait plus. La composition de Francesca aussi fut trouvée bonne. Quelle joie pour toutes les deux!

le 19 Mars 1919.

Quelle douce journée! Quelle date inoubliable!

C'est un souvenir qui se détache, tout rose, dans mon esprit: rose et délicieusement frais, comme les fleurs d'amandiers.

l'entrais dans "sweet seventeen!".

Comme mon cœur battait fort.

A midi, la table était déjà couverte des présents de tous nos bons serviteurs, touchants témoignages d'affections fidèles. Et, après déjeuner, j'allai voir le cadeau de Maman, qu'on me disait

mystèrieusement partagé en deux parties.

Oh! bonheur! Oh! plaisir immense! Une de ces parties était un grand, magnifique meuble pour les livres, fait expressément pour être ajouté à mon ancienne bibliothèque, devenue trop petite pour tous mes volumes. Cette nouvelle bibliothèque s'élevait en hauteur auprès de l'autre large et basse, formant à toutes deux un ensemble très artistique. Et les livres, les beaux livres amis, donnaient à mon studino l'inégalable et chaude patine des cuirs de toutes nuances, viellis par le temps, pâlis par la caresse de mes mains dévotes.

La seconde partie... était dehors. Elle consistait en ceci: Deux nouveaux enclos avaient été ajoutés à mon poulailler, deux nouveaux palais en miniature —les plus jolis de tous— s'alignaient élégants auprès des autres habitations de ma basse-cour. Le premier "Palazzo del Sole" était habité par le merveilleux faisan doré que Maman avait élevé elle-même dans son studio, l'abreuvant d'œufs de fourmi que les petites des paysans lui apportaient, pendant les moments où elle se reposait de l'énorme travail de son Monument. Auprès de ce faisan précieux, et désormais historique dans les annales de la Torrossa, se promenait oh! joie, une adorable petite faisane dorée, sa promise épouse.

A côté du Palazzo del Sole, il y avait le Palazzo della Luna, dont les hôtes étaient un couple superbe de faisans argentés, aux tons bleus de nuit profonde, avec, par dessus, un royal manteau.

Toute la salle à manger était décorée de fleurs d'amandier rose. D'énormes gerbes d'amandier couvertes de tulle rose, s'épanouissaient sur la table couverte de gâteaux et de toutes sortes de bonnes choses.

Je portais une robe rose.

Après un goûter-dîner, on se déversa dans les salons et la danse commença.

Rose, heureuse, avec toute la fraîcheur d'une aube très pure, ma dix-septième année commençait dans les rires et l'affection.

Jamais nous n'oublierons cette journée!, —disaient mes amis. Cette party très réussie fut suivie par une longue série du même genre. Tous les dimanches—notre jour de réception—nos amis accouraient en foule vers La Torrossa, et la jeunesse s'adonnait aux jeux, aux courses par la campagne. Maintenant la danse avait été implantée et, régulièrement, lorsque nous revenions des bois de "l'altalena" ou du croquet, nous commencions à valser ou foxtrotter. Nous étions toujours plus de filles que de garçons, mais ça ne diminuait en rien du tout, pour nous, la gaieté folle de ces heures d'insouciance.

Très souvent Cepparelli nous lisait l'une ou l'autre de ses monographies délicieuses, Colachi ses poésies très belles. Et les heures couraient, couraient...

Une composition:

L'art de la vie est de faire de la vie une œuvre d'art.

Nous possédons tous en nous-mêmes un reflet de la Lumière; pensées,

élevations vers le beau.

L'âme dans ses ténèbres en est éclairée, et monte. C'est un trésor sacré que nous portons à travers la vie, un don magnifique, une bénédiction. Dieu voulut se montrer éternellement à nous et nous donna la beauté. Nous n'en sommes pas seulement entourés, mais nous portons en nous-mêmes le rayon divin; gardons jalousement le présent merveilleux, glorifions la vie par la beauté.

Il y en a tant, elle est si infinie, que c'est comme un cantique puissant et magnifique qui émane de Dieu et qui retourne sans cesse à Lui.

Et comme l'artiste qui dans la pierre âpre et dure sculpte son rêve et sa vision, mettons dans notre vie de la grandeur et de la vérité, car

> «Rien n'est vrai que le beau Rien n'est vrai sans beauté.»

Un jour j'ai fait une charmante excursion en bicyclette. Je suis allée en ville où je me suis jointe à Maggie, Lisa et d'autres amis. Puis sur nos roues rapides, nous avons passé la matinée au Cascine.

Une autre fois Léon (un des admirateurs de Francesca) qui venait habituellement la chercher au sortir de l'école, arriva "in Via Andrea del Castagno" avec sa motocyclette. Francesca n'était pas venue ce matin et il me demanda de monter dans le side-car, et me ramena à la Torrossa. La motocyclette est le véhicule le plus merveilleux qui existe, plus splendide que l'auto car, étant plus petit, on a davantage la sensation de voler soi-même dans l'espace. La première expérience m'enchanta.

Ce printemps fut des plus joyeux...

Je formai beaucoup de charmantes connaissances et quelques amitiés. Entre ces dernières, il y a Marie-Lise, Emma, internes chez

miss Penrose, si fines et si gentilles!

Entre les chères connaissances, Rachel R., intelligente, douée, et toute une foule de compagnes d'école, -car j'étais très populaire. La Nella me porta à bien des cosy-teas and jolly parties, chez Vivien, Winnie, Rachel, Anita, etc.

Les samedis étaient le jour des Bergeot. Ils donnaient les plus grandes réceptions auxquelles j'aie assité. Leur énorme salle de concert se remplissait. Les quatre sœurs, Bertha, Francesca, Martha et Gloria dansaient leurs danses merveilleuses, uniques, les garçons jouaient du violon et du piano, Madame B. chantait. Et après, on enlevait les tapis, et toute l'énorme salle était pour round-dancing. C'est un beau spectacle que toute cette foule de jeunes filles entourée d'admirateurs et de flirts; les garcons étaient fous de Francesca. Mais moi, bien trop enfant et timide, je ne goûtais plus du tout cette partie de la fête. Je partais la première car la Torrossa était très éloignée. Quelle beauté ces longs retours par la campagne avec la iolie Nella trottinant devant moi et le bon Janni "ragionando del piu e del meno!".

A l'école le trimestre entre le nouvel an et Pâques était près

de finir: nous allions passer les examens.

l'avais assez étudié, car n'ayant plus Alma qu'une fois par semaine, i'avais pu m'adonner au travail de l'école. Je dis assez car à l'école on s'amuse trop pour s'appliquer de toute son âme comme dans les lecons privées.

Les examens commencèrent, il y eut alors une semaine de travail fébrile. Le matin de très bonne heure et le soir, assez tard, me trouvaient penchée sur mes "note-books". Et les heures de classe nous voyaient assemblées dans notre petite salle complètement silencieuses, devant de grandes feuilles solennelles, alignant anxieusement les réponses auprès de trop nombreuses questions sous le regard impassible des maîtresses. Malgré cette froide présence, pourtant quelques petits billets oh! bien rares, réussirent à passer sous les bancs, portant un nom, une date. Seul le grincement de nos plumes courant hâtivement sur le papier animait le silence.

Cette atmosphère pleine d'étude, de compétition, était prenante. Quelle joie lorsqu'on savait bien répondre, quelle angoisse lorsque quelque chose nous échappait! Et quand une maîtresse, après avoir examiné les feuilles, venait nous dire qu'elle était contente!...

Je me rappelle m'être élancée dans les bras d'Helen et avoir dansé une gigue avec elle, tandis que Fritz s'écriait "I wish there was a boy, I Could hug", après avoir été très complimentées par Miss R. pour notre Egyptian History.

Dans la grande salle à manger se pressait une foule de mamans et d'élèves. La chambre était traversée par des rangées de chaises qui s'alignaient comme celles d'un petit théâtre devant une table, au fond. Là était Miss Penrose entourée des maîtresses et elle lisait à haute voix les résultats de l'examen. Elle en était au Corso Superiore. En tête de chaque matière, il y avait mon nom. Seulement dans la littérature anglaise, —examen, pour lequel je ne m'étais pas préparée—Bertha B. me devançait! Mais dans tout le reste, "Universal History", "History of Art", "History of Modern Egypt and India, of Islamism", les listes étaient toutes commencées de beaucoup par moi. Il en était de même en Italien et dans la composition, l'histoire et la littérature Française, dans toutes nos matières en somme.

Miss Penrose ici interrompit sa lecture et dit en de charmantes paroles que Lily Iñiguez, une chilienne, était première parmi les an-

glaises, première parmi les italiennes, etc.

Alors je ne sais comment, toute la salle éclata en applaudissements. Maîtresses, parents, camarades, tous battaient des mains en criant brava! Pendant la longue ovation, je vécus un moment de gloire. Mais tout mon être se concentra dans le désir infini du silence et dans le besoin d'essayer d'attrapper les mains de Bice qui était la plus proche de moi, et qui tapait de toutes ses forces.

Quelle émotion!

Maintenant je chéris le souvenir de cette manifestation toute

spéciale faite seulement pour moi.

Avant de nous séparer pour les vacances de Pâques, toute l'école partit en masse pour un grand paper-chase. L'endroit choisi était les forêts de Vingone. Après un long parcours, notre petit régiment prit les chemins de la campagne, et chargé de lunch-baskets, il défila comme un long ruban multicolore à travers les prés et les champs joyeux comme lui. Une journée très gaie de picnics et de "chase" s'écoula pour nous sous les pins centenaires qui couvrent de leur épais manteau les collines de Vingone.

Teddy et Jimmy étaient deux petits garçons "with round faces and round astonished eyes", avec lesquels je revenais souvent de l'école, car ils habitaient au-dessus de San Gervasio. Ils vivaient "with a dear amitié and a dear doggie, Toby, in a sweet little white

house". Cute kids!

Dans le dernier jour joyeux d'écolière que je passai avec Francesca, nous étions allés tous ensemble à San Marco. Deux par deux, se suivant en interminable file, l'école partit de la Via Andrea del Castagno jusqu'au musée. Maggie et Bice étaient ensemble et moi, j'allais avec Francesca. "Lily con Francesca sone due anime in un nocciolio", disait Maggie, —quant à Fritz il marchait gravement, "self-consciously", à côté de Miss Penrose. Notre troupeau ne passait pas inaperçu. Et dans le vieux couvent nous vécûmes une heure

charmante. La paix intense ne parvenait à être que légèrement troublée par le fait qu'Aubry, Henry et quelques disciples, démoralisés par la nouveauté de leur entourage étaient déchaînés dans les couloirs, les escaliers et les cellules, tandis que Miss Penrose s'écriait:

-Perfectly sickening!

Dans la "celda de Savonarola" (dans la paroi gauche en entrant) il doit y avoir encore les noms de Francesca, Fritz et moi.

Le lendemain, les examens avaient commencé et je ne parlais que hâtivement à Francesca. Puis elle ne vint plus à l'école. Sa mère devait être immédiatement opérée.

Le matin de Pâques, Mme. B. mourut.

Un immense malheur s'abattait sur la famille heureuse. L'oiseau bleu s'échappait à tire d'aile de cette maison, gîte de gaiété et de chansons.

"Nos idées religieuses nous enseignent à ne pas pleurer notre

mère comme perdue. Elle est toujours parmi nous".

"Vouloir ce que Dieu veut est la seule science qui nous met

en repos", me dit ma pauvre "broken-hearted" Francesca.

Maman, Mademoiselle et moi avons fait à cette époque des excursions à jamais inoubliables, vers Madonna del Sasso, Polcante dans le Mugello, et à travers les paysages parés de "tout le vert d'avril".

Mais les journées ne se passent pas toutes ainsi en d'éternelles vacances. Je continue à aller régulièrement à l'école; l'après-midi j'ai généralement des leçons et mes journées s'envolent avec une rapidité inconcevable. Mes occupations champêtres y ont aussi leurs places et chaque semaine maintenant, j'ai une naissance de poussins ou de petits lapins.

A l'école, nous préparons une comédie qui aura lieu dans la première semaine de Juin dans le parc de la villa Gregory Smith.

"Then the great thing happened, the went of the season", une comédie —rien moins que "The Cristia" de Sheridan allait être jouée par notre école.

Je savais par expérience tout l'immense amusement que peut donner une telle préparation, car, sans compter la petite représentation de l'année passée, j'avais déjà joué, —oh! doux souvenir— dans "les Cathédrales" en Décembre 1915. Mais cela avait été à la maison sans autre auditoire que la famille et des amis intimes.

Maintenant une fête "on à high scale" allait avoir lieu et un rôle important m'était attribué, celui de l'un des "critics", Mr. Snner. Helen était l'autre "critic" et Lucy faisait un délicieux Mr. Puff.

Parmi les "Elisabethan personages" Maggie était le Governor, Bice, sa ravissante fille, Marillice, l'amoureux, Aubrey le rival. Puis il y avait toute une foule de personnages secondaires plus ou moins importants. Henry qui bégayait n'avait que quelques mots à dire et

Fritz avait été déclaré trop "grown up for a boy" et ne prenait pas part à la représentation. Les "herearsales" furent une longue suite de petits désespoirs, de petits triomphes, de terribles accès de fous rires.

Miss Penrose maigrit à vue d'œil.

Enfin, "for better or for worse", après un grand effort, la comédie es prête... "Sir Christopher" il est vrai, persiste à dire: "and she hads it, o'er his heart", Aubrey n'arrive pas à l'épaule de Marilice qu'il doit tuer, mais ce sont là des détails.

L'ensemble a grand air.

Le problème des costumes se résoud, et nous devenons des acteurs très "good-looking".

Je me contenterai de décrire "Mr. Sneer".

Mon habit est authentique du "settecento" en soie bleu pâle doublée de rose, avec une massive chaîne en or portant le monocle, un superbe bijou en diamants, sur les dentelles du jabot; une magnifique épée à mon côté, un "snuff-box" dont je sais me servir avec grâce (ces quatre objets sont prêtés par Maman), je suis sous une perruque blanche un parfait cavalier très élégant et bien planté.

Les esprits "wore themselves up to a high pitch of excitement". On rit, on s'entr'aide, on se fait des compliments, on démontre toute

son amitié, on s'amuse tant qu'on peut.

Enfin, le grand jour arrive.

Alors une petite peur sournoise se glissa dans le cœur des plus braves. L'anxiété est peinte sur tous les visages tandis que dans la confusion des derniers moments, nous donnons les retouches finales à nos toilettes devant les glaces d'une grande chambre à coucher des Grégory Smith. On échange des paroles agitées: —"Oh, how do I look?"—, "Just lovely",— "Are the "mouches" on my face in their proper place?"— "Accidente a questi baffi", etc.

L'anxiété, terrible cette fois, est dans tous nos esprits pendant que nous attendons derrière la scène. A travers le feuillage, nous apercevons un grand auditoire. Aubrey, Giles, Félécita, "and the like of them" profitent de l'angoisse des grandes pour se bourrer d'un nombre indécent de gâteaux car la peur "cant' damp their spritis".

Prêtes à entrer, nous attendons toutes pâles sous notre léger fard que l'orchestre ait fini de jouer un prélude. "Hear how my heart is beating", chuchote Lucy et elle se porte la main au cœur.

Son geste est naturellement suivi par Helen et par moi.

Alors la musique se tait et nous entrons toutes trois en scène.

Tout alla admirablement bien. Les scènes s'enchaînèrent magnifiquement; Lucy se surpassa, Bice fit sensation dans son monologue, les Critics se démontrèrent moqueurs et spirituels à perfection. La déplorable démoralisation d'Aubrey qui se mit à faire le bouffon, ne nous donna pas le fou rire et nous n'eûmes presque pas besoin de

la présence de Miss R. dans sa boîte à souffleur -(vision que nous

aurions appréciée en des moments moins sérieux).

Un à un les passages difficiles sont surmontés, je sens que mon intonation est juste, et soudain nous commençons à "enjoy ourselves immensely".

Lorsque des grands applaudissements terminent notre représentation, nous regrettons presque que cela soit fini. Puis nous sommes tout de suite entourées par de chaudes félicitations et toutes sortes de compliments.

On redonna la comédie une seconde fois, dans le jardin de

l'école.

Maman n'avait pas assisté aux représentations. Une irritation à la plévre qui se transforma bientôt en une légère pleurésie la retenait au lit. C'était une chose ennuyeuse mais sans gravité. J'étais incons-

ciente de l'orage qui se préparait.

Parmi les plus doux souvenirs, il y a mon premier "Moonlight Pic Nic". Par un soir de printemps divinement beau, par un soir de Toscane voilé de poésie, Maggie, Marilice et Emma vinrent me chercher pour aller à San Francesco où un plus nombreux détachement de l'école allait nous rejoindre.

Là, assisses sur les vieilles marches devant la petite église, — pendant que les cloches sonnaient tranquillement et que des sons d'orgue venaient de l'intérieur,— nous vécûmes toutes quatre ce crépuscule. J'avais auprès de moi, trois chères amies et nous parlions de la beauté qui nous entourait et de la douceur de notre religion.

La nuit descendait lentement et les ombres envahissaient la

campagne.

Soudain, dans l'obscurité croissante, Miss Penrose arriva avec Bice, Luciana, les B., Audrey, rien que des grandes excepté Audrey) "...and not one of these dreadful boys. It is a relief, though they were dissappointed, poor Rids!", soupira Miss Penrose.

Les ténèbres couvraient la vallée et seule la vague clarté de

cette nuit de Juin errait sur le petit pré de San Francesco.

Assises sur l'herbe, nous mangions en causant et en riant aux éclats, en jouissant à l'infini de notre pic nic. Le petit couvent rêvait dans l'ombre. Alors "la lune se levant dans un ciel sans nuages, d'un long réseau d'argent, tout à coup l'inonda".

Un monde nouveau, secret, se réveilla autour de notre festin féerique. La vallée, en vision fantastique, fuyait mystérieusement derrière les grands cyprès solennels. L'hymne des champs montait

vers le ciel immense.

Rêve à la fois de beauté et de gaieté.

On fit des tableaux vivants encadrés par le portail de San Francesco.

Miss Penrose fut charmante avec moi et s'informa tout le temps

des miens. C'est ainsi que parmi d'autres, je fus Juliette tandis qu'elle était Roméo, et avec mes cheveux déroulés sur les épaules, Vénus de Botticelli, pendant qu'elle et Iris soufflaient sur moi de toute leur force et que Marilice me jetait un manteau sur les épaules. Un à un, une longue suite de groupes se formèrent ainsi.

Ceux qui n'étaient pas les acteurs devaient en deviner la signi-

fication.

Chacun était une apparition de beauté, seules nos claires silhouettes ressortaient lumineuses dans les rayons de lune parmi les ombres.

Des cris d'admiration, des rires fous, vibraient dans la paix du petit couvent endormi. Jamais peut-être autant de bruit, autant de jeunesse n'étaient venus troubler le silence d'un minuit de San Francesco. Autour de nous, tout était solitude. En nous tout était gaieté, émotion. Nous étions profondément charmées par la beauté infinie de ces heures.

A plus tard, petite église, tes songes recueillis dans la grande nuit. Tu nous donnes maintenant un mirage de beauté qui nous accompagnera, longtemps, longtemps.

Vers une heure et demie du matin, les échos du chemin de Fiesole furent réveillés par une bande joyeuse qui descendait bras dessus bras dessous en chantant Clementine et Primayera:

> Non ritorna mai piú Come un sogno se ne va La gioventú La bella etá!

Voici, hélas!, le dernier jour de l'école.

Une grande expédition artistique a été projetéc pour l'aprèsmidi. A l'heure fixée, tous les élèves plus âgés chaperonnés par Miss Penrose envahissent un wagon qui les porte dans sa course rapide vers Prato.

La gaieté régne. Maggie, Bice et moi debout dans le couloir ne nous lassons pas de taquiner le pauvre Fritz tout le long du trajet. Puis nous arrivons à notre destination et notre joyeux troupeau se déverse plein d'entrain dans les rues si calmes de cette petite ville endormie; alors des heures très belles s'écoulent.

Nous allons d'un joyau d'art à l'autre, guidées par Miss Penrose, parfait cicerone, et enfin nous nous acheminons vers le Duomo.

Ce fut moi qui eus l'idée.

-I wish we could tak some ices, m'écriai-je.

Nous passions devant une "pasticceria" attrayante. Non, Miss Penrose dit que nous ne goûterions que plus tard. Il fait si chaud!

We realy did not mean anything grand.

J'avais déjà des souvenirs de Prato. J'y étais venue tout enfant

en 1917 presque deux ans avant le récit d'aujourd'hui.

Mais, laissant passer le gros de l'expédition, nous nous faufilâmes chez le marchand de gâteaux. Nous, c'est Bice, Maggie, Fritz, Henry et moi.

-I gelati. Non se vedono che in Piazza del Municipio.

Nous ressortons, déçus. Notre petite caravane prend une autre

rue, disparaît déjà. Laissons-les!

Ayant dans l'âme toutes les délices du fruit défendu, nous leur tournons résolument le dos "and giggling all the way". Nous courons vers le café indiqué. Là, nous nous asseyons majestueusement à une table.

-Gelati per cinque!

-Grandi o piccoli, demande poliment le garçon.

Réponse en chœur: -Grandi.

On les apporte, ils sont immenses. Comment faire pour les finir vite? On s'attarde malgré soi, on les déguste avec joie et on rit tant qu'on n'avance qu'avec peine.

Alors, Fritz se lève et paie pour tout le monde.

C'était smart!

Mais les évènements se précipitent, Bice retourne dans la chambre voisine, accompagnée du garçon portant cinq autres énormes "gelati". Inutile de protester, nous sommes invités une seconde fois.

Avec des oh! de joie, on se remet au festin. Henry, témoin par hasard de cette escapade des grands, est dans une "extasy of

bliss".

Oh what fun!

Maintenant c'est mon tour. Nous n'aurions plus pu, for our lives, toucher à une autre glace, et c'est donc vers la pasticceria que je mène mon monde.

Là, nous nous bourrons de gâteaux et soudainement inquiets, nous emportons le chocolat dans nos poches et nous partons à la recherche de notre école. "Ye goods and little fishes". Nous les trouvons sortant du Duomo après une visite consciencieuse et... la douche tomba.

Je passe sur la semonce que nous écopâmes, particulièrement sévère pour Bice!

Miss Penrose était furieuse.

"And now you want to be able to see anything. As Vespers are being sung before the friscoes. But go into de the Duomo", termina-

t-elle d'une voix pleine de colère.

Suivis par "the reproachful glances" de toutes nos compagnes (y compris ceux de Marilice, Emma et Lucy) nous obéissons silencieusement. Et nous nous séparons de nouveau, elles pour aller s'attabler devant l'hôtel à un goûter de café au lait et pain beurré, nous pour nous enfoncer dans la fraîcheur de l'église. "Think of hot milk and coffee", chuchote Bice, et notre bonne humeur revient.

En effet, nous ne pouvons plus voir les fresques, mais nous

nous assoyons dans un coin pour manger le chocolat.

Puis, en pleine disgrâce, nous suivons tout penauds notre école. Alors, le destin nous fut propice. Miss Penrose, avec un cri de frayeur s'aperçut qu'elle avait laissé sur un banc, dans le "giardino publico", sa belle bourse en argent. Peu d'instants s'étaient écoulés depuis lors; Fritz et Henry s'élancènent à sa recherche et Fritz reparut triomphant avec la bourse. Dans son soulagement et dans sa joie, Miss Penrose lui sourit avec raconnaissance, et nous sentîmes tout de suite que le pardon s'étendait à nous aussi.

Comme nous reprenions le train dans la petite gare, les journaux

arrivaient annoçant que la paix était signée!

On arriva à Florence lorsque le dernier "sette rosso" était déjà parti et après une course mémorable en bloc, par Piazza del Duomo derrière un tram qui s'enfuyait, je dus passer la nuit à l'école.

Repris sur des notes du 3 Juillet.

J'ai fait un beau rêve précédé et suivi de scènes émotionnantes. Dimanche, j'étais dans ma chambre avec l'Amedea quand une violente secousse ébranla la maison.

Le tremblement de terre! Nous nous jetons à genoux, tandis que les secousses se multiplient; Sainte Vierge, préservez—nous, c'est

trop tôt pour mourir!

C'est l'affaire d'un instant. Le calme revient; tout le monde sort effrayé, les demandes, les réponses se suivent incohérentes, puis le sang-froid revient, et nous rions de notre frayeur.

Les visites arrivent et je passe le reste de la journée à danser

et à chanter. Hier la Paix a été signée!

Le lendemain matin à sept heures, je suis réveillée par une nouvelle secousse. Les journaux arrivent. Le Mugello, le ravissant Mugello, charmeur de mon enfance et dont j'avais tout dernièrement vu la campagne souriante, le Mugello n'est plus qu'un amas de ruines.

Borgo San Lorenzo, Vicchio, Scarperia, Rupe Canina, tous les "paesi" aux noms familiers qui se nichaient dans les "castagneti" dans ce morceau d'Apenin merveilleux, ont été détruits. Toute la riante campagne qui s'étend derrière Fiesole à quelques heures de chez nous et ou nous sommes allées tant de fois faire des picnics avec Maman, a été victime de l'horrible cataclysme! Les villas, les petites villes ne sont plus qu'un tas informe de décombres; les morts sont sans nombre.

Je lis les journaux aux domestiques et aux paysans qui pleurent

comme des enfants, car ils connaissent beaucoup de noms dans la liste funèbre ou dans celle des disparus.

Des anecdotes déchirantes de malheureux engloutis dans les écroulements viennent ajouter de l'horreur aux terribles nouvelles.

Cependant, les tremblements continuent. Fiesole est fortement ébranlée dans de continuelles secousses. Jour après jour, c'est la même chose. Nos parois en portent des traces, la chambre de papa, que j'occupais dernièrement, a les murs traversés de plus larges crevasses.

A une heure de marche de chez nous, les maisons ont croulé. On n'avait jamais eu à Florence des tremblements de terre si forts.

Ils ont duré environ une semaine; en effet, on dit que la terre ne cessa pas un instant de bouger pendant toute cette période.

Et voici le rêve si beau...

Je vais faire un voyage avec Miss Penrose et mes chères amies Bice. Marilice et Emma.

Nous allons à Sienne voir la fête du Palio.

How perfectly splendid!

Le cœur joyeux, je descends avec ma petite valise, passer la nuit chez Miss Penrose. L'école est silencieuse maintenant que tous les internes se sont envolés. Maggie aussi est chez elle pour les vacances. Je regrette qu'elle ne fasse pas partie de l'expédition.

Le lendemain, oh! comme il fait noir lorsqu'il faut sauter du lit. C'est encore la nuit. Le jour commence à errer par les rues, lorsque notre petit groupe se met en marche. Pas moven de trouver

une voiture, il faut aller à pied.

La ville a une poésie toute spéciale vue à cette heure matinale. Nous cheminons joyeux, entre les rangées interminables de maisons fermées et endormies.

-All sleeping with closed windows, what idea!, dit Miss Penrose,

pendant que nous avançons dans les rues silencieuses.

Comme le Duomo est beau! Nous en sommes enthousiasmées. On trouve une voiture et on arrive rapidement à la gare. Mais le train est déjà bondé, nous montons dans notre compartiment et on se cherche chacune une place. J'ai à côté de moi une femme toute pâle, une réfugiée du Mugello qui a été témoin du tremblement de terre.

Nous arrivons à Sienne, la toute charmante, et une fois dans notre pension située dans un vieux palais, Miss Penrose nous recommande de nous coucher sur nos lits. La chaleur dans le train avait été suffocante. Mais oh! nous étions de toutes jeunes filles, amies, intelligentes, enthousiastes, Sienne l'exquise, parée pour un fête merveilleuse, nous attendait.

Quelques minutes plus tard, nous courions toutes quatre par les rues pleines d'une foule endimanchée.

Oh! la beauté du vieux palais aux fenêtres ornées d'anciens tapis, oh! l'éclat du ciel d'été sur cette cité enchanteresse, oh! le silence parfumé d'encens dans le Duomo majestueux!

L'après-midi, nous prenons place dans nos tribunes, dans la merveilleuse Piazza della Signoria, transformée en un immense

amphithéâtre.

C'est la première fois que le Palio va être couru après les longues années de guerre, c'est le palio de la victoire, et il va prendre un éclat tout spécial. Miss Penrose a du mal à nous garder tranquillement près d'elle. Nous trouvons bientôt des prétextes et Bice et Marilice d'un côté, Emma et moi d'un autre, se promènent bientôt librement par Sienne remplie de visions uniques. En effet, une quantité de groupes d'hommes, habillés en costumes authentiques et très riches du quattroncento, représentant les divers quartiers ou "contrade" de la ville, parcourent les ruelles étroites en agitant des drapeaux multicolores. Chaque "contrade" a son groupe habillé d'une couleur différente. Ce groupe escorte le cavalier qui, d'après l'ancienne coutume traditionnelle, courra tantôt pour l'honneur de son quartier.

Tout le monde croit que c'est le quartier de la Torre (socialiste) qui gagnera. De temps en temps, les groupes s'arrêtent et le porteur du drapeau, au son du tambour, exécute des mouvements rythmiques avec son étendard. Ce sont des tableaux merveilleux dans un décor

sans pareil.

On a la sensation d'être des intrus avec nos vêtements modernes. Le passé de Sienne s'est réveillé et les souvenirs vivent.

Nous retournons à notre tribune et les "contrade" viennent se réunir dans la grande place. Celle-ci avec tous ses magnifiques palazzi (celui de la Signoria doré dans le soleil) semble se réjouir d'encadrer cette gamme d'anciennes et chaudes couleurs, cette évocation de son propre passé. Tout autour de la piste ainsi qu'au centre de la place, une foule immense et impatiente.

A moment of breathless expectation, et puis le signal du départ est donné, et nous assistons à une course à cheval des plus sensa-

tionnelles.

C'est un coup d'œil unique de beauté. Trois fois les cavaliers anciens, au triple galop, font le tour de la place ancienne. Quelques-uns toml:ent et leurs chevaux continuent sans eux dans l'élan effréné de la cavalcade. Après la troisième fois, le vainqueur se jette de son cheval dans les bras des carabinieri pour être protégé: c'est le Capricorno.

Pendant qu'on l'acclame, les carabinieri entourent avec encore plus d'empressement Torre, très haut, d'une pâleur mortelle, qui chancelle. Il a été vaincu et il sait que sa "contrade" lui en voudra

à mort.

Fous d'excitation, des hommes le menacent, lui montrent le

poing. Quelques-uns murmurent qu'il a été payé pour perdre. Car les traditions du Moyen Age sont restées intactes ici, non-seulement dans les parures de la fête mais aussi dans les passions qui en sont les mobiles.

Dans cette petite ville de Sienne, l'orgueil de sa "contrade", les jalousies, les rancunes contre les autres, se sont trasmises de gé-

nération en génération, de siècle en siècle jusqu'à nos jours.

Le Palio n'est pas seulement un mirage d'un passé plus beau, mais aussi un lambeau de drame humain. Ce n'est pas seulement la beauté artistique mais aussi la vie, les pensées du Moyen Age qu'on retrouve ici.

Pendant que les silhouettes qui semblent s'être détachées de quelque fresque ancienne, se dispersent dans la foule énorme, nous remontons vers notre pension. Les rues sont pleines d'une anima-

tion rare, en effet il y aura fête toute la nuit!

Nous avions deux chambres.

-One of you will sleep with me, avait dit Miss Penrose.

J'étais parvenue à décider Bice à être the one. Je dormirai avec les A. Notre chambre était à deux lits, mais on avait arrangé une troisième couchette sur un canapé. Etant la plus jeune, je trouvais que naturellement elle devait être pour moi, mais Miss Penrose nous fit tirer au sort. Au milieu de rires, la couchette fut tirée par Emma. Ce ne fut qu'après maintes "chiaccheratine" dans l'obscurité que l'on s'endormit après cette journée si remplie.

Le lendemain, notre rêve du passé continue, car nous passons toute la journée à errer dans les musées et les églises de Sienne.

Ceux-là seuls qui connaissent cette petite ville de Toscane, peuvent comprendre ce que cela signifie pour quatre toutes jeunes filles. Les musées et les églises de Sienne, mais c'est tout un monde délicat et immense de rêve. On surprend le regard d'une madone, qui semble porter en lui une pensée vague que vous avez eue au fond du cœur. On s'arrête devant les grandioses édifices qui se détachent sur de petites collines devant un paysage si doux et un peu mélancolique.

On songe au passé jusqu'à ce que nous, jeunes filles du siècle, nous nous sentons l'âme entourée de ce qui fut.

J'ai toujours eu la manie des tours.

La Tour de Pise, le clocher de Strasbourg, le campanile de Prato gardent des souvenirs... épiques. L'immense Tour du Palazzo della Signoria à Sienne ne pouvait pas ne pas m'attirer.

-Andiamo su.

Pendant que Miss Penrose reste dans les salles, nous montons les interminables escaliers. Ce n'est qu'à des écoliers en vacances, entre dix-sept et vingt ans, qu'une vieille Tour peut donner toutes ces excitations, elle offre alors le panorama le plus irréel, le vertige le plus amusant. Nous ne nous contentons pas d'arriver à la plateforme, mais nous montons, toutes déçues, parmi les cloches où nous

n'avons plus qu'une grande sensation de vent et de vide.

Miss Penrose recontra des amis de la noblesse à la gare, ce qui fut la raison psychologique pour laquelle "we indulged in the luxury of a first class". Dans notre compartiment, grande gaîté naturellement. Les amis de Miss Penrose la font venir dans leur wagon pour prendre du champagne. Chez nous, l'entrain continue. Je m'étais poussée exprès très brusquement contre la porte qui nous séparait de Miss P. et son groupe, la porte s'ouvre en coup de vent, naturellement, d'où confusion et retraite précipitée.

A Empoli, Bice recueille une nouvelle:

—Sapete? C'é sciopero generale à Firenze. Pensare che mi tocchera chiudere la mia bottega!

—La sarebbe la padrona d'un negozio?, demande "to our infinite delight", un gros bonhomme, le seul étranger qui partage avec nous notre compartiment.

Et le train, dans la nuit, nous emportait loin de notre rêve du

passé dans lequel je m'étais immensément amusée.

Notre réveil fut en plein réalisme, en plein modernisme! Nous arrivons à Florence à minuit! "L'assalto alle botteghe" était proclamé!

Brusquement devenues sérieuses et effrayées, nous sortons de la gare. Aucune des nombreuses voitures toutes prêtées pour les ouvriers n'accepte personne. Que faire? Il faut traverser toute la ville en désordre...

-Come on girls, there is nothing to do but to walk, take up

your bags and keep close together.

C'est un petit groupe bien calme qui se dirige par les rues centrales vers la Piazza del Duomo. C'est la nuit, dans Florence en tu-

multe; pas un homme pour nous protéger.

De grandes foules entourent les magasins, nous les regardons à peine, et nous avançons hâtivement. Enfin nous laissons le centre derrière nous (quel soulagement!) et nous descendons la longue, sombre Via dei Servi. Nous nous traînons avec peine et nos valises semblent si lourdes! Tout est silencieux. Seuls nos pas et ceux de deux soldats qui nous suivent se font entendre.

-Hurry up girls!

Miss P. nous raconta plus tard que tous les vols dont elle avait lu dernièrement le récit avaient été commis par des soldats. Nous tournons exprès dans la Via Domenico Bounamicci, et les soldats nous suivent encore. Là, au Pino, au coin de la Via Masaccio, nous voyons beaucoup de monde. Nous hâtons le pas et nous nous mêlons à cette foule qui stationne devant un magasin. Je n'oublierai jamais ce que je vis alors. Les vitres cassées, les jalousies de fer tordues,

brisées, avaient laissé passage au peuple et, à la lueur blafarde de quelques torches, nous pouvions voir le flot lumineux qui se déversait dans la rue, les bras chargés de toutes sortes de choses. Les femmes surtout étaient les plus "accanite" et elles portaient, avec une force herculéenne, d'énormes récipients de vin.

Le vin coulait par la rue et nous glissions sur des "ceci" jetés sur le trottoir. Des "carabinieri" impuissants assistaient à la scène.

Nous fuyons par Via Andrèa del Castagno.

—Did you see how the carabinieri looked at our valises? They must have thought we were "saccheggiatori".

Enfin, un moment après, nous sommes entre les murs de l'école,

dans la cosy salle à manger où Miss R. nous sert du thé.

Le lendemain, les nouvelles sont effrayantes; Mademoiselle me téléphone de ne pas bouger de l'école. Maman va bien. Comme on peut bien penser, je ne suis pas fâchée de mon emprisonnement forcé.

How nice! Mais les journaux socialistes publient des feuilles avec des paroles terribles: Avanti per il Comunismo! Ora o mai!

Le soir, après souper, nous montons toutes les quatre sur le toit de l'école, sur une petite terrasse qu'il y a en haut. Notre but est de fumer des cigarettes en cachette (chère tourelle, combien de souvenirs tu as pour moi!). Le calme de la nuit d'été est autour de nous pendant que, appuyés ou assis sur le parapet, nous dégustons notre "défendu", et nous laissons errer notre regard sur l'océan de toits qui nous entoure.

C'est très beau. Soudain un bruit sec et saccadé se fait entendre dans le grand silence de la ville sans trafic. Marilice se retourne vivement vers nous:

-Avete sentito?

Le bruit se répète suivi de coups plus forts.

-Tirano!

-Ne sei sicura?

—Sicurissma, nevero Emma? A canto alla nostra casa in campagna vengono ogni estate i soldati a fare le manovre.

-Si, si c'é un combattimento. Sentite!

-Dio mio si avvicina!

-No, no!

-E la rivoluzione!

-Dio mio, lontana da mia mamma.

-Verranno qui?

-Sentite!

Nous écoutons avec horreur les crépitements de la fusillade, les détonations de la mitrailleuse qui traversent la ville d'un bout à l'autre. Puis quatre à quatre, nous dégringolons l'escalier et nous arrivons en coup de vent dans le petit salon.

-Miss P., they are firing!

Pendant qu'on se prépare pour aller se coucher dans la maison sombre — on a peur que des lumières puissent attirer l'attention — un coup de sonnette se fait entendre au "cancellino".

Nos esprits sont si agités que la première pensée de chacune

est: ne pas ouvrir.

Je me souviendrai toujours de nos groupes anxieux aux fenêtres, tâchant de voir dans l'obscurité.

Et ce n'était qu'un inoffensif télégramme.

Je suis restée bloquée pendant plusieurs jours chez Miss P.

Les femmes de chambre de l'école nous tenaient au courant de ce qui se passait au centre.

Elles y allaient sans cesse et revenaient avec des nouvelles du combat des rues, des charges de la cavalerie, des morts, des blessés, et avec leurs tabliers remplis de marchandises recueillies dans les magasins dévastés: blocs de savon, souliers, etc.

Elles avaient acheté des paires de chaussures sur la semelle des

quelles était gravé: 75 lires, pour 15 lires.

Pour des chaussures de 25 lires, elles n'en avaient payé que 51.
—Secondo me non hanno pagato nulla, nous confia Bice.

Ce furent des journées uniques, et quoique si tragiques, elles

nous offraient pourtant des moments de gaîté.

Car même une révolution ne peut pas toujours arrêter les rires de quatre jeunes filles qui vivent ensemble un temps si dense d'agitations. (Penser que seulement une semaine s'était ecoulée depuis Prato!).

Ainsi nous passâmes toute une après-midi à chanter des chansons napolitaines, accompagnées au piano par Bice. Celle-ci nous chanta très comiquement "Come pioveva" tel qu'elle l'avait vu interprété à Naples. Une autre fois on descendait à la cuisine faire et manger du sucre brûlé, ou bien on s'installait au télèphone et on cherchait à se mettre en communication avec les magasins dévastés; on lisait sensationnellement des journaux devant un petit groupe des plus attentifs, on s'attardait le soir dans la chambre de l'une ou de l'autre, et une fois, avec Emma, j'allais jusque chez les B. pendant que Marilice et Bice étaient sorties avec Miss P.

Mais des amis des A. effrayés, veulent qu'elles retournent à l'instant chez leurs parents à Como, et pendant qu'elles font en toute hâte leurs préparatifs pour leur départ précipité, Mademoiselle arri-

ve pour me chercher.

Ainsi se sépare notre groupe.

Miss Penrose avait été charmante avec moi.

Mademoiselle était venue me chercher avec Gianni et la Ciuca, équipage calculé par son humble apparence à dévier les mauvais sentiments de la foule. Que d'aventures à raconter en arrivant à la maison!

On avait fermé toutes les fenêtres du côté de la ville pendant les combats, pour que Maman n'entende rien. A Fiesole aussi des désordres avaient eu lieu. La "fattoria di Maiano" • été complètement "saccheggiata".

C'était le lendemain de mon retour à la maison. La commission des communistes composée de types de la pire espèce, vrais sans culottes ressuscités, passent avec fracas au grand galop de leur "ba-

rroccio", par les routes paisibles de la campagne.

Ils couraient d'une maison à l'autre et ils étaient venus souvent chez nous. Ces hommes ne s'arrêtant pas pour sonner, je peux les voir depuis la terrasse escalader les grilles des villas, les ouvrir de force et ne s'en aller ensuite qu'après avoir chargé leurs charriots aux dépens des paysans désolés.

-Poverini, c'ho anche dell'olio del fattore di Maiano, nous dit

Gigi, toujours "furbo" même dans les extrémités.

Car voici la "Commissione" chez nous.

—Siamo a digiuno, da stamani non si prende che del vino, disent les communistes à l'Amedea qui a été envoyée chez eux.

-Scherzi un po' con loro, Amedea, li prenda alla buona, avait

dit Mademoiselle.

Mais cette fois, ils ne se contentent pas de leur tournée habituelle, ils veulent entrer dans la maison, visiter le garage. Maman, Mademoiselle, et moi, réunies dans le vestibule d'en haut écoutons l'irruption bruyante de la troupe communiste. C'est une impression inoubliable de crainte et d'indignation.

Ils disent qu'ils croient que nous avons de l'huile cachée dans les chambres d'en bas et pendant leurs recherches, en voyant l'auto,

ils s'écrient:

-Questa ci vorreble a noi!

Mais escortés toujours par la très diplomate Amedea, et par la femme de chambre, la bande à moitié ivre, ragagne son "barroccio", non sans avoir requisitionné au malheureux Gigi de l'huile et des poulets et à moi personnellement deux coqs et 9 lapins!

Quels moments!

Puis..., le calme est revenu et tout ce que je viens de raconter n'est plus qu'un bref, intéressant épisode du passé.

> «There comes a mist and a sweeping rain And nothing is ever the same again.»

Ecrit le 19 Juillet 1919.

En chemin de fer, je fais un vœu. Mon Dieu, écoutez-moi. Puissé-je en retournant à Florence n'avoir pas la crainte que j'ai aujourd'hui de devenir poitrinaire! J'écris depuis un bois de pins, pendant que la brise de la mer fait bouger ma feuille. Nous avons en effet quitté La Torrossa depuis une dizaine de jours, et nous sommes venus sur cette belle plage (déjà si pleine de souvenirs) pour la convalescence de Maman, afin que le changement, l'air de la mer et les bains de soleil, lui rendent les forces perdues dans sa longue maladie. Elle a été souffrante pendant deux mois!

La mer est merveilleuse aujourd'hui — toute blanche d'écume, et je repense aux journées passées sur cette plage, à ces journées déjà lointaines et si belles.

Pendant que j'écris, une lettre de Mademoiselle arrive qui nous apprend que les voleurs sont entrés à la Torrossa. Ils ont forcé la grande porte du garage, ils ont emporté les pneus de l'auto et... ma bicyclette, ma belle, splendide bicyclette, toute neuve et si jolie.

On s'imagine mon désespoir! Les voleurs ont dû être effrayés par les chiens, car ils se contentèrent de cela. On a des soupçons

sur les gens de la "Commissione".

La police en a arrêté quatre et cherche encore. Espérons qu'on retrouvera leur butin!

Motrone est bien paisible entre les bois et la mer, loin du monde et de ses troubles.

Maman a voulu à tout prix que j'écrive dehors en respirant le grand air. La feuille est sur mes genoux et je suis assise par terre.

(Les pages qui suivent sont davantage celles d'une memoire que d'un journal, puisqu'elles sont écrites deux ans après les événements).

Oui, Motrone est paisible, dans la beauté de sa nature, mais non pas nos cœurs sur lesquels une grande ombre vient de tomber.

En effet Maman a une très grave rechute de pleurésie et moi... hélas! je l'ai dit plus haut. Oh! que de pleurs j'ai versés depuis lors, que de fois mon cœur était trop lourd de toute la souffrance dont il était rempli. Pauvre petite!

J'étais tellement une enfant.

On me défendait tout. Une gaie troupe de fillettes et de garçons de mon âge s'amusait à Motrone. Et moi mornement étendue derrière mon "ombrellone", je regardais avec des yeux souvent voilés de larmes, leurs jeux de "sbarra", leurs parties de "pattino", leurs bains surtout si séduisants.

La rechute de Maman fut des plus graves. Mais le Seigneur fut

bon et il me garda ma chérie.

Quelles journées sombres! Puis le danger passa et une mono-

tone, très lente, infiniment longue convalescence commença. Des semaines pleines de crainte, d'énervement, d'ennui. Des docteurs venaient régulièrement visiter elle et moi. Maman passait ses journées étendue dans la "pineta".

Moi, j'étais comme une prisonnière, ne devant pas marcher longuement, ne devant pas me mouiller les pieds (quel supplice sur une

plage) ne pouvant pas accepter d'invitations.

Le soir, toute la jeunesse se livrait à des jeux devant l'hôtel (les échos séduisants parvenaient jusqu'à moi). Mais moi, je ne devais pas sortir après le coucher du soleil. Il y a eu quelques journées un peu meilleures. Des visites apportaient de temps en temps un peu de gaîté.

Les journées continuaient monotones. L'été passa. Les gens s'en allèrent. Tommy et ma petite Joy étaient avec nous, ce fut à cette époque que je me liais avec ma petite chienne d'une grande,

profonde affection.

Sa compagnie me devint des plus précieuses, en effet sa présence m'était la plus douce. J'avais aussi un sympathique camarade,

Antonio T., très intelligent gamin de douze ou treize ans.

Maman allait beaucoup mieux, mais elle ne pourrait pas passer l'hiver à Florence. Octobre avançait. Dans Montrone désert, une silhouette très haute, très maigre, très brûlée, vêtue d'une robe à la grecque, sandales aux pieds, invariablement en compagnie de deux fox, courant haletants derrière les moineaux, errait souvent par le rivage solitaire. Je me sentais beaucoup mieux et je me disais: Peutêtre ïrai-je passer l'hiver, comme interne chez Miss P. Elle avait ramené des jeunes d'Angleterre... Un voyage de deux jours à Florence m'enleva tout espoir.

Je suis examinée.

...Je passerai l'hiver à Santa Margherita.

Je suis allée à l'école saluer Miss P. Je revois Bice, ses cheveux ont tellement poussé qu'au lieu de la jolie "zazzera" ondulée avec laquelle je l'avais laissée, elle porte déjà un chignon. Elle s'est bien amusée à Capri. Maggie qui est en train de tant s'amuser à Nice, viendra sous peu... J'aperçois deux anglaises blondes... charmantes. Puis je quitte la chère maison!

Je ne peux même pas rester pour le mariage d'Alma ce qui me fait pleurer. Car A., ma maîtresse depuis que j'avais dix ans, notre amie très aimée et estimée, compagne, témoin de mon existence comme je l'avais été de la sienne, mon Almina si tendrement aimée, voyait enfin son rêve réalisé, ses longues années de fiançailles allaient finir, elle allait s'unir à G. Je m'aperçois que j'ai parlé bien peu de mon A., dans ce récit de ma vie, d'une vie à laquelle elle est si indissolublement liée. Elle n'avait que dix-neuf ans lorsque notre amitié naquit. Moi, j'était tout enfant. Pendant six ans, régulièrement, de deux

à cinq, chaque jour de chaque semaine, la jeune fille et l'enfant étaient ensemble devant des livres et des cahiers.

Peu à peu, l'enfant se transforma en "bakfish". A., fiancée, ploie sous les angoisses de la guerre. Notre affection devient toujours plus tenace. Les longues heures d'étude, de pensée, tissent entre nos deux âmes réservées des liens très forts pour toujours.

Je retournai à Motrone. Nous avions eu la grande joie de l'arrivée de papa. Il venait en mission diplomatique à Londres et pendant que nous partions à Santa Margherita, il passait en Anglete-

rre de brillantes journées.

Ecrit en Novembre 1919.

Il paesaggio di Santa Margherita e magnifico: scogli pintoreschi e bellisimi giardini che scendono di terrazza in terraza fino al mare, sopra il quale se sporgono immensi pini e boschi di Arancio.

Facciamo molte passegiate in carrozze ed in barca.

Je passerai rapidement sur ces cinq mois pas heureux de ma vie. J'étais très déprimée et pour la seconde fois dans mon existence, l'horrible et sombre angoisse se nicha au fond de mon cœur.

Je préfère l'oublier. Quel bonheur de savoir que cela passe. Si jamais cela me reprend, c'est bon à savoir. Depuis cet été, une grande ombre, l'ombre de la maladie pesait sur notre famille. Cette ombre fit du mal à mon âme habituée. au soleil. Je souffris immensément de ces angoisses secrètes: imaginations, scrupules, peurs, Quelle torture!

Les journées s'écoulaient mornement. Je sentais profondément le mal du pays, le désir de La Torrossa. L'ombre pesait lourdement

A cette époque, pour la première fois, je commençai à "blush".

Je devenais rouge à chaque instant à tout propos.

La première fois, par exemple, je devins rouge en parlant de M. et puis je continuais invariablement à devenir rouge chaque fois que son nom était prononcé.

Comme cela me rendait nerveuse!

J'eus la terreur des hommes.

L'année s'acheva tristement. Je m'endormis en pleurant, la nuit du trente et un.

Monotone jour de l'An. L'"Imperial Palace Hôtel" était si froid pour abriter un cœur si plein de nostalgie! La souffrance pesait sur nos trois cœurs... Comme tout était changé!

Pour la première fois, la vie avait revêtu sa robe grise.

Que de fois je m'endormais en sanglotant!

Je prenais des leçons de dessin avec une gentille jeune fille: Signorina D. J'étudiais aussi le piano et un soir (en Janvier) j'étais en train de jouer une valse de Chopin; j'adorais la mélodie et je jouissais en m'entendant, lorsqu'une très jolie jeune dame entra dans le petit salon. Elle habitait l'Impérial et nous nous étions parlé quelques fois à cause des chiens, car elle avait un superbe lévrier et nos deux fox m'accompagnaient toujours. Ce soir là, elle s'approcha du piano, et comme j'arrêtais net ma mauvaise musique, elle dit d'une voix brève: Continuez. Je la regardai et son visage m'effraya. J'obéis, et puis je lui demandai: Come sta suo marito? (Elle et lui avaient été grippés). Come sta suo marito? De nouveau ce regard... Un moment après, j'étais dans ses bras. E morto adesso ed ho paura di stare lassù in camera...

Elle était seule, abandonnée, et nous l'entourâmes de notre mieux. Elle était très intéressante et elle me témoignait une sympathie toute spéciale. Le souvenir de cet instant dans lequel elle s'était ouverte à moi, m'émouvait profondément. Quelques jours après, i'avais moi aussi la grippe espagnole. On me crut en danger de mort. Tout le monde priait pour que Dieu me préserve. Je me souviens vaguement de ces longues semaines de fièvre. Maman, elle aussi, avait une légere influenza, et ce fut Papa qui passa plus d'une de ces horribles nuits assis à mon chevet. Une nuit, on télèphona au Professeur Frugoni et il vint depuis Florence. Puis je sors chancelante de cette terrible grippe. Et les journées passent plus mornes et accablantes que jamais. Parmi les alentours de S. Margherita, le plus joli est sans doute le village de Portofino -vrai endroit de rêve, avec sa péninsule merveilleuse. Voici le printemps et la fin de ma dixseptième année. Son commencement avait été si heureux, mais une grosse peine-la maladie de Maman et la mienne- en avait attristé la plus grande partie. Arrachée de Florence, de mes études, de tout ce qui formait ma vie et mon horizon journalier, je passais pour la première fois, après une enfance et une adolescence si remplies de lecons, un hiver à peu près desœuvré. Une grande inertie s'était emparée de moi. Je ne lisais plus (excepté un volume de Littérature Italienne que j'emportais avec moi). J'avais peur de lire-tout me troublait.

Je passais des après-midi entières sur les roches à regarder la mer.

Alors vint ma fête, et avec elle une grande joie. Avec une quantité de petits, charmants cadeaux, je reçus de Maman et Papa deux feuilles de papier. Sur la première il y avait écrit:

Bon pour un petit cheval de selle, très joli, très élégant, très bien dressé qui t'attendra à la Torrossa à ton retour.

La seconde portait ces lignes:

Bon pour une selle anglaise dernier modèle avec tout son attirail au complet.

Ravissement!... Projets délicieux!

Même les chiens me donnaient des présents! Avec une bouteille de "lavander water", il y avait ces paroles: "Joy alla sua mammina che si profumu valentieri e che force profumera anche lei per andare in salone". Et avec un paquet de rubans ces lignes: "Tommy, alla sorella maggiore che li vuol così poco bene, fa questo dono a proffitto della sorella piccola".

Ce fut un journée de soleil, moralement et matériellement. On partit en voiture pour déjeuner à Portofino Kulm. C'est une montagne merveilleuse, un immense bouquet de verdure jeté dans la mer d'azur et dominant toute la "Riviera di Levante". Nous sommes allés à pied à un Belvedère tout au bout de la péninsule boisée, et s'élevant très haut, à pic, sur la mer qui, là, se brisait sur les rochers. C'était la première excursion que je faisais depuis si longtemps... Et dans la gaieté de ma fête et de cette belle journée de printemps, un voyage fut décidé.

Mars 1920.

Et maintenant, en route pour la Sicile.

Adieu, Santa Margherita. Tandis que notre auto monte en zigzags par la route bordée de fleurs et d'oliviers, nous apercevons à chaque instant plus petites, plus lointaines, tes maisons blanches autour du golfe tout gris dans cette journée brumeuse. Toujours plus petite, toujours plus lointaine, tu disparaîs, enfin, mauvais souvenir de ma vie. Car nous avons gravi le promontoir contre lequel elle se blottit entre la montagne et la mer. Et maintenant, nous redescendons de l'autre côté vers un autre golfe, lui aussi tout bordé de maisons blanches. Notre route ressemble à une grande terrasse, et les fleurs deviennent toujours plus nombreuses. En bas, la mer s'insinue dans d'innombrables golfes gracieux, autour desquels se groupent de petites villes.

Puis, voici Nervi, aux merveilleux parcs, —connue pour abriter les poitrinaires et les fleurs!... A un détour du chemin, nous nous trouvons devant le monument de Quarto: la Gloire faisant de ses

bras une couronne, s'élève au-dessus des héros ressuscités.

Si scopron le tombe Si levano i morti I martiri nostri Son tutti rissorti!

C'est ici que l'âme entière de l'Italie a frémi dans ces journées innoubliables de Mai 1915, qu'aux paroles d'un grand poète le peuple a demandé la guerre.

Puis, ce sont d'immense maisons toutes neuves, toutes pareilles, encore isolées dans des restes de gazons verts, et puis des rues, et presque tout de suite nous nous trouvons dans le centre animé d'une

grande ville.

C'est un samedi que nous arrivons à Gênes. Le bateau qui doit réaliser notre rêve, qui doit nous mener vers l'Île enchantée, a deux jours de retard. Ce n'est donc que mardi que nous reprendrons notre vol vers ce but lointain et merveilleux.

Deux jours à Gênes, de pluie, de dépression morale et de dîners. En effet, des compatriotes venus de Frances pour attendre l'arrivée d'un transatlantique qui leur apporte d'outre mer des parents et des amis, accaparent notre temps.

le suis montée moi aussi dans l'immense bateau arrivant d'Amérique et mon cœur s'est serré en songeant à la tristesse des départs.

à la tristesse d'un départ encore lointain dans le futur...

Mais enfin, ces deux jours de pluie passent et il y a du soleil sur notre chemin quand nous laissons notre hôtel pour nous embarquer. Le port est tout rempli d'émigrants, car notre navire. le "Sicilia" va vers l'Orient. Nous traversons cette foule qui attend assise sur les bagages, le chargement d'innombrables malles, et laissant la terre, Maman, Papa, Mademoiselle, moi, Tommy et Joy, passons sur la passerelle, et arrivons sur notre bateau.

Il est cing heures, mais nous ne partirons pas avant le soir.

En attendant, nous explorons le "Sicilia", un assez grand bateau aux larges ponts et confortables salles et puis nous nous asseyons à l'arrière car on a devant soi un spectacle tout ce qu'il y a de plus intéressant et animé.

Les grandes grues soulèvent lentement des paquets de caisses et de colis et viennent les déposer dans les profondeurs du bateau. Les émigrants, une foule misérable, fatiguée, sale, mais gaie malgré tout, attendent disséminés sur le quai, le moment de s'embarquer.

Ils crient et ils chantent; cependant, il y a bien des visages pâles qui nous font sentir toute une tragédie. Des enfants partout dans cette foule obscure, se pressant aux seins maternels, ou se blotissant l'un contre l'autre autour de pauvres petites malles soigneusement raccommodées avec des plaques de fer blanc ou des morceaux de grosse toile. Tout autour de nous, c'est une forêt de mâts et de cheminées. De grands bateaux élèvent leur masse impossante près de nous, et derrière eux et de tous côtés, il y en a d'autres et d'autres et d'autres encore à perte de vue.

Le soir descend. Les derniers bagages entre lesquels je remarque deux gros colis adressés à Bethléem, sont hissés sur le pont et descendus dans la cale. Et tandis que la foule des émigrants franchit lentement la passerelle, nous descendons dîner dans la belle salle

à manger.

Puis nous sommes retournés sur le pont pour voir le départ. Tandis que nous glissions noblement parmi les grandes ombres des navires, Gênes se révélait à nous en visions lumineuses. Elle scintillait contre le fond bleu des montagnes, de ses mille clartés d'or. Et pendant que nous nous enfonçions toujours davantage dans les ténèbres, la grande ville lumière devenait superbe dans le lointain.

... C'était une nuit bleue de printemps.

Majestueusement dans l'ombre et dans le silence, notre navire marchait, vers la Sicile...

Une nuit passée dans nos mignonnes petites cabines, et puis dans le délicieux réveil en pleine mer, aux sensations d'aventure et de curiosités. Je saute du lit et cours à la petite fenêtre ronde et je vois dans le lointain une côte, une montagne qui s'élève de la mer, toute transparente dans les lumières de l'aube.

C'est l'Ile d'Elbe. Et je pense au héros de mon enfance à qui

on l'avait donnée en échange de l'Europe...

Les flots sont tout tachetés d'écume et je monte sur le pont.

Et là, à demi-couchés dans des sièges très confortables, nous sommes restés toute la journée, avec l'âpre brise de la mer qui jouait dans nos cheveux. Des mouettes suivaient notre bateau el leurs gracieuses formes blanches volaient sans se lasser au-dessus de nos têtes. Au loin, l'Italie s'étendait devant nous. Ce fut d'abord la "Marenna Toscana" que nous avons longée, puis le promontoire Argentara, le Lazio... Mais l'obscurité et le mal de mer reviennent ensemble terminer cette première journée de voyage.

Le lendemain, c'est le golfe de Naples qui nous apparut comme dans une vision de beauté, une vision rose de matin d'avril. La ville magnifique, les montagnes et les îles étaient tout enveloppés dans un voile délicat aux reflets de printemps. Nous entrâmes doucement

dans ce monde diaphane.

Trop vite, la grande baie fut traversée et nous touchâmes terre. Ce jour là fut tout employé à relier connaissance avec Naples, la mélodieuse ville de clarté. Et le soir, debout sur le pont non plus du "Sicilia", mais de la "Città di Trieste", un petit navire poli comme un yacht, nous avons quitté Naples et les ombres noires de Capri et des autres îles, et nous avons senti avec un frisson délicieux que maintenant réellement, nous marchions vers l'inconnu.

Encore une nuit à passer en mer dans l'élégant navire, et puis...

Et puis, le lendemain la Sicile est là; la terre rêvée s'étend devant nous et nous contemplons avec émotion son rivage. Après Gênes la bleue, et Naples la rose, Palermo nous apparaît couleur de perle, d'une blancheur légèrement grisâtre, contre ses montagnes sauvages et nues.

La terre rêvée s'étend devant nous!

Devant nous est tout un monde mystérieux à explorer, des heures d'aventure et d'amiration nous attendent!

... Nous sommes restés neuf jours à Palerme, neuf jours charmants!

Nous habitons la Villa "Igiea", un vieux palais Arabe entouré d'un jardin merveilleux, tout parfumé par les fleurs d'oranger, plein

de grandes palmes et de plantes exotiques.

J'ai passé dans ce jardin des moments de beauté, quand le soleil l'inondait de clarté et rendait éblouissantes les couleurs de ses fleurs et de la mer, quand les grandes ombres tombaient lentement, pendant que des milliers d'oiseaux chantaient dans les arbres, enfin quand la Lune illuminait magiquement ses allées parfumées, et le petit temple grec qui s'élevait sur l'horizon.

Palerme est connue pour ses jardins splendides. Il a été dit d'eux qu'ils sont comme les perles autour du cou d'une belle femme.

Il y en a pour tous le goûts. D'abord, la villa Giulia, avec ses larges allées ensoleillées, ses parterres réguliers, et bien soignés étincelants de couleurs avec la Méditerranée qu'on aperçoit de temps en temps au fond des avenues, artistiquement encadrée dans la verdure.

Puis, tout à côté de l'Orto Botanico, un fouillis fantastique de végétation. Ici, les plantes de tous les climats croissent l'une à côté de l'autre dans un désordre harmonieux—Et quelles plantes!

—Et quelles ombres!

Il y a des coins perdus où l'on se croirait au cœur d'une forêt... J'ai le culte des arbres, et j'aurais pu adorer les baobabs géants de l'Afrique, s'élevant immenses sur les racines qui tombent de leurs branches, racines rigides et épaisses, pareilles aux colonnes d'une cathédrale.

Et après d'interminables forêts d'orangers, et de citronniers de la villa d'Aumale, brillant au soleil avec des lueurs d'or, après la "Favorita", le domaine royal qui s'étend avec ses belles avenues d'ombre et ses champs brûlants, couverts de figues, au pied de l'imposant Monte Pellegrino, il y a de nouveau des petits bijoux de couleur et de feuillage, des voûtes de végétation orientale qui ajoutent de l'éclat à l'éblouissante Palerme comme le "Giardinetto Garibaldi", par exemple.

Et ainsi la terre, cette terre magnifique de la "Conca d'Oro" s'est unie aux hommes pour parer royalement la noble Palerme.

Palerme porte superbement le souvenir de la domination arabe Son peuple, aux grands yeux noirs et farouches, est à la fois, démonstratif, défiant, indolent et rebelle; en resumé: oriental.

Ses rues anciennes, particulièrement celles de l'Albergheria, où tout ce peuple vit, où s'alignent interminablement leurs demeures—de sombres caves hideuses et pittoresques, des antres qui tombent en ruines et qui abritent dans la même chambre la cuisine, autour de laquelle se groupe la famille, l'unique et antique lit, le cheval et

l'âne, et une gravure sainte devant laquelle une lumière brûle éternellement, seule clarté dans ces ténébres.

Ses maisons sont blanches et basses.

Je regrette bien d'avoir interrompu ici ces notes de voyage. Je les reprends juste deux ans plus tard et naturellement elles auront moins de fraîcheur. Mais la Sicile laisse des souvenirs impérissables

Oui, Palerme porte superbement le souvenir de la domination Arabe, et le goût oriental dirigé par les tendances des Normands, l'étincellement de cet Orient, uni à la noblesse du Nord a fait naître tant de beauté que ceux qui entreprennent un pélerinage dans ce coin de perfection emportent des visions inouïes. La Sicile est toute une féerie. Oh! la splendeur de ses églises!

La "Cappella del Palazzo Reale" es un prodige. C'est un de ces endroits si extraordinairement beaux qu'en y pénétrant, on se sent soulevé vers les sommets— ces sommets d'harmonie que notre pensée

essaye en vain d'atteindre.

Un poème de rythmes parfait, un éclat de lumière merveilleux, une gamme de couleurs dorées, une idée de beauté divine, la chapelle est tout cela.

Au "Duomo", vaste et noble, nous nous sommes arrêtés en rêvant devant la tombe de Ruggero. Le passé de la Sicile a été si passionnant, la suite et le contraste des races, des civilisations, si intense, que les souvenirs historiques vous accompagnent sans cesse. Ces souvenirs possèdent à la fois tout le charme d'un roman inouï, tout le grandiose des grands spectacles qui s'offrent aux penseurs.

Le "Duomo de Monreale", est une autre splendeur. Pour y arriver, nous sommes montés à la petite ville, sur la colline, par un chemin bordé d'éclatantes haies de géraniums rouges. Toute la "Conca d'Oro" se déployait sous nous pendant le trajet. Au loin, la mer!

Nous avons erré longtemps dans la grande basilique. Elle ressemble à la "Capella del Palazzo Reale" en plus vaste, en moins recueillie —somptueux joyaux de l'art Arabe—Normand. Pendant que nous nous attardions sous la nef grandiose, une femme agenouillée attira notre attention. Elle priait, tantôt se prosternant en actes de désolation, tantôt levant ses mains jointes avec une ferveur désespérée. Je n'avais jamais vu prier si passionnément. En nous éloignant tristement, nous songions que nous avions surpris, là, un peu de l'âme de la Sicile.

Le cloître de Monreale est une des merveilles de cette lle enchantée — c'est un poème de petites colonnes, toutes différentes, toutes s'unissant dans un même ensemble de symétrie, de clarté.

Nous visitons à fond l'orientale Palermo. Il y a une vieille maison

arabe pleine d'intérêt.

Les musées sont superbes et les quartiers plus modernes de la

ville, l'ample promenade au bord de la mer, la Piazza où se croisent les deux rues principales et qui forment ainsi le cœur de Palerme, sont pleines de cachet et empreintes d'un caractère tout spécial.

Naples, 1.er Mai 1920.

Trouvé dans un livre, cette belle maxime:

Through night — to light Home, sweet home, I long for you.

"Casa mia, casa mia, per piccina che tu sia, tu me simbri una badia".

Naples, 14 Mai 1920.

Demain nous quittons Naples et nous nous mettons en route pour la maison. Quelle joie! Combien je l'ai désirée pendant ces dix longs mois, notre maison si belle, le champ que j'aime tant, les bois

et les rochers et la poésie de notre colline.

Combien de fois j'ai soupiré après la douce existence que j'y menais, après mes bêtes, mes livres, mon école, mes compagnes... Et tout cela semblait si loin parfois dans ces mornes journées de convalescence, dans ces longs, longs mois de peine, qui se sont si lentement écoulés. Cela semblait si loin, comme quelque chose qui était irrévocablement passé. Mais, oh, mon Dieu! je crois que vous m'avez écoutée, je crois que vous avez écarté de moi l'ombre affreuse de la maladie. Et c'est avec des larmes de reconnaissance que j'écris ces lignes...

En route vers la maison! Le train nous emporte à Rome. Mais, à mi-chemin, il s'arrête car il y a eu un déraillement. La ligne est barrée, et tous les voyageurs sont invités à descendre au plus vite. A cinq minutes de marche, au delà de la scène du désastre, un autre train les attend pour le porter à destination. Nous sommes en rase campagne. Pour qu'on puisse apprécier notre situation, il faut savoir que Maman et Mademoiselle ayant déclaré que des grands bagages seraient encombrants en Sicile, nous n'avions emporté que des valises, et que celles-ci avaient augmenté à mesure que nous achetions des curiosités siciliennes et qu'elles formaient maintenant le doux total de quatorze colis.

Ajoutons à cette circonstance, le fait que nous sommes en compagnie de deux chiens, qu'aucun "fachino" n'est là, et que c'est au voyageur de se hâter. Je porte la grande boîte à chapeaux, un paquet plus petit et les deux chiens tirent sur leur laisse à me disloquer le bras. Voici le tableau.

Et ce n'est pas là la fin de nos mésaventures. Lorsque le train "surbondé" dans lequel ont trouvé place les six membres de notre

famille (grâcé à force "spitoni" à l'italienne et à la non moins italienne "cortesia") et les quatorze colis (grâce à des billets de banque) lorsque ce train, dis-je, arrive à Rome, une surprise un peu drôle nous attend. En effet la capitale, elle aussi, est "surbondée", car la canonisation de Jeanne d'Arc va avoir lieu. Notre famille et nos bagages se partagent deux fiacres, et une tournée mémorable commence alors à travers la ville éternelle. (J'ai du plaisir à la revoir car je l'aime beaucoup). Nous allons d'hôtel en hôtel, de pension en pension... Partout la même réponse: tout est au complet. Nous ne voulons pas déranger les Villegas et nous cherchons enfin asile dans des chambres louées par une veuve. Ces chambres sont d'une propreté douteuse, mais enfin il n'y a rien à faire et Papa prend possession pour une nuit d'un "salotino" aux murs chargés de peintures, tandis que Maman, Mademoiselle et moi, et les deux chiens, se partagent une autre pièce.

Un jour passé à Rome, une autre nuit, et voici enfin le matin

heureux. Je suis dans le train qui me mène à Florence...

Publierai-je jamais mon émotion en revoyant les champs argentés, les grands cyprès noirs. Les noms des petites gares devenaient de plus en plus familiers et me faisaient rêver. Voici Florence et —

au sortir de la gare-la finesse de "S. Maria Novella!".

Oh! mon Dieu, que la vie peut être belle par instants... Oh! ce que j'en avais rêvé, de ma Florence, de mon home, pendant ces mois froids de tristesse... Que de nostalgie désolée!... mais maintenant est-ce un songe, est-ce le bonheur? Nous montons en voiture et à San Gervasio, quelque chose de très fort m'empoigna le cœur. Je revenais après dix mois, dix longs mois, —c'est énorme à mon âge— je revenais... et chaque pré, chaque arbre de ces lieux désirés, répétaient un doux mot. Puis la Torrossa apparut, disparut, reparut encore aux détours du chemin. Oh! que je sentis profondément ce long retour vers la maison, dans le soir embaumé de Mai! J'aimais sa lenteur car elle donnait quelque chose de solennel à la vision de notre nid qui nous attendait dans la solitude de la campagne, dans la grande beauté des ombres du printemps.

FIN DU TROISIÈME CAHIER

QUACRIÈME (ABIER



HIFFON est morte. Pendant notre absence une pneumonie foudroyante l'emportait après deux jours de maladie. Elle n'avait pas quatre ans...

Oh! mon petit Chiffon, combien tu me manques, dans cette maison où tout me parle de toi. Ma petite amie tant aimée, adorable de beauté, et d'intelligence,

je pleure en vain tes caresses; ton petit miaulement si doux s'est tu à tout jamais.

Je sanglote en vain le soir, lorsque le vide que tu as laissé m'étreint le cœur. Ton petit être rare portait en lui ce que nous racontent les pétales de fleurs et les rayons de lune. Délicat, mystérieux, sa finesse possédait aussi une parcelle d'infini: la tendresse.

Je sanglote en vain.

Ton berceau est vide et ton corps repose sous la pâleur argentée d'un olivier. Dors, ma petite chatte, dors dans la grande paix, dans la grande lumière dont un reflet arrive certainement aux humbles petites âmes qui donnent tant.

Dors, mon Chiffon. Je reverrai toujours parmi les souvenirs dorés de mon adolescence, ta petite ombre grise, tes grands yeux profonds.

Hélas, Pif manque aussi. Lorsque j'avais dix ans, je l'avais recueilli, chaton abandonné et malade. Il avait tout d'abord, dans sa première jeunesse, habité l'Ermitage, au fond du jardin du Villino où tous les jours je lui portais son lait, puis il s'insinua dans la cuisine qui devint désormais son "chez-lui". Mon pauvre cher Pif! Il n'était

pas beau sous sa robe tachetée de gris et de blanc, c'était un vrai chat de gouttière, mais il avait une bonne grosse tête et un regard honnête, exagérant l'étonnement. Il avait aussi une voix cassée mais très forte et ce regard et ces miaulements lui donnaient un air ridicule.

Pif fut un héros. L'instinct du chat et l'amour pour ses maîtres livrèrent en lui un combat violent et la noble affection triompha. Y a-t-il beaucoup de ses semblables, même de nos semblables, sont-ils

tellement nombreux, qui en auraient fait autant?

Voici comment les choses se passèrent. Notre déménagement fut le drame de sa vie. Les chats sont avant tout attachés à la maison d'une manière passionnée, et c'est avec terreur que Pif dut voir le chaos dans lequel le Villino était jeté, et tous ces chers meubles emportés et des étrangers parcourant bruyamment les lieux sacrés.

Puis il fut enfermé dans un panier et mis dans le dernier fourgon

de meubles.

C'est ainsi qu' il nous arriva à la Torrossa. Nous ouvrîmes son panier dans le garage. Il était terrifié. Maman avait eu l'intention de le laisser à la via Faentina, jusqu'à ce que nous soyons plus installés à la Torrossa. En effet la maison est encore envahie d'ouvriers, beaucoup de portes manquent (même la grande porte d'entrée!) Il y a un va et vient continuel et ce chat nous arrive dans un état de terreur... Maman décide, à mon grand souci, de le renvoyer au Villino pour le moment. Nous lui donnons à manger, puis avec mille caresses, nous le remettons dans son panier, dans le garage clos, puis nous mettons le panier dans le fourgon qui redescend.

Qu'on s'imagine mon désespoir lorsque j'apprends le lendemain qu'à la Douane de San Domenico on a voulu ouvrir le panier, et que

ces imbéciles d'hommes on laissé échapper le chat effaré.

Pif est perdu. Désolés, nous donnons son signalement dans toute la contrée. Comment retournerait-il même au Villino puisqu'il était enfermé dans un panier et dans un fourgon pendant son premier

trajet? Rien: Plus d'espoir.

Un dimanche soir nous étions au "Regresso". Il faisait déjà sombre, la nuit allait venir. Soudain, j'entendis au loin un son, un miaulement reconnaissable entre des millions de miaulements. C'était bien la voix tant désirée. Anxieuses nous appelons: Pif! Pif! cette voix se rapproche à travers les champs, vient vers nous... Est-ce un prodige? Bientôt je tiens entre mes bras un corps de chat et à la lumière indécise du crépuscule, nous reconnaissons le gros visage blanc, les yeux honnêtes!

C'est à n'y pas croire, mais voilà ce qui s'était passé.

Délivré de sa prison, effrayé par les hommes, il s'était enfui à San Domenico. Mais au lieu de prendre le chemin du Villino, que son instinct de chat aurait pu lui enseigner, il avait préféré rebrousser chemin, remonter vers la Torrossa où il avait vu ses maîtres. Ce qui

fait que cet acte de noblesse tient vraiment du merveilleux, c'est que ce pauvre chat n'avait été qu'un instant à la nouvelle maison, qu'il y avait été amené et remporté dans un panier fermé. Mais il y avait vu ses maîtres. Il avait mis tout son instinct au service de son dévouement et pendant des jours et des nuits, il avait cherché notre chemin et s'était rapproché de nous à travers les champs. Oui, Pif était un humble mais vrai héros.

Il s'installa désormais à la Torrossa, se contentant d'une unique

visite au lieu de sa jeunesse.

Sa vie se simplifie. Il n'y a plus qu'une porte au lieu de quatre

à se faire ouvrir pour passer du jardin à la cuisine.

En hiver, il est très gras, son poil reluit, et il est presque beau. En été, il devient terriblement maigre, son nez pâlit et le défigure. Pif est le grand ami de Baby. Au Villino ils passaient des journées entières blottis ensemble, près de la grande "stufa" du vestibule.

A la Torrossa, la vie de Pif est partagée entre de longs, bons sommes sur la tablette inférieure de la table de cuisine ou dans les rayons de soleil, et des grandes courses nocturnes pleines d'aventures à en juger d'après les nombreuses blessures et égratignures qu'il rapporte.

Ainsi s'écoulèrent des années.

Hélas, pendant notre absence, il avait beaucoup vieilli.

Un jour, il ne revint plus d'une de ses excursions. Comment savoir la vérité? S'est-il éloigné pour mourir. Ou a-t-il été massacré par quelque brute de paysan auquel il allait parfois voler des poussins? J'espère qu'un coup de fusil aura terminé son existence; je n'ose pas penser longtemps sur sa fin mystérieuse; des suppositions trop affreuses me viennent.

La vie de mon brave chat Pif s'est-elle aussi éteinte?

Hélas, honnête compagnon de presque huit ans, adieu, adieu pour toujours.

Je passai par des mois d'étourdissement heureux. Plus que jamais peut-être, la campagne de notre colline berça mon âme de ses charmes si doux. Je passais des journées entières dans les champs.

Je n'étais jamais lasse de parcourir notre "podere". J'errais sans cesse du Poggio à l'Orto, des Colonne al Bosco del Papanti, nouvellement acquis par nous. Je retournais vingt fois sur mes pas, je prenais tous les "viottolini" autour du "cisternone", m'arrêtant devant un buisson, un rocher, m'unissant toujours davantage à la nature. Je ne pensais pas. Toute pensée profonde me faisait souffrir. Mais un arbre dans la brise, la senteur chaude des champs et des bois, d'une profondeur mystérieuse de verdure, me disaient des choses bien plus belles et meilleures que toutes les pensées du monde.

J'étais heureuse dans ces longues randonnées solitaires... Oh!

si heureuse... du bonheur des enfants et des plantes et des bêtes, et des insectes qui jouissaient du soleil, du grand ciel bleu dans le

merveilleux printemps.

J'étais invariablement suivie par Joy, me devenant toujours plus chère. Souvent, quelque autre chien se joignait à moi, ou bien des enfants de notre paysan (la Maria était ma préférée). J'aimais bien ces compagnies, les seules appréciables. Les enfants, les animaux, la campagne, n'est-ce pas toute une harmonie?

Et les soirs, — les grands soirs de printemps!

J'avais adopté une chanson napolitaine et je me chantais:

Torrossa mia
Lontana a te
Quanta malinconia
Si va lontano
Cercar fortuna
Ma quando spunta luna
Lontan da Fiesole
Non si puo stare.

Après une journée de flânerie, je montais sur la meule de foin de l'"Aia". La Joy et la Maria venaient se nicher près de moi. Les grillons chantaient à tue-tête, les lucioles voletaient dans les champs; au loin, Florence étendait ses lumières. Couchées dans le foin, nous regardions l'immensité du ciel étoilé.

Quel bonheur de revoir tous les amis. Quant à mon école, oh! avec quelle joie émotionnée je la revois après si longtemps! Tout le monde m'aimait là, et quoique je n'aie pas encore permission hélas, d'y retourner comme élève, j'y fais de fréquentes visites et

je la considère comme mon cercle, mon club.

Miss Penrose est charmante avec moi, toujours gaie et sympathique. Miss R., aussi exprime du plaisir à me revoir, mais naturellement ajoute à ses compliments: "You look a little older too and oh! what a pity your hair has grown so dark!" Mme. A. qui fut si bonne avec moi, a quitté Florence pour achever sa vie en Afrique du Sud, près de son fils.

Je retrouve Maggie, ma très chère Maggie, à laquelle me lie une amitié toujours plus solide. Bice, hélas! vient de partir pour l'Angleterre, mais il y a toute une petite foule de nouvelles internes.

Janie, à laquelle j'avais été présentée dans ma trop rapide visite de l'automne dernier, est une anglaise de dix-neuf ans, blonde aux yeux bleus, avec un petit nez retroussé et un sourire charmant. Elle est jolie comme tout, je la trouve idéale.

De nouveau, les dimanches de la Torrossa sont pleins de gaieté. Maman est complètement rétablie, et après les interminables mois d'anxiété, de petites fièvres, de craintes de rechutes, quel soulagement! L'école fit un "moon-light pic-nic" et, naturellement, vint me chercher. Je les guidai à travers le "podere" vers la "Bella Cave" et une belle soirée s'ensuivit qui me rappela tendrement cette merveilleuse nuit de l'année passée. Miss P. était au lit et son entrain nous manqua. Mais quelle joie dans la vision de la "Bella Cave" au clair de lune et dans la compagnie de Maggie et Jannie, en cette heure, en ce lieu!

Entre les tableaux vivants, il y a eu celui-ci:

Immobile sur un bloc de pierre dans ma robe grecque, je représentais la statue. Jannie comme Pygmalion me sculptait et s'amourachait de moi et tombait à genoux devant mon piédestal. Tout doucement la statue s'animait et nous finissions en nous embrassant.

Maman est à Casciana pour faire une cure.

Je donne de gentils petits dîners. Un dimanche soir, Maggie, Jannie et Fritz restèrent après le départ des visites et nous eûmes une gaie petite "dinner-party". Fritz a dix-sept ans maintenant, c'est un grand garçon fort et bien bâti et il est champion du tennis-club de Florence, "such a niche boy" une fois sa timidité surmontée, et devenu un grand danseur.

Ce fut un merry evening, car après dîner nous montâmes au "Poggio". "Well this is a nice way to spend the fourth of July with four charming girls!", dit Fritz. Pauvre Fritz, nous le traitons toujours en baby. Nous nous asseyons tous les cinq sous les oliviers du Poggio et pendant longtemps ce ne sont que des rires. On raconte areepy ghost-stories, on formule "wild wishes", on fait le gossipgame, puis on descend sur l"Aia" et nous dansons au son de nos voix.

Hélas, c'est la toute dernière fois que nous nous trouvons ensemble, car Jannie part pour l'Angleterre sans espoir de proche retour. Maggie va passer les vacances à Marina de Pisa, et Fritz part pour cinq ans en Amérique pour étudier.

-Why Fritz, you'll be twenty-two when you come back. How

perfectly awful! What old things we'll all be.

Ainsi, avec une note de tristesse, se termina cette charmante soirée.

Bologne, 21 Juillet.

Ce matin, nous avons quitté mon cher petit nid blotti dans son riant "podere" entre les champs argentés d'oliviers et les bois ombrageux des cyprès et de lecci et en disant adieu au petit groupe de paysans et de nos fidèles serviteurs, nous avons pris notre course vers les Apennins.

D'abord nous parcourons la route si charmante qui s'étend derrière Fiesole et qui a pour moi de si doux et inoubliables souvenirs.

Et tandis que je repensais à nos pics-nics de ce radieux printemps

de l'année passée, car chaque détour du chemin me parlait de ces heures heureuses, je regardais, à travers la verte vallée du Mignone, Florence toujours plus lointaine que l'on apercevait de temps en temps entre Fiesole et le Cupolino. Et j'avais les yeux pleins de larmes. Mais nous quittâmes ces lieux que j'aime tant et à partir de Pratolino, nous nous élançâmes dans le Mugello. Nous l'avons traversé par la vallée magnifique. Je jouissais intensément car le Mugello a été la terre promise de mon enfance et plus tard en lisant et relisant encore les contes de Fucini, je me suis imprégnée profondément de la poésie de la campagne Toscane.

Puis, de nouveau en route. La plaine est traversée, le terrain est de plus en plus accidenté, et bientôt nous commençons l'ascension.

Je n'oublierai jamais la première impression de grandeur

reçue en m'enfonçant dans les Alpes.

Enfin, on arrive à notre but, Gressoney, un délicieux petit village alpestre, entre les grands pâturages, les bois de sapins, et les glaciers du Mont Rosa, que l'on aperçoit tout au fond de la vallée étroite. On est à 1.391 mètres d'altitude.

Gressoney, le 22 Août 1920.

Un château s'élève dans una forêt épaisse et domine toute la vallée si riante et si verte. Et ce château abrite chaque été une Reine qui vient rêver dans la paix silencieuse de ces lieux, une Reine aux cheveux blancs, au sourire enchanteur, la Reine Marguerite.

Nous la voyons très souvent. Chaque dimanche elle vient à la messe du village. Le curé l'attend à la porte de l'Eglise et lui passe l'eau bénite. Elle entre et s'agenouille devant l'autel. La musique est merveilleuse, et tandis que l'orgue et le violon remplissent la petite église, implorant et glorifiant le Seigneur, je ne peux détacher mes regards de cette si frêle figure de femme en prière — majesté humaine prosternée devant la majesté divine.

Lorsqu'elle sort, elle est saluée par le triple hurrah des enfants de la "Colonia Alpina" et tout de suite une grande foule l'entoure. Et elle donne une espèce d'audience dans cette place de campagne, chose unique dans les habitudes de la Cour, et coutume qu'on ne

retrouve que dans ce petit village perdu de Gressoney.

Aujourd'hui je lui fus présentée. Je lui baisai, en m'inclinant profondément, ses mains tristes et blanches de reine. En me regardant avec son célèbre sourire merveilleusement charmeur, elle me parla. Elle me demanda d'abord en anglais si je parlais cette langue, ayant su que Papa avait une mission à Londres, puis continua en italien et finit en français en me disant que Fiesole était un si bel endroit pour vivre, et elle me parla, me parla.

Dans cette place pleine de soleil et de monde, dites par une reine qui, depuis mon enfance m'avait été idéalisée par Maman et qui me fascinait maintenant avec sa beauté et son charme, ses paroles ne pouvaient faire moins que de m'enthousiasmer.

Je ne me rappelle pas du tout ce qu'elle me dit, comme il arrive toujours des choses émouvantes dont on désire le plus garder les détails, mais la Reine, sa présence, son regard, sa voix, sont des sou-

venirs qui resteront vivants en moi, toujours...

L'entrevue finie, je cours prendre ma place entre la foule de photographes, et tandis que la reine avance suivie de ses dames d'honneur et du maître de cérémonies, et de toute cette foule de baigneurs et paysans endimanchés, une vingtaine d'appareils se braquent sur elle por saisir un geste, une attitude de la Reine tant aimée. Elle passe et gagne son auto. La foule pittoresque, entre laquelle se détache le typique et gracieux habit rouge des femmes de cette vallée, la suit longtemps des yeux avant de se disperser, tandis que l'auto royale court rapide par la route de campagne vers le château dans la forêt épaisse où, dans la paix silencieuse des ces lieux, la Reine Mère vient rêver des temps qui ne sont plus.

Ce fut à Gressoney que j'appris que la Kitty était morte.

Les animaux qui ont partagé mon enfance sont plus que des bêtes pour moi, se sont des compagnons, des amis liés indissolublement au parfum et aux lumières de ces belles années, de ces beaux souvenirs.

Et la Kitty m'était chère entre les chères. Réservée, un peu sèche, loyale et forte, elle était bien la fille d'Albion dont elle portait

toute la noble beauté. Nous l'appelions parfois: Lady Kitty.

Bien qu'elle fût la chienne de Maman, mon affection lui appartint dès le moment où je la vis pour la première fois: puppy exquis dans sa blancheur, sur le carré vert du lawn des Harley House à Brighton. A cette époque si émotionnante, nous allions toutes deux chaque matin acheter les journaux pour la famille, à Brighton d'abord, puis dans Cookham délicieux. Je me souviens encore du jour où je revins indignée en m'écriant: "La cathédrale de Reims a été brûlée". Et depuis lors étroitement liée à notre existence, elle fut un membre de notre famille.

Courmayeur, le 14 Septembre 1920.

Je suis enthousiasmée par la beauté infinie des lieux que nous avons connus dernièrement. Le 8 Septembre, par une après-midi, d'azur, nous avons quitté la Cité d'Aoste entourée de ses montagnes magnifiques, et nous avons commencé avec notre auto l'ascension du Grand St. Bernard.

La route nous mena d'abord par de riants coteaux couverts de champs et de prés entre lesquels se groupent de gracieux petits vi-

llages, pour ensuite s'élancer audacieusement vers les régions grandioses des forêts et des pâturages. La beauté intense de ces lieux sauvages m'allait jusqu'au cœur. A chaque détour de la route je m'approchais davantage du mystère, de la majesté immense de la nature qui, dans le grand silence et dans la solitude, semblait me parler de plus près. Encore quelques petits hameaux alpestres, humblement nichés dans un repli de la montagne, aux maisonnettes grises et très basses, encore quelques maigres sapins battus par les vents, encore quelques cabanes de bergers, dernières habitations humaines. Et puis, rien que l'immense étendue de rochers et le désert doré de mousse et de lichens, plus rien que les cimes.

Et je sentais que je surprenais les secrets de la montagne dans ses hauteurs les plus mystèrieuses et sauvages. Partout, à perte de

vue, rien que les cimes.

Et nous montions toujours plus haut, par des vallons humides des sources qui y naissent, auprès de rochers gigantesques se dressant vers le ciel, ou retombant en écroulement fantastique le long des pentes: la montagne se révélait à nous... nous allions atteindre son sommet, lorsque nous aperçumes soudain auprès d'un petit lac, l'hospice du St. Bernard. C'est presque avec étonnement que l'on voit tout à coup ce grand bâtiment gris se dressant sur les crêtes de la montagne, dans la solitude intense des alentours. Des voix, des aboiements, et la vie vous enveloppe de toutes parts, et on descend de la sorte d'extase d'admiration dans laquelle on était plongé.

Mais cette vie est toute caractéristique, toute pleine à la fois d'isolement et de monde. En pénétrant dans la maison, hospitalière, on repense aux contes de notre enfance (qui nous faisaient frémir l'hiver au coin du feu), de ces pauvres voyageurs égarés dans la tourmente, luttant contre la neige et les rafales. Souvent lorsqu' ils s'évanouissaient de froid et de fatigue, dans la montagne effrayante, quand ils étaient refoulés par les avalanches, les prêtres de l'hospice avec leurs chiens célèbres, les retrouvaient engloutis dans la neige, et les portaient ici, dans les salles paisibles que nous parcourons, et dans lesquelles s'est déroulée tant de fois la scène poignante du retour à la vie. Car l'hiver approche vite dans ces hauteurs. Encore maintenant des ouvriers en quête de travail passent tous le mois par le St. Bernard. Aujourd'hui c'était une claire journée d'été, la plus belle de la saison, nous affirma-t-on; mais le plus souvent le temps est sombre et menaçant. La grande route admirablement construite qui nous mena tantôt jusqu'à ces sommets que l'on dirait inaccessibles, devient sous la neige une piste vague, une trace confuse.

Alors, au milieu des horreurs de la montagne, l'hospice est là qui veille.

Après avoir visité l'édifice, nous nous attardons un instant

dans une grande salle remplie de monde en train d'écrire des cartes postales, pour envoyer un souvenir à leurs amis lointains. Et puis, nous descendons voir les chiens.

Nous en avions déjà aperçu plusieurs dans les corridors. Un héros canin, victime du devoir est là empaillé dans le grand vestibule. Un pére appelle. Flora! Jupiter! Turc!, et bientôt devant la porte de l'hospice sept immenses bêtes s'ébattent tumultuesement. Il y a deux petits de deux mois à ce qu'il paraît, — nous allons les voir. Imprudentes! Un moment plus tard, nous nous trouvons dans une écurie sombre, chacune de nous ayant dans ses bras un énorme bébé St. Bernard, et dans son cœur un conflit violent. Maman est la première à se rendre: En la Torrossa un perro grande es de estricta necesidad!

Ils sont mous et patauds avec des grandes têtes graves. Cependant, après maintes discussions avec le Père on part sans se décider car, en authentiques St. Bernard, ils ont le poil ras, la fourrure épaisse n'étant donnée qu'à la race légèrement croisée. A cause de cela ils sont moins beaux, puis ils souffrent de la chaleur. Pourtant plus tard à Aoste, nous pensions encore à eux, quand nous avons su qu'aucun chien St. Bernard ne peut vivre dans les climats chauds si chaque été, on ne l'amène pas deux mois au moins en haute montagne. Hélas, la villégiature du chien de garde offrirait d'insurmontables inconvénients, étant donné qu'elle serait anxieusement attendue par tous les voleurs des alentours.

Nous nous trouvons en territoire suisse, aussi, avant de retourner en Italie, nous descendons par l'autre versant du Grand St.

Bernard, vers la belle Helvétie qui s'étend à nos pieds.

Après douze kilomètres d'une solitude solennelle et farouche, nous sommes arrivés dans la vallée charmante couverte de vastes bois de sapins et de pâturages très verts. Un village se trouve là, auprès d'un gai petit fleuve: Bourg St. Pierre. C'est ici qu'en 1800, Napoléon s'arrêta quelques heures avec son armée, avant de gravir les âpres pentes du grand St. Bernard. Nous sommes entrés dans la petite auberge nommée "Au déjeuner de Napoléon" et nous avons visité la chambre où il avait mangé, son fauteuil, sa table. Au dessus de la table étaient suspendus les portraits de l'hôte et de l'hôtesse qui l'avaient servi. Leur petite fille, une vieille femme à son tour, nous montrait ces reliques avec fierté. Elle ressemblait tellement à sa grand mère, et tout avait dû si peu changer dans cette vallée perdue et dans cette petite auberge, qu'on pouvait rêver de se trouver encore au temps du Premier Consul.

Ensuite en disant adieu à Bourg St. Pierre, située d'une façon si charmante contre la formidable paroi alpestre, nous sommes

retournés vers l'Italie.

Nous remontions vers le pas du grand St. Bernard, là haut,

à 2450 mètres; c'était saisissant de penser aux innombrables armées qui étaient allées vers ces paysages, ivres d'espoir et de conquête. Devant eux s'élevaient les terribles escarpements de la montagne. Au delá, il y avait un pays merveilleux qui allait leur appartenir. Depuis les temps les plus reculés de notre Histoire, des peuples envahisseurs avait passé par ici. Emportant avec eux leurs traditions, leurs races, ils allaient laisser des traces profondes dans l'Histoire, et dans l'évolution de la pensée et de l'art.

Notre route, qui suivait de près l'ancienne muletière (jusqu'il y a peu de temps le seul chemin qui menait au Grand St. Bernard) nous ramena devant l'hospice. Les gens qui viennent en auto n'ont plus le droit d'y dormir. Pourtant un léger détraquement du moteur nous aurait presque donné la sensation d'une nuit de haute montagne. Mais tout s'arrange, nous quittons l'hospice, et pas longtemps après, l'auto franchit la frontière et nous roulons sur le sol italien.

Le jour mourait. La lumière limpide de la haute montagne donnait place à une pénombre mystérieuse. Un frisson semblait courir sur les coteaux que la grande nuit allait bientôt recouvrir de ses ténèbres. Nous, tout seuls, étions témoins de la nature dans notre fuite silencieuse à travers la montagne. Pour nous seuls, ce beau jour s'achevait dans un soir solennel et immense, pour nous seuls les vallons et les rochers se couvraient peu à peu d'ombre et d'inconnu.

Et il me semblait presque, comme si je n'avais pas le droit de voir ces choses, pauvre petite être humain, comme si je n'avais, pas le droit d'entendre l'hymne puissant qui surgissait à cette heure entre

la montagne et le ciel - entre la nature et l'infini.

Notre prochaine étape nous porta dans un paysage différent. Nous traversâmes d'abord le vallon ample et très cultivé, au milieu duquel s'étend Aoste. C'était de nouveau une de ces journées ensoleillées et l'heure matinale parait de teintes merveilleuses les versants des grandes montagnes. Tout le long de notre parcours, se dressaient de grands châteaux forts, vestiges du Moyen Age, farouches et sévères dans leur délaissement. Au milieu du grand poème plein de sérénité que nous chantait toute la nature, ils nous contaient une histoire humaine et dramatique.

Une à une, leurs masses rudes et orgueilleuses surgissaient défiantes sur leur petite colline auprès des montagnes majestueuses, dont les vastes profils se détachaient magnifiquement sur le ciel. Et nous courions, rapides comme le vent, par la vallée fertile...

Soudain les montagnes se rapprochèrent et nous entrâmes dans la merveilleuse vallée de Courmayeur. Celle-ci est une des plus rian-

tes, des plus pittoresques, que l'on puisse rêver.

A un détour de notre route qui nous menait par des sites pleins de poésie, nous aperçûmes soudain la masse gigantesque du Mont Blanc. Immense, puissant, il s'élève au dessus des Alpes avec la noblesse d'une majesté. Il se dresse entre la terre et le ciel en paroi colossale, splendide de rochers et de glaciers, sans écraser cependant par sa grandiosité le charme suave de la vallée. Au contraire. Les neiges éternelles font paraître le vert des pâturages, plus frais, plus tendre. Les jolis villages épars entre les arbres se détachent comme des tableaux contre l'éclat du fond. Il n'y a rien de désolé ni de farouche ici. Courmayeur rit dans l'étincellement de sa végétation et de ses neiges.

Une autre de ces matinées divines nous vit partir d'ici pour

gravir les sommets du Petit St. Bernard.

C'était pleins d'une joyeuse impatience que nous descendîmes par l'ample bassin qui entoure Courmayeur, pour pénétrer à partir de Pré Saint Didier dans une gorge étroite et tortueuse. Notre route longeait l'Orrido, un gouffre effrayant, descendant à pic vers des profondeurs énormes et qui évoque l'enfer Dantesque par sa beauté tragique, puis le chemin accidenté dans l'ascension rapide nous menait tantôt sous des tunnels — creusés dans des grands rochers ou sous des lits de torrents, — tantôt il contournait en amples et gracieuses boucles les promontoires escarpés qui s'élevaient devant nous. Ainsi nous arrivâmes dans la vallée de la Thuile, mélodieuse et embaumée de bois de sapins; des troupeaux paissaient sur les versants des montagnes.

Il y a la douane italienne.

-Hanno aparecchi fotografici?, nous demande un douanier,

—Si.

-Bisogna consegnarli allora.

Nous nous donnons un coup d'œil rapide.

-Eccolo, dis-je, en passant mon Vest Pocket Kodak.

Et nous partons triomphantes avec l'appareil de Maman, qui par bonheur, se trouvait caché, sans avoir dit une seule parole men-

songère.

Sous peu maintenant, nous nous trouvons dans les solitudes grandioses de la haute montagne et dans un décor rappelant les alentours du Grand Saint Bernard. C'est de nouveau la nudité prenante des régions très élevées, les délices de l'air subtil, enivrant. Nous passons près d'un petit lac sombre dans son décor de rochers, et nous le photographions. Puis voici un cercle de pierres, un menhir à ce qu'il paraît, étrange œuvre humaine qui, depuis les temps obscurs, inconnus de notre humanité, contemple la nature dans ses manifestations les plus sauvages!

Et nous voici à l'hospice et à la frontière. Devant nous s'élève la grande maison si seule sur le sommet de la montagne. Au delà,

à perte de vue, s'étend la France.

Nous avons déjeuné à l'hospice dans une grande salle ressemblant à un réfectoire. Quelques heures plus tard, nous passions la frontière, et nous descendions vers ma Patrie "spirituelle". C'est par ce nom que j'aime appeler le beau pays où je vis le jour et qui me tient attachée à lui par des liens mystérieux et très forts.

Des fortifications avec des canons braqués sur la terre étrangère, veillent sur les hauteurs. La route suivant la cime ressemble à une merveilleuse terrasse. Et soudain deux vallées de France, se révélaient à nous dans toute l'éblouissante beauté de cette journée lumineuse. Assises sur le bord de la route, nous contemplions émerveillées le panorama qui s'étendait à nos pieds. Les deux vallées, entourées jusqu'à l'horizon par d'innombrables chaînes de montagnes, nous offraient un inoubliable spectacle de beauté. Ce fut à regret que nous nous arrachâmes de cette vue, mais les grands nuages commençaient lentement à descendre.

Ainsi nous dûmes reprendre le chemin du retour, emportant pour toujours des souvenirs merveilleux de notre excursion au Pe-

tit St. Bernard.

De Courmayeur nous sommes allés dans la vallée de Cogne. C'est le plus solitaire, le plus sauvage de tous les recoins de la Val d'Aosta. En effet, jusqu'à maintenant, elle n'était accessible qu' aux piétons, mais une route superbe vient d'être construite par l'Ansaldo et nous en profitons pour nous élancer avec l'auto dans ces régions presque inconnues. Par cette route solitaire, plus boisée qu'ailleurs, suivant de près le cours d'un torrent de montagne qui murmure entre les rochers, nous sommes arrivés au village de Cogne. On sent bien que ces maisonnettes, ce peuple, ont été jusqu'à maintenant isolés parmi les montagnes. L'expression des visages, des costumes anciens très artistiques, vous font penser que l'on se retrouve dans un de ces endroits qui existaient, quand nous étions petits, dans notre imagination, "ueber den sieben Bergen", et l'on ne serait pas surpris de rencontrer au coucher du soleil, un des petits génies de la montagne. Et cette vieille qui avance dans la pénombre, courbée sous un immense fagot,-est-ce une sorcière?

Hélas, c'est aussi le crépuscule de tout ce petit monde car des grandes constructions surgissent déjà dans le domaine de chasses des

Rois qui va devenir une exploitation de mines.

Le point de vue à travers une vaste étendue de prairies complètement solitaire, sur le massif neigeux du grand Paradiso, est superbe. Dans les bois autour de Cogne se trouve encore le Stramberro, animal dont la race est éteinte partout ailleurs. Nous avons même vu un bébé stramberro recueilli par un garde qui avait tué sa mère. Il ressemble à une petite chèvre, et il suit partout son maître; et il se laisse prendre par nous et nous avons des photos où nous sommes avec lui dans nos bras.

Après une nuit à Cogne, nous allons à Pré St. Didier qui sera la dernière étape de notre voyage de Val d'Aosta; c'est un gracieux village s'étendant dans la plaine entre des champs riches de verdure, et des collines couvertes de marronniers. Nous visitons quelques uns des châteaux du passé, et nous errons parmi les ruines et les grandes salles désertes, évoquant des ombres: souvenirs..., beauté..., mélancolie! Le temps pèse lourdement sur ce qui fut. Puis, après quelques jours à Pré St. Didier, nous quittons les splendeurs de ce monde alpestre, bien italien,—malgré ses paysages du Nord, qui unit avec tant de charme les beautés de la nature et les ruines du passé.

Turin 22/9/20.

Nous passons des journées affairées à Turin, habitant à l'Hôtel.

Tandis que le soir descend, le peuple agité se déverse dans la rue. Car un souffle de révolution a passé soudain, un mot d'ordre a été donné et transmis vertigineusement, et les magasins se ferment en toute hâte, tandis que les trams cessent de circuler. Qu'est-ce? Les gens agités, inquiets passent rapidement par les rues, et toutes les fenêtres sont remplies de têtes curieuses. On apporte la nouvelle que des soldats parcourent la ville en tirant des coups de fusil.

Mais ici il n'y a plus rien.

Poussés par la curiosité, nous sortons en emmenant les chiens. Le portier nous conseille de rester à la maison, mais nous allons résolument dans la rue.

Du reste on ne peut aller loin. Au fond, un détachement de cavalerie bouche le passage, tandis qu'à droite, l'accès à la Piazza Castello est barré par les "guardie regie", bayonnette en mains. C'est impressionnant, l'aspect de cette ville en tumulte.

Nous venions de rentrer et i'étais appuyée à la fenêtre lorsque tout à côté retentirent des coups secs et saccadés. Je ne les reconnus que trop bien, et d'un bond ma pensée se porta aux journées de Juin 1919. La fusillade! Comme par enchantement, la rue devint soudain complètement déserte, tandis que derrière nos volets clos, nous écoutions ce bruit de mort. Un silence apeuré suivit le crépitement des balles, mais bientôt la rue fut de nouveau pleine de monde tandis que la cavalerie passait au fond à pas de charge. Quelques coups de fusils et le silence qui régne dans les rues sans trafic n'est interrompu que par le passage des autos blindées et des camions chargés de soldats, qui traversent en tous sens la ville. On raconte plusieurs incidents, étincelles qui auraient provoqué l'incendie, entre autres, qu'aux funérailles d'un carabinier tué dans un tumulte, les "guardi" rouges ont tiré sur la bière. En vérité ce n'est qu'un des innombrables épisodes de la révolution que l'Italie traverse en ce moment.

23 Septembre.

Cette nuit, vers deux heures du matin, j'ai été réveillée d'un

profond sommeil par le bruit d'une bataille qui se passait dans une rue lointaine. Les détonations se suivaient vibrantes dans le calme de cette heure nocturne. Je me levai pour fermer la fenêtre, et je me mis à genoux en pensant à ceux qui étaient tués en ce moment.

Le temps passa lentement.

Notre but, à Turin, est de trouver un puppy danois, car Maman, depuis le grand St. Bernard n'a pas abandonné l'idée d'un chien de grande dimension, (en effet Olaf se fait vieux). Nous visitons tous les éleveurs de chiens, mais moi je suis de mauvaise humeur. La perte de notre Kitty est trop récente, et la blessure me fait mal.

Ces courses nous mènent dans des quartiers populaires, dans des magasins dont les vitres ont été brisées, et les murs tout éclaboussés de balles. Et l'on s'attarde à discuter sur les mérites de la race danoise. Alors, nous nous hâtons vers notre hôtel, et je n'ose pas sortir les chiens dans la rue le soir; je les mène dans les cours intérieures où je me sens plus en sûreté.

Nous n'avons pas le temps de courir les musées, mais j'en ai

visité un, moi toute seule.

le 25 Septembre.

Nous quittons Turin avec "Lord Gray". Au sortir de cette belle ville, nous voyons un cortège impressionnant. Trois chars funèbres portant chacun son cercueil couronné de fleurs, avancent rigoureusement gardés, suivis d'une foule: ce sont les corps des "guardie regie", tués dans les tumultes. Connaissant les précédents, je suis

contente de les perdre de vue.

Il fait frais et le soir descend déjà vite; sur mes genoux, sous les châles j'ai là Joy, mon petit trésor. Au milieu, le corps endormi de "Lord Gray", âgé de six semaines, mais aussi grand que les fox, avec des pattes monstrueuses, repose soigneusement emmitoufflé avec une bouillotte parmi d'innombrables couvertures. Près du chauffeur, Maman examine les cartes et les guides. Mais lorsque l'obscurité se fait tout à fait, on découvre que les phares de l'auto ne fonctionnent pas. Il n'y a plus assez de lumière pour lire les cartes, mais la lune qui se lève illumine la route, nous permettant d'avancer. Nous demandons le chemin pour Pavie, on nous indique une direction fausse.

Et nous voici perdus, au clair de la lune, dans les petites routes secondaires de l'Italie centrale...

Nous passons à Pavie (où nous sommes arrivés enfin après maints tours et détours) deux nuits et un jour. Naturellement c'est la Grande Chartreuse qui prend presque tout notre temps; elle est superbe, elle en impose par son air grandiose. Après une visite approfondie aux innombrables œuvres d'art qu'elle contient, après

avoir vu la tombe de Ludovico il Moro et de l'unique Béatrice d'Este, après avoir rêvé un instant dans le grand cloître des Chartreux, dans ces cellules où tant de vies s'écoulèrent loin de la grande nature, l'œuvre la plus magnifique de Dieu — nous sommes rentrés dans Pavie. Cette ville contient de merveilleuses églises du duecento aux fenêtres ogivales très étroites, très élevées, aux colonnades grises, fuyant mystérieusement vers la partie la plus haute de l'église — une esplanade sur laquelle, d'après l'ancienne coutume, se trouvent tous les autels. Pas d'ornements, sauf des sculptures en pierre, — très anciennes, — mais à travers les vitraux, une lumière unique, errant sous les grandes voûtes noires — une lumière du fond des siècles faite de prières.

Et je les préfère, ces églises austères, à la Grande Chartreuse, éclatante dans ses marbres et ses dorures, et dans le luxe de ses mi-

llions de détails précieux - le trésor de l'Italie du Nord.

Nous reprenons le chemin vers le sud et notre prochaine étape nous mène à Parme. Sa cathédrale est entre les plus belles d'Italie, encore pleine du sentiment profond du nord. Après avoir passé une nuit dans cette ville, nous continuons toujours. Bientôt, nous quittons l'inoubliable via Emilia — incomparable pour faire de la vitesse, — et nous gravissons les Apennins. La route a été construite sous Napoléon. Nous nous retrouvons dans un paysage de montagnes et le coup d'œil est de toute beauté. Enfin nous atteignons le point le plus élevé, enveloppé d'une froide brume automnale. Herbe courte et humide — maisonnettes délabrées. Puis, nous commençons la descente vers le "Mar Tirreno". Malgré des indispositions de "Lord Gray", malgré la nuit qui s'est faite, nous continuons toujours inlassablement — jusqu'à Viareggio.

Après notre merveilleux pélerinage par l'Italie du Nord, après avoir connu le Piémont et une grande partie de la Lombardie et de l'Emilia, nous nous arrêtons pour quelque temps dans cet antipathique Viareggio. Nous habitons l'Astor, où il y a aussi les V. et leurs petits. Ces derniers, Vieri et Andino, de cinq et trois ans, deviennent mes amis, et c'est à eux que je dois les heures les plus

agréables que je passai à Viareggio.

Parfois je pensais: dire que plus tard je voudrais donner tant

pour avoir de nouveau dix-huit ans!...

Pendant ce temps, mon cher Papa rentrait de Paris, et nous allons tous le chercher en auto à Pise: excursion à travers l'immense Pineta de Migliarino, par une route terriblement couverte de boue, ce qui nous occasionne deux pannes. Une autre fois, nous allons à Torre del Lago et nous visitons toute la villa du grand Puccini, guidés par la fille de sa femme. C'est tout ce qu'il y a de plus intéressant de se promener dans le petit jardin, dans les pièces de son home, de s'asseoir dans son studio où un grand fauteuil tournant est placé

entre le piano et le bureau. Quand j'avais dix ou onze ans, j'ai pleuré

en écoutant la mort de Mimi Pinson.

L'automne avançait — oh, combien je désirais retourner à la maison! Je me sentais bien, et j'avais de grands projets: quelque fois chaque semaine, aller au cours de mon école, pour ne pas perdre contact avec cette "ambiente" où je me trouvais si bien, —Maggie y serait encore interne, — puis, fréquenter l'Institut Anglais, l'Institut Français, et aller comme auditrice à quelques cours de l'Université. J'allais bien arranger mes jours!

Enfin, on retourne à Florence. Quelle joie!

On me conduit chez le professeur Frugoni, il m'ausculte et... je ne dois pas passer l'hiver à Florence.

Je suis terrassée. Oh, quelle triste, triste après-midi!

L'idée que je ne suis pas encore hors du cauchemar, la pensée de quitter tout de suite tout, et la nouvelle que Mademoiselle ne retournera plus chez nous, elle qui a partagé ma vie depuis l'âge de six ans et que j'aime tant, tant... toutes ces souffrances me font pleurer malgré moi dans l'auto. Et lorsque j'arrive à la maison, je cours dans ma chambre, et je me jette sur mon lit dans l'obscurité, pour sangloter éperdument. Mais une petite ombre s'est faufilée avec moi dans la chambre, elle est là, tout près de moi: c'est ma Joy.

Je ne descendis pas dîner, et je m'endormis en pleurant. (Hé-

las, j'ai bien souvent pleuré le soir, depuis Juillet 1919!).

Nous partirons avant Noël! Nous n'emmènerons pas les chiens; autre douleur!

Je fais connaissance avec Miss P., une anglaise d'une quarantaine d'années qu'Amelia fréquentait à la Croix Rouge et qui viendra nous rejoindre à Nice pour m'accompagner pendant l'hiver.

Oh! avec quelle tristesse je pense au départ! Je crains une répétition de l'hiver passé. J'ai toujours la terreur d'apprendre des choses sur la vie et j'aurais pu dire: "Non udir, non sentir, m'é gran ven-

tura, - Oh non mi svgliar, deh parla basso".

Avant notre départ, il y eut aussi le dénouement du roman de notre lightning conductor. Alfonso se fiança officiellement avec la fillette aînée de notre paysan. Celle-ci est jolie comme une fleur; malgré ses dix-sept ans, ses cheveux dans le dos, son apparence si enfantine, elle a déjà eu deux autres "dami". Son père vint un soir demander l'autorisation des fiançailles. "Perche sicome Alfonso ha fatto una proposta a quella ragazza Padrona, Sicure comanda, Lei Signora Padrona".

Tels sont les restes des anciennes traditions qui sont encore attardées dans notre petite "podere", dans ce siècle agité de communisme.

(INQUIÈME (ABIER

Cannes, February 1921. Hôtel Gray et Albion.



RANCE has fascinated me.

Cannes is delightful and the scenery of the country all round it, simply marvelous. Quite near to the refined elegance of the Riviera towns, is wonderful, lovely nature. We have made many lovely motor excursions and I am simply crazy with the

wild, vast splendour of the Esterel.

Io mi diverto un mondo. Ho cominciato a imparare tennis e ne sono entusiasta. Vado anche a cavallo e faccio così delle passeggiate incantevoli trottando attraverso boschi di pini e foreste dorate di mimosa in fiore. Ballo pure un poco a mi piace piú di prima. Il carnevale é stato allegro. He assitito alle bataglie di fiori di Nizza e di Cannes (a quattro in tutto). Sono una visione di gioia e di primavera e mi hanno ricordato quella di dieci anni fa a S. Rapahel. (Sopra un gran carro decorato da noi stessi in celeste e in giallo c'era una figurina celeste vestita a la Katy Greenaway che si sporgeva per prendere la grande bandiera (II premio) che le dava il Jury.

Ancora ieri c'e stata una "battaglia navale" nel golfo tra le centinaie di barchette tutte ornate e coperte di fiori al suono di musica e davanti ad una folla immensa. L'insieme era d'un pittoresco unico. La sera dalle nove alle undici si fara une festa veneziane

sempre nel golfo. Sto'nell aspettativa di lots of fun.

La fête de l'autre soir a été splendide, toutes les barques étaient illuminées, je n'ai jamais vu des feux d'artifice et des embrasements si magnifiques. Je n'aurais jamais rêvé quelque chose d'artificiel qui fût si beau.

Nous sommes allés à Valescure . . . A Valescure où dix ans auparavant, j'ai vécu une époque si joyeuse, Valescure dont le seul nom

évoque tout un mirage de souvenirs d'enfance...

C'est avec une profonde émotion que je m'approche de ces lieux, qui étaient restés dans mon esprit comme une vision de beauté unique. C'est la route de la Corniche d'Or qui nous mène vers St. Raphael et tout à coup je sursaute car soudain elle me devient familière. Je revois des choses depuis longtemps oubliées. C'est une sensation sans nom, car ces souvenirs tiennent plutôt du rêve. l'ai été si separée de cet endroit, si chéri il y a si longtemps, que c'est comme si je voyais des décors d'une des histoires que je me raconte. Et une vive joie m'éclaire, car j'avais eu peur, peur de revoir ces lieux car j'en gardais une idée si féerique dans mon esprit, que j'avais peur que ces paysages que je contemplais à travers mon enfance enveloppée d'une tendre brume, ne m'apparaissent tout à coup banals à mes veux de dix huit ans et demi, je croyais que le charme allait se rompre. Et oh! miracle rare! Voici que la sensation de beauté se renouvelle, s'intensifie. Je comprends maintenant ce que je ne sentais que confusément quoiqu'avec puissance. Je sais ce que me dit cette nature, je sais ce que j'avais pressenti en elle, je sais pourquoi je l'aimais tant...

Oui, voici bien l'endroit parmi les pins, et les rochers où, huit ans auparavant (pendant mon deuxième séjour) Margaret P. avait invité tous les enfants pour fêter son douzième anniversaire par un

pic-nic au bord de la mer, et où j'étais tombée dans l'eau.

Et voici la Maison d'Alphonse Karr. Puis nous entrons dans la petite ville de St. Raphael, et je vois la grande église où j'entendais une si belle messe de Noël, l'endroit où se trouvait le bazar des vieilles et où je suis allée faire mes toutes premières emplettes seule. (Hélas, le bazar a disparu). Et maintenant nous montons dans la grande solitude, dans l'ombre des eucalyptus et des pins, par de grandes étendues grises couvertes d'herbe courte et de buissons, par l'avenue des mimosas avec sa beauté dorée, et voici dans cette solitude, à un tournant de la route, l'Hôtel Coirier dans sa blancheur tranquille. Je croyais que l'Hôtel était plus grand. Mais, oh! les entourages... ils sont un rêve réalisé!

Nous mangeons dans la salle à manger si familière, je la croyais

plus somptueuse.

Après déjeuner, nous allons au salon (où j'avais joué mes toutes premières parties de hide-and-seek in the dark, avec Kinning il y a dix ans) et nous faisons demander Mademoiselle C. sans dire qui nous étions. Chère Mademoiselle C., combien vivant j'ai gardé son souvenir! Il me semble que c'était hier que je me disputais avec la

Petite Madeleine le plaisir du lui fermer sa robe du soir dans sa chambrette du rez-de-chaussée.

Puis nous allions l'aider à préparer les pralinés et nous recevions toujours des douceurs! Oh! souvenirs, souvenirs, comme ils volent autour de mon âme pendant que j'attends dans ce salon.

La brise passe chargée des mille senteurs de ces bois. Valescure a un parfum tout spécial et je l'aime beaucoup, car il me rappelle des scènes, des jours depuis longtemps oubliés, réveillant en moi tout un monde confus d'images lointaines.

Nous avons fait beaucoup d'excursions en auto dans les environs de Cannes, souvent nous sommes allés à Nice trouver des parents et des amis. Ainsi je fais la connaissance de quatre charmants petits garçons, les enfants d'une cousine de Maman, et de Monsieur Santa Maria chez lequel nous avons été souvent. C'est un petit vieux, tout ce qu'il y a de plus intéressant et j'écoutais "spell bound". pendant des heures, ses conversations sur les grands problèmes politiques et financiers du monde. Il me semblait assister à une conférence. Sa femme était restée vivante entre mes lointains souvenirs, car ce fut elle qui me montra Paris en 1910, et qui me donna ma poupée Jimmy. Je fus aussi présentée à Blasco Ibáñez et pendant quelques minutes je me trouvai en présence de ce grand écrivain.

24 Février.

Nous sommes allés à Monte Carlo pour fêter le vingtième anniversaire des fiançailles officielles de Maman et de Papa qui avaient eu lieu justement ici. Nous y étions venus par la route splendide de la Grande Corniche. J'ai été dans le fameux Casino (me faisant passer pour majeure). J'ai naturellement passé, mais après avoir gagné, j'ai tout reperdu; cela fait que je n'y ai pas trouvé d'amusement. Je n'ai pas aimé "the gloomy money thirsting atmosphere" qui errait par les salles somptueuses. Comment peut-on rester longtemps enfermé, quand dehors le ciel rit sur les miracles de la nature, de cette Côte d'Azur, si bien mommée.

Les journées s'envolent en compagnie de gens sympathiques, et

remplies d'occupations agréables.

W are still in Cannes and I am enjoying my stay thoroughly. I am having a wonderful time and lots of fun. I take tennis lessons and my mornings are all given up to that most exciting game. Then in the afternoon I vary of ten horses, they are very good and nice looking. Each wednesday there is a dance in the dining-room of the Gray et Albion.

J'ai été à moitié folle de joie car, pour le 19 Mars, j'ai finalement

recu mon cheval. On peut s'imaginer dans quel état d'excitation je me revêts de mon habit d'équitation. Enfin, avec le concours de toute la famille,

je suis prête. J'empoigne une magnifique cravache neuve (aussi un présent) et je m'élance sur mon superbe cheval. Moment d'intense émotion. Toute la famille est là à moitié tremblante. Accompagnée par François et Pâquerette, (l'homme du manège et sa paisible jument) je traverse la rue d'Antibes, dense d'autos et de trams. Mon petit cheval avance comme un amour. Bientôt la ville est franchie et nous montons par les routes de la Californie.

Je suis sur mon cheval. I con hardly realise it. Toute cette promenade est comme un rêve. Puis nous allons en auto dans l'Esterel et à l'Hôtel des Roches Rouges, mon lunch de fête a lieu. Mon cheval est de race anglo-arabe; ses formes, sa ligne sont tout ce qu'il y a de plus gracieux. Il n'a que cinq ans, aussi est-il plein de vivacité. Mais je sais bien monter maintenant, et je me sens très sûre.

J'eus une fois une bonne frousse à Cannes. Nous allions au petit trot sur la route d'Antibes, lorsque soudain le tram de Nice, venant vers nous à toute allure, effraya Pâquerette que je montais alors. Elle se rejeta sur ses hanches, fit un brusque demi tour et partit au galop devant le tram sur la route dont le macadam était incrusté de petites pierres glissantes. Le tram s'arrêta. Je caressai mon cheval qui cessa son galop, et que je pus ainsi ramener. Je voulus alors descendre, mais François s'écria: "Jamais de la vie, si vous quittez maintenant votre cheval, vous ne remonterez plus". C'était un rude professeur que ce bonhomme, mais il savait enseigner son art qui se base sur le courage. Bon gré, malgré je me plantai à côté du tram dont le conducteur criait: "Eh! bien, vous l'avez échappé belle; si la route avait été arrosée, vous seriez tombée avec votre bête!".

Le tram se remit en marche, et par deux fois nos chevaux firent un double écart devant lui, mais on les maîtrisa et la promenade continua.

Mon adorable Simoun (vent du désert) a la robe baie, une étoile blanche au front, de grands yeux sauvages et trois de ses pattes couvertes de balzanes. "Balzanes —Trois. Cheval du Roi". Il est mince, souple, délicieux à monter, nerveux, plein de vie. Je sors chaque jour avec lui et ces longues courses par la campagne à travers le silence des bois de pins et sur les souriantes, fleurissantes collines autour de Cannes ou bien le long de la mer avec la brise large et salée, ces courses sont un vrai enchantement! On dit que je me vois très bien sur Simoun, car je suis mince comme lui. Chaque jour, je vais lui faire de longues visites à l'écurie où il porte une magnifique couverture à mon monogramme. Je lui donne toujours des carottes, et il commence déjà à me connaître-quel plaisir! Pendant ce temps, j'apprends tous les soins qu'il faut donner à un cheval, pour pouvoir au besoin m'en occuper moi-même, et en tout cas diriger de près son existance, à notre retour à La Torrossa.

Je prends des notes dans un cahier à ce sujet, je fais oh! que de projets... que de projets!

Et Mars aussi se passe — et nous ne rentrons pas.

We went with Miss P. to have tea in the beautiful saloon of the Casino inviting Paddy for our danseur. Of course it was quite another thing for me than last time, very different-just for me Why?... I need nt say the reason for it, it is obvious!

Nous avons vu de merveilleux championnats de tennis, le plus intéressant spectacle que je connaisse. Nous avons admiré l'incomparable Suzanne Lenglen dans toute sa gloire de championne du monde, et miss Ryan, Mrs Satherwaik, Lord Rocksavage, Hilliard. Balfour et d'innombrables autres "grands" du monde du tennis. En effet, toute la fleur de la Société Sportive Mondiale était réunie sur la Côté d'Azur. Et c'était "a thing of beauty" de voir la grâce de ces beaux corps d'athlètes se déployer dans le décors radieux d'un printemps de Riviera. Un silence religieux seulement interrompu par la voix du referée, régnait dans la vaste assemblée qui entourait les tennis-courts. Love all! commençait cette voix et jusqu'à ce qu' elle prononçât "Game an Set" les spectateurs de toute espèce, depuis l'ex Roi Emmanuel de Portugal, sa femme, et tous les "pezzi grossi" sportifs, jusqu'à des humbles joueuses comme moi qui commencais seulement mon "initiation" dans les mystères de l'art, restaient "spell bound" suivant des yeux les petites balles blanches et rapides; les larges gestes si pleins de grâce, le ciel intense, faisaient penser aux ieux de l'ancienne Grèce.

Je désirais toujours davantage le retour à la maison. "I'll be going to the Casino tennis-club", disais-je souvent. On fit de nouveau plusieurs excursions en auto, on retourna à Monte Carlo déjeuner au Café de Paris, comme nous l'avions fait en Février en poussant jusqu'à Menton. Deux endroits que j'aime beaucoup sont: le Cap Martin et le Cap d'Antibes. La France sait aider la nature par son goût exquis. Nous sommes aussi allés à l'Île qui s'étend comme une coupe de verdure devant le golfe bleu de Cannes. J'adore cette lle et j'aimerais y vivre. Elle est complètement couverte d'une magnifique forêt; un joli petit restaurant dessiné par Poiret, deux maisonnettes de gardiens, un vaste fort abandonné et très suggestif (nous y avons visité la prison du Masque de fer) et puis plus rien que d'immenses arbres, des vastes étendues boisées, des rochers et la mer.

Ecrit le 2 Avril 1921.

J'ai été profondément émue par la mort de mon pauvre oncle Ernest. J'ai senti en moi-même la voix de la famille qui, soudain impérieuse, me parlait au cœur. Oh! mon cher oncle Ernest, quel grand regret que celui de ne pas t'avoir connu! Je l'aimais sans trop le savoir moi-même à cause de tout ce que Papa m'avait raconté de lui, de sa vie solitaire auprès de la grande Nature. Là-bas, dans un recoin isolé du Puesto, il possédait une maisonnette, un ermitage rempli de livres. Il y faisait vivre un poète qui, libre ainsi du monde, de la vie, pouvait s'adonner entièrement à ses rêves. Mon oncle était une grande âme, noble. Le deuil est sur mon cœur et je pense, comme jamais avant, à ma famille lointaine.

l'ai lu dans une revue une poésie très belle dont je ne me souviens

malheureusement pas de l'auteur. La voici:

«Nous ne disons jamais aux amis qui nous quittent L'adieu que nous aurions voulu leur avoir dit. Nous oublions toujours que la mort va plus vite Que le plus grand regret—que le plus grand oubli. Un jour sans le savoir, nous refermons la porte, Nous n'avons même pas vu celui qui partait Et nous dormons encor lorsque la mort emporte Tout ce que notre cœur inconscient aimait. Soyons donc tous les jours de notre courte vie Comme deux voyageurs sur un même chemin Dont l'un peut soudain voir que sa route est finie Lorsque le but de l'autre est encore lointain...»

San Remo, 15 Mai 1921.

Nous voici de nouveau en Italie. Hier, nous avons laissé Cannes tranquille et endormie comme une ville de province sous la lumière éclatante d'un mi-mai de Riviera, et enfin, enfin on a pris le vol vers le home, "sweet home". Un luxe de verdure et de fleurs borde la route (déjà familière pour moi), cette route gracieuse, unique, de la Riviera française.

Voici Nice, Menton, et voici le promontoire sur lequel il y a la frontière. Je souris au dernier soldat bleu horizon, et j'embrasse d'un long regard patriotique la France qui s'étend derrière nous. Puis, en

avant!...

L'Italie pour moi c'est Florence, c'est mon home! Oh! comme je l'ai désiré!

> «Torno al mio paesello Che e tanto bello Torno al mio casolare...»

Je chante tout bas. On descend vers Vintimille.

Là on trouve Simoun, Alfonse étant venu l'y laisser hier. Confié aux soins d'Alberto, un nouveau domestique, arrivé pour le chercher, il attendait notre passage. On donne des instructions on s'arrête longtemps à la Douane, et puis, de nouveau, en route jusqu'à San Remo.

Ici, nous sommes restés tout aujourd'hui, car il y a les élections. Nous sommes de nouveau en Italie, devenu le pays des troubles populaires, du socialisme à outrance, des réactions passionnées, etc. Aussi est-il prudent de ne pas s'aventurer sur les routes. Dans la France si sereine par son grand patriotisme, on avait déjà oublié le bolchevisme, la haine des classes ouvrières, des regards hargneux, les "sassate" et les "fatti".

25 Mai.

«Just home!

Tis well and fine to be home again with «Strangeland» left behind

An'see the faces glad once more that I always keep in mind An'tis pleasure to find the same old things in the same old places set

Things as you wouldn' be country much, but things As 1 could forget.»

Bernard Moore.

Home at last!

I am sitting in my own little studino. Before me are all my books-dear friends-, in a corner is my museum. My two dogs are sleeping on the sofa, Baby is curled up into a little shapeless mass of black fur. Joy looks up now and then, and her eyes meet mine. We are just back from the "Pollaie" where I have fed all my big feather family. This is a most exciting moment for the hens and for Joy Joy. teases them just a little and wags her tail at them and likes them on the whole, except the little golden bautain cock and the golden pheasant. These are her great enemies for they are not in the least respectful to her. We had been before this to the "Casina Nuova" where Simoun and Nella were very busy with the lovely, young grass, fresh from the fields, that filled their mangers. They have chimmica up a good deal and have a nice way of putting their noses close together blowing softly into each other's faces. Then Nella gives a funny acute squeal. I suppose the definition of this squeal is flirt. Yes, I am at home again, with the quiet country stretching around me in all its May glory, and with "the homelike feeling of peace" in my heart . . .

Une journée de course fantastique nous mena de San Remo à Sestri Levante. Toute la Riviera italienne nous donna sa beauté éclatante, encore rehaussée en ce moment par la richesse de la végétation, qui s'épanouissait avec toute sa gloire dans l'air embaumé et déjà chaud. On s'arrêta à Savona pour déjeuner, puis on traversa Gênes. On passa tout près de Portofino Kulm où je vécus la fête de mes dix-huit ans, puis au-dessus de Santa Margherita, mauvais rêve,

horrible souvenir.

Le lendemain, on traverse le Passo del Bracco que j'avais déjà tant aimé pour sa solitude vaste si rare en Italie. Je n'ai jamais vu un monde si vert que dans ces premiers jours de voyage. On était ébloui.

Puis voici Spezia. La ville semblait hantée, les rues étaient solitaires, les maisons closes, les magasins fermés. Un peloton de soldats, le fusil à la main, se tenait inmobile à l'embouchure d'une rue. Je pensai tout de suite à Turin —le même spectacle se reproduisait ici. Des troupes un peu partout sur notre passage, dans les rues complètemente sans trafic; quelques groupes d'hommes inquiets, et menaçants... J'étais assise à côté du chauffeur et je me retorunai pour donner un coup d'œil rapide à Papa et Maman. Eux aussi avaient compris. Notre auto avançait lentement, toute seule dans les larges rues de la petite ville. "Hanno amazzato diciasette socialisti fra y quali donne e bimbi"— nous dit un homme tout pâle et échevelé. Les tumultes avaient eu lieu hier et ce matin.

Nous avions compté déjeuner ici, mais maintenant nous décidons

de nous éloigner au plus vite de Spezia.

La Torrossa, le 12 Juin 1921.

J'ait fait des recherches sur l'origine de "La Torrossa". Voici ce que j'ai trouvé dans un livre intitulé: I dintorni di Firenze écrit par Guido Carocci, (édition 1907):

LA FONTE A MAZZI, ORA LA TORRE ROSSA

Questa villa che é situata lungo la via che va a Majano, nel luogo dove, ha la sua sorgente il piccolo torrente Affrico, appartenne in antico alla famiglia Parenti del Gonfalone Vajo, poi alla meta del secolo XV simo passo alla famiglia Mazzi del Gonfalone. Lion d'oro che l'ebbe per lunghissimo tempo lasciandole il numignolo di "A'Mazzi". Alla fine del 600 era de Pratesi della quale la comprarono nel 1760 y Perini.

Depuis qu'elle est à nous, elle a repris son caractère du quattrocento avec les travaux dirigés pas Castellucci, le célèbre architecte et archéologue.

A propos de la naissance à la Torrossa de la rivière Affrico, je reporte ici ce paragraphe de la Storia della Letteratura Italiana de Vittorio Rossi:

Il Ninfale Fiesolano di Boccaccio, é una pietosa storia d'amore, la quale ci trasporta in un mondo idillico, tra la vita semplice e ingenua della campagna, alla dolce aura dei colli Fiesolani. Affrico, giovane pastore, s'innamoro di Mensola una delle ninfe di Diana. L'Amore cresce e spunta anche in lei monostante la legge della dea, ma poi pentità del

suo fallo, fugge il giovane amato, che dal dolore é tratto a darsi la morte presso, un fiumicello, che da lui presse il nome. La ninfa da a luce un bambino Diana si trasformó in un acqua, che da allora si chiama Mensola!

Voici donc une légende, immortalisée par l'immortel "Messer Giovanni", une légende qui, comme un très vieux parfum plein de poésie et de nostalgie, erre encore dans notre "podere", décor de ces rêves, sous les cyprès et auprès de notre petit ruisseau.

Les collines qui entourent Florence ont été comparées à un collier de pierres précieuses qui orneraient le cou d'une belle femme. Elles forment une coupe incomparable pour la fleur merveilleuse qui

s'épanouit entre elles.

Settignano, Fiesole, Montughi, Careggi.

Voici le nom de ces coteaux fleuris, qui évoquent tout de suite pour moi une vision de poésie. Les collines sur la rive droite de l'Arno me sont très familières, et leurs "viccoli", leurs villas et leur campagne si douce contiennent un peu de ma vie, un peu de mon âme. A chaque détour de leur chemin, je trouve des lambeaux des temps enfuis... "Oh, la plus belle tombe et la plus ignorée où dort un souvenir". Et toute mon enfance, toute mon adolescense me parle avec la grande voix de la nature dans ces paysages de rêves et de paix.

Sur les versants de Fiesole, la reine des collines Toscanes et précisément sous la solitude majestueuse du Monte Ceceri, et près des bois de Maiano, il y a un endroit de verdure et de beauté, une

vieille villa rêvant parmi les cyprès et les oliviers.

C'est mon home: la Maison.

Elle est là depuis des siècles, abritant des générations entre ses anciennes murailles. Elle existait en partie, au Moyen Age et elle est, depuis lors, témoin de multiples vies. Devenue maintenant notre foyer, c'est à nous qu'elle donne tout son charme intense, sa beauté, ses souvenirs, sa sérénité. C'est nous qu'elle entoure de sa protection et de son isolement.

La Torrossa tient son nom d'une tour en briques rouges qui s'élève très haut au-dessus de la masse irrégulière de la maison. Dans la base de la tour, il y a une petite chapelle où j'ai fait ma première communion. Un escalier étroit, interminable, monte dans la tour auprès de quatre autres chambrettes superposées. Puis, tout au dessus, on arrive à une plateforme parmi les créneaux, où on est saisi par un espèce d'éblouissement. Un monde merveilleux s'étend autour de nous et la ville de Florence se réveille dans toute sa splendeur.

Du côté du "cancello" et de la tour, notre villa a quelque chose de sévère, de réservé. Elle s'allonge autour d'une espèce de cour bornée au fond par la maison des paysans, sous laquelle s'arrondit un arc qui forme le passage au "podere". On dirait un coin de

"borghetto".

Mais si, en traversant la maison, on vient sur la grande terrasse, on est tout de suite enveloppé, bercé, par son sourire si doux. De ce côté, elle regarde le petit jardin intime comme un cloître, très touffu, plein de fleurs et d'ombre entre lesquelles s'élèvent des statues, et des conques de citronniers. De ce côté, elle s'épanouit dans toute la grâce de ses terrasses aux sveltes colonnes dans toute la fraîcheur des plantes fleuries qui grimpent au long de ses murailles.

Ici, elle donne tout son charme caressant. Et d'ici, à travers les cyprès immenses et solennels comme les ombres de temps qui ne sont plus, on a une vue prenante, mystérieuse sur Florence qui

s'étend, tel un rêve, dans le lointain.

A l'intérieur de la Torrossa, il y a un vestibule sombre avec un escalier de pierre qui vous rappelle vaguement la cour du "Bargello". Un "chœur" s'allonge le long d'un mur, une armure est debout dans un coin. Au fond, sur un vieux meuble, il y a "Meditation" de Maman. Des bas reliefs, des bustes le long des parois et sur la "cassapanca". Des petites lampes auprès de petites fenêtres irrégulières. Des casques et des lances, des fauteuils antiques. Un marzocio au bas de l'escalier. Et c'est tout. Mais on sent tout de suite que la vision "quattrocentesca" qu'on avait eue du dehors continue ici.

Notre maison a une grande spécialité (entre beaucoup d'autres) et c'est d'unir la beauté artistique de l'ancienne Florence au "cosy" délicieux et indéfinissable des Anglais. Quand on entre dans la salle à manger, un éclat de lumière vous réjouit tout de suite le cœur. Tout le fond de la pièce est une espèce de grand bow-window et, à travers les vitres et la vieille "inferriata", on aperçoit la verdure du jardin. Nous avions planté deux mimosas devant la salle à manger et on les appelait "Lily", parce qu'ils s'étaient allongés démesurément en restant très maigres, et en donnant peu de fleurs. Mais maintenant ils ne méritent plus leur nom, car ils sont devenus amples et touffus, et, en Février, ils se couvrent d'une gloire d'or fleuri qui illumine le jardin et la chambre. Du reste, toute la salle à manger est une harmonie de tons dorés et argentés mêlés au brun chaud des cuirs anciens et des vieilles boiseries. Un lambris finement "intarziato" court tout autour de la paroi. Au-dessus de ce lambris, il y a des peintures décoratives dans le genre "stilizzato" du Moyen Age. représentant des scènes de la vie de Jeanne d'Arc et de St. Georges, et rappelant un peu les fresques de Bennezzo Gozzoli.

Le banc circulaire au fond de la chambre, sous les vitres donnant sur le jardin, est couvert de coussins en brocart or pâle. Un rideau de la même nuance sépare ce recoin charmant du reste de la salle. Autour du mur et autour de la grande table longue, se rangent des

fauteuils et des chaises en cuir de style "quattrocentesco".

Sur une petite table, un samovar en cuivre donne un éclat chaud. Une "cassapanca" s'étend au fond d'un recoin devant le "finestrino" qui donne sur l'office (ce "finestrino" est un passage favori des chiens quand ils ont faim. C'est avec une agilité extrême, à l'étonnement troublé de plus d'un invité, qu'ils savent s'élancer de la "cassapanca" ou de la boiserie qui cède aussitôt découvrant l'ouverture à travers laquelle ils disparaissent).

Voici, le salon, une autre vision de beauté. C'est une grande pièce traversée au milieu dans toute sa largeur par un ample arc. Au fond, trois fenêtres ogivales s'ouvrent sur la vallée, formant un tryptique merveilleux. On voit la grande campagne pleine de paix et au fond, la ville, et spécialement à l'heure du coucher du soleil, on a

une vision inoubliable.

Beauté et sympathie. Il en est de même pour l'autre côté de la chambre, où il y a un grand canapé entouré de fauteuils. Ils donnent la note "cosy" à la plus belle chambre de notre "home". Le reste est une harmonie merveilleuse de "credenzoni" "cassapanche" et "tavolini", de grandes Vénus en marbre auprès de vierges mystiques peintes sur fond doré. Un grand trône en chêne sculpté s'élève contre une paroi sur un fond de brocart rouge. Tout à côté, un prie Dieu et une Madone se dissimulent à l'ombre d' une statue. Au mur, d'innombrables tableaux, —les plus celèbres sont de Pradilla, de Checa, de Boldini. Il y a aussi une eau—forte de Mazzoni représentant une soirée sur notre terrasse. Je l'aime beaucoup. Sur un "cassone" rêve Massimilia" de Maman. Auprès d'une chaire sévère, une niche s'ouvre dans la paroi; devant cette niche, une petite plante est suspendue.

Une Béatrice d'Este sourit dans un coin. Une profusion de très

petites chaises sont dispersées partout.

C'est une harmonie unique, de souvenirs et de gaîté, d'œuvres d'art, d'étoffes chatoyantes, de meubles rêvant à leur passé, de beauté toujours vivante, une harmonie unique de ce qui fut, de ce qui est. Car c'est une chambre où l'on vit, et elle est imprégnée de notre âme.

Les chiens y sont libres et s'allongent avec délice sur les tapis et les peaux de tigre et de léopard. L'hiver, on se rassemble autour de la cheminée, et, en été, il y a un va et vient continuel du salon à la terrasse.

Pour passer du salon à la bibliothèque, il faut traverser une toute petite chambrette, un "tesoretto". D'un côté, derrière une grande grille, il y a une Icone. De l'autre côté, sous un vitrail rond, la "Sainte Thérèse" de Maman, prosternée en prières, en espérance.

On entre dans la bibliothèque, une pièce oblongue, et tout de suite, en se sent dans une atmosphère recueillie, silencieuse. Trois grands meubles, remplis de livres donnent leur empreinte à la chambre. Un de ces meubles prend toute la paroi en face des fenêtres ogivales. Les deux autres forment deux angles et remplissent les deux extrêmités de la petite salle. Il y a des livres, des livres partout, des livres à la reliure ancienne, tout petits ou très grands, des livres en toutes les langues, en quantité. Il y en a beaucoup sur l'Art, —car c'est avant tout la bibliothèque d'un sculpteur et nous possédons, en quantité, des livres français classiques ou modernes. Ainsi sur la paroi du fond s'alignent, très réguliers sous leurs reliures à la Française, des œuvres de Victor Hugo, de Musset, de Balzac, de Chateaubriand, l'Histoire du Consulat et de l'Empire de Thiers, l'Histoire de France de Michelet, toutes les œuvres importantes du XVIII ème siècle, Racine, Corneille, Molière, La Bruyère, Pascal, La Rochefoucault, Fénelon, Madame de Sévigné, etc., et les romans de Dumas père, Zola, Anatole France, Bourget, suivis d'une quantité d'autres livres modernes, Daudet, Loti, etc...

Puis, dans un autre meuble, il y a les traductions des grands classiques de l'antiquité, Homère, Eschyle, Pindare, Euripide, Aristophane, Sophocle, Lucrère, Tacite, Saint-Paul; Michel Angelo Buonaroti, Alfieri et une bonne quantité de livres anglais tiennent

leurs places dans le troisième meuble.

Auprès de ce meuble, il y a un grand bureau devant lequel est placée une copie de la chaise du Dante. Au fond de la pièce, une vaste cheminée formant coin représente un des attraits de notre maison. En effet, la cheminée est assez grande pour contenir deux petites chaises et deux petites ogives dans lesquelles s'abritent deux statuettes de Saints. Quel délice en hiver de s'asseoir près des bûches flambantes, sous le toit de la cheminée qui s'arrondit, —à la large frise de pierres sculptées— ou, tout près, sur le divan qui s'allonge devant elle, couvert d'un riche tapis oriental. Un siège de chœur entre les fenêtres ornées de grands rideaux de velours vert, deux anciennes tables et d'anciens "seggioloni" mêlés à plusieurs fauteuils, et comme au salon, des bibelots très artistiques, des bustes, de bons tableaux, quelques lampes, et ce quelque chose d'indicible, l'âme d'une chambre qui est, dan ce cas, si prenante, si attachante: voilà notre bibliothèque.

D'un côté de la cheminée, il y a les "profughi" (Les Réfugiés) de Maman, de l'autre côté, on vient de placer le portrait en style "quattrocentesco" que m'a fait le célèbre Corcos. Je m'attarde entre les chères murailles de cette pièce silencieuse. J'aime y écrire.

"People made much of me" après une longue obsence, je fus invitée plussieurs fois par des amis et nous aussi avons donné beaucoup de diners. Mais ce qui m'apporta tant de joie, fut mon école. "Consider this as your own house, my dear", me dit Miss P.

Et je redeviens écolière, trois fois par semaine, pour les deux dernières heures. Avec une profonde émotion, je regardais la petite chambre tellement la même, je m'asseyais à mon pupitre, le troisième de la première rangée! et à l'interieur duquel il y avait encore, entre d'innombrables signatures, le nom Lily Iñiguez en large écriture et mon cœur était plein de ma Francesca, des camarades d'antan.

"Oh, la plus douce tombe est la plus ignorée où dort un

souvenir!".

Alas, most of the old familiar faces were missing, "all my lovely companions were scattered and gone", et je dus me convaincre de cette vérité.

Che quel che fú Non torna piú

Il n'y avait plus que Maggie, Darling Maggie!

Mais elle était absorbée par son piano —elle allait passer les examens qui lui donneraient le beau titre de professeur. Aussi ne suivait-elle aucun cours de l'école, et elle passait ses matinées au rez-de-chaussée, dans le petit salon de la Signora P., où elle étudiait avec une constance et une énergie que je ne me lassais pas d'admirer. Elle touchait au grand but auquel elle s'était préparée pendant ces trois hivers charmants de la vie d'école. Car l'école était toujours pleine d'entrain, une foule animée d'internes la peuplait, et bien des rires avaient retenti, bien des amitiés avaient fleuri... pendant mon absence!

Ma "fama" avait vécu dans ce petit monde. Ainsi une amie à moi, pendant que jétais à Cannes, rencontra à un thé une nouvelle élève de Miss P. que je ne connaissais pas, mais qui savait que j'avais de grands yeux, et que j'étais très "brava". La solide, forte amitié de Maggie me donna du bonheur. Elle m'accompagnait toujours jusqu'au Pino quand je partais, et nos bras entrelacés, marchant lentement, nous causions de mille choses intéressantes.

Oh! ma chère école, le cœur serré, je parcours pour la dernière fois tous mes recoins aimés. C'est fini —ailleurs tu ne seras plus jamais la même— hélas, cent fois hélas, adieu, adieu— c'est bien le tout dernier jour que je m'attarde près de toi... Et penser que des étrangers habiteront maintenant en ces lieux qui vivront toujours dans nos cœurs, des étrangers qui ne sauront jamais le trésor de souvenirs que contiennent ces chères murailles!... Adieu!...

Je suis souvent sortie à cheval. Crânement assise sur mon Simoun qui était revêtu de la superbe selle anglaise que Papa m'avait apportée l'été passée.

Je partais de la Torrossa suivie des regards admirateurs, anxieux ou curieux de tous ses habitants qui accouraient avec un zèle flatteur pour voir la Signorina Lily sous le nouvel aspect de "horse-woman". Je prenais la route qui passait sous le "podere" et j'arrivais ainsi à la Maiano. Là, je descendais dans le ravin de la Mensola et puis je n'avais plus devant moi que des forêts et des cyprès. Dans cette vaste ombre verte, rêvent de vieux châteaux: "Vincigliata e Castel di Poggio", et tout autour, des collines désertes et boisées, parfumées de poésie toscane.

Un domestique me suivait sur la Giulia. Je n'oublierai jamais l'expression anxieuse de cette bonne bête pendant que de bon gré on gravissait au trot les plus rudes pentes, afin de ne pas me perdre

de vue.

Et maintenant, un mot sur le Fascismo, ce souffle d'héroïsme, cet élan de beauté qui m'a profondément enthousiasmée.

Y a-t-il quelque chose de plus radieux que leur hymne -

triomphal comme le soleil levant!

Su compagni in forte schiere Marciam verso l'avvenire Siam falangi audace e fiere Pronte a osare, pronte ardire Trionfi alfine l'ideale Per cui tanto combattemmo Frattellanza nazionale. D'Italiana civiltá.

Giovinezza, Giovinezza Primavera di bellezza Nel Fascismo é la salvezza Della nostra libertá.

C'est une rafale de gloire qui passe sur nos âmes éblouses qui nous entraîne dans les splendeurs de l'enthousiasme.

Wil Fasciott... Wi Fascistitt...

Les murs sont couverts de leur proclamation, les rues retentissent de leur chant, de tous côtés surgissent leurs groupes magnifiques d'adolescents —tous les cœurs les admirent... Le Fascismo à Florence— c'est un éclat victorieux de lumière, une superbe élévation. L'ombre lourde du bolchevisme planait depuis longtemps, accablante de découragement, d'idées négatives, de sombres et féroces menaces. Cette ombre s'était dressée triomphante, et tout l'horizon avait été obscurci par son effroi. Grisées, aveugles, les multitudes s'élançaient vers son tourbillon. Du désespoir naîtra l'espoir —et tout un peuple, toute une civilisation prise de vertige se laissait entraîner par la Révolution. Les destinées tremblaient— un infini confus s'étendait devant le peule enivré pour la cause de la Fraternité. La Tyrannie, la rapine, le meurtre croissaient toujours comme une vaste marée qui va tout engloutir. Le terrorisme faisait rage—

la nuit commençait. Alors advint le Miracle. J'en ai été témoin, et je garde, pour la vie, l'émotion de cette chose complètement belle. Un groupe d'adolescents se dressa avec un héroïsme sans bornes devant la Révolution, et au prix de leurs jeunes vies, ils proclamèrent au monde étonné que la puissance suprème, quand même, malgré tout, et encore, et toujours l'ideal, c'est la seule vérité, la seule éternité.

Le printemps merveilleux envahit toute l'Italie avec l'ampleur d'une Epopée. Et les cohortes volontaires d'adolescents mouraient

dans sa gloire.

Dans cette Italie de sceptiques et de découragés, d'égoïstes et d'embusqués qui avaient blâmé la guerre, cette toute jeune génération jaillit comme une torche illuminante, comme un flambeau de sacrifice et de foi.

Giovinezza, Giovinezza, Primavera di bellezza...

Il n'y avait rien de la sombre tristesse du temps de guerre. Les "fascisti", volontaires et presque enfants souriaient à la vie et à la mort sublime.

C'était de la gaîté crâne et superbe, c'était un poème, c'était l'Immortalité.

Eia, eia, eia, per il Fascio alalá!

De tout mon cœur je m'unissais à ce cri superbe.

Chaque jour leurs "spedizioni punitive" partaient sur des camions porter la Patrie, dans des endroits déjà si organisés à la bolcheviste, que même des monnaies de soviet circulaient dans les coopératives, et que la "Bandiera Rossa" flottait insolemment sur les municipalités. Les communistes se terraient alors lâchement dans leurs maisons ou derrière des haies, pour tirer dans le dos des fascisti qui avançaient en chantant de toute leur poitrine:

> Del pugnale al fiero lampo Della bomba al gran fragoro Tutti avanti, tutti al campo. Qui sì vince oppur si more Sono giovane; son forte Non mi trema in petto il cor Sorridendo vo'alla morte Pria d'andare al disonor.

Alors il y avait l'assaut et les combats sanglants. Un contre dix, les fascistes se battaient comme des lions contre leurs vils adversaires, et les morts étaient nombreux. Des scènes d'un héroïsme fou se répétaient chaque jour, à chaque instant, dans toute l'Italie, surtout en Toscane. La moindre provocation, le moindre soupçon — et les "fascisti" accouraient avec un élan de fête.

Les fêtes du septième centenaire de la mort de Dante commencèrent à cette époque. Ghita B. m'invita pour voir passer le cortège imposant d'un dimanche mémorable. Accompagnées de plusieurs autres amies, nous arrivâmes en retard à la Piazza del Duomo. Les cordons militaires étaient déjà tirés, mais voyant qu'il n'y avait que des "Signoras", notre petit groupe réussit à passer. On s'installa au balcon qui nous était destiné. Un point de vue superbe s'offrit à nos yeux.

Tous les drapeaux, les glorieux étendards d'Italie, avaient été conviés à Florence pour s'incliner solennellement devant la statue de Dante à la "Piazza Santa Croce". Portés par les braves entre les braves, des médaillés, des mutilés représentant chaque régiment de l'armée, ces drapeaux ne sont quelque fois que des loques noircies, sauvées de la mitraille. Un grand symbole vit dans ce défilé interminable. Les "Garibaldini" avec leurs chemises rouges avancent lentement, quelques uns soutenus, leurs figures ridées, illuminées de joie.

Il y a les aveugles — ils passent et le cœur se serre. Les "bersagliere" arrivent au pas de course; maintenant ce sont les "arditi".

Chaque régiment a envoyé ses hommes les plus glorieux pour accompagner leurs drapeaux. Ces drapeaux avaient été insultés en Novembre par les communistes, mais maintenant, de tous côtés, il n'y a qu'enthousiasme. Comme un cauchemar, le mal semble s'être dissipé. Et voici derrière l'armée, la colonne immense des "fascisti".

C'était inouï, ce spectacle de patriotisme, de gaîté, transformant ainsi la morne Florence de jadis qui craignait toujours d'offen-

ser les communistes et qui avait peur des bombes.

Giovinezza, Giovinezza, Primavera di bellezza!

Les "fascisti" portèrent la lumière à Fiesole.

Ils allèrent trouver le "sindico", le "bastonarano" magistralement et imposèrent la démission de toute la municipalité communiste. On était loin des journées de Juillet 1919 et d'un temps plus récent dans lequel on entendit une femme dire à la femme de notre paysan: "Chi sa che stasera non ci sera la bandiera rossa sula Torrossa".

le 31 Décembre 1921.

LEYSIN

«Ring out wild bells to the wild sky The flying cloud, the frosty light: The year is dying in the night Ring out wild bells, and let him die.» Quelle année! Quelle année! Je vais dire tout en quelques mots, tout le cauchemar effroyable: je suis dans un sanatorium. Le 22 Juin, je suis tombée malade. Nous devions aller pour un "star-light pic-nic, all girls and boys", en deux autos et voilà que l'influenza me prend; je dus renoncer, ce qui me parut alors un gros contretemps. L'influenza augmente, je souffre beaucoup de terribles maux de tête, maux de cœur continuels...

Le 29 Juillet, nous quittons La Torrossa pour la Suisse. Je suis plus morte que vive. On me transporte dans l'auto. Tous les domestiques, tous les enfants sont là devant la porte, et pendant que l'auto se met en marche, mon cœur est rempli de tristes pensées et

je pleure.

Le Professeur Frugoni est à la gare et le docteur Ancona nous accompagne jusqu'à Leysin. On me transporte jusqu'au wagon que nous avons réservé. Ce wagon consiste en deux compartiments, dont une très luxueuse chambre où il y a un vrai lit et un fauteuil confortable. Là, je passe la nuit avec Maman assise à côté de moi, tandis que le train roule vers le Nord.

Le lendemain on arrive à Milan, on descend à l'hôtel. Suit une journée de chaleur épouvantable. Le climat torride de cette année m'a fait beaucoup souffrir, mais jamais la chaleur n'avait été si atroce. Maman et Mademoiselle passent leur temps à mon chevet.

Le lendemain, on repart. Je suis entournée des soins les plus affectueux de Maman, Papa, Mademoiselle et le docteur. A Domodossola, la chaleur est suffocante, ce qui est terrible pour mon état de faiblesse. Quand nous arrivons à Aigle, je n'en puis plus. Je vais dans la salle d'attente jusqu'au moment où une auto arrive pour nous mener à destination. Enfin, nous arrivons à Leysin.

Je suis défaillante. Je comprends un peu où je me trouve, je suis à bout et je me mets à pleurer. Je n'arrive pas à retenir les lar-

mes trop brûlantes.

Et depuis lors, oh! que de sanglots désespérés! Peu à peu, je comprends tout. Les ténèbres se font autour de moi, je ne vois plus la lumière. Je connais les sombres abîmes du désespoir. Je pleure, je pleure beaucoup, amèrement, éperdument, passionnément. Oh! que de soirs, que de soirs j'ai sangloté dans mes coussins! Que de jours j'ai répété en moi-même les choses effroyables que la dure vie me disait. Toujours couchée, je voyais les semaines et les mois s'écouler lourdement.

J'était si malheureuse que je préférais la solitude, et Dieu seul sait ce que quelques unes de ces journées ont contenu pour moi de tourments. C'est affreux.

Mais toute pensée douloureuse m'aura à sa merci; là, couchée sur mon lit, parfois je pense que je vais mourir. Parfois, je vois devant, bien plus terrible, la ruine de ma vie, et j'ai la certitude que je ne guérirai pas.

La nuit, je me prends la tête et je me dis: - Pourquoi? oh,

pourquoi?

Et alors moi qui n'avais jamais eu cette sorte de pensée sérieuse, je sens tout à coup la femme qui se réveille en moi en songeant que je n'aurai jamais le droit de mettre au monde un enfant. Je me répétais le vers de Maria Pascoli:

«Anch'io nei dolci sogni di mia vita Sognai di voi oh figli me non nati.»

et je pleurais dans la nuit, tristement.

Je ne pouvais plus prier. Peine suprême, la foi me manquait. Je doutais. Alors j'ai pu dire: Oh, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonnée?

Bien des lueurs rosées s'effacèrent pour toujours du paysage de

ma vie.

Le supplice fut long. Le 29 Septembre, je pus descendre pour la première fois faire quelques pas dehors, et, à partir de ce jour, je sors de temps en temps, s'il fait beau. Mais ces vingt ou trente minutes traînées à pas de tortue par une petite allée — toujours la même — n'apportent pas de soulagement à ma vie quotidienne. Le reste de la journée, je suis couchée; les mois d'Octobre et de Novembre sont peut-être les plus durs.

Mes angoisses vagues - Dieu soit loué - se font de plus en

plus rares, mais je regarde clairement mon destin.

J'étais devenue insupportable, et sur mon désir, on me fit venir une infirmière: Sœur Louise. Je voulais aussi que Mademoiselle s'en aille, car je trouvais que Leysin n'était pas un endroit pour elle.

Mais, après avoir été sur le point de partir, elle est restée auprès de nous, et je n'ai plus insisté, car elle entoure Maman de mille petits soins, et je l'aime beaucoup. Son absence nous causerait une

grande peine.

En Décembre, je commence à pouvoir m'occuper un peu. J'écris des lettres, et je couds. Des travaux manuels tant dédaignés par moi jusqu'à présent m'aident beaucoup. J'habille des poupées pour les petites filles pauvres. Ces ouvrages me font passer des heures calmes et pleines de satisfaction, car je fais tout moi-même! coupe, faufilage et couture. Parfois il me semble que ma souffrance est celle d'une autre personne. Drôle de sensation. Je ne peux pas m'imaginer que ce soit moi qui sois dans ce trou sans issue. Je suis tout étourdie par le coup de massue que m'apporte le destin. Il me semble que c'est tout un cauchemar dont je vais me réveiller. Mais non, c'est la vérité implacable...

Et pourtant je me réveille... un peu...

L'espoir renaît. Oh, beauté incomparable de l'aube!

Je vais guérir! Je guérirai! Paroles exquises auxquelles je n'avais pas cru avant. Je guérirai bientôt. Mon cœur s'élance vers l'Azur...

Je pesais 52 kilogs, quand je suis arrivée, maintenant je suis arrivée à 68,400, tous ces kilos, gagnés en cinq mois. Le petite fièvre a cessé. Tout va le mieux possible...

Et voici Noël, la grande fête de l'affection.

Oh, douce, très douce "Weichnachtszeit!" Je compris profondément la signification de ces simples paroles d'un "Weichnachtszeit" de mon enfance:

> «Du grünst nich nur zur sommerzeit Du grünst auch wenn es stürnt und schneit.»

Tout juste avant Noël, il y eut un grand événement: Papa remit dans une solennelle cérémonie officielle le Monument "Aux Héros de la Concepción" au Ministre du Chili. Le Monument vient d'être fondu en bronze, et avant de partir pour notre patrie lointaine où il glorifiera pendant des siècles, l'héroïsme et la beauté, il fut l'objet d'un merveilleux témoignage d'admiration dans la belle Florence qui le vit naître.

La cérémonie eut lieu dans la fonderia Vignali. J'en parlerai une autre fois.

Noël.

Et voici Noël, oh! douce nuit, oh! jour d'amour! Il fut très heureux. Le 23 la neige commença à tomber, et le 24 tout notre monde était couvert de sa parure merveilleuse. Il neigeait encore et il faisait du vent quand le soir tomba. Les lumières du village et des hôtels brillaient sur la blancheur. Nous fêtâmes la Noël en famille.

On m'avait fait un arbre de Noël, et un Presepio petit, mais très beau, très intime. Maman avait tout préparé elle-même, l'étable pittoresque aux toits de chaume, la colline rocheuse et boisée, le groupement de toutes les petites figures. Le petit Jésus, très beau, semblait irradier la lumière.

Cette image si douce de la Grande Histoire porta un rayon de joie dans notre cercle. J'eus une quantité de cadeaux et une masse de lettres et de Christmas Cards de tous les points du globe. C'est touchant de se voir entouré de tant d'affection émanant de tant de cœurs. J'en fus émue. Pendant que j'admirais, que je me réjouissais, une boîte à musique (aussi un cadeau) joue les mélodies des jours aimés: Stille Nacht, Oh du gnadens bringende Weihnachtszeit — Ihr Kinderlein Kommet zuim Beetlehem Stall —, et O Tannen

baum, du grünst nicht nur zur Sommerzeit - du grünts auch wenn

es stürnt und schneit.

Je descendis à la salle à manger. Que de lumière! Souper en bas, quelle nouveauté - après six mois de souffrances et de lit. Rien que d'avoir ma robe brune est déjà un plaisir. C'est tout étrange de se sentir heureuse. J'en avais perdu l'habitude.

25 Décembre 1921.

Le lendemain, un soleil radieux dans un ciel sans tache verse sa fête de lumière sur la fête blanche de la terre. Les premiers amateurs de luge de la saison prennent place avec une gaieté folle. Partout des traîneaux, et des groupes réjouis se pressant dans la neige. Sur la colline, la petite église attend les cœurs reconnaissants.

Après déjeuner, étendue sur ma chaise longue sur la terrasse, à l'heure réglementaire de la cure, j'écoute ravie, l'hymne consolateur chanté par l'Armée du Salut. L'après-midi, je vais avec Maman au Sanatorium des Enfants. Nous voyons des petits alités, nous admirons le très bel arbre de Noël, et nous laissons une offrande. Pendant que nous retournions à la neige, le soleil se couchait tout pourpre sur le paysage de blancheur.

Que c'était beau! Maman va encore au Home des Jeunes Filles convalescentes; je renonce, étant trop fatiguée, à l'accompagner.

Le soir, grande fête. Un immense, splendide arbre de Noël, illumine, à lui seul, la vaste salle. Gaieté folle. Il y a une quantité de jeunesse. Cinq jeunes filles et une nuée de garçons plus ou moins de mon âge. Le somptueux dîner est servi au son incessant de "crackers", de tourniquets et de sifflets qui sont offerts à chaque table. A la fin du repas, tout le monde est fantastiquement vêtu de "head-dresses", les jeunes filles ont des guirlandes et des plumes, les hommes des chapeaux ridicules, l'orchestre joue ses airs les plus entraînants, et on se bat comme des fous d'une table à l'autre dans toute la salle avec de gros ballons bleus.

Je n'ai jamais vu, dans nul autre endroit une gaieté si vive, enfantine et sincère. On se serait cru dans un collège ou dans une nombreuse famille. C'est que tout nos cœurs sortent d'un cauchemar si effroyable que, par la juste loi de compensation, la joie de vivre nous vient comme à des enfants en vacance par une journée de soleil, avec la différence que nous connaissons les horreurs de la nuit et que nous comprenons la douceur du soleil.

Ainsi s'écoula mon heureux Noël.

Le 27, le Docteur Burnand que j'aime beaucoup, vient me faire une visite et me dit que je guérirai. "Vous avez fait en cinq mois ce que d'autres font en cinq ans. Vous avez la vie devant vous".

Phrase précieuse.

Le Docteur Burnand est un des plus grands docteurs du monde.

La neige couvre le monde de son linceul glacé. De grands nuages gris s'abaissent sur lui. C'est la nuit, c'est la fin de 1921. J'écris au lit en cachette, car je veux fixer quelques pensées. Cette année, j'ai regardé de près de très grandes choses: la Mort, la Souffrance. Mon Dieu, j'en suis encore tout émue, toute tremblante. Et maintenant vous m'avez donné un don merveilleux: c'est que je crois presque que je peux vous remercier de me les avoir montrées. Je me suis crue sur le bord de l'Eternité, et maintenant que la vie me revient, qu'elle m'enveloppe de toute part de ses liens si doux, je la regarde plus heureusement qu'avant. Des brouillards confus se sont dissipés. Mon cœur a plus de charité car il connaît la nuit de la désolation.

L'année meurt. Je n'ai jamais senti cet instant d'une façon si solennelle. Une immense reconnaissance est en moi. Et je prie. Oh! Dieu, donnez-moi et à ceux que j'aime, la foi d'abord, la santé ensuite. Mon Dieu, écoutez-moi, vous m'avez fait souffrir; donnez-moi maintenant ces bonheurs.

J'ai dit à Maman de me réveiller quand les cloches sonneront.

1921 a été terrible par moments, mais il s'est terminé par un rayon de tendresse, de joie et d'espoir. Merci, oh! merci. Je crois que suis sauvée du gouffre de la maladie chronique. Oh! merci. Il faut que je m'endorme maintenant.

La neige pare le monde d'un habit étincelant...

Je reçois une longue lettre de Francesca...

Pourquoi ai-je soupiré en finissant cette lettre? J'ai eu d'abord la sensation triste du "drifting apart". Puis je l'ai relue et, non, nous nous aimerons toujours ma "right-minded" Francesca et moi. Et puis, j'ai de nouveau soupiré. Que ces lignes sont pleines de joie de vivre! Chère fille! Mon cœur se serre, — pourquoi?

"Always working and enjoying".

Et moi, souffrante, je n'aurai peut-être jamais la pleine activité. Jamais, et je suis si jeune aussi. Est-ce de l'envie?

6 Janvier 1922.

Et voici "l'Epifania — che porta tutte la feste via". Il faudra enlever le beau sapin qui orne ma chambre et le petit Santa Claus qui arrive en traîneau sous les branches neigeuses et étincelantes de l'arbre. Aujourd'hui c'est la fête des Rois Mages prosternés devant la Sainte Famille sur mon cher petit Pressepio. Mais après, il faudra défaire la charmante crèche et déplacer toutes les petites figures posées avec tant d'amour.

Nous avons fait une neuvaine, Maman et moi, qui se termine aujourd'hui devant l'Enfant dans son humble étable, et nous l'avons

remerciél

Après l'arbre et la crèche, vient la petite table portant la boîte à musique (qui nous a accompagnées pendant toute la Weihnaschtzeit avec ses mélodies si "stimmungsvole" et puis il y a le bureau

avec l'étalage de mes cadeaux. Ils sont nombreux.

Pour le Nouvel An, autre surprise. Après avoir été réveillée par Maman à minuit, j'écoute les cloches joyeuses qui sonnent à toute volée et je relis avec elle la magnifique poésie de Tennyson. Quand les cloches cessent leur heureux carillon, la musique municipale, dehors dans la nuit sombre, salue gaiement l'année qui naît. Puis, je me rendors et rêve comme un enfant des surprises que je vais avoir, car j'ai laissé mes souliers (mes snow-boots comme étant les plus grands) devant le petit autel, formé par le Pressepio. Le matin, quelle joie de voir les paquets!...

Ma table toute couverte de cadeaux est encore égayée de Christmas Cards et de calendriers. Dans les Christmas Cards de Maggie,

je trouve cette citation:

«God never lovedime in so sweet a way before: Tis He alone who can such blessings send, and when his love would new expression find. He brought thee to me and said «Behold a friend.»

Le "Capellano" (avec lui et la Maria s'associent tous mes souvenirs de mon Villino) m'a envoyé avec une lettre une jolie image

de Noël et une poésie qu'il a écrite pour moi.

Le "Capellano" F. S. est pauvre, vieux et malade. Ses lignes fines et affectueuses m'ont profondément touchée. Poète humble et ignoré, lui et la Maria font pour ainsi dire partie de mon enfance. Ils habitent un petit appartement dans le bâtiment même du Villino. En frappant au mur, nous pouvions nous entendre par eux. Je l'appelais "il telefono".

Combien de couvées de poussins la Maria m'a fait éclore, combien d'heures elle est restée près de mon lit quand j'avais la rougeole! J'aimais tant l'écouter, alors qu'ouvrage en mains, elle me parlait de sa voix paisible. Tout sujet prenait de l'intérêt raconté par elle et pour mon imagination d'enfant, ses longues "chiachera-

te" valaient la plus belle histoire.

Cette humble femme du peuple a un charme prenant.

Après avoir quitté le Villino, je n'ai pas perdu contact avec elle et le "Capellano". Fidèlement leurs "auguri" arrivent pour toutes les fêtes et les jours de naissance. Quand je suis à la Torrossa c'est avec un gros plaisir que je la vois de temps à autre arriver là pour y passer une journée. Le pauvre "Capellano" ne peut plus venir car il s'est cassé una jambe. Mais je vais le voir au "Vicolo San Marco Vécchio". C'est toujours avec un peu d'impression que j'ap-

proche de ces lieux à jamais sacrés pour moi, que je passe la porte close de mon Villino.

Dans le petit salon du "Capellano", je passe des heures bien agréables, car ils m'aiment beaucoup et m'entourent de toutes sortes d'attentions, et dans ce lieu si familier où rien n'a changé, je peux me laisser aller à la rêverie en m'imaginant que suis encore la petite enfant du passé.

Mais retournons à ma table couverte de présents. Il y a encore un gros paquet de correspondance, de tous mes amis et amies. Cette table est devenue un vrai autel de l'affection. Que de pensées charmantes s'y trouvent réunies! J'ai eu le cœur tout réchauffé. J'avais tant besoin d'un peu de soleil.

le 8.

Et voici "last but not least" un album de Tôpffer, "Voyage à la Grande Chartreuse" que Maman m'avait fait venir pour le Nouvel An, mais qui n'arriva que maintenant.

le 9 Janvier.

Le 18 Décembre est une date mémorable pour nous. Papa remit le Monument aux Héros du Combat de la Concepción à Monsieur Villegas, Ministre du Chili. Assistaient à la cérémonie un grand nombre d'artistes, et presque tous nos amis de Florence.

Je conserve le grand regret de ne pas avoir été témoin de ce moment sans égal qui a glorifié Maman. Des discours émouvants. magnifiques, ont été prononcés par Papa qui présentait l'œuvre, par M. Villegas qui en prenait possesion au nom du Chili, par Corcos, au nom des artistes florentins, faisant de splendides éloges, en envoyant sa pensée "alla sorella lontana", enfin par le Cav. Ugo Castelnuevo qui commençait ainsi: "L'artista é lontana. E qui per lei, quasi al di lá di lei l'opera sua". Et plus loin cette phrase: "L'artista e lontana o signori! Ma quando si lavora cosi, quando si crea cosi, quando si lascia cosi, al di lá se stessi, l'armonia incoruttibile e l'immortale consolazione della bellezza, non si é più lontani, non ci si distacca mai, non ci si distacca piú! Et plus loin encore: "...negli ultimi lunghi anni torbidi di guerre e di risse, quando l'anima nostra pareva impazzire, quando la vita dei popoli piú si scheletriva nell' egoismo degli affare o si insanguinava negli odi faziosi noi salivanmo al suo eremitaggio di Fiesole come a un eremo di fede e a un rifugio di pace. Ne ridiscendivano gli artisti, rapiti dall'opera d'arti: ne riscendevamo noi, amici, como dissetati da una fonte romita de poesia, come riscaldati da un fascio di sole, come riconsolati da una suprema speranza di riascensione umana".

Qu'ajouter après ces paroles? Ma pauvre petite plume se tait. Une pluie de télégrammes et de lettres émotionnantes vinrent jeter un reflet de ce moment suprême dans notre pauvre exil. Une auréole se formait autour de Maman qui assistait profondément émue à cette chose si rare: l'apothéeose de son vivant. Et moi j'ai assisté à une grande chose, j'ai entendu tout près de moi le grand frôlement des ailes de la Gloire. Là, sur celle qui m'a mise au monde, j'ai vu, depuis mon ombre, la gloire poser sa couronne de lauriers.

Ma mère!

L'Immortalité connue d'avance.

Quelles paroles!

Et, chose suprême, un immense élan d'affection venait vers elle pour attester sa bonté, comme l'admiration venait la remercier pour la beauté qu'elle donnait au monde.

Moi, dans mon ombre, j'ai été tout éblouie de ces lumières.

le 4 Février.

La rafale gémit au dehors et s'élance impétueusement à travers l'espace, sous le grand ciel sans lumière. Les flocons de neige emportés par elle flottent égarés entre le ciel et la terre morte. Et derrière les vitres, une jeune fille les contemple à travers ses larmes et son cœur est trop lourd!

Oh!, que c'est triste!

le 20.

Je me suis rendu compte du peu d'importance de la vie humaine si vite éteinte! Un vers de Sully Prudhomme, je crois, résume ma pensée.

"Bleus ou bruns, tous aimés, tous beaux. Des yeux sans fin ont vu l'aurore, Ils dorment au fond des tombeaux, Et le soleil se lève encore".

Oh, jouissons donc de l'heure qui fuit! L'autre jour en soupirant je regardais autour de moi, je voyais des sourires sous les lumières.

Et me disais: Quelle chance d'être encore vivante!

Ma vie s'est faite beaucoup plus agréable. Voici une des mes journées: Sœur Marie vient me réveiller vers sept heures et demie. Après ma toilette et mon déjeuner, je vais dans mon lit de galerie. Visite des docteurs. Le Docteur P. est grand, maigre, très réservé. Maman dit que c'est à lui que je dois ma splendide amélioration. Puis, levée et sortie. Ayant augmenté de seize kilogs, je dois maintenant songer à diminuer un peu. Nous montons donc par de jolies routes de montagne sur la neige exquise et douce comme de la soie. Mais, hélas, où est donc la bonne marcheuse d'antan? Après cela, déjeuner et causette dans le hall. Je connais des gens maintenant et je tiens absolument à perdre ma timidité et surtout mes "blushes". On se dirait ici dans un grand collège; il y a six ou sept jeunes filles et une vingtaine de jeunes hommes! Par conséquent, de l'en-

train et de la gaieté. A deux heures, tout le monde se lève et va faire sa cure. A 4 heures, je fais de nouveau une promenade: à 5 heures, je prends le thé, et après cela, je vais faire des visites ou bien j'écris. J'écris énormément ici car j'ai "patened up all my diary" abandonné depuis si longtemps. J'y travaille depuis Janvier, copiant quelques notes, comblant de très grandes lacunes, et ce travail intéressant qui me fait vivre dans le pays des Souvenirs m'a aidé à passer paisiblement bien de longues heures. Toutes les pages datées à partir de Sienne sont le fruit de ces labeurs. Après cela, je m'habille pour le dîner et après dîner, autres causettes dans le hall. Il y a un grand sentiment de camaraderie entre tous ces compagnons d'infortune. unis par les mêmes tristesses, marchant tous vers le même but. Le thème de conversation le plus en vogue est naturellement: la maladie. Je me surprends moi-même en m'écoutant causer d'une voix indifférente de toutes ces choses. En effet "je me hâte de rire de tout, de peur d'être obligée d'en pleurer", oui, il y a même un certain "humour" qui se dégage de cette vie. Par exemple, un Monsieur D. est arrivé en annoncant qu'il venait passer un mois à Levsin — il en aura pour un an.

Mademoiselle D., est venue croyant soigner un gros rhume; elle est restée un an et demi et reviendra encore l'hiver prochain. Mais, Mlle. D. est la réclame du Mont Blanc, —complétement retapée, elle

est le portrait de la santé.

Et moi, Dieu soit mille fois béni! Je suis aussi un cas exceptionnel par la rapidité des progrés que j'accomplis.

En résumé: je ne suis pas malheureuse.

le 21.

I often remember "a year ago", when I thought Jack R., "was very nice to know".

Though it seems strange, a sort of glamour surrounds everything such for me.

le 26.

Le Docteur P. vient de me dire que je ne retournerais pas à Florence cet automne, même pour un séjour de quelques semaines—comme j'avais eu presque la certitude de pouvoir le faire,— puis qu'on passera l'hiver prochain ici. Célà me fait donc toute de suite plus d'un an encore de Sana. Je vois à peine ce que j'écris à travers le brouillard de mes larmes, mais j'ai appris à souffrir en dedans, sans démonstration. J'aime mieux célà. Je me penche donc sur mon cher cahier: témoin de jours plus heureux, et c'est à lui que je vais définir mes pensées.

J'ai beaucoup vieilli de caractère. On ne plonge pas dans le gouffre du désespoir sans en ressortir changée. Je ne suis plus l'enfant d'avant Leysin. J'ai appris le renoncement. Tout ce qui encadrait ma vie, tout ce qui formait mon horizon a changé a disparu pour ne plus revenir. Et moi, hélas, je suis aussi différente, et ce cadre, cet horizon ne pourraient plus jamais être les miens. Oui, les paroles que j'écris sont comme des gouttes de sang échappées d'une blessure.

Pendant les deux autres hivers que j'ai passés loin de Florence, je gardais la vision vivante de mon bonheur, le désir ardent d'y retourner. Je rêvais avec une infinie tendresse à mes champs et à mes bois; une intense nostalgie pour ma vie d'école, pour mes camarades, pour ces douces et solides amitiés et ces gaietés incomparables, inoubliables, me donnait, elle aussi, de la joie. Toutes mes pensées allaient vers ce coin chéri de l'Univers qui me gardait intacts ces bonheurs.

Maintenant..., tout est passé. Je ne sais pas si le "podere" redira jamais à mon âme ce qu'il lui a exprimé en de longues heures calmes. Je vois trop les choses comme elles sont. Mes amies sont toutes dispersées aux quatre vents. Chacune a pris sa voie dans la vie. Je suis trop âgée pour en former d'autres avec la confiance d'antan, je l'ai bien vu, ce printemps, à l'école. Et l'école, même mon école tant aimée... je vais avoir vingt ans, tout est passé. Florence ne m'offre plus les trésors qu'elle m'a donnés jusqu'à maintenant: un petit paradis "to look forward to", et l'espoir de revivre toutes les heures que j'aimais. Et malgré cela, —oh! contradiction du cœur humain!,— malgré ma cuirasse d'amère indifférence, je me sens accablée par la sentence du docteur, non seulement à cause d'une autre année de Sana qui s'étend menaçante devant moi, mais aussi parce que je suis séparée de tant de souvenirs joyeux, de ma Florence aimée.

Je laisse en sanglotant le doux "jardin des pâquerettes".

J'y retourne une dernière fois, mais la vie impitoyable m'en chasse. Désormais, le seul trésor embaumé de ces souvenirs m'appartiendra. Devant moi, il y a une étendue morne.

Je suis entrée enfant ici; avec effroi je songe que j'en sortirai une femme. Quelle horreur! Et je retournerai comme Rip Van Winkle dans un monde changé.

Mais il faut que j'apprenne, que "celui qui voit son rêve mort

doit mourir tout de suite ou se dresser plus fort".

Et après tout, c'est bon d'être vivante, de voir le soleil illuminer. "God's own world". Et je joins les mains et je remercie le Tout Puissant de m'avoir éloignée de la Mort, oh! oui quelle joie d'être vivante, de savoir qu'un jour, je serai guérie!

le 26.

Les cloches du dimanche sonnent à toute volée dans l'air bleu d'une journée radieuse. Et je songe à d'autres matinées de dimanche dans lesquelles je pensais, heureuse, à la journée qui se préparait... Et je suis triste, découragée.

le 4 Mars.

Whats news! Princess Mary has chosen Fiesole to end her honeymoon. Of all persons I was half in love with her, of all places Villa Medici to which many of my sweet remembrances belong. Altogether it is grand and too romantic for words. Another day I will dedicate a long chapter of this scribblebook to my wonderful "Villa Exploring" of old days. I'll only mention now that the first time, I climbed into "Villa Medici" I was with Friend. We glided all through the garden into the large terrace where a swing hung "Villa Medici" was then a home for convalescent English officers. We went even into the drawing room, looked into an open register, and always seeing but unseen rushed off just in time a the sound of aproaching steps. A verse of Praed (with a slight alteration) says what I am feeling: "Seven years ago! How many a thought of faded pains and pleasures those whispered syllables have brought from Memory's "hoard..."

Later on I climbed many times into "Villa Medici" garden with the B. and the G. Oh merry groups of boys and girls in search

of adventure and beauty!

And as for Princess Mary why I have been in love with her and the Prince of Wales —the adorable Prince of Wales— for a

long month now.

I really believe that my soul is more than half English. Everybody says so. I have an English ancestress, the wife of don Andrés Bello, but she is mother's great-grandmother. It is possible that it is through her I have my love of "English home and beauty"? Certainly yes. At least I hope so, and I feel a million times more English than southamerican.

le 8 Mars.

Une visite du Docteur B. m'a laissée tout heureuse. Il a trouvé des progrès "inouïs", "formidables". En effet, je me sens beaucoup mieux.

le 12.

We have had nearly three meters of snow, and still two days ago its whiteness fell unceasingly upon the grand, quiet earth. Spring must have reached Tuscany by now. Here the bleak wind roars. Sometimes at night I listen to their "mighty harmonies", they are a joy to me, I love hearing the wild rushes and the long dying-sounds. The Leysin people say that this has been an exceptionaly snowy winter—how lucky for me. There has been so much novelty in these northern sceneries! No, it has been rather more meeting a half-forgotten childhood's friend, than making a fresh acquaintance. Beautiful, great North!

"Quelle comédie que la vie et quelle bêtise d'en faire un drame". Non, elle est souvent un drame; et où avec plus d'anxiété poig nante qu'ici le voit-on? Mais il y • du comique, de l'irrésistible comique même, dans ce décor. Dans le hall on entend souvent des rires fous.

Un "malcapitato" monsieur alsacien, entre deux âges, arrivé depuis peu, très naïf, est devenu la cible, ces jours-ci, des "jokes" de tous les jeunes hommes. On lui fait croire tout ce que l'on veut.

—Moi, j'ai un pneumo-thorax à chaque poumon, lui dit-on. On est tous affreusement malades pour venir ici. Tenez, celui-ci n'a qu'un tout petit bout de poumon.

-Celui-là? Pas possible! Il a si bonne mine!

-Oh, plus on a bonne mine, plus on est malade.

—Oui, dit gravement d'A..., vous vous rappelez le petit marocain, qui est mort, celui de la chambre 153?

-153?, s'écrie le pauvre Monsieur, mais c'est ma chambre!

-Vraiment? continue d'A... Oh, Oh, ne soyez pas en souci, toutes les chambres content de ces histoires-là ici.

-Ecoutez, Monsieur, portez toujours des gants parce qu'en ouvrant les portes, vous pouvez vous infecter. (Et il les porte).

—Dimanche, il y aura une "course de cerceaux pour Messieurs et Dames, venez vous exercer, venez!

Et il y va.

Je rapporte textuellement ce que ces "tourmenteurs" m'ont redit. Quels bons rires!...

Hier soir, au lit dans le noir, j'ai pensé à des figures fuyantes, des ombres de jeunes filles surtout, errant autour de leurs printemps perdus.

L'autre jour, je regardais une feuille de statistique: des chiffres posés sous les paroles suivantes: Guéris, Améliorés, Stationnaires, Aggravés, Morts... Oh! ce que ces simples chiffres contenaient en eux de drame humain! Quels espoirs éperdus, quelles angoisses, quelles affreuses désolations dans chacun de ces numéros, dans chacune de ces vies de malade!

Souvent il y a des départs d'incurables... Les mois passé, celui d'un petit Indien qui rêvait à son Inde merveilleuse qu'il avait quittée voici onze ans. On le transporte jusqu'à Trieste mais là, implacablement on le refuse sur le bateau. Il meurt après quelques jours devant la mer cruelle. Plus tard, celui d'une toute jeune fille. Elle est arrivée en marchant, mais après sept mois de solitude, d'étiolement, ses parents sont venus la ramener chez eux — et elle est en chaise à porteur. Papa (allant à Paris) à fait route avec ce triste convoi jusqu'à Lausanne, et il nous a écrit qu'il avait humblement rendu grâce au Tout Puissant pour nous avoir épargnées. Aujourd'

hui, une dame Italienne à laquelle j'avais été présentée est partie aussi. Elle pourra encore vivre longtemps peut-être, mais elle ne pourra jamais guérir. Voilà ce que je contemplais comme mon destin pendant des jours atroces.

le 14.

Le Monsieur ingénu veut fonder un journal: "Le Canard de Leysin". Il a montré de ses écrits à d'A... Celui-ci les jugea "bestialità", puis il dit très sérieusement:

-Monsieur, vous avez été journaliste, n'est-ce pas? Confes-

sez-le?

—Pas exactement... En amateur oui.
—C'est cela. Naturellement. On le voit.

Ainsi, chaque jour, à chaque instant, le burlesque, le tragique, le sentimental, surgissent tout près l'un de l'autre dans cet étrange

monde de Leysin. Je trouve que tout est intensifié ici.

Ainsi, l'on voit des romans inouïs—par exemple en Septembre, un Docteur épousa une de ses malades —malade depuis cinq ans, si frêle, si maigre, il semble que sa vie ne tienne plus que par un faible fil et l'on voit toutes les phases de la souffrance, et au milieu de cette souffrance, le rire enfantin éclatant, jaillisant comme une source d'eau fraîche parmi les ronces.

le 16.

There is a land well known to all
But that none have e'er seen
From whence comes of a faint sweet call: Been...
The Land of Might.

L. I.

le 17.

Au terme de ma 19 ème. année, j'embrasse d'un regard le temps écoulé depuis le commencement de mes treize ans. En contemplant ce long morceau du chemin de ma vie, je vais les résumer par une

simple suite de mots évocateurs.

Amitié (avec un A majuscule), enthousiasme à deux, amour de la poésie, pensées profondes—Chagrin—doutes religieux—jeux, moins de pensée. Pleine enfance, camarades, poules, campagne, première neurasthénie, école, Nature, amitiés, popularité, tas d'amitiés, sanglots dans la nuit sombre, ombre, deuxième neurasthénie. Pas chercher midi à ving-quatre heures, dépression, sport et "blushs". Dépression et pressentiments, désespérance, espérance...

Ce résumé n'est que bien imparfait. Du reste, les cahiers de mon cher journal démontrent mieux ma vie que ce tableau rétrospectif.

le 10 Juin.

Je vais essayer d'écrire quelques lignes. C'est par un rude effort

de volonté que je reprends mon Journal. Je vis, depuis le 21 Mars, dans un effroyable cauchemar. Brutalement cette affreuse neurasthénie qui m'a déjà tourmentée, à deux époques antérieures de mon existence, est venue me reprendre par la tête. Mon âme est blessée. Je le raconterai peu-être une autre fois quand la sérénité me sera revenue. J'ai souffert atrocement.

Il y a quelques jours, Papa est venu m'apporter la nouvelle de la mort de ma grand'mère maternelle. J'avais tant rêvé devant le portrait de mon aïeule, devant la sérénité radieuse de ce jeune visage.

Mes pensées les plus tendres l'avaient toujours entourée.

Cette nouvelle avait la couleur de mes pensées. Oh! que j'ai souffert, mon Dieu, que j'ai souffert pendant ces mois passés! Cela a été le temps le plus dur de ma vie!

l'ai besoin, affreusement besoin de soleil!

le 17.

Pour me distraire, j'ai écrit ce que je recopie sur les pages suivantes:

SI TU VEUX FAISONS UN RÊVE

Fuyons vers les infinis diaphanes des pensées vagues, des mélancolies heureuses, des espoirs attardés. Autour de nous, le monde naît sous le soleil de Mai. Fermons les paupières dans la lumière trop éclatante, et rêvons..., errons dans les songes indécis. Ils sont faits de passé et d'avenir et de ce grand parfum qui va de la terre au ciel en cette heure, en ce lieu.

Faisceau d'idées, qui ne se précipitent pas. Une image se détache d'elles, et je songe... Je songe soudain à une petite forteresse se cachant au repli des montagnes dans le Pays des Pensées, sans doute. Cette forteresse et peuplée de visions très belles: les Ames Aimées qui habitent ces lieux à tout jamais.

Quelques-unes ont accès au sanctuaire, lieu serein, silencieux, caché. Les autres errent dans l'enclos de la forteresse parmi les fleurs soignées précieusement, tendrement et qui se nomment souvenirs.

Elles sont là à tout jamais, les grandes visions blanches des Ames Aimées.

Jadis, la porte massive de la forteresse était ouverte au grand large. Des prés sans fin étendaient devant elle une fraîcheur enivrante sous le soleil du matin. Oh! que le monde était beau dans sa jolie lumière! Sa porte grande ouverte laissait venir à elle la clarté et les visions...

Puis, peu à peu, de gros nuages gris se glissérent sur l'azur du ciel, et le paysage perdit son éclat. L'horizon se fit menaçant.

Alors la porte de ma forteresse s'est fermée et ses verrous sont si forts, ses serrures si tenaces, que les Ames Aimées qui l'habitent ne peuvent plus en sortir, tandis que nul ne peut y pénétrer du dehors. Et la clef s'est perdue...

...Errons dans les songes indécis, doux comme les parfums du Printemps, tristes comme les parfums d'un cœur.

Sogno gli alti cipressi cupi di Toscana Sogno giorni adorosi di pace lontana Soavi immagini sogno e la casetta mia Cosi lungi da me —quanta malinconia...

Sogno i campi, i miei boschi, e la colline Sogno le albe di goiia, le sere stell (amate ate) Sogno fiori nel sol; con l'anima commossa Sogno un tempo migliore, sogno La Torrossa.

le 29 Juin 1922.

Un an! un an que je suis tombée malade — c'est atroce! Un an de vie inutile, m'apportant jour par jour des angoisses insupportables, les renouvelant toujours inexorablement. Oh! Dieu! où est la jeunesse? Et pourquoi, pourquoi, après les terreurs de cette maladie, me donnez-vous les terreurs de l'Esprit? Il m'est arrivé cette chose étrange: J'ai perdu mon "moi", je ne suis qu'un pauvre être effaré. Eh bien, non, je me rebelle, je ne veux pas. Il ne faut pas que l'ombre s'attarde trop sur mon esprit, il ne faut pas, car... Oh! blonde image rêveuse que je contemplais chaque jour! Non!...

Je voudrais dormir toute la journée; quelle fatigue de recommencer à chaque réveil, exactement la même journée pénible!

Oh! qu'il fait bon dormir! Et mourir?

Si cela ne devait pas changer, oh! oui. Mais l'espoir, seul don de ma jeunesse, l'espoir me dit que cela changera et alors... Oh! la calme vie de tous les jours, sans l'ombre, aura l'éclat d'un renouveau.

"On n'a pas toujours vingt ans". Cette époque malheureuse passera. Mais quand? Je n'en peux plus et ma jeunesse ne fleurit pas.

Qui sait si ce n'est pas mieux qu'elle ne fleurisse pas dans ce Sana. Oui, mais entre l'épanouissement et le "ratatinage" dans lequel je me trouve, il y a le juste milieu —un espace immense.

Quelquefois, j'en ai assez, j'en ai assez. La vie ne vaut pas la

peine d'être vécue.

Je ne veux pas finir sur cette phrase mes méditations d'aujourd' hui. Je veux m'adoucir par un souvenir qui portera de la tendresse sur ce présent fait de mesquineries ou d'effrois. Toute une année donc s'est écoulée, une année de nuit. Une année, depuis que je jouais "Giovinezza" au piano entourée d'amis qui chantaient de toute leur voix, une année, depuis que je devais aller à ce pique nique avec Maggie, Winnie, etc.

«Or non é piú quel tempo e quell'étá...»

Donnez-moi, Seigneur, de répandre de la reconnaissance autour de moi, de donner du bonheur à mes parents si bons. Et prodiguez-moi le bonheur, car comment le donner si je ne l'ai pas? Donnez-moi la claire, forte confiance en moi-même.

le 2 Juillet.

Je ressemble fort au personnage de cette chanson que les enfants de mon école chantaient en chœur pendant que Miss P. les accompagnait au piano:

> There was an old man of Cape Horn Who wished he had never been born So he sat on a chair till he died of despair Tha funny old man of Cape Horn.

Si je ne m'affaisse pas, ce n'est que pour me débattre dans un

cauchemar. Je souffre, je souffre...

Si au moins j'allais en sortir plus forte. Mais je crois que je serai malheureuse toute la vie; l'existence n'épargne pas les tourments, je n'en suis qu'au commencement, et alors? Non, non, non. J'aurai du bonheur car je me le serai bien mérité. La vie serait une canaille si elle ne me donnait pas un peu d'éblouissement rassurant après tout ceci. Ayons confiance, —ce serait infâme si l'angoisse continuait. Je crois encore aux récompenses.

Je veux me distraire en écrivant. Et pour cela, il ne faut pas que

je m'attarde sur le Présent. De grâce, changeons de thème.

L'autre jour, D..., un jeune malade, parlait de béguins. Je ne connaissais pas ce mot et je me mis dans la situation ridicule de me faire expliquer sa signification par un jeune homme.

Je suis arrivée à l'âge de vingt ans, sans jamais aimer, mais n'ai-je pas eu de petites flammes d'enthousiasme? Si, et les voici.

D'abord, X... J'en souris. C'est le premier garçon que j'ai "girlishly", pas "childishly", trouvé beau, courageux, gentil avec ses sœurs. Lui aurai-je parlé trois fois? J'aimais le regarder par la fenêtre quand il était dans la pineta et j'aimais qu'il aille plus loin que les autres à la nage. Quand il est parti, je me suis chanté une chanson! J'avais dix-sept ans!

"Of course X... I found him "an adorable boy" and perhaps

I was a bit in love. Anyhow, I was struck".

Puis l'enthousiasme pour les Fascisti. Je les aimais collectivement, mais avec élan. Puis l'enthousiasme pour le Prince X. Ses photographies étaient rudement admirées -parfois trouvées "perfectly

fascinating".

Enfin et surtout J..., aimé déjà pendant quatre longues années. Qui est J...? Il est beau, grand, yeux bruns, cheveux bruns, un peu poète, plein d'un charme qui a fait ma conquête. J..., es un des personnages de l'histoire que je me raconte et il est devenu extraordinairement sympathique. On dirait qu'il vit, que ce n'est pas moi qui le fais vivre.

le 8.

Maudit soit le jour dans lequel j'ai mis le pied à Leysin! Je préférerais mourir que de repasser cette année. "I have been chated out of my youth" dans le sens le plus complet de ces mots.

La maladie, la neurasthénie se sont abattues sur un être de vingt

ans. Pourquoi?

Je me sens comme mise en disgrâce au fond d'un vague abîme Et puni de soleil sans savoir quel est mon crime.

Rostand.

Ah! quelle dégringolade depuis trois ans! Depuis cette nuit de

sanglots dans laquelle je su que j'étais malade.

Quelle dégringolade! Ma jeunesse a été toute une pénible descente. Quand je pense à ce que j'étais avant... L'enfant vibrante, de grands espoirs, d'élans heureux. Et quoique ébranlée par ma première neurasthénie, mon adolescence se déploya encore dans la douceur. Effayée par l'inconnu, elle se tassa dans un présent heureux. Mais oh!, depuis trois ans-ces trois années de printemps qui devraient être les plus belles de la vie— que de souffrances, que de désespérances!

le 12

Je suis très religieuse en apparence et fermement croyante au fond de mon âme. Mais entre la surface et ce fond, il y a tout un espace intime de pensées dans lequel se forment parfois des raisonnements presque d'athée.

Au dehors, brouillard épais et humide, cachant tout.

Autour de mon être aussi, le brouillard épais et malsain m'empêchant de voir. Il viendra un jour, si je ne meurs pas, dans lequel je serai loin de Leysin, —alors comment regarderai-je ces années de ma vie? Jusqu'à vingt ans j'ai été une enfant. Mais maintenant les voiles tombent. Après tout, il y a peut-être moins de mal derrière eux que je ne le craignais. Je perds mon temps, je perds misérablement mes journées, mais une grande inertie s'est emparée de moi, un découragement et surtout un traître effroi. J'ai peur de toutes sortes de choses, depuis les plus sérieuses jusqu'aux plus ridicules. Nerfs affaiblis?

Je suis en train de lire "Marriage" de Wells, un livre profond, robuste; il prend une "coppia umana" et la contemple. C'est d'abord la jeune fille du vingtième siècle, pas sentimentale et pas exactement cérébrale, mais forte, capable, parfaitement équilibrée en ses idéalismes mystérieux, formée par le "collège" et les sports. Ella va faire un "mariage" de convenance lorsque soudain surgit l'amour; la jeunesse a son triomphe, mais sur la chère union se glisse quand même, inévitable, la désillusion.

La vie ternit l'amour. L'homme délaisse ses aspirations pour l'argent, la femme qui a désiré passionnément cet argent se livre aux luttes et aux triomphes mondains. Dans cet horizon mesquin, ils retournent à la nature, lui demander avec déception le pourquoi de la vie, et chercher avec espoir quelque raison élevée... — leur

Dieu.

Je me demande: et moi? J'ai toujours dit que je ne me marierais pas, mais pendant ma maladie, j'ai bien vu qu'au fond de nos cœurs

de femmes, sourit un enfant de songe...

L'embarras c'est qu'un enfant doit avoir un père aussi bien qu' une mère. Or, tout en admettant d'avoir, dans un lointain futur, un tas de "mioches" —je tiens à ce qu'ils soient nombreux— je ne me vois pas du tout, du tout mariée.

L'idée seule m'étonne déjà; moi avec un homme? Voyons!

Les hommes, s'ils sont jeunes, m'intimident.

Ah! caractère dix fois stupide! Tu es sotte, Lily, mais excusable par ta timidité qui ne dépend pas de ta volonté.

le 15.

Un peu de gaieté. Pour fêter le 14 Juillet, nous nous reunîmes pour un grand dîner. Petis drapeaux, fleurs aux trois couleurs, champagne, cigarettes. Nous étions quatorze, six jeunes filles et huit jeunes hommes. Après le dîner, on alla tous au cinéma.

Vraiment, je me suis bien amusée hier soir.

Il pleut dans la brume; j'aime ce temps, rien n'est plus cruel que ces grands éclats de lumière sur l'étendue triomphale des montagnes, sur la terre qui sourit.

Mais la brume est compatissante et la pluie accompagne mes

rêveries désolées.

Lorsqu'à mon réveil, je vois un ciel gris, un tout petit peu de la lourdeur d'une journée qui commence semble se dissiper dans mon âme craintive.

Pleurons doucement, comme cette pluie, sur mon avenir fané.

le 23.

Aucun progrès, cinq mois de perdus! Et quels mois! Oh! c'est à en perdre la raison. Ces maladies sont un raffinement de cruauté. Je pense malgré moi, à un vers de Leopardi: "L'indegno mistero delle cose".

Pourquoi le printemps est-il donné à tout le monde, et ceci

...à quelques-uns?

Plus tard, serai-je un jour assez heureuse pour pouvoir m'écrier "cela en valait la peine"? Aurai-je une compensation?... Sans cela, pourquoi ne suis-je pas morte avant?

Et c'est une créature de vingt ans, n'ayant pas encore posé ses lèvres sur la coupe de la vie, qui est déjà si ployée, si tremblante!

Un étrange pressentiment a toujours été dans mon âme — j'avais peur de vivre, peur de ce que me préparait l'avenir.

En relisant mon Journal, j'en suis frappée.

Particulièrement saisissant ce que j'ai écrit en 1917: "Quelque fois une voix qui me fait peur", etc.

Souvenirs encore plus lointains:

Dans les champs d'oliviers, dans les vieux parcs clos de hautes murailles, deux enfants erraient en rêvant. Le monde était une féerie, et deux jeunes âmes, naissant dans un éblouissement de printemps s'élançaient vers l'infini... Oh! vertige de pensée et d'azur, oh! Amie de mon Ame, quel trésor tu as donné à ma vie! Dans le présent sordide, la lumière de ce passé adoré vint consoler mon regard qui s'égare. Ce sont des paroles de Musset, témoin de cette horreur que je vais écrire ici, vibrante d'émotion: "Un souvenir heureux est peut-étre sur la terre, plus vrai que le bonheur".

Ecoute dans la nuit Une voix qui gémit Rappelle-toi.

le 2 Août.

Période d'accalmie morale, moments joyeux, rires. Un peu de soleil sur mon chemin.

Puis l'anniversaire de mon arrivée à Leysin; le matin une superbe gerbe de roses rouges, envoyées par D..., ce diable qui m'amuse et qui ne me fait pas "soggezione"—et, toute la journée, une pluie de roses, la gosse de la fleuriste arrivant tout le temps avec de nouveaux envois. Le soir, je les invite tous pour un dîner chic. Décoration de mascottes et de roses et surprises: "crackers", "headdresses", faux-nez, etc... pour les jeunes gens et finalement diables dans leurs boîtes avec des vers comiques élucubrés par Maman. On s'amuse et après s'être photographié à la lueur d'un feu de bengale, on va au Jardin d'Hiver pour "guincher", occupation strictement défendue à Leysin.

Et je danse pour la première fois depuis si longtemps — et j'aime danser maintenant... Nous dansons et nous rions jusque'à onze heures et demie, moment où D..., commence à jouer au golf

avec une canne et des boules de billard. Arrivés à ce degré de démoralisation, les malades égarées ont la sagesse de prendre le chemin des grands corridors sombres—un peu impressionnants à cette heure et de se séparer en souriant.

le 12 Août.

Fête nationale suisse, cortège et feux d'artifice sous un ciel bas sillonné de grands éclairs.

le 13 Août.

Je pleure... Mon âme est morte dix fois, pour ressusciter chaque fois, oui, mais toujours un peu plus malade. Les âmes meurent-elles donc? En tout cas, elle s'étiole, elle diminue.

le 15 Août.

Carlo G., s'est tué le 2 Août, par accident, avec un revolver

qui a fait explosion.

Carlo était un cher ami d'enfance. Que de souvenirs, mon Dieu, que de souvenirs! Quels regrets infinis! Tremblante, mon âme s'approche au bord de cette tombe qui s'est ouverte soudain devant mes pas inconscients. Et là, dans la lumière précise qui fait jaillir la mort, j'ai vu tout à coup la profonde amitié qui m'unissait aux camarades de mon adolescence.

J'ai vu quelque chose de très cher s'ensevelissant avec lui, j'ai senti l'irréparable et avec une nouvelle intensité, je sens le sens de

ces deux mots si vastes: "Jamais plus".

Non, jamais plus nous ne jouerons ensemble, mon ami des jours ensoleillés, non, jamais plus je n'écouterai tes exploits, mon jeune héros de l'idéal...

Oh, si au moins je savais que l'âme est immortelle, qu'il entend mes regrets, qu'il connaît mon affection!...

Et ces vers sont un refrain constant à mes tristes pensées:

Nous ne disons jamais aux amis qui nous quittent L'adieu que nous aurions voulu leur avoir dit. Nous oublions toujours que la mort va plus vite Que le plus grand regret — que le plus grand oubli.

Mon âme jette sur la tombe, des lys, des roses blanches, des feuilles de lauriers, et toute la beauté délicate d'un passé lumineux, et toute la nostalgie prenante que laisse une affection qui ne pourra jamais être remplacée.

16 Août.

Je songe souvent à Carlo. En écoutant la musique, ou en regardant les grands cieux étoilés, ma pensée se rapproche de lui... La souffrance, grand Dieu! n'a pas épargné ma jeune vie, mais la mort ne s'est approchée que rarement. Je la comprends maintenant, et des vers comme ceux que je vais transcrire prennent une signification précise:

«Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent. Je le sais, à mon Dieu Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre Que des êtres charmants S'en aillent emportés par le tourbillon sombre Des noirs événements.»

Victor Hugo.

Je recherche toutes les poésies qui parlent de mort, d'enfance, de souvenirs.

le 1er. Septembre.

Qu'ai-je écrit? Emportée par l'émotion j'ai exagéré — très sincèrement du reste —; maintenant que cette émotion est passée, je vois clairement que j'ai exagéré. Comment ne m'en suis-je pas aperçu?

Quelles créatures sommes nous donc, si une émotion peut tout d'un coup aveugler? Il faut dire, comme atténuant, que cette émotion est venue sur une âme qui a trop souffert, et à qui tout ce qui se rattache à ce passé heureux apparaît magnifié et comme appartenant à un autre monde

Ainsi, par réaction au présent, j'ai glorifié mon bon camarade.

le 2 Septembre.

Oui, Madame R..., la femme du docteur, est morte. Dieu me préserve! Elle vient de mourir après de longues années de lente agonie.

le 26 Septembre.

Ça va maintenant. Je reprends courage. Amelia est venue passer une quinzaine de jours avec moi, une profonde émotion a envahi mon âme en la revoyant. Lorsque nous nous étions séparées, j'ai eu le pressentiment que je mourrais avant de la revoir...

Au lieu de cela... Ai-je été épargnée?... Qui sait?...

Enfin pas de pensées tristes pour aujourd'hui.

Hélas, hélas, que de détours dans la vie, c'est affreux de penser à la fragilité de notre Tout, balayé comme un petit canot dans la mer menaçante. Comme tout change!... Et partout, partout, toujours de la tristesse, une plaie qui saigne... Oh, qu'il faisait bon avoir le soleil dans les yeux, ne pas voir, croire à l'élan qui dure!

Changeons de pensées; je suis plutôt "in good spirits".

Si la maladie mentale et physique s'éloigne, j'aurai encore tant d'incertitude heureuse, d'azur et de transparence devant moi. Et, peut-être, puisque la vie a été pour moi, jusqu'à présent, si dure, peut-être m'épargnera-t-elle encore pendant longtemps les glaciales tombes intérieures.

le 27 Septembre.

Jetons un regard autour de nous, sur la petite foule de jeunes malades, luttant, espérant, désespérant, dans les brumes grises de leurs matins étranges. Ils sont maintenant, et ils seront encore pendant longtemps, mes camarades journaliers — ma société.

Je ne suis pas déprimée ces jours-ci; aussi puis-je jeter sur eux

un regard de sympathie.

Quel de ces départs regretterai-je le plus?

Eh bien oui, c'est vraiment celui de ce diable de D...! Railleur, gamin, gai et spirituel et impertinent au possible, il se fait pardonner toute sa rosserie par une profonde bonté qui se cache sous des drôleries. Et malgré ses cris et son argot, il est un parfait "gentleman". Il a vingt et un ans, très intelligent et joli garçon-et surtout, tellement fraternel. Il est bien gentil avec moi, et il me remonte le moral.

R... est aussi fraternel, et il fait bon plaisanter avec lui. Il est moins brillant que D..., mais je le crois solide. Je l'estime. Ce

sont de parfaits camarades.

La petite A... est une douce, vivace fleurette qui se fane sous nos yeux, hélas, dans le souffle glacé de l'implacable maladie. Elle ne voudrait pas mourir, elle court se chauffer au moindre rayon de soleil, riant comme une gamine à la moindre gaieté. Elle est très populaire — c'est l'enfant gâtée.

Mais, au fond de ses yeux, on trouve la grande ombre...

Elle a un fiancé lointain. Elle est comme une sœur pour R... avec lequel elle passe ses journées.

Demain je continuerai les portraits de mes compagnons d'infortune.

le 28 Septembre.

Je visite depuis quelque temps une alitée: Madame D... Une ravissante blonde aux grands yeux bleus, enfantins et naïfs. C'est une incurable... Tombée malade à l'âge de quatorze ans, elle traîne, depuis douze longues années, de sanatorium en sanatorium, la vie accablante de cette terrible maladie.

Eh bien, cette créature frêle et sans espoir, irradie autour d'elle une lumière intense. Que Dieu la bénisse pour le courage qu'elle sait donner aux autres!... à ceux qui croient encore pouvoir guérir, pour son charme calme et gai, pour la fraîcheur qu'à su garder son regard, malgré toute l'obscurité sur laquelle il s'est posé.

Elle s'est mariée, il a deux ans, avec un malade qui est maintenant complètement gueri.

-Vous allez voir que vous serez comme lui, me répète-t-elle

Si j'avais su qu'il allait si bien guérir, je ne l'aurais pas épousé. Pauvre garçon, je lui gâche la vie. Parfois, j'ai le noir quand je pense que pour moi cela ne finira pas... Mais je ne me laisse pas aller. On avait dit que je ne vivrais que dix ans: eh bien, voici douze ans que je tiens ferme!

Héroïne obscure, quelle leçon tu m'enseignes!

Mlle. K..., au contraire, est une aigrie. Assez jolie, malgré sa petitesse extrême, elle aime être la reine du cercle, souriant à tous les jeunes hommes, se moquant de toutes les jeunes filles. Avec moi, elle a été assez antipathique pendant de longues périodes, puis soudain "takes my breath away" par des confidences qui me sont presque désagréables. La pauvre! Elle en a encore pour neuf ans de pneumo.

le 30 Septembre.

"L'irrésistible" est le nom donné par d'A... à F... Ce nom lui sied. Il est si beau que j'éprouve en le regardant une jouissance esthétique; son seul défaut est sa petitesse de taille. Il est le "dandy du Mont Blanc" avec son regard à la fois câlin et hardi, un sportsman achevé, vainqueur en hiver de courses de bolbsleigh, en été de courses de motocyclettes.

Il alla pour deux jours à Milan, et réussit à se faire pocher un

œil dans un tumulte de Fascistes.

Il m'a fait faire un bout de Secretan en motocyclette - quelle joie! - Il est aussi le meilleur danseur.

Pourtant dernièrement, il a fait une plaisanterie qui m'a fait

pâlir lorsque l'on me l'a racontée, tellement elle m'a choquée.

Du reste, le Mont Blanc est dense de scandales; les réputations son "esquintées" de la manière la plus surprenante, dans ce lambeau d'humanité, tassée pendant des années dans une intimité forcée, oisive, déprimée, ferment de vie; - et le mal et le bien se côtoient dans un frottement continuel et énervant.

le 2 Octobre.

Cela va bien - je ris maintenant avec les jeunes gens, je ne flirte pas, mais je suis bon camarade et D..., et R... qui sont "the

next best thing" s'entendent bien avec moi.

Parfois on s'amuse assez, je dois admettre la vieille théorie toujours réfutée par moi: les garçons sont plus gentils que les filles, du moins dans ce Mont Blanc où le sexe féminin n'est pas trop bien représenté.

-"I wish the world would split", est d'habitude une de mes

premières pensées qui m'illuminent à mon réveil.

Mais aujourd'hui, je suis heureuse. Il me semble que les prairies vertes sont tendres comme au printemps. Et le vent qui passe me dit des choses oubliées depuis longtemps. Je regarde avec des yeux nouveaux, comme si je ne l'avais jamais vu avant, le petit village blotti autour de son église — j'écoute les cloches des troupeaux, dans cette soirée qui rêve; je sens l'apaisement.

Maman fait des poésies magnifiques et dans l'une d'elles il y

a ces vers:

Adelante las tiernas esperanzas, Blanco grupo de vírgenes veladas, Que la vida en sus crueles asechanzas Va tornando tan tímidas y heladas.

Oui, venez, espérance, pensées de fraîcheur et de calme sérénité.

Hier nous avons fait un pique nique, - vrai!

Maman et deux couples de jeunes gens sont partis dans la matinée pour le lac d'Aî, en voiture, bien entendu. Et ces couples de jeunes gens étaient composés de D..., la petite A..., R... et moi. Comme c'est amusant!... Eh bien, oui, arrivés là haut, près des cabanes abandonées au bord du petit lac, D... nous a construit une table. R... a fait du feu—et tout s'est passé pour le mieux. Après le repas, ils ont arrangé un abri où nous nous sommes installés tous les quatre pour nous reposer. Mais je n'aime pas les familiarités — même avec ces deux-là — qui pourtant sont complètement — comment dirais-je? — pas du tout sentimentaux et de tout repos à ce point de vue là. Ce n'est pas qu'ils ne vous disent pas des énormités sur le thème "béguin", mais cela n'a aucune importance; ce sont des blagues et des taquineries, et leurs paroles valent mille fois moins que les demi-regards lancés avec demi-intention par ceux qui ne possèdent pas le don... d'être bons camarades.

Ce que je n'aime pas dans D... et R... c'est leur façon par trop familière d'employer de gros mots, et, ce qui est encore pire, des phrases à double sens. Hélas! Je commence à les comprendre maintenant, ces phrases là. Je leur reprochais leurs paroles, lorsque nous nous acheminions tous les trois à travers les brousailles et les rochers des cimes, vers un endroit d'où l'on apercevait le grand lac

Léman.

—Devant vous, nous avons beaucoup de retenue, dit R..., et D... ajouta:

—Que voulez-vous, ici nous sommes habitués à dire tout devant les jeunes filles qui nous comprennent. Oui, et que de fois aves ses "Mademoiselle, vous êtes trop jeune, n'écoutez pas cela", m'a-t-il épargné des froissements inti-

mes qui me font tant souffrir.

Une autre fois, il me disait: le Mont Blanc n'est pas pour des jeunes filles. Vous, ça va, parce que vous avez votre mère. Malheureusement, on a donné à ma sœur la même éducation qu'à vous, aussi quand elle viendra me faire une visite à Noël, faudra-t-il que je m'esquinte pour lui faire se boucher les oreilles.

—C'est un bon garçon malgré tout. Son esprit pétillant le fait ressembler au merle de Chantecler. Comme lui, il est le "titi du poulailler", son "œil n'est jamais ébloui", il "rigole de tout". Et il

fait rire les autres.

Après avoir pris une masse de photographies, nous sommes redescendus.

Mais, oh! songer que peut-être bientôt, dans six mois, je serai rendue à La Torrossa, à la solitude sainte, et puis à la vie claire, loin des souffles malsains d'un grand Sana où s'étoile la jeunesse! Oh! l'abri sacré d'un toit qui est le vôtre, au lieu de ces montagnes tourmentées, le "calme horizon" bornant les vœux, mais pas le songe!

Mais non, non, je n'ose pas espérer. Et les appréhensions, comme un vol de noirs oiseaux de proie, retournent de nouveau sur ma

vie qu'ils dévorent.

le 25 Octobre.

Tous les garçons m'entourent. Et ce qui est charmant c'est que mes trois préférés sont si francs, si fraternels, des bons "chums" lls m'inspirent tellement de confiance, et je comprends si bien qu'avec eux je peux me laisser aller à une inconsciente camaraderie! Oui, je suis contente maintenant; il y a des années que je ne me suis pas si bien amusée.

Mes heures dans le hall, au lieu du cauchemar qu'elles étaient avant, sont devenues tout à fait charmantes. Exemple — le soir d'hier: Le petit L... vint au devant de moi en s'écriant: oh! je croyais que vous alliez monter — vous m'avez donné une émotion! Je m'installe à une petite table avec R... qui me donne une leçon d'échecs. Bientôt D... quitte le grand cercle central et vient s'asseoir à côté de moi.

-Conseil d'ami, bougez le cheval.

Aidé par D..., j'entreprends deux parties. Pendant ce temps, l'orchestre joue puissamment. La porte du hall s'ouvre et le concierge passé, portant trois grosses sphères recouvertes de toile brune.

-Tiens, qui se meurt?

-C..., me répond D..., en bougeant un pion. La musique continue ses amples harmonies. Au centre un petit groupe qui jase et qui cancane. Dans notre coin un jeu intére-

sant - en bonne compagnie.

Alors, j'ai senti intensément le clair obscur de la vie. A quelques pas de nous, se déroulait la lutte suprême contre l'"Invincible".

Le petit L... vint s'asseoir près de moi de l'autre côté.

-Mais aurez-vous bientôt fini? demande-t-il.

-Pourquoi cette impatience?

-Mais parce que je ne peux pas causer avec Mademoiselle.

Un instant plus tard, un complot est tramé entre nous. Il s'agit d'aller tous les quatre jouer un nouveau jeu, mais sans que le hall s'en aperçoive, pour que tout le monde ne veuille pas en être aussi. D... part le premier, au bout d'un instant L... s'éloigne et un peu plus tard R... et moi quittons le hall d'un air dégagé. Nous nous retrouvons tous dans le petit salon bleu.

Ah! cette partie de Pinock, je crois qu'elle restera parmi les choses "qu'on ne peut pas oublier". Les "chevaux" sont des bibelots (ours, lapins, chats) baptisés avec les noms de tous nos doc-

teurs...

Oh! c'est tordant!

-Silence, un pas dans le corridor.

A ma droite D..., à ma gauche R..., en face de moi L... dans le petit salon bleu, de la joie enfantine, de la familiarité de vieux copains, un soupçon de flirt inoffensif et drôle.

La vie m'a appris que la souffrance est la seule réalité, que ces gaietés ne sont que des feux d'artifice. Hâtons-nous d'en jouir...

avant qu'ils ne s'éteignent.

le 26.

"Chère enfant", "mon petit", voilà comme D... m'appelle souvent. Mais comme il emploie les mêmes termes pour une demidouzaine de ses connaissances du sexe faible, ça n'a aucune importance.

le 5 Novembre.

L'autre jour, D... m'a déclaré qu'il avait le béguin pour moi. Mlle. K... dissimule mal l'étonnement et la colère que lui produit ma popularité. Elle est détrônée -est-ce possible? Je n'en reviens pas moi-même, je ne puis plus avoir de sympathie pour elle —elle m'inspire plutôt quelque chose comme de la crainte.

Nous avons rejoué au Pinock malgré qu'il y ait eu une petite

histoire, Mlle. K... ayant été furieuse d'avoir été "exclue".

—Ce qu'elles doivent dire du mal de moi, m'écriai-je en me retrouvant seule avec les garçons dans le salon bleu. Mais en tout cas, j'ai mes deux chevaliers qui me défendront.

-Jusqu'à la mort, dit D..., et R... ajouta:

-Vous en seriez quitte pour un chahut que je ferais dans le hall.

Je viens d'être témoin d'une tragédie.

Et c'est notre chère petite "Gosse" qui en est la victime. Elle était la seule jeune fille droite et sincère. Nous nous étions faites de bien bonnes camarades. Un soir elle vint à moi.

—Figurez-vous, me dit-elle, ce que je viens d'apprendre: les demoiselles X... disent à tout le monde que je vais mal parce que

je m'amuse avec R...!

-En voilà une histoire!

Brouilles, larmes, chuchotements, explications, indignations, pacification. Le scandale fut comme une bombe dans ce hall avide. Les deux jeunes filles, sottes et vulgaires, ne savaient plus à quel saint se vouer.

Mais la petite "Gosse" était tombée au lit le lendemain de la première scène. J'allais la voir trois fois par jour, très souvent accompagnée des garçons. R... qui s'était absenté pendant huit jours revint alors, et en apprenant ce qui se passait, fit un formidable "chahut" en plein hall. Ça, c'était chic et chevaleresque! R... est un brave garçon.

On a pu le voir aux mille attentions délicates et nobles avec lesquelles il a entouré sa petite "Gosse", à son dévouement à toute épreuve, à ses larmes (car lui si ours, je l'ai surpris en train de pleurer).

Et la petite "Gosse" va toujours pire, et pire. Dans une dernière

visite que je lui faite, elle m'a dit:

—Si je redescends dans le hall, il faudra interdire la médisance dans notre groupe, et faire payer une amende à quiconque brisera cette loi. Oui, c'est elle qui m'a déclanché ma fièvre.

J'éprouve un étrange, douloureux attrait à rester près de cette petite mourante. Un soir, ses larmes tombaient silencieusement de

ses yeux, le long de ses joues amaigries.

-Ce coup-ci, c'est fini! Je ne crois pas qu'il y ait au monde des

circonstances plus tristes que celles de ma famille.

Pauvre petite abandonée! En proie à des cauchemars terribles, elle se débattait seule dans le silence de la nuit, les infirmières étant bien trop habituées à se déranger le moins possible, pour pourvoir la soulager.

Maman et Berthe l'ont veillée. Maintenant sa mère est là. Je ne l'ai pas vue depuis cinq jours. Elle a déjà reçu l'extrême

onction.

Papa est parti le 2. Je suis terriblement sensible depuis que je suis malade, et tout chagrin me déprime beaucoup. Cher Papacito, mon meilleur ami et conseiller, qu'elles ont été dures ces trois années que nous avons passées ensemble, qu'elle a été dure cette séparation au Sana!

le 6.

Hier, première journée de neige et de soleil. Je mets mes guêtres et mes snow-boots, et je cours faire un Secretan. "Faire un Secretan" ou un... "sacré temps", voilà une expression toute Leysinienne. Cela veut dire se promener par une avenue —éternellement la même —bordée de cliniques d'un côté, mais de l'autre, dominant la vallée comme une longue terrasse.

Voici D... Nous partons ensemble, causant des parties de luge et de bob qu'il faudra faire cet hiver. A notre retour, Mlle. K...

dans le hall lui dit qu'elle l'attend depuis longtemps.

—Vous comprenez que je préfère faire le Secretan avec Mlle. I. qu'avec vous, lui répond-t-il.

-Je m'en aperçois.

Et si vous êtes vexée, cela m'est égal.

—Ie le sais.

D... vient de me dire: Vous êtes jolie comme un cœur aujourd'hui. Et comme un cœur qui serait joli.

le 7.

Tristesse. La plus jolie fleur a été arrachée.

«...Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeus
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie
Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et, comme le soleil de saison en saison
Je veux achever mon année.»

André Chenier.

Oui, pauvre petite "Gosse", tu aimais tant la vie, malgré qu' elle s'était montrée à toi sous son aspect le plus dur, le plus injuste. Tu aimais tant la vie... et tu t'es endormie pour toujours en la regrettant tellement!... Oh! âme claire et brave, victime d'un destin trop cruel, petite martyre, printemps meurtri, souviens-toi de moi.

15 Novembre.

Oh! que les jours d'insouciance sont rares!

Il y a eu des histoires, et des histoires à n'en plus finir. Maman a réprimandé toute la clique du hall parce que les demoiselles X... avaient donné un dîner deux jours après la mort de la petite "Gosse". Elle leur a dit des choses formidables, et c'est le petit D... qui a reçu la douche. Que d'ennuis, que de petites et grandes misères! Maman faisait un geste noble.

Je tiens trop à D... pour recommencer une seconde édition de l'histoire C... Aussi lorsque le soir, après la scène, il m'a tendu la main en me disant: "Ce que j'en ai attrapé ce matin!", j'ai senti que notre camaraderie n'était pas blessée. Résultat: je suis en train d'écrire solitairement mon Journal pendant que tout le monde en bas joue au pocker et s'amuse.

Je suis en disgrâce.

Je me chante toute la journée la bonne chanson que m'ont apprise mes camarades Leysiniens:

"Dans la vie faut pas s'en faire.
Moi, je ne m'en fais pas,
Toutes ces petites misères
Seront passagères
Tout cela s'arrangera.
Je n'ai pas un caractère
A me faire du tracas,
Croyez-moi, sur terre
Faut jamais s'en faire,
Moi je ne m'en fais pas!»

Je suis assoiffée d'insouciance. J'ai trop souffert pendant trois ans, j'ai trop vu le côté tragique de la vie, je n'en peux plus. Je profite de ce que ce monstre infâme: la neurasthénie, ne me tient pas entre ses griffes, et tout en craignant son retour, je me cramponne à la moindre petite gaieté. Après tout, avant tout, je suis jeune, j'ai vingt ans. Je fais le Secretan avec les garçons et je ne me fâche pas avec D... quand il m'appelle "son amour". Nous savons aussi bien lui que moi, que cela n'a aucune importance.

Son insouciance est contagieuse et rire me fait tant de bien!

Mais je suis la jeune fille que les garçons respectent le plus.

L'authlicia que Mila I d'était là c'était D clore qu'

—J'oubliais que Mlle. I... était là, s'écria D... alors qu'il venait de dire un gros mot à Mlle. K...

le 27 Novembre.

Récapitulons. Quelles drôles de journées! Voici les incidents de ma camaraderie avec les garçons — cette nouvelle chose qui est venue jeter dans ma vie une bouffée de fraîcheur et de sourires auxquels je croyais avoir dû renoncer à tout jamais.

Mais non, je suis jeune. Si chaque journée porte encore avec elle d'amères souffrances, elle me donne aussi un peu de soleil, de

printemps et... ça va!

R... est le plus profond. Son cœur saigne pour sa petite "Gosse". Il tâche de le cacher sous un langage des plus spirituels et satiriques. Solide, et vrai bouclier pour ses quelques amis, il est

terriblement dur envers ceux qui lui sont antipathiques —et ceux-ci sont nombreux.

—C'est drôle, me dit-il, vous n'êtes pas comme les autres jeunes filles qui aiment qu'on leur dise des plaisanteries sur leurs connaissances féminimes. Dites-moi des vers alors, de vos vers —ils seront jolis comme tout ce qui vient de vous.

Je refuse — je m'étrangle avec ma cigarette et nous éclatons de rire. Nous sommes assis sur un petit banc dans la solitude calme de la forêt; il a apporté des cigarettes, et moi des chocolats. Belle matinée de causeries.

Et R... me raconta encore des choses...

—C... m'a dit qu'il vous fera la cour lorsqu'il descendra et D... m'a dit tout à l'heure: Je la fais enrager, mais c'est la seule jeune fille possible du Mont Blanc.

Je ne suis pas encore habituée à ces propos.

le 4 Décembre.

L'autre jour, nous sommes allés au village écouter un violoniste espagnol: Juan Manen.

Nous étions deux jeunes filles, une dame, cinq jeunes gens.

Retour au clair de lune sur la neige.

Je fais un peu vie à part. Au commencement j'étais mal à mon aise, mais j'ai vu que je sais bien me faire respecter, et maintenant cette indépendance me plaît.

Je fais des études approfondies sur la société, et sur cet étrange spécimen: "le jeune homme", que j'avais ignoré et craint jusqu'à maintenant. Si je guéris, ces études me seront rudement utiles...

le 16 Décembre.

Résumons en toute hâte:

Soirée chez D... malade.

Rires —quelques compliments: "Dans le pâturage R... dit en parlant de L... —C'est crispant d'être avec des gens comme cela.

-Merci, lui répondis-je.

-Vous, vous n'êtes pas "des gens", vous n'appartenez pas à cette terre, vous êtes une déesse.

Un autre matin, en promenade, comme d'habitude, avec R... et L..., R... récite:

«Mon âme a son secret, ma vie a son mystère Un amour éternel en un instant conçu. Le mal est sans remède, aussi j'ai dû le taire.»

Puis, —Ceci est pour vous, dit-il. (...?).

Madame M... me fait venir près d'elle, me parle, me touche. Oh! que je suis reconnaissante à la Providence! Merci, merci.

Voici des jours remplis d'occupations de toutes sortes, j'achète des cadeaux pour mes boys-friends, pour plusieurs de mes nouvelles connaissances, je finis une blouse d'intérieur pour Maman, à laquelle j'ajoute vite une poésie, j'écris des lettres, des lettres, et tout d'un coup au milieu d'un tourbillon gai et affairé, je me trouve à la veille de Noël. Je suis heureuse.

Maman, Berthe et moi, passons la soirée du 24 autour du Pressepio et de l'Arbre, qui, comme l'année dernière, donne à ma chambre leur reflet de fête. On se réjouit des cadeaux, on lit des télégrammes et des letters de chers absents. Belles veillées. Puis, après dix heures. Berthe et moi descendons. Je vais à mon premier Réveillon. Un petit groupe prêt à "faire les fous" est réuni au Jardin d'Hiver. P... fait le clown avec une mascotte que je viens de recevoir: un gros bébé nègre très spirituel. On danse. Puis, nous allons dans un des petis salons où un bon feu de bois donne un éclat chaud. La table ovale est couverte de bonnes choses, je bois du champagne, à minuit on éteint et un gong sonne les douze coups. C'est bien amusant. Nous sommes le nombre idéal, quatre jeunes filles et Berthe et cinq Messieurs, dix en tout. Dire que nous sommes le dix seuls qui réveillonnons, dis-je tout le temps à mon voisin de droite. A mesure que la nuit avance la gaieté croît. Des "crackers" éclatent sans cesse, des bonnets ornent toutes nos têtes, de longues banderolles de papier envahissent la chambre, tombent en faisceaux de la lampe, enlacent tous les convives en chaînes de cordialité.

—Et maintenant, dansons encore! Voilà ma proposition. On apporte un phonographe et nous nous levons de table pour nous lancer dans les rythmes ensorcelants des fox-trots et des one-steps. Oh! que c'est bon d'être vivant! On danse, on danse dans la nuit de Noël et de réjouissance. A côté de nous, le grand Sanatorium aligne dans le silence ses chambres douloureuses.

Dehors, linceul de neige. Devant nous, un avenir incertain. Mais autour de la table couverte de coupes, de fleurs, de cigarettes, dans l'éclat de lumière qu'illuminent nos robes claires et notre beauté, il y a la jeunesse, il y a l'entrain qui veulent leur triomphe. Cramponnons-nous à l'instant qui fuit, ce bon instant de joie... et dansons encore, jusqu'à deux heures du matin!

On va faire la "cure"... Mais pas avant avoir montré ma crèche à quelques convives, et de m'être fait voir à Maman dans

mon nouveau rôle de noceuse.

Nuit de Noël, nuit de Réveillon et d'allégresse! Et le lendemain, cela recommence mieux que jamais. Tous les alités sont levés, le Mont Blanc est en fête... Comme l'année dernière, grand arbre de Noël, grand dîner de gala. L'orchestre joue "Ta bouche", "J'ai fait ça machinalement" et surtout "Eléonore" qui est chanté en chœur par toute l'immense salle, tandis que mes amis me font signe. D... m'offre des fleurs après le dîner qui s'achève dans les déguisements et dans le bruit de mille trompettes; je propose le danse. Le docteur X. soudain lève la tête et donne la permission de danser en plein hall. Alors on vit l'extraordinaire, l'inouï. Un tout petit instant suffit pour que le courant électrique passe parmi les malades.

Le vestibule de Sana est transformé en Salle de bal, et cinq beaux jeunes couples, tournoient follement au son d'un orchestre délicieux. Je danse comme une enragée et je suis la jeune fille qui

a le plus de succés.

"Le bonheur n'existe pas, mais il y a des moments... joyeux".

Lorsque je monte enfin, je m'affaisse devant la glace, et je me
regarde. Dans mes cheveux, il y a encore les fleurs bleues qui vont
si bien avec ma robe, ma belle robe aux reflets ondoyants; entre mes
mains des œillets qui se fanent. Je me regarde. Est-ce bien moi?

Noël 1922.

A MA MÈRE

Quelque chose de fort, grand comme la prière Qui va vers l'Au-delà en un élan de foi, Quelque chose de doux et de tendre, ô ma Mère, Voilà la vision que mon âme a de toi.

Aux espoirs fatigués montrant la lumière. Luttant contre le mal, tu portes la beauté Sur ton chemin terni, sur toute trace amère Et, sur nos jours fuyants, un peu d'éternité.

Le temps passe, emportant la joie et la tristesse. Nos pas s'en vont toujours vers qui sait quel destin... Laissons de notre amour rayonner la tendresse, De notre amour béni qui doit être sans fin.

Nouvel an 1923.

J'ai reçu une gigantesque gerbe de merveilleuses roses blanches et dans le billet qui venait avec elle, cette phrase: "Voici quelques compagnes". Ce bon R...!

D... et L... me donnèrent chacun un vase, et puis pour terminer l'hommage masculin, voici une superbe azalée blanche du "Chevalier L,. de T...".

Que de blancheur!

Des cadeaux à foison pour les fêtes et assez de gaieté. Hier, nous avons veillé l'année. Nous nous sommes enfermés dans une chambre et nous avons joué au baccara jusqu'à minuit. A minuit les sirènes sifflèrent et je dis d'ouvrir la fenêtre pour laisser entrer le bonheur. Puis, toutes les jeunes filles et les jeunes gens échangèrent des baisers.

Je fus la seule qui ne voulus pas me prêter à cela; je me contentais de distribuer de cordiales poignées de main, et de rire de bon cœur. Puis, nous sortons comme des conspirateurs, et on ne s'aper-

çoit que plus tard que nous avons été treize.

Quand j'arrive chez nous, je suis reçue froidement par Maman à cause de mon absence à l'heure solennelle. Croyant qu' elle m'avait dit qu'elle ne voulait pas veiller, qu'elle allait dormir, etc....

Ce matin, en allant à l'église, j'ai été frappée par la blancheur de la route. Le ciel et l'air chargés de brume pâle étaient aussi blancs et étincelants que la terre où une neige toute fraîche était amoncelée en profusion luxuriante. L'année la plus douloureuse de ma vie s'est

achevée. Oh!, merci, merci...

Toutes ces dernières années ont toujours été plus tristes l'une que l'autre. J'ose donc à peine formuler des espoirs pour celle qui commence. Mais 1922 m'a donné vers sa fin de la joie et du calme, et m'a appris des leçons inoubliables. Je retrouve mon "moi" maintenant. Chaque jour, je me sens plus forte, plus capable; l'horreur s'éloigne. Déjà la préoccupation de ma maladie devient secondaire. C'est un courant souterrain, triste, mais 'terne et monotone comme l'habitude. Je suis malade... encore pour longtemps... Un jour je guérirai... Qui sait?

Mais d'autres préoccupations pressantes, affolantes, se sont

apaisées.

Je ne suis pas heureuse, mais je ne suis pas malheureuse, c'est déjà immense.

Encore une année de Sana qui commence, encore un peu de

ma Destinée qui va s'accomplir...

Je prie bien peu maintenant, mais ce que j'ai demandé à Dieu aujourd'hui, c'est sa Protection. Et vaillamment, je vais continuer la lutte dans laquelle je me sens tout à fait engagée maintenant, la rude lutte de la vie!

le 16 Janvier.

D..., un petit malade de Maman, est parti avant-hier. Il était atteint au poumon, aux jambes et à un bras... Et c'était un si beau garçon! J'aimais sa façon simple et franche de regarder en face. Un après-midi, alors qu'on découpait la galette des rois, il trouva la petite poupée dans sa ration, il m'élut pour "Reine", "Ma Reine d'un jour", écrivit-il plus tard.

Mes moments d'angoisse deviennent chaque jour moins fréquents et je suis souvent prise par la fraîche joie de vivre. Je lutte, je me secoue des ténèbres. Encore quelques efforts et le but sera atteint. L'autre jour, à un concert de Beethoven, j'ai senti intensément la musique du Printemps! Oh! penser que je suis si jeune encore... que j'aurai tant de douces révélations...

le 17 Janvier.

Maman est à Florence, Berthe malade. Etant seule, je mange avec le petit L... Le démon du jeu possède notre clan, et ce sont constamment des "Chouettes" après déjeuner, et des pockers le soir. Je n'ai pas de chance au jeu!

le 22 Janvier.

Je lutte contre ma timidité, dont je sens de nouveau l'effrayante puissance. Oh, non! retomber maintenant serait trop douloureux. Insouciance, gaieté, au secours! Oh! je suis triste ce soir et j'ai peur.

Ne parlons plus de moi, parlons des gens qui m'entourent. Tas d'acteurs dont le masque ne parvient pas toujours à cacher les grimaces. Comme je vois la vie, comme je la vois de près! Elle est là devant moi qui s'étale.

Je vois les quatre faces de l'Eternelle Comédie: On se veut, on

s'enlace; et après, on s'en lasse; on s'en veut.

Le jeu de mots à raison. "Proprio cosi".

Papa m'écrit du Chili: "Ten presente que la gran revancha que espero del destino es llegar con mi hija a presentarla en este medio tradicional donde tenemos nuestra verdadera situación, y donde vas a ser recibida como una princesa".

le 8 Février.

J'ai une masse de petits ennuis. Non, je ne m'amuse plus, ce milieu n'est décidément pas le mien. Enfin, je lutte pour me garder "d'aplomb".

Le docteur F... m'a dit que je pourrais aller à Florence ce printemps pour un mois. Oh! quelle délivrance que de reprendre

contact avec la vie normale, la vie active...

Avant Noël, nous débitions sur l'air de "J'en ai marre" des complaintes qui avaient eu beaucoup de succés. Créés par moi, elles étaient souvent inspirées par les garçons. Exemple:

De toujours être à Leysin,
De ne pas en voir la fin,
Moi j'en ai marre;
D'écouter tout ce qu'on dit
De voir la dent du Midi
Moi j'en ai marre;
De faire le Secretan
Depuis déjà plus d'un an,
Moi j'en ai marre
Et mille cures pareilles
En société des corneilles,
Moi j'en ai marre

D'écouter P... partout Appeler Patou, Patou Moi j'en ai marre De voir Madame Ronsard Avoir toujours le cafard Moi j'en ai marre Rencontrer Mr. Verdan Chez Madame D... souvent Moi j'en ai marre

Là-dessus, Monsieur Verdan a ajouté:

Et voir la belle Lily Suivie du petit Jimmy Moi j'en ai marre

Ah! oui, ce que j'en ai marre de Leysin, ce que j'en ai marre!...

le 22 Février.

L'autre jour, R. me disait: "Je ne pourrai plus rester à Levsin quand vous n'y serez plus..." Il devient un peu sentimental.

Le soir on fait des petits pockers ou bien des grands baccaras clandestins dans le salon jaune. Ils ont belle allure. L'argent roule à travers la grande table dirigée par l'infatigable croupier Mlle. H..., et les banquiers crient: "Le coup est pour le ponte, faites vos jeux, vos jeux sont faits, rien ne va plus".

Ceux qui jouent gros perdent et gagnent une centaine de francs. Les yeux anxieux autour de la grande table ovale suivent attentivement les cartes et l'argent posé sur une petite bande en velours qui fait le tour du tapis. "On ramasse partout!".

l'aime beaucoup le baccara. Le temps fuit dans son charme

étrange.

Je pense toujours à mon départ... Dans un mois, grand Dieu! je serai à La Torrossa. Plus qu'une trentaine de journées douloureuses!

Courage donc!

FIN DU CINQUIÈME CAHIER

DEUXIÈME PARTIE

LA JEUNESSE

SIXIÈME (ABIER

Mont-Blanc, Leysin, 24 Février 1923.



OUS portons tous en nous un cimetière secret où nous déposons silencieusement les amitiés et les illusions défuntes.

Encore une petite tombe. Sur elle ces deux mots: "Un sourire".

le 28 Février.

J'ai été au lit aujourd'hui et B. a passé plus d'une heure auprès de moi. Il part dans deux jours. Il dit qu'il devient fou ici.

Déjà notre camaraderie "ou amitié", prend dans mon esprit l'importance et le charme des choses du passé. Il a eu le "béguin" pour moi, ça c'est sûr.

le 13 Mars.

Si on me demandait quel a été mon plus grand ennui pendant ma vingtième année, ma plus grande préoccupation, je ne dirais pas: la tuberculose. Ce qui m'a fait le plus souffrir, ce qui m'a fait subir des humiliations révoltantes, c'est de... rougir. C'est une neurasthénie comme une autre. Je rougis par nervosité. Mais quoi de plus atroce que de se sentir devenir écarlate devant un jeune homme, de sentir, oh! horreur!, la sueur perler, de rester là congestionnée, désespérée "souffrant l'insouffrable". De savoir que cela se répéte, que si quelqu'un prononce un nom, "Dieu sait pourquoi", on deviendra cramoisie. C'est la fin de tout badinage insouciant et gai.

Oh! pourquoi encore cette infirmité si douloureuse? Pourquoi chaque petit rayon est-il ainsi si cruellement gâté. Je vois toutes les jeunes filles autour de moi-et il y en a de seize et dix huit ans-restant calmes et souriantes avec les jeunes hommes.

Je m'étais si bien habituée à eux en Novembre et Décembre. Oh! pourquoi suis-je redevenue neurasthénique? Pourquoi ces an-

goissantes timidités? C'est affreux.

Et j'ai eu de ces moments de torture indigne devant D. et B., en présence de ce hall de gens essentiellement médisants, railleurs, amers, vulgaires et méchants. Pourtant je comptais bien garder frais et lumineux le souvenir de ces camaraderies, le seul souvenir heureux de vingt mois de cauchemar. Maintenant ce souvenir est abîmé, Le départ de R..., m'a émotionnée, quoique je fusse heureuse de ne plus le voir. Je pense avec déplaisir à nos innombrables promenades. Que la vie est compliquée. Pour un jour qu'elle vous semble agréable on en a au moins cent dans lesquels elle prend un aspect antipathique.

R... était très intelligent et je le trouvais bien gentil. Mais son amitié était peut-être un petit peu sentimentable. Pas de mon côté en tout cas, quoique ces derniers temps, à cause de ma neurasthènie je m'empourprais souvent devant lui. Oh! que la vie est

antipathique!

le 19 Mars 1923.

Oui, c'est mon anniversaire. Quelle joie que ma vingtième année soit enfin finie: Life is but a sorry business at its best and the faster you get over it the better. Oh, ces fêtes de Leysin, comme elles font pleurer!

Cette fête pourrait être ma dernière.

Je me demande si l'année prochaine je serai morte, empirée, amoureuse, "of all the evils"...

Je me demande pourquoi on naît. On est toujours plus malheureuse qu'heureuse, alors pour quel caprice?... non, je ne suis pas tout-à-fait "marteau", quoique je pose si naïvement la Grande Question.

Je pense très profondément. Parfois je ne crois à rien, je raisonne, je nie. Puis un jour, je joins les mains et, pleine de confiance, je m'écrie: Oh! mon Dieu, protégez-moi, grande Pureté venez à moi, gardez-moi! Chose étrange, les doutes religieux ne me font plus souffrir, ils me laissent indifférente.

le 20.

Les jours continuent l'un comme l'autre. Puisque R... est parti et que je suis toujours brouillée avec D..., c'est le petit L... qui redouble d'assiduité, en son rôle de cavalier servant.

Mais "j'en ai marre" et je recherche la compagnie de la "Tan-

te". C'est un boute-en-train que cette personne gaie, nerveuse, charmante.

L'hiver finit et tout le monde est las. Les mois ont roulé lentement sur tous ces malades, les mois chargés de désespoir, de gaieté fugitive, de cancans, de demi-romans, de scandales, de querelles.

On lutte, on lutte continuellement chacun de son côté et pour son but individuel, moi pour acquérir "l'aplomb", d'autres pour garder leur royauté ou leur réputation, et d'autres encore pour trouver un mari. Et tout cela, sous l'immense ombre de notre destinée fatale.

La médisance sournoise, meurtrière, régne dans sa toute puissance sur les conversations, mais à côté d'elle, un garçon des plus spirituels fait des drôleries que ne peuvent trouver que des garçons, et des garçons français; ses paroles jaillissent continuellement, déplissant les rides amères, faisant rire d'un rire souvent méchant et moqueur, parfois franc et heureux.

J'ai bien changé. J'aime l'esprit parisien, les jeux de mots, la parole tranchante. Je pense avec superiorité aux gens "qui n'y voient que du bleu" et je dis, à un thé: "Il leur sera beaucoup pardonné, car ils ont beaucoup toussé". Je me suis familliarisée avec beaucoup d'idées et je ne souffre plus quand j'entends parler de scandale. C'est tout simple.

Ma propre morale, bien entendu, est d'un strict si absolu, si inébranlable, que... à quoi bon s'en faire, si les autres ont d'autres conduites? C'est comme cela ici et les jeunes gens en parlent aux jeunes filles. En Italie, on raconte des choses innocentes d'une facon bien plus offensante.

le 25.

Hier, D... est parti "en vacances". Nous ne nous sommes même pas dit au revoir. Où est le temps où il s'écriait invariablement chaque jour: "Qu'elle est jolie ce soir, Mademoiselle Iñiguez!". Certes, Novembre et Décembre ont été les seuls mois joyeux de Leysin. Je me souviens d'une soirée de poker, d'une soirée au cinéma.

Je suis dégoûtée de Leysin, de sa vie stupide, de l'esprit sans loyauté, sans élévation qui régne parmi sa jeunesse, de tout enfin, de tout ce cadre où j'ai tramé ma vie de tutu, pleine de dépression,

et d'étrange, irraisonné affolement.

J'ai eu des cavaliers servants, j'ai fait des visites aux alités, me familiarisant avec l'aspect des garçons en pyjama, j'ai dit avec eux rosseries et médisances, je me suis balladée avec eux, on s'est parfois regardé dans les yeux, ils m'ont dit des compliments. Tout cela pendant deux mois. J'ai trouvé cela tout-à-fait charmant. Je

me disais: il faut lutter contre la tristesse qui m'est si dangeureuse.

il faut cueillir la fleur avant qu'elle se fane.

Puis soudain ce fut fini. Effravée de cette frayeur mesquine. insensée, qui m'a déjà tant suppliciée, je recommençai mon affolante série de "blushes", de "flushes", je recommençai à prendre tout au sérieux, à rentrer dans ma coquille et à aimer la solitude.

Tous ces gens me degoûtent maintenant.

Enfin ce sont les derniers jours que je passe à Leysin. Puisséje n'y jamais revenir! Notre retour est fixé pour Mai cependant. mais d'ici là, je peux mourir, on nous pouvons aller au Tyrol ou ailleurs, enfin sait-on jamais? Je hais de toute mon âme ce Levsin qui m'a volé "mes radieux vingt ans".

Ce Levsin, où je n'ai pas enrichi mon âme d'une seule profonde affection, d'un seul trésor intime, et que je peux quitter maintenant, après presque deux ans, comme on quitte un cauchemar au

réveil.

le 25 Mars.

J'ai lu "Ships that pass in the night" par Béatrice Harraden. J'ai aimé ce livre, ses pensées profondes, mais je trouve qu'elle aurait pu tirer plus grand partie du Sana. Son dessin n'est que vague et indécis. l'ai vu des couleurs autrement tranchantes, des drames autrement poignants, une vie plus vivante dans son ridicule et ses cruautés.

Soudain m'est venue l'idée: si j'essayais de grouper quelques scènes de Leysin, dans un humble petit conte? Je le ferai à mon retour. Prendre la gosse A... par exemple, et commencer.

Elle s'appelait Nini...

Type petite K..., (conseillant toujours aux jeunes gens de se méfier des jeunes filles) et type grosse C..., potinant ensemble sur l'affaire H..., B..., M...

"Vous savez, en se penchant à notre galerie, on peut les voir faire la cure ensemble. Ca y est tout-à-fait. Vous comprenez ce que je veux dire".

Et la petite fiancée n'y voit que du bleu, avec un rire méchant. Plus loin une jeune fille, très grande et timide, jouant aux échecs avec un garçon qui se retourne de temps en temps pour lancer au groupe des remarques spirituelles et impertinentes "et ces impertinences sont toujours acceptées".

La fille joue très mal; "elle en est évidemment à ses premiers essais". Plus tard une autre s'approche de la petite table et chantone: Quand il y a une femme... Elle rougit, "elle en est évidem-

ment à ses premiers essais".

Grand groupe de jeunes gens initiant le nouveau venu: la pre-

mière année, on perd les cheveux, la seconde les dents, la troisième la raison.

Scène de Monsieur B...

Le garçon impertinent exposant ses vices optimistes: on fait la cure, on fait la cour, on n'a pas à turbiner, contraste grotesque avec type Madame B..., parlant brouillard et symptômes. A côté de cela, une note de vrai pathos: Madame D.

A la vue des ballons d'oxygène le "qui est-ce-qui claque?" d'une dureté inattendue de la jeune fille timide aux yeux rêveurs. Puis plus tard: oh! Leysin, c'est très bien. Une expérience de deux ans de Sana lui a appris que c'est mal vu de trouver cet endroit désagréable.

2.º La description d'un dîner et d'un baccara de tutus.

Les jeunes filles dans leurs belles robes, leurs yeux brillants, les joues rongées.

Nini brûle de fièvre. Mais la gaieté est là, on se jette dessus

comme des affamés.

3.º La tragédie telle quelle, brève et concise, quelques pensées élevées, puis un mot sur l'indifférence qui suivit.

Pourquoi cette idée m'est-elle venue, la veille de mon départ? Tout cela bien enchaîné sans effort, les dialogues se suivant

aisément, bruyamment, pleins de vie surtout.

Je sens qu'en ce moment, je pourrais faire quelques chose de très bien des deux premières parties, mais que je faiblirais dans la troisième. Je sens si bien les premiers chapitres, ils sont là, je n'aurai qu'à les écrire.

le 27 Mars.

Voilà, voilà, on part. Ce que j'ai si passionnément désiré s'accomplit. C'est le dernier soir. J'ai fait mes adieux à des malades graves, à des mourants. Et moi, je pars vers le printemps... J'ai fait mes adieux à mes compagnons, à mon groupe dans lequel j'ai appris la vie, avec lequel j'ai flotté par dessus l'océan tourmenté, des journées grises, jusqu'à cette terre ferme, jusqu'à cet oasis que j'atteindrai demain.

On ne s'aime pas, mais pourtant un lien existe: on a trop vécu, trop souffert ensemble. Je ne manquerai qu'au petit L. La chère X..., Madame D... et de T... garderont un bon souvenir de moi,

les autres sont indifférents.

Mais cependant le lien existe et je le sens ce soir.

Entre mes souvenirs du passé et le monde dans lequel je retourne maintenant, il y a ce formidable abîme: l'heure noire... et je l'ai franchie. A moi un peu de bonheur! Je suis ici dans une petite crémerie attendant le train pour

l'Italie . . .

Hier soir, je m'endormis tard; je songeais à ma vie de Leysin, aux grandes souffrances, aux gaietés, à D. D, aux ennuis. Ce matin, j'étais réveillée avant l'aube. De nouveau je songeais à ces vingt mois si étranges, si vécus. Margot D. m'accompagne du Mont-Blanc à la gare. On ne va plus se revoir car celui-ci a été son troisième hiver et elle part guérie. L'année dernière, elle partageait avec Mademoiselle K... la royauté du Hall, mais compromise et abandonnée par son amoureux, son humeur a bien changé. Elle n'a pas perdu son temps car elle a eu comme cavalier M..., une fine mouche, très intelligent, très spirituel, un homme déjà sur la quarantaine, un des êtres les plus saillants de notre groupe. Mais, certes, il n'était pas "l'irrésistible". Quoique pas très intelligente, M... a quelques chose de franc et d'attravant.

A la gare, il y avait encore d'A..., le petit L..., le docteur,

P.... sœur Marie..., P... Adieu!...

Au revoir! Je monte lestement dans le funi. Mais j'oublie l'anathème que j'avais préparé: maudit soit Leysin... Puissè-je n'y jamais revenir. Au lieu de ca, j'éprouve une sensation de solennité.

Je me penche à la portière et je fais des signaux avec mon mouchoir à Margot et à L..., marchant le long du Secretan que notre petit train suit pendant un instant. Je fais des signaux au Mont-Blanc d'où de T... me répond en secouant une couverture. Puis, ca y est. Est-ce possible! Est-ce un rêve? ou ai-je rêvé, ces vingt mois? Je chante à la portière: "la mer s'est calmée", et je ressens une grande paix.

"Jouissez de chaque petit bout de bonheur que vous pourrez attraper", me dit hier Madame D... Oui, je vais faire provision de joie pour que le souvenir de cette joie m'aide à traverser "l'effro-

yable désert" dans lequel je devrai de nouveau m'engager.

Oh! partir, partir! L'année dernière, cela me paraissait si loin

et j'étais défaillante.

Il me semble assister à un doux miracle, chaque fois que je sens la lumière poindre sur mon chemin. Car je n'y avais pas cru; par moments, il me semblait tomber, tomber dans des abîmes sans fond. Oh! un soir, après quelques mots des A... C'était trop, trop de tortures!

Le printemps passé, à cause de la neurasthénie, fut terriblement douloureux. Celui-ci m'annonce tout l'éclat d'une résurrection. Mais j'ai aussi quelques bons souvenirs de Leysin et je ne pourrai jamais oublier que c'est là que, pour la première fois, j'ai su ce que c'était que les jeunes hommes, que c'est là que j'ai reçu mes premiers compliments, et que c'est là que j'ai appris la science d'être gaie, tout en n'étant pas heureuse.

La Torrossa, Lundi de Pâques.

DERNIÈRE INVOCATION

Et je tombe à genoux dans vos vastes églises, Mais, Dieu, pardonnez-moi, je ne sais plus prier. En vain je cherche encore dans la pénombre grise La foi que j'eus un jour... des mots pour vous louer.

Mais s'il est vrai que vous regardez nos détresses Peut-être aimerez vous, froide divinité, Parmi les chants d'amour et les chants d'allégresse, Les pleurs de lassitude et les pleurs sans piété.

Je vous porte, Seigneur, au lieu de la prière, L'image du bonheur que vous m'avez nié; Je vous porte l'horreur d'une angoisse première L'affaissement d'un cœur amer et révolté.

Prenez, prenez, mon Dieu, mon pauvre désespoir, Mon trouble obscur, et puis prenez, prenez mes fautes, Donnez à ma douleur dans la nuit d'entrevoir Une puissance juste, une pensée très haute.

le 14 Avril 1923.

La maison était toute parée de fleurs blanches pour me recevoir. Mais, c'est curieux, après le plaisir du retour, j'ai ressenti, tous ces premiers temps, un accablement moral, une détente si l'on veut, quelques chose de très tranquille, et de très triste. Je me suis dit: la loi des compensations n'est qu'une blague. En effet, toutes ces beautés ne me remuaient plus; les gaietés me laissaient étrangement calme. Et quant à mes amies que j'avais tant désiré avoir près moi, auxquelles j'avais écrit, pendant ces vingt mois, des lettres si tendres et nostalgiques, je ressentais chaque fois que je les revoyais, une indifférence que j'avais du mal à surmonter et que je ne parvenais à cacher qu'avec effort. Les deux dernières années jetaient sur moi une ombre trop puissante.

Comment, ceci avait été ma vie, ces cahiers, ces livres, ces amitiés, ce respect, cet isolement, cette nature, tout cela avait été mon passé? J'avais oublié.

Tout cela avait disparu dans le tourbillon.

Après l'effondrement de mon existence, le trouble du cerveau. Lorsque je revins à moi, je me trouvai sur un rivage tout-à-fait nouveau, si petite devant la lutte sans trève. Et mon orgueil était brisé. La vie était devenue hostile, dangereuse, claire et cruelle. Jour par jour, année par année, elle répétait ses désolations.

Je suis sortie de la mêlée, âpre, méfiante.

Mes souvenirs récents étaient trop près de moi. Ils se glissaient sur la douceur actuelle et le contraste les rendait encore plus étranges et douloureux. Je revivais mes moments les plus tristes, je me souvenais de mes humiliations: dire que je suis poitrinaire!...

Mais cependant, le charme s'est opéré à un dîner, l'autre jour. Castelnuovo a fait un discours à mon intention où il se disait: "Lei é per noi tutti come una cara piccola sorellina ora molti cresciuta, che aspettiamo da tanto tempo e che siamo cosi felici di riavere fra

noi . . .

Nous recevons beaucoup, mais rien que des amis intimes. Quelle douceur, quel étonnement presque de se retrouver au milieu de gens qui vous regardent tous avec bienveillance! Quel soulagement de ne pas être guettée, dénigrée! On trouve que j'ai un air reposé et sûr de moi même. Mais c'est que l'atmosphère est si rassurante. Puis la nature. Elle est si douce, si caressante ici et je l'avais tant aimée. Elle m'a reprise. L'autre jour, je suis montée avec la Norina et quatre chiens, dans le "Bosco del Papamti". Je me suis assise comme jadis pour respirer la senteur des bois. Cet enfant qui jouait, cette lumière bleue du matin et de l'Avril...

Bref, soudain, ce ne furent plus des arbres et des pierres que j'avais devant moi, mais l'âme, l'âme de ces lieux. Je ne m'en sou-

venais que comme d'une illusion de jeunesse.

Une fois encore, "all'Indiano", en contemplant un coucher de soleil sur l'Arno; pour la première fois depuis si longtemps, je ne vis plus que des réverbérations de lumière jaunes ou rougeâtres,

mais une harmonie, quelque chose du grand poème.

Et avant hier, je suis allée au Politeama Fiorentino, et hier j'ai eu le fou rire avec le fiancé d'Amélia. On trouve que je suis devenue spirituelle et ironique. Et le docteur P. qui est de passage à Florence, sans doute troublé "par le ciel toujours bleu" m'a dit cette énormité: "Vous irez à cheval en 1925!"

le 19 Avril.

Petit dîner à La Torrossa.

J'avais ma robe bleue. On disait que je ressemblais à un pastel. Après le dîner, on a chanté et fait du tapage jusqu'après minuit.

Quel repos d'être avec des gens à nous! Je ressens un grand calme ici, une détente morale.

Hier, je suis allée chez Miss P... qui m'a reçue avec une affectueuse cordialité. Comme ils sont loin ces jours d'école! On me reconnaît avec difficulté ou pas du tout. Une amie me rencontra

chez un cordonnier et passa outre. C'est drôle de voir la même lueur vague d'étonnement sur le visage de tant de gens que je salue! Tout le monde s'écrie: Come sta bene... ma come é cambiata! La Maria del C... dit qu'on a changé sa Signorina Lily et un ami m'assure qu'il ne m'aurait pas saluée s'il m'avait rencontrée dans la rue, tellement "la gosse" d' autrefois s'est métamorphosée. On dit que je suis femme maintenant. Leysin a laissé son empreinte...

L'être qui me prodigue le plus de tendresse, que j'ai retrouvé tout entier, qui se donne à moi comme si ces deux ans s'étaient effa-

cés, c'est ma petite chienne: la Joy.

le 1er. Mai.

Soirée merveilleuse dans sa limpidité rose.

Je suis restée une semaine au lit, et de déprimée que j'étais, je me suis relevée en chantant. La douceur de ce qui m'entoure me saisit et parfois je ressens un reflet de l'ancienne sérénité. Mais je sais ma vie vide... Je ne peux pas la rendre active ni amusante, je dois me reposer, éternellement me reposer. Se replier sur soi-même dans l'oisivité, amoindrit énormément. Autour de moi, le printemps jaillit dans un élan de beauté, les jeunes vies pleines de leur énergie se mêlent au courant, se jettent vers des buts, vers des ambitions. Moi je me sens en dehors de tout cela, et je regarde les bois dans la gloire de leur verdure, et les têtes des adolescents avec leurs yeux heureux — et il me semble avoir cinq ans.

3-5-1923.

SOIR

L'ombre descend sur la colline; Voici le soir. Dans la lueur bleue se dessine Un cyprès noir.

Et la forêt, tantôt si pleine De chants, de vols, Se tait, en écoutant la peine Du rossignol.

La peine aimée, la peine fine De cet instant Que l'ombre bleue rêve et devine Si doucement.

Dolente, en nous, vient s'abriter La nostalgie D'un songe ancien, dont la beauté Fut infinie.

L. I.

LUMIÈRE

Matin heureux, journée d'azur! L'hiver est loin, la brume est morte. La rose éclôt sous le ciel pur, Et, l'espérance est libre et forte.

Mon espérance ouvre ses ailes, Ses grandes ailes aux reflets d'or, Vers les merveilles irréelles Que l'âme pâle attend encore.

Lumière, prends-moi dans ton flot Lumière ardente d'ample joie; Rassure-moi, dis-moi le mot Vibrant d'espoir, dont tu flamboies.

Donne ta foi éblouissante Au cœur timide qui eut peur. Donne tes audaces géantes, Tes grands rayons, ton feu vainqueur.

Lumière immense, clarté blonde, Remplis-moi de ton souvenir Car, après toi, la nuit profonde Est toujours prête à revenir.

Les mais sont courts, la rose passe... Lorsque la brume sera là, Quand l'espérance sera lasse, Cet instant d'or consolera.

L. I.

le 19 Mai.

Je suis heureuse, si l'arrêt de la souffrance est le bonheur. Je sens que je traverse un moment de répit, je goûte la douceur tendre des heures d'ici. Je suis calme et une vie intérieure de réflexions et de rythmes s'éveille en moi. Mes repos sur le balcon m'offrent une fête de beauté. Souvent Lisa m'accompagne, et nous parlons de notre adolescence insouciante, et de notre jeunesse actuelle si désillusionnante. Vers le soir, l'auto me porte en ville et dans les rues bruyantes et dans les salons calmes, je reprends contact avec le courant normal de la vie, de cette vie qui n'est certes pas heureuse, mais qui n'est pas non plus la tragédie ébranlante ni la farce brillante et factice qui font vibrer les pauvres prisonniers de là-haut.

le 24 Mai.

Je passe de bons moments près du piano avec mes amies. Nous chantons des "canzonette", ces douces "canzonette" italiennes... Aujourd'hui, je suis allée faire une jolie promenade dans les "Bosconi" et par "Vincigliata" dans la petite voiture. Ainsi, je revois sans cesse des endroits et des gens que j'ai aimés.

24-5-1923.

LES NUITS

Il est parfois des nuits d'angoisse et de détresse, Des nuits où l'on se tord les bras éperdument; Des nuits folles de peur, et des nuits de faiblesse, Muettes dans leur sombre et vide égarement.

Il est des nuits dont l'ombre semble une caresse Qui baise avec douceur le cœur endolori, Qui cache la blessure, et berce avec tendresse Nos pauvres, longs sanglots dans son profond abri.

Il est enfin des nuits, des vastes nuits d'étoiles, Donnant immensément leur grand calme béni; Des nuits de grave azur qui, du fond de leurs voiles. Nous montrent le chemin allant vers l'infini.

L. I.

25-5-1923.

DÉSILLUSION

Un enfant sommeillait sous la treille. Et rêvait qu'il avait l'Oiseau Bleu, Qu'il jouait-avec lui... puis s'éveille Etonné, sans l'oiseau de son jeu.

"Envolé?...—fait l'enfant plein de songe,— "Envolé mon oiseau enchanté? "Ah, mais non!... Il n'était qu'un mensonge, "J'ai rêvé... Il n'a pas existé!"

L. I.

Les "pergolatti" du podere sont couverts de milliers de roses embaumées. Oh! rester toujours dans ce refuge, ne plus lutter, ne plus désespérer, toujours dans les fleurs et le silence. Ici, le mal ne peut pas arriver. Ici, je suis sûre. Oh! rester toujours dans la suave harmonie qui me rend à moi-même!

Sur la terrasse, ces nuits de mai, de lune et de musique, évoquent dans mon âme des accords que j'avais oubliés. Pureté immense et solennelle garde moi toujours... Comme la campagne chante dans l'obscurité. Comme je suis attendrie, ô soir, comme je voudrais te retenir.

le 29 Mai.

Deux mois d'écoulés, et maintenant retour au bagne. Mais avec

de nouvelles intentions. L'autre dimanche, après la réception, comme toujours pleine de gens et d'animation, nous sommes descendus vers dix heures pêle-mêle dans l'auto, un bon groupe d'amis chantant à tue-tête:

...E figli non avrá La Rosina bella in sul mercá!

Le spectacle qui nous attirait était un équilibriste qui traversait la "Piazza Indipendenza" sur une corde en faisant toutes sortes de tours grotesques. Eh bien, en l'observant, je pensais que la vie d'une jeune fille est comme cette corde, que pour la traverser, il faut faire des miracles d'équilibre: le moindre faux pas et vous trébuchez, vous glissez... vous vous précipitez. Donc, prudence, extrême prudence. Oui, mais alors ne pas profiter des plus belles années, cacher sous un masque de pruderie le sourire de la jeunesse?

Après calme et sévère réflexion, je me réponds avec sûreté "A Leysin, oui!"; Leysin ne sera pas éternel, et après?... Et même si je suis condamnée à passer ma vie en Sana, il sera toujours temps plus tard de changer d'avis. Mais je ne crois pas; on me jure que je guérirai, et en tout cas, il me sera toujours possible de me plonger de temps en temps dans un milieu de gens bien. Mais maintenant je suis encore si jeune, j'ai encore tant de possibilités devant moi et...

"Il faut si peu de chose pour briser une vie".

C'est donc pourquoi je répète: "Prudence, extrême prudence". Et même quand il n'y a pas l'amour, ces petits flirts-camaraderies, à la fin, ne vous font récolter que des ennuis. En automne, j'ai ri, en février tout le contraire. Ça ne vaut pas la peine. Oui, je parle comme la sagesse elle-même, mais j'oublie... la Vie, la lutte de la tristesse et de la gaîté dans un pauvre petit cœur. Mon Dieu, comme un regard parfois peut vous faire subir une crise morale! Comme c'est difficile et complexe: d'un côté la dépression morale, de l'autre côté l'étour-dissement qui peut vous donner des regrets pour toujours.

Non, décidément, à Leysin je ne dois pas me laisser aller. Je relirai ces pages raisonnables. Etre gaie pour ne pas être timide, mais regarder tout le monde de haut en bas au fond de moi-même, et me

tenir à l'écart.

Je transcris du livre "Le Ressac" par Camille Mallarmé:

«Avec le cœur d'oisifs malfaisants dont les cervelles s'épuisaient du matin au soir à épiloguer sur les actions du voisin, elle rompit net. «Je ne me sens pas faite pour vivre dans un microscope», expliqua-t-elle à W..., qui s'étonnait de son changement d'attitude, «Je veux la paix!» Son rude mépris dissipa les commérages comme de la poussière!»

(Et dire que je demandais tout le temps à la fin à R... de

me conter des balivernes). Ne regarder ces griffes-là que pour la défense légitime —pour se faire un petit peu craindre. Ensuite, je transcris encore du même livre: "Avec une occupation, pas de vague, sans vague pas d'ennui".

Je veux remplir mes heures de lit et de chaise-longue par quel-

que chose de prenant. Je serai poète.

C'est décidé enfin. Je donnerai des vers bons ou mauvais, mon âme parlera. Puis, comme on ne peut pas écrire tout le temps, j'apprendrai à broder. Voilà donc, destin, ce que tu veux de moi.

Je serai poète... Après "Les Nuits" je dis déjà tout bas:

«Nos déclamations sont comme des épées, Qui tracent dans l'air des cercles éblouissants, Mais il y pend toujours quelques gouttes de sang.»

Musset.

Par ma fenêtre ouverte, j'aperçois les cyprès qui se balancent dans le vent, et au-delà, les collines de Settignano, si calmes, si douces. Et sur tout cela la clarté aimante de la Toscane. A mes pieds dort la Joy. De temps en temps une voix familière, une présence affectueuse, je me cramponne à chaque petit détail maintenant, je bois avidement les dernières gouttes du filtre enchanté. Je regarde les choses comme si je venais d'arriver. Car maintenant je ressens le soleil...

Tous ces gens qui m'aiment, toutes les choses qui parlent silencieusement ont réveillé en moi ce qui s'était figé, ce qui n'existait

plus. Quoi donc? L'idéal? Peut-être . . .

La maison me garde encore... Puis je m'élancerai de nouveau.

Verso quali ignoti dolori O tormenti di spine lontana?

Carducci.

Le vent est devenu fort. On ferme les portes et les persiennes. L'Amedea viendra bientôt avec son "Buona notte et buon riposo, Signorina, e che Dio la benedica". Il est tard et c'est le moment de se blottir dans son lit. Les jours tombent comme des roses.

31 Mai.

Hier après-midi deux de mes amies se disputaient entre elles mon voisinage, ma tendresse. Le soir, le professeur Frugoni vint me faire une visite et me prêcher la foi dans la guérison, et la patience, et les précautions.

Les heures joyeuses, passées en compagnie de mes amies, la présence de Maggie pleine d'énergie et d'élan, les cyprès, et les cerisiers du Podere —et ensuite, dans ma chambre, ce savant... Je ne sais au juste comment, mais je me trouvai plus tard dans les ténèbres

essayant de pleurer. La vie était là qui appelait, qui évoquait, et moi prisonnière de mon mal, j'étais ballottée dans une existence idiote. Je pensais avec rage qu'il y avait quatre ans, j'avais sangloté dans ce même lit, après la première révélation de ma maladie. Et dans ce temps lointain, je pleurais de tout mon cœur; de ces pleurs qui soulagent. Maintenant mes larmes sont rares et arides. A quoi bon sangloter?... Quatre ans, oui, quatre ans... Pourquoi? Il faisait chaud sous mon moustiquaire, et je sautai du lit, m'enveloppant d'un manteau et passant silencieusement par la fenêtre ouverte sur ma petite terrasse.

Oui, pourquoi?

Il y avait un clair de lune superbe; quelques gros nuages noirs passaient sur la lune, mais la féerie triomphait, elle couvrait toute la campagne de son enchantement. Les bois, dans leur tumulte vert, étaient de grandes masses de solitude. Au dessus d'eux, les cimes des cyprès se dessinaient nettes et élancées contre la clarté. Les oiseaux ne chantaient pas, il y avait quelque chose de lourd dans l'air. Des vieilles villas dessinaient des façades blanchâtres et spectrales. Il était peut-être minuit; et c'était le printemps, c'était l'Italie.

Je tombai dans un fauteuil, et je restai là, grave, dure, interrogeant la nuit. C'était peu-être quelque chose de poignant que cette jeune fille devant la Nature, ce printemps devant le printemps, qui

demandait...

Au fond, dans la nuit, une fenêtre était éclairée. Quelqu'un veillait, peut-être jeune aussi... peut-être se posait-il la même question.

Dans la solitude de la petite terrasse, devant le grand mystère des choses, cette vierge qui doute et qui s'isole regarde les gros nuages s'abaissant sur la plaine comme une menace.

Mais la colline était baignée de clarté.

5 heures.

Dans quelques heures, je serai loin de ce toit qui m'abrite, de ce jardin qui me console... ai-je rêvé ces deux mois?

Il me semble que je suis arrivée hier. Les regrets m'empoignent avec leurs griffes cruelles.

Oh! laisser le paradis pour l'enfer, la solitude pour la vie collective, les amis choisis pour une société plus mélangée, les mains aimantes pour les regards méchants, le culte de la beauté pour le culte de l'ironie, le parfum des roses pour l'odeur des hopitaux... Voilà ce que c'est que laisser La Torrossa pour le Sana. Ai-je bien quitté tous mes recoins préférés, ai-je revu tous les êtres que j'aime? Non... Non... Oh! rester encore une semaine... trois jours... Rester... rester...

Ma villa s'étend fiérement dans son podere, entourée de bois.

Sa tour s'élance dans l'azur, une douzaine d'enfants sont disséminés par ci et par là, les salons sont pleins de fleurs et de personnes affectueuses. Dans quelques heures je serai loin, dans l'affreux isolement de mon exil, de mon destin...

Mais c'est promis: je passerai quelque temps au Tyrol cet été, je reviendrai ici en septembre. Courage donc, et optimisme!

Mont-Blanc, Leysin, 16 Juin 1923.

Il neige dans la brume. J'ai fermé la fenêtre car il faisait très froid et je me suis assise à mon bureau. Ma chambre est toute pareille à ce que je l'ai laissée en mars. Voici bientôt deux ans que je l'habite, et des bibelots se sont amoncelés, des livres ont envahi une des étagères, l'autre est devenue un espèce de petit musée de jolies choses. Aux murs clairs pendent une tenture florentine, une quantité de photographies encadrées —portraits d'êtres chers— et quelques petites reproductions du Beato Angelico. Sur une lampe, un abatjour en toile de soie blanche avec un petit oiseau bleu brodé dessus, sur la chaise-longue, des coussins, sur les tables, de petites dentelles, dans un coin le phonographe portatif que j'ai reçu pour ma fête. C'est une chambre de coin —au fond d'un de ces grands corridors superposés qui parcourent l'énorme masse du bâtiment du Mont-Blanc. A côté de moi, il y a nos trois autres chambres, et devant elles notre galerie de cure. Je suis de nouveau ici...

Il neige dans la brume, pendant que j'évoque les événements de ces dernières semaines. D'abord, je vois la soirée de notre départ et une course folle à travers la gare de Florence. Puis me voilà à la fenêtre dans le corridor de notre wagon, regardant en souriant et en pleurant les visages qui se groupent sur le quai. Il y a toute une

petite foule.

Mais ça y est, le train s'ébranle, on agite les mouchoirs dans la nuit sombre. Puis j'appuie ma tête aux vitres et je sanglote un bon coup. Après quoi, je vais dans mon compartiment et je chante en me déshabillant une chanson qui a eu beaucoup de succés:

> «Mimosa, mimosa quanta malinconia nel tuo sorriso Avevi una casetta tra le rose E l'ha distrutta il vento la tua casa.»

Ensuite je vois le retour en Suisse, les heures d'attente dans la crèmerie d'Aigle, le lent trajet du funiculaire. Je pense à l'angoisse qui m'étreint en revoyant l'horizon familier, le Mont-Blanc, à mon premier dîner au restaurant, aux gens que je salue, au hall où je me réinstalle. Moments pénibles, énervants, douloureux.

Je suis de nouveau ici. Un fugitif "Bonjour, Mademoiselle" fut toute la bienvenue de "mon petit camarade à l'humeur insouciante". Puis, plus de saluts. A cause de la sotte querelle, je ne répondis pas à la carte qu'il m'écrivit à Florence. Je repris, moi aussi, l'état de guerre, c'est en vain qu'il s'assit à ma table, l'autre soir, quand nous jouions aux cartes. Au commencement, c'était tant pis, maintenant c'est tant mieux. J'ai été attristée mais, à l'heure actuelle, je n'y tiens

plus du tout, au contraire. Et puis ça va comme ça.

Le Mont-Blanc n'a jamais été aussi blanc qu'en ce moment. Le hall est presque vide. Il y a deux petites jeunes filles, l'une de dix neuf, l'autre de quinze ans, et trois jeunes hommes sans compter D... On ne potine jamais, on ne joue pas pour de l'argent, on ne s'observe pas, il n'y a pas de canaille. Donc ça va comme ça, et même très bien. C'est heureux car... le voyage au Tyrol s'est évanoui. Papa est revenu du Chili et nous sommes de nouveau au complet. J'ai retrouvé en Papa l'excellent compagnon et conseiller. Maintenant que je suis devenue moins puritaine et plus ironique, j'apprécie mieux ses plaisanteries. C'est avec lui maintenant que je fais mes "Secretans" et les jours de Sana recommencent leur lente succession.

Dans le hall calmé, je joue aux cartes, un peu plus loin Madame C... rieuse et blonde essaye de flirter, d'A... erre d'un groupe à

l'autre en chantonnant son éternelle:

Nous avons tous fait ça Plus ou moins... n'est-ce pas?

Et chaque jour on recommence la même chose. Ou bien, pour changer, on fait une partie de cartes, et une fois par semaine on va au cinéma... L'autre jour, on fit tourner une table qui dit que nous parlions avec Cervantés. Mais c'est pourtant toujours s'amuser que de s'amuser douloureusement. Comme nouveauté pendant notre absence, la chronique Montblancoise a enregistré les fiançailles de N... et de M... Peu de jours après notre arrivée, R... est décédé— un beau garçon, fils unique.

Il fait un temps de chien et quand il ne neige pas, il pleut. Avec ça il y a une plante de lilas près d'une fenêtre du hall qui tâche de fleurir.

le 19 Juin.

PRINTEMPS TARDIF

La terre est sombre et mécontente Le ciel est plein de noir souci. Les fleurs se fanent dans l'attente, Mon cœur aussi.

Tout en tombant, ces fleurs mi-closes Sentent qu'un ciel très adouci Se déploiera pour d'autres roses... Mon cœur aussi. L'autre jour, j'eus la désagréable surprise de recevoir un journal étranger sur lequel il y avait une de mes poésies et aussi un petit article sur moi. L'auteur fit une gaffe dans son article. Donc, il ne faut se fier à personne, les uns par méchanceté, les autres par gafferies...

A propos, je pense que ce Journal n'est pas publiable car il est trop sincère, et par cela trop intime. Peut-être une sélection... Pages d'un Journal... Mais plus tard, après ma mort. Mieux vaudrait rien

du tout. Enfin, qui sait, on verra.

En tous cas, rien, rien d'intime.

le 24 Juin 1923.

VIEUX JARDIN

Parfois, lorsque la vie et sa longue souffrance Etendent devant moi leurs grisailles sans fin, Je me souviens de toi, jardin de mon enfance, Calme et mystérieux comme un charme lointain.

Tu t'étendais au fond d'une longue rue grise, Bien enclos, et auprès d'une vieille maison. Le passant devinait, ainsi qu'une surprise, Derrière tes hauts murs, l'ombre et la floraison,

Derrière tes hauts murs, c'était un règne immense Qui étendait pour moi son ombre et sa clarté. Ses prairies où l'on joue, ses recoins où l'on pense, Sa déserte beauté de jardin enchanté.

Il avait des berceaux de roses, de glycines, Et de vastes allées d'iris et de lauriers; Il avait un vieux puits baisé de capucines, Ce grand jardin d'antan étrange et familier.

Il avait un verger... et même une colline. Une petite porte ouvrait droit sur les champs. Et partout s'étendait, comme une voix divine, Le murmure apaisant d'heureux pressentiments.

Jardin de mon enfance, ô jardin de mon rêve, Pourquoi tant de promesse et de joie de fleurir, Puisqu'il arrive, un jour où le songe s'achève, Que ces promesses-là, tu n'as pu les tenir?

Pourquoi donc ton mirage et tes senteurs intenses De rose et de glycine et de sombre laurier, Disant d'un lendemain étincelant, immense, Que mon cœur éperdu n'a plus pu oublier?

Nous portons tous en nous un tel jardin, peut-être, Un souvenir caché de première illusion, Un idéal lointain qui semblait nous promettre Un monde de splendeur, de rythme et de visions. Retrouverai-je encore, au fond d'une voie grise, L'enchantement magique et noble du jardin Qui rêvait avec moi, et contait à la brise Un conte merveilleux, sans détours et sans fin?...

le 25 Juin 1923.

JE M'ÉVEILLE

Je m'éveille alanguie dans mon matin étrange Car il me faut chanter ma fugace chanson, La chanson d'harmonie qu'un lumineux Archange A donnée à mon cœur, au fond de sa prison.

Je veux chanter le chant de ma jeunesse hautaine, L'émoi de ma poitrine hésitante à l'espoir, Et je veux y mêler des images lointaines Et la fraîche magie des matins et des soirs.

Je veux chanter, chanter, dans mon matin étrange, Puis me taire... laissant, dans l'air vibrant de moi, Un cantique envolé de plainte et de louange, Qui soit, dans sa ferveur, comme un acte de Foi.

le 2 Juillet 1923.

Je suis fière d'être poète. Enfin une satisfaction.

Je crains que ma maladie ne tourne à l'état définitivement chronique. Papa me parle de la vie que je mènerai au Chili, de la jolie maison qu'il vient d'y acheter pour moi, des robes de bal que je devrai emporter... Tout un lambeau d'avenir qui n'existera jamais. Hier soir, dans la chambre de Madame D... qui va toujours plus mal, et qui est toujours plus vaillante et souriante, le docteur G... disait:

—Etre chronique c'est de la chance, car il n'y a comme alternative que la forme qui emporte rapidement. Quant à ceux qui guérissent on n'en voit guère". Il est bien malade lui-même, ce qui ne

l'empêche pas d'être amoureux de Madame P...

Drôle d'endroit que ce Leysin où l'on se débat entre l'Amour et la Mort d'une façon si avide, si pressée. Je ne parle pas pour moi-même— mon cœur est vide. Vraiment? Oh! oui. Je passe par une ère de grand sérieux, flirter me paraît idiot. Parfois, je regrette d'avoir eu mes amitiés de cet automne, d'autres fois je les trouve une expérience utile et nécessaire, et il y a de bien rares moments où j'aime ces souvenirs.

Mes réflexions avec D... sont assez drôles. Par exemple il m'explique l'emploi d'un Kodak, m'apprend à jouer au Piquet, m'aide à mettre mon manteau et en même temps nous ne nous saluons pas.

Une situation plus tendue serait ridicule et c'est pour cela que

je ne me rebiffe pas quand il s'assied à la même table que moi pour jouer au Poker ou quand il m'adresse la parole comme un bon gosse. Mais pourtant je l'évite le plus possible. Tout cela n'a aucune importance, et si mes pensées y reviennent tout le temps, c'est faute de mieux, faute de quelque chose de vivant, d'actif.

L'orchestre au jardin joue "Mignon" et je suis bercée d'accords. Comme c'est beau la musique! C'est ici, quand j'étais alitée, que je l'ai comprise, car elle m'a consolée aux longues heures de lassitude.

Ce que je vais dire est d'un goût exécrable, mais je me rappelle des airs de danse, des refrains de café concert. Ils m'émoustillent et me donnent envie de rire comme le champagne. Et quand on chante en chœur au son de l'orchestre: "Elle est grande, grande" ou "Monte là-dessus et tu verras Montmartre", j'éprouve, une brève seconde, la joie de vivre.

Je me renferme toujours davantage. Je suis aimable et méfiante. Et je commence, tout doucement, tout timidement presque à avoir cette arme précieuse, inestimable: le Toupet...

le 5 Juillet-10 heures du matin.

Je roule dans le luxe! Je m'éveille dans une chambre somptueuse toute en demi-tons grisâtres avec de fortes notes d'ocre. La vaste fenêtre est ouverte sur la verdure, et la faible brise du matin fait se mouvoir à peine les drapeaux tricolores là-bas sur le rivage.

Je suis en France, en ballade! avec mes parents.

Donc hier, descente à Aigle, continuation jusqu'à Villeneuve, endroit propret et coquet avec sa grande école d'où s'échappe un chant grave d'enfant. Puis soudain, le Léman énorme, dans tout son azur. Nous prenons le bateau et nous longeons le château de Chillon et ces joyaux de luxe et de verdure—Territet, Montreux, Veyey—puis une côte criblée de vignes. De temps en temps, des arbres merveilleux près des embarcadères tout fleuris de géraniums. Et l'azur du lac toujours plus lumineux.

Voici un grand parc, voici Cuchy. Nous déjeunons dans les vastes salles de l'hôtel Beaurivage, et après, nous prenons notre bateau qui, tournant le dos à Lausanne, nous mène au son de la

musique, en plein lac, vers la France.

Nous sommes à Evian, au Royal Hôtel. Hier soir, je mis une robe gris perle, et un jeune américain s'est retourné plus d'une fois pour me regarder.

Nous dînons sur la terrasse et l'ensemble et les détails sont tout

ce qu'il y a de plus raffiné.

le 8.

Hier, deuxième journée de France. Le matin, nous allons à la source et aux magasins où je me choisis plusieurs toilettes. L'après midi au Casino où l'on joue aux petits chevaux et l'on regarde danser. Le soir, de nouveau souper sur la terrasse. A une table très près de

la nôtre, il y a un gentil vieillard: c'est M. Venizelos.

Et après, la nuit tombe. Tandis que mes parents s'éloignent sur la terrasse, je reste dans un fauteuil placé agréablement entre la lumière du salon et l'ombre du jardin et du lac. Je regarde tour à tour l'intérieur où éclatent la musique bruyante et des sons inouïs de jazz-band et où des femmes très décolletées me montrent leurs formes, leurs bijoux, leurs soieries et leurs nouveaux pas de danse—ou bien le paysage devant moi, harmonieux, paisible, attirant quelques couples élégants vers sa pénombre.

De nouveau je ressens cette calme et presque agréable tristesse...

Même jour (après-midi).

A table devant le vert des marronniers et le bleu du ciel et du lac, je feuillette les Mémoires de Sarah Bernhardt, j'envoie des cartes postales de tous côtés. Et mes pensées vont beaucoup trop loin... là où je ne veux pas qu'elles aillent!

Leysin, 8 Juillet.

Terminons notre récit. Le soir du six, nous avons dîné au Casino. Je vais au théâtre (quelle chance!) et je vois le "Voyage de Monsieur Perrichon". Je l'avais lu dans le temps, et je jouis de cette petite pièce si profonde dans son badinage, donnée par de bons acteurs de Paris. Bon, mais le lendemain matin, on se hâte pour le départ, on a acheté trop de choses et la valise ne veut pas se fermer, je m'assieds sur elle, mais en vain, il faut retirer de son contenu.

On part, on quitte l'immense hôtel sur la colline, l'auto nous porte sur le quai où je me réfugie sur un banc. La matinée est belle! Nous nous embarquons et je dis comme Monsieur Perrichon: "Adieu France, reine des Nations!" A partir d'Ouchy, nous descendons déjeuner dans la jolie salle à manger de notre petit navire. On voit défiler les paysages. Nous arrivons à Villeneuve par une chaleur terrible. Nous traversons la place brûlante presque en courant, car on voit arriver un train. Mais ce n'est pas le nôtre.

Au contraire, nous avons deux heures à attendre. Alors Maman s'aperçoit avoir laissé sa bourse sur le bateau qui est déja loin. Papa fait un geste intensément calme et garde un moment de silence tragique, et moi je m'affale sur une banquette et je m'adonne derrière le dos de mes chers parents à une crise de fou-rire propre à ressusciter toutes les bonnes humeurs et toutes les ironies exténuées.

Maman reste à Villeneuve pour récupérer sa bourse et je pars avec Papa dans le train surchauffé. Je chante: "Il faut savoir tout prendre avec le sourire". On arrive à Leysin en transpiration et de bonne humeur — et presque avec soulagement.

Berthe est là: et je m'étends avec joie dans mon lit.

Bientôt m'arrive un gros bouquet: c'est de la part du petit L...

qui est ici pour deux jours.

De lire le Journal de Marie Bashkirtseff et les Mémoires de Sarah Bernhardt, l'énergie s'est réveillée en moi: je veux foncer sur tous les obstacles tête baissée.

"Il ne faut pas accorder aux indifférents le pouvoir de vous faire souffrir", dit Marie Bashkirtseff. Donc, que ma timidité me laisse indifférente! Je veux adopter la devise de Sarah Bernhardt. Je trouve que c'est juste ce qu'il nous faut à nous autres rêveurs à vide. Donc à moi ces deux paroles vibrantes: Quand même!

le 10.

Que Dieu soit mille fois loué et remercié! Je ne rougis plus. Quel

indicible soulagement... Pourvu que cela dure...

Puis ma santé ne va pas "tant mal" comme disent les Vaudois. Parfois il me semble qu'il revient sur mon âme comme un reflet de l'élan, des enthousiasmes, des rêves d'avenir de mes treize ans. Ce fut une époque de réveil, la seule de ma vie. J'étais ambitieuse, je parlais d'écrire des livres. Amie de mon âme, as-tu oublié?

Maintenant, après de grandes terreurs, je recommence à moins vaciller, à remonter vers la vie. Si je formais un recueil de poésies? Oui, mais je n'aimerais pas les publier. Impossible de mettre ainsi mon âme à nu, moi si jeune, moi un "Ortus Conclusum". Au contraire, élevons encore nos murailles, rendons-les infranchissables.

L'été est arrivé et une vague de chaleur plâne sur nous. Tout le monde est en toilette claire. Mademoiselle de H... est revenu avec beaucoup de robes et d'aplomb.

> «De voir Mademoiselle de H... Pour de R... se faire si belle.»

était un des vers de mon fameux "J'en ai marre". Mais il ne fut entendu que par Maman et Berthe. Hier soir, on s'est installé sur une galerie et on fit des jeux. Ce matin j'ai accompagné Papa à la gare où il nous quitte pour Paris. Avec moi il y a d'A... qui m'achète des roses blanches. Dire qu'il y a un an j'avais si peur de lui parce que je croyais qu'il m'avait fait les yeux doux. Je me demande si..., je pense que... Basta. J'ai ma chambre toute fleurie, car il y a encore les lis, les roses roses et les pois de senteur du petit L.

le 11.

La vie est comme un paysage contemplé de points de vue différents. Ces points de vue varient selon la physiologie, l'éducation et même l'état d'âme de l'individu. Car une même personne peut changer tout à fait de point de vue. Nul n'est posé exactement comme un autre, aussi n'y a-t-il pas deux êtres pour lequel ce paysage se montre pareil. Ainsi, chaque vision est si intimement, si absolument à soi que ce fait se produit, l'isolement moral, l'affreux, le délicieux isolement qui enveloppe de son voile les pauvres pélerins.

Nul ne voit vraiment ce que nous voyons. Seulement ceux qui atteignent les hautes cimes d'harmonie et d'art embrassent de grandes étendues, et savent ainsi envoyer jusqu'à nous des vibrations vastes, dans lesquelles nos émotions sont absorbées, des visions dans lesquelles chacun reconnaît la sienne.

Madame D... est ici pour quelques jours. Je ne l'avais pas vue depuis décembre, alors... Mais je "fonce sur les obstacles tête bais-

sée", salue aimablement, évite de m'approcher.

Hier soir de nouveau, réunion sur les galeries; nous étions une douzaine environ, entassés en petits groupes, jouant aux échecs, aux dames, à l'écarté. Dehors il y avait la musique. D'A... ne vient jamais, se tient toujours à l'écart.

Est-il neurasthénique ou...?

Donc notre "ambiente" est presque essentiellement parisien et la conversation rapide, décidée, brillante, m'éblouit sincèrement. On ne dit rien d'extraordinaire naturellement, mais pourtant il se dégage du langage quelque chose de brillant, de drôle, d'imaginatif, qui me charme. Ceci me fait penser à mon dictionnaire d'argot d'il y a huit ans... Je me rappelle copiant avec une petite amie des termes... choisis, et remerciant Amélia pour les listes de mots qu'elle sortait des "Misérables".

Je suis assise à mon bureau à moitié vêtue, les bras nus, et mes

longs cheveux épars sur mes épaules.

Cher Journal, comme j'aime ces temps-ci, griffonner sur tes pages blanches, les couvrir de mon écriture, de mes bavardages. Est-ce d'avoir lu Marie Bashkirtseff? Oh! là! là! non, mes cahiers sont si bien sous clef; les comparer même le plus lointainement possible à ces deux gros volumes jaunes édités par Fasquelle! Comment a-t-elle pu? Rien que ça démontre une différence si absolue entre les jeunes filles que leurs "Journal" ne peuvent pas se rapprocher. Et puis celui de Marie Bashkirtseff est une œuvre énorme, infiniment détaillée, contenant tout, tout comme elle dit, écrit au jour le jour, et empreint d'une mentalité puissante, analyste.

Mon Journal à moi est plus poétique, et il a des pages écrites plus artistiquement. Il est "surtout depuis Leysin" absolument sincère, mais d'une façon moins franche que celui de Marie Bashkirtseff, c'est à dire que mon caractère est différent. Mon âme ne braque jamais la lumière crue sur une foule de pensées qui errent en moi dans un demi-jour rassurant. J'aurais peur de regarder trop, de dire: ce sentiment correspond à une telle parole, cette émotion signifie cela. Mon âme si longtemps aplatie, est encore très jeune, très délicate et frêle. Et les pages de ce livre sont pleines de cette âme,

Parfois je me sens comme une rose meurtrie qui n'est pas encore éclose. Parfum et blancheur...

le 13.

Hier on accompagne à la gare Evelyne van P... et son père. Evelyne a moins de seize ans, c'est tout à fait un enfant avec ses longs cheveux d'or et son regard candide. Je l'avais connue un peu à Cannes, où elle habitait "the old Grey & Albion". Lorsque je la vis ici, son enfance me fit de la peine, et je songeai aux vers de Heine:

"Du bist vie eine Blume ... "

La petite K... est arrivée. Une de partie, une de rentrée et

nous ne gagnons pas au change, misère!

Hier soir, Madame D... se plaint que notre groupe fait trop de bruit sur la galerie de V. D... Toute notre bande déménage alors, change de galerie et nous nous livrons à des jeux de fous ou d'enfants. De H... a un banjo et nous exécute les derniers airs de danse.

Je vais dehors sur notre galerie. Le plaisir de ma première nuit au grand air fut néanmoins gâté par une nouvelle que je recueille de Berthe: ce joyeux petit D... quittera peut-être Leysin pour de

bon afin de se soigner à Montana.

Avec grand déplaisir, je constate qu'il faut que je fasse une visite à une petite malade qui garde le lit depuis le lendemain de son arrivée. Je descends donc à sa chambre et là, pendant le bref quart d'heure que je suis obligée d'y passer, je me salis les oreilles en entendant toutes les horreurs qui ont eu lieu au Mont-Blanc pendant ce dernier mois. Si c'est un des jeunes gens qui l'a si bien renseignée sur la chronique scandaleuse, il a une mentalité de concierge: de même que Mademoiselle X...

Oh! là! là! après maintes histoires de ce genre, je m'enfuis chez

moi complétement dégoûtée.

J'ai peur de la compagnie de cette petite. Elle est si méchante et rusée!

14 Juillet.

Voici le quatorze juillet. Je me souviens du dîner de l'année dernière... Cette fois, il n'y a rien de spécial mais, le soir, on se ballade dehors, et on rencontre le directeur du Mont-Blanc dans sa petite auto. Il nous invite et je prends place à côté de lui tandis que Violette s'installe derrière entre D'A... et le capitaine... (un père de famille, espagnol). On va sur la route de Sépey, et le spectacle

de Leysin disséminé dans le noir avec sa lumière et ses feux d'artifice est vraiment beau.

le 16 Juillet 1923.

QUAND MEME!

Je veux jeter mon cri de défi et d'espoir, Vigoureux, insistant, comme un appel suprême; Allumer une torche ardente dans le noir Et lancer au destin un superbe "Quand même!".

Il est vrai que des fleurs naissent sur les tombeaux, Que, dans le cœur humain, sans cesse une Main sème, Après les vieux espoirs, d'autres espoirs nouveaux; Et qu'on croit au bonheur toujours un peu... quand même.

Quand même... je prendrai les fleurs parmi les ronces. Quand même, l'avenir ne pourra tout nier Et saura me donner peut-être une réponse Qui fera accepter... et puis presque oublier.

Quand mêmel... Et ce grand cri qui de l'ombre s'élève Insolent, intrépide et plein de fier élan, Emporte en tourbillon, vers la cime des rêves, Mon pauvre cœur lassé et mes espoirs tremblants Que, dans le cœur humain, sans cesse une Main sème.

le 17 Juillet.

Après le déjeuner, je descends au deuxième, faire des visites à Madame P. et à Madame D. Je les trouve installées sur leurs galeries, toutes fleuries par les soins de Maman. Malgré leurs accueils charmants, je songe que je suis de trop: car la première attend un ami et chez la seconde je mets en fuite un admirateur.

Le soir, on joue stupidement aux cartes. Ensuite je prends joyeusement le chemin du salon jaune, suivie de Violette, des deux jeunes filles brésiliennes et d'un groupe masculin. Là, on fait encore jouer le phono qui hurle des accords de guitare hawaïnne ou de jazz-band. "Les esprits aiment beaucoup la musique!", crie-t-on dans l'obscurité, car nous sommes groupés autour d'une petite table qui, à force de coups de pieds, tourne, répond, et fait les frais de la soirée. —Nino, dit D. à A..., Nino, répète D., si nous interpellions l'esprit pointu de Madame P?

-Non, dis-je, ce serait de fort mauvais goût...

L'esprit dit s'appeler Dada, et on rit de bon cœur, et on continue la séance.

—Dis-nous si P. est amoureux?
La table répond affirmativement.
—Dis-nous le numéro de la chambre.

Enfin D. empoigne le phonographe, jouant son fox-trott le plus criard. Nous le précédons en nous donnant tous la main et en formant ainsi une longue chaîne. On court jusqu'à l'ascenseur faisant le plus de tagle possible, toujours accompagnés par la musique.

-Chut! Chut!

Car il est plus de dix heures, l'extinction des feux réglementaire a eu lieu. C'est D. qui nous sert de liftier et nous regagnons nos chambres après une soirée bien amusante.

le 18 Juillet.

Nous revenons de la gare, où toute la troupe est allée accompagner Violette. Les garçons avaient des drapeaux français entourés de nœuds noirs en signe de deuil. Quand elle monte dans le funi, tout le monde sort son mouchoir, présente les cannes.

Le départ de cette charmante petite a été bien regretté mais c'est toujours ainsi à Leysin; à peine le funi disparaît-il que l'indifférence vient tendre son manteau d'oubli. On a beau être le succès du hall, on a beau s'en aller ou mourir, on ne laisse jamais de vide.

C'est curieux tout de même!

En ai-je accompagné des camarades à la gare, en ai-je vu disparaître de ces funi, parfois avec soulagement, le plus souvent sans aucune émotion. Je me souviens pourtant qu'après de départ de R., je suis allée dans la chambre de Berthe où j'ai bien pleuré. Comment ai-je pu?

le 22 Juillet.

A propos de R., je répondis brièvement à la longue lettre qu'il m'écrivit après son départ, qui commençait: "Chère Mademoiselle et Amie", et qui finissait: "Veuillez toujours me compter parmi vos meilleurs amis". Je ne sais pas si j'étais intimidée, agacée, et à sa seconde lettre je ne répondis qu'après presque deux mois et seulement par une simple carte. Depuis il écrit à Maman mais jamais

plus à moi.

Cette timidité s'est étendue à mes rapports avec son ami C. Cet hiver j'étais allée plusieurs fois le voir "dans son humble mansarde", comme il appelait sa chambre au sixième. C'était un "chic type", élégant, distingué, excessivement spirituel et si... français. Mais pendant mon séjour à Florence, je pensais avec trop d'antipathie à tous ces Leysinois, et je ne lui écrivis pas la moindre carte. Depuis mon retour, toujours par timidité, sachant qu'avec lui je parlerais de R., je ne suis pas allée le voir. Pauvre garçon, la première année il faisait du sky, il se portait à merveille, mais depuis, une terrible rechute s'est abattue sur lui. Quelquefois de ma galerie, j'entends son banjo qui joue des airs de danse, des airs de jeunesse... Je ne fais que penser à lui aujourd'hui, car il va très mal,

on ne croit plus qu'il en ait pour longtemps. Et maintenant que c'est trop tard, je regrette ma conduite. Hélas, en vain! C'est fini les visites pour lui... Pour toujours peut-être!

Il a plus de 40° de fièvre et le docteur a écrit à son père. Peu-

vre R., quel destin s'est acharné sur mes amis!

-Si ce n'était pour vous et mon ami, je partirais d'ici avec

un plaisir sans mélange, me disait-il le dernier jour.

D'A. a recommencé à me regarder dans les yeux. Si c'était un autre j'en serais flattée. Par exemple, avec T. je ne crains pas du tout de rire, d'attraper son regard et d'ainsi flirter très légèrement. Mais D'A. est tout à fait d'un autre genre, tout est sérieux avec lui. Si j'oubliais les ennnuis vagues mais intenses que j'ai eus avec lui l'année passée, même si je passais sur le fait qu'il est grand ami de mes parents, je n'éprouverais aucun amusement à flirter avec lui. C'est peut-être parce que son caractère ressemble au mien que je ne peux pas le souffrir. L'autre soir, chaque fois que je tournais la tête, je trouvais son regard posé sur moi. Considérant que ceci ne me donnerait que des ennuis, je ne le saluai pas le lendemain, faisant la distraite, etc. Il a compris la petite leçon. Je suis rudement exagérée, j'en conviens, ça devient de la bêtise et voilà pourquoi je suis sans cavalier servant.

Mais au moins j'ai la paix. Quant au petit D. c'est tout à fait autre chose. Les jours passent, les semaines s'en vont, et nous ne nous rapprochons pas. S'il me parle, je l'écoute mais ne réponds pas, je suis indifférente, silencieuse et... j'éprouve pour lui une si vive

sympathie!

Tout le monde l'entoure, le gâte, rit de ses bons mots, admire sa chance inouïe à tous les jeux. La petite K. l'adore (autant qu'elle en est capable) et parfois j'envie l'amitié fraternelle de laquelle il l'entoure. Enfin D. est l'être le plus amusant qu'on puisse trouveret il le sait. Avec ça une humeur de gosse, un bon cœur, une brillante intelligence, et tout ce qu'il faut pour faire un joli garçon, cher petit D...!

le 23 Juillet.

Je passe par un bon moment, car j'ai la paix, pas d'ennuis, pas

de neurasthénie, je suis calme, active, isolée.

Aujourd'hui, Papa est revenu de Paris avec un tas de jolies choses pour nous. Sur la galerie il y a beaucoup de fleurs et j'y vis—nuit et jour. J'écris des poésies, et elles me donnent la sensation de ne pas perdre mon temps. Les gens me deviennent toujours plus indifférents— enfin, je suis contente. Le royal été enrichit Leysin de sa beauté.

MAINS DE JEUNE FILLE

Je rêve en regardant mes longues mains inertes. Seront-elles données un jour à d'autres mains, Fortement soutenues, baisées, aimées, —offertes A un berceau porteur de vivants lendemains...?

Ou bien ces fines mains de vierge, s'en vont-elles Se faner dans la paix d'un tout proche tombeau... Ou, tristes, se meurtrir le long de voies cruelles, Le long des ans obscurs, sans saisir le flambeau?

O mains de jeune fille, empreintes de mystère, Portant encore les fleurs d'un frissonnant matin, Incertaines, émues, fières et solitaires, Sur vous vont les pâleurs errantes des destins.

le 25 Juillet.

J'aurais voulu terminer la poésie précédente par "Sur vous errent les lasses pâleurs des destinées", mais il y avait une syllabe de trop. Hélas! Les plus beaux vers sont les vers fautifs, les plus envolés sont ceux qu'on n'écrit jamais.

Maman ne veut plus lire mes poésies depuis que j'ai refusé de lui donner "Vieux Jardin". En effet je n'aime pas qu'elle aille les montrer à ses amies , "car ces cris et ces pleurs qui me sortent du cœur" (comme dirait Musset) sont trop les miens, je n'aime pas les répandre.

Alors je chante pour moi, et il n'y a que Berthe, pour le moment, qui connaisse "Quand Même" et "Mains de jeune fille".

J'ai commencé une "Petite Chanson de l'insouciance" et après, j'écrirai peut-être "Avant l'amour" et "Douleurs cachées".

En sortant ce soir du cinéma, où nous avons vu le beau film

de "Jocelyn", la petite K. s'approche de moi.

—Comment, vous n'êtes pas émue, dit-elle, regardez mes yeux à moi; je n'ai fait que pleurer, —je ne pouvais plus m'arrêter. C'est que, voyez-vous, je suis toujours tentée de faire des rapprochements, et en voyant cette mort, moi qui au fond de moi-même suis persuadée que je ne guérirai jamais...

—Mais voyons, L...—Oh! j'en suis sûre.

Drôle de pays de contrastes. Ainsi chaque jour la vie se montre à moi, la comédie et la tragédie se côtoyant de si près, que parfois elles se confondent. Drôle d'endroit que ce Leysin. Je sens qu'il restera toujours dans ma vie, que je ne pourrai jamais oublier ces années de jeunesse, ce petit groupe douloureux et moqueur.

PETITE CHANSON D'INSOUCIANCE

Cette heure printanière Pour nous a mis Sa robe de lumière O mes amis!

Je suis jeune et jolie, L'air est doré, La rose est embellie Le long des prés.

Je veux avec des filles Et des garçons, Entonner de gentilles Et gaies chansons.

Puis danser, jamais lasse, Et fleureter Ici et là, fugace, Sans m'arrêter...

Qu'ainsi soient donc des nôtres Les insouciants. Je veux de l'un à l'autre Fuir en riant.

Et oublier, pour l'heure, Qu'on m'a narré Qu'on aime... et qu'on en pleure, Le long des prés.

Au lieu d'aller dans le hall, notre "groupe" a pris la bonne habitude de se réunir au Jardin d'Hiver qui est plus gai et plus... nouveau. Les jeunes filles de ce groupe sont: moi, la petite K., les deux brésiliennes, gentilles, distinguées, mais guère amusantes car elles ne parlent que le portugais, "and last but not least", et M.; c'est une grande jeune fille laide, élégante, sûre d'elle-même, bruyante et absorbée par son amitié pour un malade. Du reste, ce sont des amitiés sans idée de mariage.

Comme jeunes gens, en plus des anciens, D'A..., D..., T..., et H..., un beau garçon, grand, timide, insignifiant, S..., un petit laid à l'aspect vulgaire mais bien élevé et très gai et amusant, démonstratif et bouffon. Et enfin S..., bien réservé, lui, mais

que je soupçonne être intelligent et sarcastique.

T... est un "buonaccione" et un "gentleman" — je le crois du moins. Il est alité en ce moment, mais il arrive souvent au jardin d'Hiver dans son pyjama blanc et bleu (dire que je n'ai plus fait de visite aux alités, parce qu'à Florence j'ai trouvé "shocking" de fréquenter des jeunes gens en pyjama! Mais il n'y a rien à faire

—au sana le pyjama est une telle habitude que personne n'y fait attention et on n'y voit pas de mal: on a la mentalité des plages!).

L'autre soir, j'avais un joli mouchoir blanc et bleu, bien parfumé, marqué d'un "L". De S... me l'a chipé et depuis, le porte sur lui. Cela me rappelle que cet automne, D... étant venu me voir un jour que j'étais alitée, vit sur la table un mouchoir sur lequel était brodée une petite négresse, il me demanda de le lui donner. Quelques jours plus tard, pendant sa maladie, je revis ce mouchoir, épinglé à son mur, en face de lui, ce qui nous fit sourire tous deux. Mais suis-je marteau aujourd'hui? Il me semble que je raconte bien des bêtises.

En tout cas, je ne peux pas me reprocher de poser sur ces pages pour une jeune fille exquisement intelligente. Je radote tout simplement. Je dis des "âneries" qui sont bien les petits faits de ma vie quotidienne, et les pensées qui me passent par la tête. Heureusement que les poésies sont là, pour prouver que je ne suis pas complétement ramollie.

Je n'ai aucune amitié en ce moment, ni jeune fille, ni garçon avec qui je sois très cordiale; parmi tous ces gens qui vont deux à deux, je vais seule ou en groupe, —et je m'en trouve très bien. Ça va.

le 28 Août 1923.

Je me suis de nouveau mise au lit.

L'autre soir, on frappe à la porte et la femme de chambre annonce:

—Il y a mademoiselle K... et Monsieur D... qui voudraient vous faire une visite.

-Non, pas maintenant, pas ce soir. Je suis très fatiguée.

Le départ tout proche de ce petit D... me rend bien sentimentale. Je repense à tous les joyeux moments de cet automne, à notre promenade sur le chemin de la Crevasse, au temps où il était mon "professeur" d'échecs et de sciences morales et "politiques", à toutes les gentilles choses qu'il me disait, à la façon qu'il avait de me regarder, toujours si comique, si amusant. Je deviens rudement sentimentale et je me récite: "In mein gar zu dunkles leben-Strahlte einst ein süsses Bild nun dass süsse Bilderblichen—Binn ich ganzlich Nachtumhüllt". Je suis émue, et les journées suivantes se passent à attendre sa visite...

Oui, sentimentale, sentimentale.

Mardi 29.

Ce matin, a eu lieu notre dernière entrevue. En descendant je rencontre D..., je lui tends la main.

-Alors, vous partez vraiment?, dis-je doucement.

-Justement, j'allais monter chez vous.

-On m'appelle. A tout à l'heure.

Un moment plus tard, je rentre dans ma chambre, D... arrive, un petit D... bien élevé, sûrement émotionné par tous ces adieux, un peu distant comme autrefois quand on ne se connaissait pas si bien. Il s'assied dans le fauteuil d'osier, moi, sur la chaise longue, et nous bavardons longtemps, longtemps...

Lorsque enfin je lui dis tristement: -Adieu, il répondit: -Au revoir.

Allez donc, "mon petit camarade à l'humeur insouciante", allez porter ailleurs vos sourires, vos mots joyeux, je ne serai dans votre vie qu'un "souvenir fugitif" bien vite effacé.

Mais vous avez consolé une petite fille grelottante de peur. dans une heure trop noire, vous lui avez montré la fraîche clarté

de la jeunesse.

Je ne l'oublierai pas.

le 31 Août.

"Ha! Ha! When young hearts break!"... Il paraît qu'à la gare, en partant, Mademoiselle H... avait les yeux tuméfiés par les pleurs. Pour lequel des deux pleurait-elle? Problème demi-intéressant.

Recu une carte de D...

le 3 Septembre.

Toujours au lit.

Un spécialiste pour l'estomac est venu me voir. Résultat: nous partons demain pour Montreux. Nous pensons être de retour dans

cinq jours.

C'est moi qui voulais prendre un titre de professeur? C'est moi qui étais l'élève modèle de toutes mes maîtresses? C'est moi qu'une école a applaudie? C'est moi encore qui rêvais de sports, de collège en Angleterre? Quelle jeunesse, quelle jeunesse! Oh! je suis navrée, découragée. Je sais ce qui m'attend et j'en ai assez. Quelle perspective! Fleurs de sana, vous me faites peur. Non, non, non, ce serait trop terrible.

le 10 Septembre.

L'autre soir mes parents m'ont entourée d'une tendresse navrée. Assis l'un de chaque côté du lit, ils me dévisageaient, me dévoraient des yeux, des yeux qui se remplissaient de larmes malgré eux. J'étais menacée d'une opération.

Moi, j'étais calme. J'avais le pressentiment que cela ne finirait pas mal. En effet, aujourd'hui nouveaux examens assez rassurants.

L'opération n'aura pas lieu.

C'est à regret que j'ai quitté la clinique (La Prairie). Depuis ma fenêtre, je voyais les vergers bien verts, le lac bien bleu, les bateaux qui passaient de temps en temps. Une fois, je suis allée à Vevey trouver Violette D... Une autre après midi, Papa m'a conduite au thé du Montreux Palace, voir danser. C'est gai, c'est élégant, Montreux

Maintenant j'ai réintégré notre vieux Mont Blanc— avec un serrement de cœur. C'est un Mont Blanc si changé, si vide; tous les

jeunes gens sont partis.

De T... nous a quittés pendant mon absence. Il allait toujours pire, son cœur faiblissait, il est parti pour toujours... Je le regrette beaucoup— c'était un parfait camarade et il me démontrait une bonne sympathie. C'est lui qui me colla toutes mes photos. Et puis il était drôle— il me faisait rire.

D'A... part ces jours-ci. Il ne reste que L... qui, en son rôle d'unique jeune homme, a perdu sa timidité et s'épanouit visiblement. Il est le coq du poulailler—un poulailler composé de nouvelles jeunes filles assez jeunettes, d'une dame divorcée, et d'Evelyne, la petite K... et moi.

Quant à la petite K... elle est toute transformée.

—Comme cette jeune fille est douce, comme cette autre est charmante! C'est bien qu'il y ait assez de jeunes filles; avant, il y avait trop de jeunes gens —parfois j'étais seule avec eux. Ce n'était pas agréable...

Tout cela parce qu'elle n'est pas jalouse en ce moment!

L'autre soir, il y eut un banquet de docteurs dans la salle à manger. Nous étions dans le salon jaune pour écouter l'orchestre, et D'A... et moi nous en avons profité pour faire deux tours de danse. Nous avions déjà dansé plusieurs fois cet hiver avec B..., M... et M...

le 20 Septembre.

Le 17, eut lieu le mariage d'Amélia. Le matin à 10 heures, je me suis chanté la marche nuptiale, et j'ai lu la "Messe pour un mariage".

le 27 Septembre.

Le 23 Septembre, il faisait un temps de chien. J'étais en train de faire ma cure et je songeais: toutes les choses désagréables qui arrivent, il faut les encaisser en bronchant le moins possible comme si on s'y attendait; et si par quelque grand hasard, il vous vient quelque chose d'agréable, il faut s'en réjouir comme d'une surprise. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit et une petite silhouette

se glissait dans ma chambre, se jetait dans mes bras et balbutiait:

-Aurais-tu pensé que je me serais mariée et que je ne serais

pas venue auprès de toi, ma Lillina...

En voyage de noce à Leysin (voilà qui est inédit). Et pourtant les voici les deux "Sposini" tout vibrants d'amitié pour leur "sore-llina" venant lui donner par leur présence une magnifique surprise, un délicieux cadeau. Songez donc! trois jours de lune de miel sur cinq. Je me suis laissée illuminer par la flamme de leur bonheur. Un bonheur du reste très calme.

Mardi, nous sommes allès à Montreux en auto. La promenade fut délicieuse. La montagne et le lac étaient éclatants de beauté.

Le lendemain, il pleuvait et nous sommes restés dans ma chambrette, causant, évoquant, faisant des projets d'avenir. Il y eut un dîner avec Madame M... à la fin duquel nous avons mangé les restes de l'authentique Wedding-Cake. En somme, j'ai plus joui de cette visite que je ne l'aurais fait en étant allée au mariage. Les "Sposini" ont repris hier leur vol vers Travignoli, avec l'espoir de me refaire une visite en hiver.

le 1.er Octobre 1923.

Sortie le soir vers dix heures avec Mlles. B..., D... et K... (trois nouvelles) et avec N... et le Capitaine, pour voir un bal en plein air. Quart d'heure amusant. On chantonne:

Dans la vie faut pas s'en faire!...

La Torrossa, le 17 Octobre.

Pourtant les lendemains sont quelquefois si tendres. On revoit des regards que l'on n'espérait plus.

Mme. de Noailles.

Le ciel est en feu et les cyprès montent dans de l'or. Oh! couchers de soleil de la Toscane rêveuse, bercez, bercez mon âme de votre enchantement!

Oui, je suis ici, sur mes collines, sous mon toit.

J'obtins tout à coup la permission inespérée, et le 4 Octobre nous

vit dégringoler de Leysin brumeux et neigeux.

A Florence, accueil triomphal des chiens et des "suddite". Puis trois jours plus tard, départ pour Travignoli à une demi-heure d'auto de la Torrossa. Une réception inoubliable. Quatre petites filles m'offrent des fleurs et un oiseau en criant: "La Signorina Lily!" tandis qu'une fusillade lance une formidable salve.

-Ceci est ta maison, me disent Amélia et Clemente rayonnant de

joie et d'amitié.

J'ai passé presque une semaine dans leur doux nid, et je garde un souvenir charmant de ces journées. Travignoli est une grande vieille maison, s'élevant comme un "borghetto" au milieu de ses dix Podere extrêmement fertiles. Depuis deux siècles ces bâtiments, ces terres sont dans la même famille et maintenant Amélia est devenue la reine de tout ce beau domaine. Elle et son mari m'ont entourée de beaucoup d'affection et m'ont offert toute la beauté de leur home.

Des messes qui me touchèrent jusqu'aux larmes furent dites à

mon intention dans leur petite chapelle.

Le jour avant mon départ, il y eut la grande surprise. Le matinje reçus ce billet: "Il conte e la contessa Clemente B. invitano la signorina Eleonora Lily Iñiguez a voler prendere parte al ballo che será tenuto nella loro villa di Travignoli nel salone d'Estate nelle prime ore della será del 13 Ottobre 1923".

C'était pour fêter la fin des vendages et, le soir, la grande cour était pleine d'une foule heureuse de paysans, qui dansaient au son d'un gracieux orchestre sous les guirlandes et les lampions multicolores. Ce furent Amélia et Clemente qui ouvrirent le bal et leurs silhouettes gracieuses se détachaient comme un tableau contre le fond de gaieté et de poésie. Je dansai moi-même à trois reprises, et la soirée se termina par des acclamations enthousiastes, et les hymnes fascistes chantés en chœur par tout le monde.

La Torrossa, le 19 Octobre.

J'écris dans mon studino, entourée de mes livres et des objets qui me furent familiers. La fenêtre ouverte donne sur un horizon calme, où s'éteint un crépuscule. J'ai envie d'écrire sans savoir trop

ce que je veux dire...

Où en suis-je? Qu'est-ce que ma vie? Quelle orientation lui donner, quelle voie suivre? J'ai vingt et un ans et demi. Il est temps de réfléchir, de savoir, de décider. Dans cette halte délicieuse, dans cette accalmie passagère, mes pensées vont vers le passé, vers l'avenir. Je ne lutte pas en ce moment, je suis hors de la mêlée, mais je n'ose

pas oublier complètement. Donc, où en suis-je?

D'abord, la préoccupation qui domine tout mon horizon naturellement, c'est mon état de santé. Je ne crois pas que je vais mieux. Donc exclu le courant normal de ma vie de jeune fille: apparition dans le monde, voyage au Chili, mariage, tout cela il ne faut pas y penser. Par conséquent, je n'ai pas à résoudre le problème suivant: épouser un compatriote ou un étranger. C'est triste, injuste. Bon... du reste le mariage ne me tente pas pour le moment, mon âme qui a tant souffert n'a pas encore assez de foi dans la vie pour vouloir s'y élancer. Mais il me faudrait quelque chose—il faudrait ne pas continuer à vivre uniquement en attendant cette guérison qui ne fait pas mine de vouloir venir; et avoir comme préoccupation dominante, le hall du Mont Blanc. Il me faudrait quelque chose— mais quoi? Et ici je sens le froid, le vide de mon pauvre avenir.

Flirter? - décidément pas avec enthousiasme, un tout petit peu

distraitement, mais en passant très rapidement.

Ecrire? —mais quand l'âme est terne et pas mûre, on ne peut pas écrire un livre. Sans avoir aimé, on ne peut pas produire une œuvre. Et l'amour est ce qui me torturerait le plus dans ma situation. Ces poésies mélancoliques, ces gribouillages sincères ne m'empoignent pas assez. Je sais bien: "Adonne-toi à tes parents, dorlote-les, illumine leur vie". Ça va bien, mais...

Je préfère me laisser dorloter, moi, par eux, me blottir, moi,

dans leur protection quand j'en ai besoin, quand j'ai peur.

Quel but donner à ma vie?

La foi me manque, la prière, l'acceptation ne m'éclairent pas.

En ce moment de sérénité morale, je contemple tout cela et je cherche, mais en vain. Et je m'effraie de ne pas trouver.

Je suis jeune; même si je ne guéris pas, j'ai encore plusieurs années de vie: comment les employer noblement, agréablement,

comment les rendre dignes de moi?

Ma pauvre petite, tu auras déjà assez à faire pour résister à tes maladies morales et physiques. Cette lutte sera l'emploi de ton temps, pendant ces dernières années, et c'est par expérience que je dis: cela ne suffit pas. Oh! mon Dieu, non, cela ne suffit pas. Autre chose... Enfin je ne sais pas, je ne vois rien...

le 24 Octobre.

J'ai passé le "week-end" à Travignoli de samedi à mardi. Pourquoi ai-je pleuré ce soir? Parce qu'il me semble que je perds de nouveau l'aplomb. Oh! quelle pauvre jeunesse que la mienne!

Oh! quelle pauvre jeunesse!

J'ai revu Carlo G... Le gamin d'antan est devenu un superbe jeune homme, me dépassant d'une dizaine de centimètres, et ayant un beau regard franc au fond de ses grands yeux gris. Et puis "cadete" de marine très élégant dans son uniforme. Il a dix—sept ans. Quelle rayonnante aurore! Quelle différence avec moi...

le 27 Octobre.

Journée calme, doucement mélancolique. J'erre parmi les bois et les champs si pleins de souvenirs d'aube. Pas un sentier qui n'évoque des temps morts, pas une villa sur les coteaux grisâtres dont je n'aie escaladé les murs ou les grilles, dont je ne connaisse les jardins cachés. Tout est familier. Je passe à pas lents un peu courbée, un peu haletante, hélas!

le 1.er Novembre 1923.

J'écris au jardin par une matinée bleue exquise. Tout autour de moi, des chrysanthèmes jaunes et violets s'épanouissent avec

tendresse, et les dernières roses s'ouvrent encore. La saison est merveilleuse.

Lord s'est étendu gravement à mes pieds, et mon adorable petite Joy est assise sur un fauteuil à côté de moi, et, de temps en

temps, ses yeux aimants rencontrent les miens.

l'ai revu Rachel R..., c'est une fille intéressante et fine, son éducation cosmopolite et artistique a assez de points de contact avec la mienne. Elle est française, pense et parle presque toujours en anglais, et adore l'Italie et voudrait y vivre.

l'ai revu aussi deux de mes amies. L... est placide, satisfaite et ne sait parler que de "parties". C'est une bonne fille, prude et calme, aucune pensée sérieuse n'est venue la troubler. B... au contraire porte dans son visage pâle, dans ses grands yeux noirs, les traces de la lutte. Elle a passé plusieurs années à Londres, travaillant, gagnant sa vie. Sa carte de visite est ainsi conçue:

> Miss B... Type-writing, translation, interprete corrispondenza, estera.

-Ti ricordi B..., lui ai-je dit, i nostri giuochi, il pic-nic al chiaro di luna, Siena, etc.

-Ah! mi sento tanto piú vecchia di allora, me dit-elle avec un soupir.

Nous ne nous étions pas revues depuis 1919.

le 6 Novembre.

Samedi, il y eut un gentil petit thé anglais, avec les N... Vivien et Judith. Aujourd'hui j'ai à déjeuner le Capellano et ma bonne Maria l'accompagne. Tant d'êtres qui vous portent de l'amitié, tant de soutiens, tant de protection! N'importe lequel de ces êtres aurait été un baume pour mon cœur. J'étais seule. Etrange plaisanterie du destin.

le 7 Novembre.

Voilà, je termine ce cahier commencé par l'épitaphe sur l'amitié pour "mon petit camarade à l'humeur insouciante" écrite quelques semaines après son impertinence: il m'avait dit que j'avais fait le "coup classique" à un jeu -plaisanterie de fort mauvais goût. Mais comme tout cela est loin et comme je m'en fiche maintenant!

C'est l'angoisse du départ qui m'étreint. Ce soir... J'ai peur

de l'hiver qui m'attend.

En toute hâte: - au revoir.

SEPCIÈME (ABIER

Leysin-Mont Blanc, le 23 Novembre 1923.



EAUCOUP de soleil ces jours ci. Un froid de loup, sec, vivifiant. J'ai quitté en pleurant le doux pays "ove il si suona". Les teintes automnales y étaient si douces, si compatissantes. En débouchant du Simplon nous nous trouvâmes brusquement parmi les neiges, dans un monde tout blanc. Et tandis que

le train courait dans ces paysages glacés, je songeais au nouvel hi-

ver qui s'étendait devant moi!

Résumons briévement ce qui s'est passé pendant ces semaines. D... est arrivé le même après midi que nous au Mont Blanc, pour y passer le jour. Je le salue avec un calme apparent. Il y a aussi les H...

Eh bien, on se retrouve...

Nous jouons tous ensemble aux cartes, ce qui nous fait évoquer nos parties de l'année dernière. D... me dit qu'il était venu à Clarens me faire une visite quelques jours après que j'avais quitté cet endroit. Nous sommes cordiaux mais indifférents. D... et I... repartent le même jour. La petite K... arrive le lendemain et l'on scrute l'atmosphère qui va durer tout l'hiver.

Cette atmosphère est saine, sympathique, car il y a beaucoup

de toutes jeunes filles.

J... le bon petit ami de Madame D... est mort pendant notre absence. Qu'elles sont loin les soirées passées ensemble l'année dernière! L'autre jour je suis allée faire la cure sur la galerie commune. Nous étions sept, allongés sur nos chaises longues, les uns à côté des autres. Pas moyen de garder le silence. On se dirait dans un pensionnat. Dès qu'une voix se tait une autre recommence —et ce sont des bêtises ou des mots d'esprit à tout moment.

Soudain je m'écrie:

-Si nous formions un club!

-Oui! Oui! le continue:

—Un club avec un réglement ordonnant, par exemple, d'être toujours de bonne humeur, de ne pas "casser du sucre" sur le dos de son prochain, et ayant comme mot d'ordre "éventuellement", le mot classique par excellence, éternellement répété par le docteur P... et qui est en somme la définition exacte du point de vue des malades.

-Oui! Oui!

Et séance tenante, N... qui est nommé secrétaire, commence à rédiger sur une feuille les articles qui sont d'abord mis au vote.

-Défense de flirter?, propose-t-il.

-Oui!

-Non!

-Deux voix contre quatre: l'article ne passe pas.

Enfin la feuille que je transcris ici est prête pour en faire dix copies à la machine:

STATUTS DU BATHCLUB

Article 1.º-Etre toujours de bonne humeur.

Article 2.º—Solidarité. (Ne jamais "casser du sucre" sur le dos des sociétaires sous peine d'expulsion).

Article 3."-Obligation d'aller voir un sociétaire malade.

Article 4.º-On ne fume pas.

Article 5.º-Distinction dans la conversation, honnêteté dans les jeux.

Les contrevenants seront éventuellement expulsés.

Devise: Santé, Honneur et Leysin. Mot d'ordre: Eventuellement.

Lieux de réunion: Galerie commune, Salon Bleu.

Monsieur A... (un nouveau) est nommé président et le lendemain, il nous tient au Salon Bleu pendant la séance d'inauguration un discours plein de verve et d'esprit.

Le jour suivant, on découvre au Bazar des filets de soie en forme de bonnet hollandais —et ils deviennent la coiffure du Bathclub. Ils sont très seyants aux jeunes filles, et les jeunes gens les portent avec les pointes en avant et en arrière. Je propose un dîner.

La petite K... garde encore le lit pour se reposer de son voyage. mais nous tenons à être dix, et surtout nous voulons être un nombre égal de filles et de garçons. Cela fait que nous invitons monsieur de V.... jeune hollandais qui n'est pas membre. Le dimanche, nous sommes de velours ou de taffetas. Nous traversons le restaurant suivis de nos cavaliers en smoking, et nous nous attablons dans le Salon Jaune autour de la table ovale.

A une extrêmité s'assied le président et à l'autre bout je prends place moi-même. A ma droite s'alignent: N..., K..., H... et Ida

B...; à ma gauche: Mr. P..., Collette G... et Suzanne...

On porte des toasts avec de l'eau (le club ayant préalablement voté contre le champagne) et le président nous lit un long discours en vers sur le "Sourire". Car le programme du Bathclub, toujours proposé par moi, est: "La lutte contre le cafard". Ensuite on danse un peu au lardin d'Hiver, et on fait des jeux de société jusqu'à dix heures.

Le lendemain, le président nous envoie sa démission parce que

son larvnx a été trouvé pire et qu'il ne doit pas le fatiguer.

Il faut voter pour l'élection du nouveau président, la petite K... propose qu'il y ait aussi une présidente et que ce poste me soit donné. On écrit les bulletins dans la chambre de Colette qui est au lit, et c'est elle, comme la plus jeune, qui en fait le scrutin. Les uns ont voté pour H..., les autres et moi pour N... Ce dernier remporta la victoire, et moi je suis élue à l'unanimité.

Ieudi, le Bathclub est allé prendre le thé dans un nouveau tearoom. A... me montre deux pages couvertes de gribouillages.

-Des vers, pour votre élection à la présidence, me dit-il; mais

le tea-room est bondé et il ne peut pas les réciter.

En sortant, le Bathclub fait un demi Secretan, bras dessus bras dessous, dans la neige, sous un clair de lune superbe, par une température de six degrés sous zéro.

le 26 Novembre.

Hier, le Mont Blanc a reçu de Belgique une nouvelle: la mort de T.

J'en suis très attristée. J'avais beaucoup de sympathie pour ce garçon, bon enfant, amusant, et qui fut spécialement gentil avec moi.

Tout de même-avoir plaisanté, ri, soupé, joué ensemble, s'être côtoyés pendant près d'une année, et songer que maintenant il n'est plus qu'une masse inanimée, là-bas, sous la terre grise.

Et si vite... si vite.

Adieu, pauvre de T... Ce nom évoquera toujours pour moi une vision de sympathique cordialité, un peu de mes vingt ans et un peu de l'insouciance qui vint éclairer les temps sombres.

CANTILENE HIVERNALE

Mon âme est seule, et puis si lasse Sous l'humble croix. Je songe à ce qu'isole et glace L'hiver sournois.

Aux roux feuillages, dans les bises, Vite envolés: Aux jeunes morts des tombes grises, Si esseulés.

A tout ce qui ne fut qu'un rêve, Semblant si doux, A tout ce que l'orage enlève Bien loin de nous.

Et aux espoir laissés sur terre Abandonnés; Spectres errant dans le mystère Des jours fanés.

le 30.

Je suis encore tout émue par la mort de de T... Tout dans ce Mont Blanc me parle de lui, tant d'endroits, tant de choses renferment pour moi des souvenirs de ce bon camarade.

Hier, en entendant la "Sérénade" de Toselli, qu'il aimait tant, qu'il écoutait toujours avec un recueillement presque comique, car il disait qu'elle avait pour lui des "souvenirs", je sentis un je ne sais quoi de grand, de poignant. La jeunesse..., la mort..., cette plainte sentimentale dans le silence immense de ce qui n'est plus... Ouelque chose de frêle, d'humain, devant le destin et le fugitif frôlement des âmes dans la voie mystèrieuse...

C'est dans ces moments que je sais que Leysin désormais n'est plus seulement un cauchemar détestable. J'y ai trop vécu! Un sentiment profond s'élève alors en moi et me dit: C'est ici, dans l'orage effroyable de la vie et de la mort, qu'erreront toujours pour toi des visions d'aube.

Adieu, pauvre de T...! Je songe à ces merveilleux vers de Longfellow:

«Ships that pass in the night and speak to each other in passing, Only a signal shewn and a distant voice in the darkness. So, on the ocean of life, we pass and speak one another, Only a look and a voice, then darkness again and silence.»

Hier P... nous a joué, magistralement, la marche funèbre de Chopin. Mes pensées en deuil s'unissaient à cette harmonie.

le 2.

Une autre nouvelle tragique. Madame C..., si douce, si fine, nous a quittés.

C'est une des typiques soirées du Mont Blanc, car tandis qu'une agonie se déroulait au sixième, les jeunes gens "chahutaient" les chambres des jeunes filles du deuxième, renversant tout ce qui était renversable, pour qu'à leur retour du cinéma elles eussent un spectacle... intéressant. La crainte de Maman les empêcha fort heureusement de venir chez moi.

le 3.

Nous avons passé une bonne partie de la matinée d'hier, à nous luger. La neige était gelée, les arbres étaient tout blancs de givre, et nous roulions le long des pentes en criant: bob! freinez! Nous montions deux luges attachées l'une à l'autre ce qui redoublait notre vitesse. Sur la première il y avait Ida et moi, sur la seconde A... et H... Et après chaque glissade, nous remontions lentement la côte. Tout à fait comme la vie: pour un bref moment de jouissance, un long trajet fatigant.

Aujourd'hui, réunion du Bathclub au Salon Bleu. La présidente offre dix petites médailles en argent portant le nom de notre so-

ciété et sa devise: "Santé, Honneur et Leysin".

H... qui cumule les fonctions de secrétaire et de trésorier nous lit le compte rendu de la séance précédente et le président propose avec force phrases spirituelles un projet de loi: Le jour de la princesse; chaque jour de la semaine devrait être donné à une des six jeunes filles. Celle-ci aurait un cavalier servant, élu par tirage au sort et qui se mettrait complètement à sa disposition. Suit le programme de la journée... ridicule complet pour le sexe faible. Toutes les jeunes filles votent contre. Le projet tombe.

le 5.

Le Bathclub, au grand complet, est allé prendre la thé à "l'Old India" sur le Secretan. On fait pas mal de chahut. A... lit les vers suivants:

ODE A MADEMOISELLE LA PRÉSIDENTE, A MONSIEUR LE PRÉSIDENT ET AU DEVOUÉ SECRÉTAIRE.

Oui, Messeigneurs, c'est toujours moi Qui viens ici jeter l'émoi Dans votre groupe sympathique... Excusez-moi, je tiens boutique. Je vends des vers, je vends des mots...

Des sucres d'orge aux grands marmots,

Des porte-bonheurs aux jeunes femmes

Et de la peau d'hippopotame.

Oui, Messeigneurs, c'est toujours moi

Qui viens ici jeter l'émoi.

Aujourd'hui, tous, dans cette salle Nous refrénons notre fringale, Le thé est fait et bien passé, Les gâteaux frais, pas trop glacés, Le sucre est doux, les tasses belles. Qui va briser cette vaisselle? Oui, Messeigneurs, oui, toujours moi, Qui viens ici jeter l'émoi...

Et pourquoi donc? Je vais vous dire En peu de mots et sans sourire, (Dans un parfait galimatias) Ce que nous vaut si grand fracas... Ce sont les phrases, belles paroles, Les fraiches fleurs, les barcaroles Que nous offrons du fond du cœur A nos élus avec candeur.

Mademoiselle ici présente Charmante et jeune Présidente, Et ce monsieur à l'air galant Notre maître, le Président. N'oublions pas ce dignitaire, Beau trésorier, grand secrétaire, Aux longs calculs très assidus Qui transcrit les compte-rendus.

Souhaitons leur donc un long règne,
Talents, vertus... et puis qu'ils daignent
Me pardonner d'être venu
Sans permission, tout ingénu,
Pas malicieux... un peu bébête
De ce grand jour troubler la fête.
Oui, mes seigneurs, c'est toujours moi
Qui viens ici, jeter l'émoi.

le 12.

C... est parti vendredi pour passer quelques jours à Territet. La mort de madame C... à laquelle l'unissait cette touchante affection de compagnon d'infortune (camaraderie glissant souvent vers l'amitié amoureuse) a fini d'ébranler sa pauvre santé. Au début de l'autre mois, il était descendu quelquefois au restaurant où on le regardait comme un ressuscité. Maintenant... il est perdu.

Je suis allée à la gare avec Maman. Nous le trouvons dans la salle d'attente avec sa mère, si pâle sous ses beaux cheveux d'argent, et Madame M... qui essaie bravement de plaisanter. Il se lève en nous apercevant, fait quelques pas vers nous, et, le sourire aux lèvres, dit de sa voix qui n'est plus qu'un chuchotement

-Je souffre l'impossible à cause d'une piqure qu'on m'a faite

à la jambe.

-Pauvre petit, dit quelqu'un, et j'ajoute:

-Il a du panache.

Je le prie à plusieurs reprises de s'asseoir.

—Mais, et vous-même, dit-il; et n'obéit que lorsque je cherche une chaise pour moi.

-Nous sommes bien en avance, dit sa mère.

—Mais j'en suis heureux, car ainsi je peux profiter de cette bonne compagnie.

Le beau garçon à l'air dédaigneux qui traversait jadis le hall en portant ses skis, est rapetissé, et ses yeux vert-bleus dans son visage émacié ont quelque chose d'enfantin, de suppliant.

-Vous reviendrez pour Noël?

- —Je voudrais bien, si mon cœur le permet, car mon cœur... est extrêmement délicat.
- —Oui, votre cœur, dis-je en riant. Lorsque le funi arrive il saute agilement dans son wagon.

-Au revoir, C..., et donnez-nous de vos nouvelles!

Je souris gaiement et je le vois, le regard tourné nostalgiquement vers le petit groupe de vivants. Puis nous sortons rapidement de la gare.

Madame M... fond en larmes.

-Nous ne le verrons jamais plus.

-Mais qui sait? il n'a pas l'air si mal.

—Non, dit Simon, le docteur lui donne trois semaines au plus. Il est fichu et il le sait, et son courage est celui du type qui se sent acculé et qui va jusqu'au bout...

(Oui, comme dit Victor Hugo. "Etonner la castastrophe par

le peu de peur qu'elle nous fait". Brave français!).

Alors, en pleine émotion, je propose à Madame M... de téléphoner à Territet pour que C... trouve un bouquet de roses dans sa chambre de la part d'elle et de moi.

Et après, je me repens de ce geste au point d'en souffrir. Drôle de caractère que le mien. Enfin les C... croient que c'est Maman qui a envoyé les fleurs et c'est elle qu'ils remercient.

C'est qu'avec tous ces morts, tous ces adieux, je sens par mo-

ments:

«Quelque chose de tendre qui s'éveille en moi.»

le 2 Janvier 1924.

Lendemain du jour de l'an.
"We have no bananas to-day!".

Je chantonne encore grisée de gaieté. Comment raconter vite, tout résumer en quelques pages, tant d'éclats de rire, tant d'émotions? Du reste je ne me souviens plus; les jours sont tous si remplis.

C'est mon Club -mon cher Bathclub qui me donne tant de

satisfaction.

Les jeunes gens avec une facilité surprenante vous font de magnifiques discours, poètes éclatants d'esprit, et les jeunes filles intriguent.

Il y a l'initiation de deux nouveaux membres: D... et P... Mais à un autre jour le compte-rendu d'une initiation. Maintenant

je suis pressée. J'ai tant à dire.

Voici les fêtes. Le 24, j'invite tout le Bathclub et cinq visites des membres (fiancés, sœurs, frères) à venir voir la Crèche et l'Arbre dans ma chambre. Je leur offre de beaux cadeaux. Le soir même, c'est en famille que nous entourons les deux symboles de Noël. Il y a mes parents, et ma tante Inès, qui est venue passer les fêtes avec nous. Je reçois beaucoup de belles choses. Le lendemain, il y a le dîner de gala comme les années précédentes. Ma tante Inès m'a donné à feuilleter son Journal. Ce cahier est déjà rempli de pages prenantes sur Leysin. J'y trouve ces lignes que je transcris ici, parce qu'elles traduisent mes propres pensées:

«...Ce repas de Noël a une solennité d'adieux, un charme des derniers revoirs, une mélancolie de souvenirs... tant de disparus, tant de condamnés, tant de menacés... Rive de la vie où l'on se serre encore la main avant de partir... C'est tendre comme la Cène de Jésus au Cénacle avant la Passion... car tous ceux-là, jeunesse en fleur, sont déjà marqués pour le grand voyage .. Et malgré l'apparence de vie, on sait qu'on va se séparer, que ris ou nom, c'est le repas de la dernière gare du chemin avant le terme... Plus le noyage a été intéressant, plein d'accidents, aux prises avec le danger, plus les émotions partagées ont été vives, plus il est triste de se séparer.»

Plusieurs grands malades sont descendus au dîner, entr'autres Madame D... Chère rayonnante petite martyre. Elle m'a fait des vers qui m'ont profondément émue. Je les copierai ici un autre jour. Après le diner bruyant, on danse un peu et on reste dans le hall jusqu'à minuit. Cette semaine — semaine de tourmente, d'avalanches, de vœux touchants, — vole, et nous voici en pleins préparatifs pour le 31 Décembre.

Le Bathclub loue une chambre au rez-de-chaussée, le 9 bis qui se prolonge par un grand bow-window vitré, puis il l'arrange à sa guise.

H. . . fait l'installation électrique, moi j'apporte mes lampes,

mes mascottes, une tenture, et tous les autres membres fournissent des coussins, des fourrures, des tapisseries. On travaille au milieu d'un grand vacarme. Lorsque la petite salle est prête, elle présente un aspect totalement ravissant.

Toute cette journée fut prenante par ses contrastes, et par la grande vague d'émotion et de sympathie. Je sens que je vis intensément.

Toute la journée on m'apporte des fleurs. Je reçois une immense corbeille d'azalées et de cyclamens blancs. C'est de C... (qui est revenu car il veut mourir au Mont Blanc). Sur sa carte de visite, il y a ces lignes: "A tous mes meilleurs vœux pour 1924, je joins, chère Mademoiselle, toutes mes amitiés ainsi que mes remerciements pour votre gramophone qui charme bien des heures d'ennui". Un ravissant vase m'arrive avec ces mots: "Les membres du Bathclub offrent à leur gracieuse Présidente ce souvenir de leur amitié accompagné de leurs meilleurs vœux pour 1924". En plus de cela, les jeunes filles me donnent des cadeaux et les jeunes gens des fleurs. A la plante de A... est joint ce quatrain:

D'une amitié tend à prouver Que ces fleurs soient le meilleur gage. Dans leur parfum veuillez trouver Tous mes bons vœux et mes hommages.

Je vais dans les chambres des alités, je vois les visages émaciés de C..., de Madame P..., qui, elle aussi, s'éteint rapidement. Je visite aussi Mady qui a une pleurésie et qui ne pourra pas assister à la fête du Club. Puis la nuit vient. Je mets une robe noire sans manches et sur mes épaules mon renard blanc.

Dans la chambre de Suzanne, je me passe un peu de rouge aux lèvres. Vers onze heures, on descend dans la salle du festin. Elle est délicieuse. Quatre grands divans couverts de coussins éclairés par des lumières basses dans d'exquises petites lampes; une table dans un coin, pleine de fleurs, des coupes de champagne, des sandwichs et des gâteaux; un phono avec les plaques des dernières danses; au milieu, l'espace pour danser, et sous un arc, un immense bouquet de gui — tout cela s'offre à nous dans une pénombre rose intime.

Nous sommes sept jeunes filles et huit jeunes gens.

Comment s'écoulèrent les heures de cette nuit mémorable? Je ne saurais trop le dire. Il m'en est resté une impression délicieuse et vague. D'abord, on attaqua les victuailles et le champagne, assis entre les coussins moelleux. Puis il y eut les laïus, le mien d'abord.

«Chers Sociétaires.—L'année s'en va avec son cortège de souvenirs, entre lesquels rayonne celui de la naissance de notre Bathclub—cette association charmante qui unit tant de gais compagnons sur la sacrée Montagne de Leysin.—La nouvelle année, en arrivant tout à l'heure, va nous trouver réunis en légion compacte prête à affronter et à vaincre le Cafard. Il me semble du reste que ce redoutable ennemi est, ce soir, en pleine déroute, et que nous pouvons crier victoire! Avançons donc pleins d'espoir en l'Avenir que nous saurons égayer de bons éclats de rire. Au nom du sexe faible, je veux exprimer à monsieur N... tous nous remerciements pour l'aide qu'il a prêtée au Club, et présenter à Monsieur H... nos vœux bien sincères pour une heureuse présidence. Encore une fois merci, chers Sociétaires, pour votre délicieux présent qui sera toujours conservé précieusement par votre Présidente en souvenir de notre Bathelub. Et bonne année pour vous tous. J'ai dit.»

Après les applaudissements, M... prend la parole, fréquemment et bruyamment interrompue!

-Un ban pour la Présidente! s'écrie-t-on.

Le bruit, le chahut déferle en plein. A... nous lit encore des vers pour l'occasion. On rit, flirte à qui mieux mieux. Après ma troisième coupe de champagne, je sens que la chambre tourne un peu autour de moi et que je deviens excessivement spirituelle. Jamais je ne m'étais connu une facilité de parole pareille, des idées si brillantes et parisiennes. Je me lève très souvent pour danser et puis je m'affaisse de nouveau dans la pénombre de mon divan à côté de Suzanne. Je me sens transformée, je flirte et nous nous amusons tous follement. On fait des photos. Le phono joue: "We have no bananas"; j'en fais une parodie. Cet air obsédant restera toujours mêlé à ce souvenir de ce nouvel an de même que la "Java" que A... et I... dansent avec beaucoup de chic. Le temps s'enfuit vertigineux sur cette jeunesse grisée surtout de gaieté. Mais il n'y a eu aucun incident désagréable, les jeunes gens se comportèrent très bien et la limite ne fut jamais dépassée, ce qui me causa beaucoup de satisfaction tout en ajoutant au succès de la fête. Aussi pas de baiser sous le gui.

A trois heures et demie du matin, on y est encore et on chante

-car l'instant de se séparer approche.

Ah! la belle nuit! quand me suis-je amusée davantage?

le 10.

Réunion du Club fort réussie. Je fais un petit discours en résumant notre œuvre:

«Deux thés, un dîner, d'innombrables équipées de cinéma, un réveillon qui restera longtemps dans les annales du Mont Blanc, enfin et surtout un esprit de solidarité tel qu'il est rare d'en rencontrer ici et qui fait de notre groupement une force puissante et active...» Puis de H... nous lit son laïus d'ouverture et ensuite D... nous amuse avec son long compte-rendu de la séance précédente De H... reprend la parole, et nous tient une conférence fort bien préparée et fort spirituelle sur "les dix sept manières de faire la cure" à base de jeux de mots... épatants. Pour terminer, D... nous lit son compte-rendu du Réveillon — jolie fantaisie à la manière d'un ancien conte où nous avons tous des noms pittoresque—je me reconnais sous celui d'Americana.

le 21.

Je vais voir C... quelquefois. Il gît dans son lit dans la pénombre verte de sa chambre, dans une attitude si lasse, si frêle! Mais il s'anime aussitôt qu'on parle, tient la conversation, cause à merveille et sait encore faire de charmants compliments. Je lui montrais des photos l'autre jour: "Ici je vous reconnais à votre sourire —quelle robe délicieuse vous avez là". Avec ça, un courage indomptable. On se souriait en se regardant dans les yeux.

"Non... Non... ne partez pas encore, approchez votre

fauteuil".

Il serait bien l'unique pour lequel je pourrais avoir le "béguin" cette année, mais je ne l'ai pas.

D'A... est revenu il y a deux jours. Mady dit qu'il a le béguin pour moi, que chaque fois qu'il parle de moi elle le remarque.

Sur quoi, je la fais taire vivement.

En tout cas' je crois qu'il l'a eu. En me saluant, il était peut-être un peu ému. Mais je n'en voudrais pas avec lui... car ce serait tout de suite trop sérieux —il n'est pas assez gosse. Et je ne pourrai jamais, jamais l'aimer —aussi n'oserai-je pas jouer. J'affecte un air lancé et très à mon aise. Il est très poseur... Dire que c'est l'être qui m'a fait le plus souffrir dans ma vie. Maintenant je ne le déteste plus aussi violemment, il me devient indifférent. Cela m'amuse même, quand je sens qu'il me regarde depuis son coin le plus éloigné du hall. J'en suis un peu flattée car Jeanne dit qu'elle avait un petit béguin pour lui. Et puis c'est tout.

Il paraît que le docteur X... faisait croire à Madame P...
—quelle cruauté! qu'il me faisait un brin de cour. En tout cas, je ne

l'ai jamais remarquée, cette cour.

Oui, mon cœur est tout à fait libre. Au fait, a-t-il jamais été pris? Je songe à mon bref enthousiasme pour Jack R...—petite lubie de fillette. Et ici...

L'amour est enfant de Leysin...

chante-t-on, mais moi...

R... me faisait une gentille cour, j'ai été un peu émue vers la fin et c'est tout. Je trouvais D... charmant, j'avais bien de l'amitié pour lui, rien de plus. Pour T... idem... Quant à D..., ici je m'arrête... non, je n'ai pas oublié D... "Etoile de l'amour ne descends pas du ciel", me disais-je un soir. J'aurais voulu être sa sœur. Quelquefois... peut-être... j'ai été amoureuse. Je ne sais pas. Mais je l'aimais bien D... oh! oui.

Ouand j'aurai éprouvé le grand amour, je saurai reconnaître la

qualité de cette tendresse-ci.

Mais l'éprouverai-je jamais? Je deviens froide, anti-sentimentale.

le 23.

Madame D..., si jolie et souriante, me disait l'autre jour:

-Je n'ai jamais vraiment aimé.

Et elle a vingt-sept ans. Elle s'éteint... elle, vibrante, coquette et profondément tendre, sans avoir "vraiment aimé".

-Je le regrette infiniment, je m'en irai sans connaître le grand

amour, ajouta-t-elle.

Pourtant, on la dirait la créature créée pour être amoureuse,

pour répandre largement sa noble âme.

Enfin, j'ai assez radoté d'amour sur ces pages. C'est qu'on a beau dire et beau faire... c'est toujours l'"Eternelle Chanson" qu' on entend répéter autour de soi et nulle part avec plus de force que

sur cette terre d'agonie.

Amour... et ma jeune âme droite et limpide devant l'inconnu ne se voile plus avec l'épouvante de jadis. Amour... ça doit être un peu comme "la bonne joie de vivre"... Voilà du moins comme je la désire pour moi... Amour... parole magique qui m'apparaît jeune et fraîche dénudée des ténébreuses fantasmagories de l'adolescence. J'entre dans un âge plus franc, plus confiant. "Je te suivrai, je ferai tout ce que tu voudras", je songe que c'est cela que je voudrais dire à l'homme que je choisirais.

J'en demande mille et mille excuses au poète. Mais, ô Musset, ton: "J'aime et je veux souffrir, j'aime et je veux pâlir" ne sont pas

faits pour rassurer.

le 26.

Je suis allée une dernière fois dans la ravissante habitation de Madame P..., aux meubles anciens, aux soies chatoyantes, et j'ai embrassé la petite créature blonde toujours fraîche et pomponnée, mais si maigre maintenant! Ce qu'elle était jolie jadis! On l'appelait "Pomme d'api". Dans un visage rond et rose comme celui d'un enfant, brillaient deux yeux bruns pétillants d'humour, un tout petit nez, et une toute petite bouche donnaient quelque chose d'exquis au minois spirituel.

Quoique affreusement éprouvée par la maladie, elle garde en-

core sa beauté.

Voici cinq ans qu'elle est au Mont Blanc. Délicieuse dans toute

sa grâce de jeune fille française, elle goûte pleinement la gaieté qui régnait parmi les groupes d'alors —entre ces murs qui ont vu tant de jeunes illusions, tant d'éclosions d'âmes. Un jeune anglais, beau comme un Lord Byron, blond, s'éprit d'elle. Il était très malade. Malgré cela, elle l'aima et l'épousa.

Peu de temps après, nous arrivions au Mont Blanc. J'étais épuisée, alitée. Elle, au contraire, rayonnante de santé, et en effet presque guérie, soignait son mari qui avait fait une rechute. Puis, au mois de novembre, ils partirent tous deux par un temps gris et

glacial vers l'Angleterre!

Le jeune homme se sentait mourir, et il voulait revoir sa patrie. Elle revint au printemps suivant, seule hélas! frêle petite veuve au visage enfantin. Sa santé détruite, son avenir brisé, elle revenait pleurer seule sur ses souvenirs. Depuis lors, elle a presque toujours gardé le lit. Mais dans la solitude de sa chambre exquisement arrangée, des amis se glissent, des affections naissent. Maman devient sa confidente, son appui et a écrit sur elle des vers merveilleux; Madame D... (Didy) et son camarade J..., le docteur G..., spirituel et neurasthénique, l'entourent, l'intéressent. Après la mort de son mari, elle avait désiré la mort; soudain elle désira la vie avec tout l'élan du désespoir. Car l'Amour était revenu auprès d'elle. Mais lente, horriblement lente et cruelle, la mort s'approchait impitoyablement. Et des déceptions, des petits ennuis viennent ajouter leur grisaille à la sournoise agonie -car l'homme qu'elle a aimé n'est pas digne d'elle. Puis son cœur faiblit. Elle est hantée par la pensée de la dernière heure. Elle écrit des vers -une ode à la Mort. - Oh! si belle -dans laquelle elle dit qu'elle voudrait retrouver au-delà du tombeau:

> «...toutes les amours défuntes Et la fine beauté des jours d'enfance.»

Pendant que j'écris, je vois le petit train qui descend lentement les pentes neigeuses, étincelant sous un pâle ciel. Il descend lentement, le funi, emportant la ravissante petite madame T..., qui quitte Leysin, hélas... peut-être pour toujours. Elle part pour Territet. G... l'escorte. Hélas! ils avaient rêvé une autre espèce de voyage en commun...

le 27.

Je fais du "Mentalisme", mais pas pour moi, pour G... Je tâche d'envoyer vers lui le fluide réparateur.

le 29.

Avant-hier Maman dit:

—C... va partir définitivement,— et depuis lors je ressens une émotion envahissante, je pense tout le temps à lui. Hier, à l'église,

je priais avec toute ma ferveur pour ce garçon qui m'est devenu cher, et soudain comme répondant à mon oraison, le prêtre nous a lu l'Evangile: "Seigneur, Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon

serviteur sera guéri".

Hélas! celui-ci ne peut pas guérir, mais qu'il vive encore un peu! Puisqu'il aime l'existence, puisqu'au milieu de ses souffrances terribles, il se cramponne à elle avec tout l'héroïsme et tout l'amour de sa jeunesse en fleur. Encore un peu, quelques mois, et s'il va à Paris, qu'il retrouve la jeune fille charmante dont il m'a montré la photographie et que R... m'a dit être le "petit béguin de C...", qu'il s'endorme dans sa tendresse... Oh! c'est terrible, il se débat contre l'agonie, sous les yeux de sa mère qui suit silencieusement l'affreux chemin du Calvaire.

Pauvre Mère!

Je ne l'ai pas vu depuis une dizaine de jours.

le 31 Janvier.

J'ai été comme une aveugle tâtonnant dans le noir... Et, soudain, j'ai vu. Soudain, la grande Révélation est venue jusqu'à moi et, pour la première fois de ma vie, je veux m'écrier: "J'aime!" J'ai senti ce que c'était que l'amour, quelque chose de si noble, de si pur, de si immense comme l'âme de Celui qui me l'a inspiré. Oh! mon Dieu, je peux à peine écrire, car depuis hier, je suis en proie à l'émotion la plus profonde de ma vie.

Hier... après déjeuner, j'allai voir C..., car c'est la veille de son départ, et je ne voulais pas le fatiguer par des visites fréquentes.

—Oh! il y a des personnes qui me fatiguent, mais vous n'êtes pas de ce nombre, au contraire, me dit-il.

Tristes paroles sans voix... Nous avons parlé longtemps ensemble et je ressentis la grande Tendresse.

Il resta convenu que je reviendrais à six heures.

Lorsqu'à l'heure dite, je pénétrai de nouveau dans sa chambre, sa mère nous laissa seuls. En m'apprêtant pour venir, j'avais chanté.

> «C'é tante cose che vi voglio dir Ma una sola é grande come il mar.»

J'étais là, avec toute mon âme offerte... et il me parla alors comme un Saint... comme un esprit déjà affranchi de notre misérable petite sphère, mais relié à nous par toute la douleur de sa pauvre humanité. Et il me dit des choses... des choses... Je souffre, je ne peux pas coordonner mes pensées, mais je vais essayer de retracer quelques-unes de ses paroles.

Une lumière verdâtre enveloppait de douceur la chambre de

souffrance, la silhouette affreusement maigre dans le grand lit, moi à son chevet ...

J'avais commencé en badinant:

-Quelle chance de partir vers Paris... de savoir que c'est votre dernière soirée dans cet ennuyeux sana...

-Je touche du bois, répondit-il. Pourvu que ce ne soit pas ma dernière soirée pour tout de bon, ici et ailleurs. Voyez Madame C... le jour de son départ...

Ce n'était que trop vrai. Je savais bien qu'on craignait qu'il

- -Mais en voilà des idées, répondis-je brusquement. Enfin tout le monde savait que Madame C... était très mal, tandis que vous. vous êtes fort.
- -Une heure avant sa crise de cœur, j'étais auprès d'elle, et elle parlait aussi bien que moi ce soir. C'est à se demander si ie ferai le voyage.
- -Avec votre volonté et votre courage vous surmonterez tout. Le courage de C... est devenu proverbial au Mont Blanc.

le sentais tout ce qu'il v avait de poignant dans l'instant.

Il dit:

-Il y a un peu plus d'un an, quand je suis venu ici, j'avais acquis une telle maîtrise sur mes sentiments et mes passions! J'étais fort... Je faisais de moi ce que je voulais. Maintenant... ce n'est plus la même chose. J'ai besoin de ma mère...

-Laissez-vous dorloter par elle, elle sera si heureuse de vous

donner sa tendresse.

-l'aime ne dépendre de personne.

-Mais, c'est de l'égoïsme...

Non, ce n'est pas de l'egoïsme, c'est autre chose, et bien différent. l'ai toujours été comme cela, jamais comme les autres.

Et il ajouta:

-le n'ai jamais été amoureux.

Il dit encore:

-Ce qui m'a soutenu, ce n'est pas tant le courage que l'orgueil. Je me disais: C'est impossible que quelqu'un qui vaut ce que je vaux finisse comme ça par mourir dans un sana. Maintenant... je suis devenu humble -très humble. Je me dis... Tant pis. Pas que je sois fataliste, du fatalisme arabe - mais je vois consciemment. l'aurais fait quelque chose de bien de la vie.

-Vous le ferez.

-"l'aurais fait". Il faut mettre cela au conditionnel passé maintenant, me répondit-il avec un léger sourire. Puis, il continua:

-Voyez-vous, dans la vie, il n'y a qu'une seule chose: ce n'est pas l'Amour, pas la Noce, pas l'Argent, -c'est le Travail.

(Et moi, je comprenais pour la première fois qu'il n'y avait que l'Amour).

Il ajouta en me regardant:

-Pour vous, c'est différent. Les femmes doivent être sensibles. Mais je vous plains de ne pas connaître cela. Travailler... travailler... au point de s'extérioriser, au point d'être en dehors de tout...

Il devait s'interrompre quelquefois, secoué par des quintes de toux. Ses traits si fins, très racés, son regard grave étaient à la fois majestueuse et émouvants. Chacune de ses paroles sans son... tombaient comme des sentences et vibraient en mon âme. Il faut avoir vécu de ces minutes intenses, pour savoir ce qu'elles portent en elles. Assise dans le fauteuil, une main posée par moments sur la fourrure du lit. j'écoutais avidement.

Et il dit encore:

-Je ne crains pas la mort. Que voulez-vous que cela me fasse? J'ai beaucoup étudié, et aussi beaucoup réfléchi, et je suis arrivé à une perception très nette et très calme des choses. Je ne crains pas la mort. Mais je ne crains pas la vie non plus. Ah! j'aurais été un homme...

-Vous l'êtes, m'écriai-je, votre courage, votre élévation sont

rarement atteints.

-Il ne faut avoir peur de rien... peur de rien, continua-t-il et je répétais, saisie:

-Vous avez raison... l'essaierai moi aussi de n'avoir peur de

rien . . . mais c'est difficile . . .

-Je ne crains rien. La douleur physique me laisse indifférent. Quant aux souffrances morales et psychiques... ca, par exemple... c'est autre chose... Elles m'ont fait bien... bien mal... mais je les ai surmontées. J'ai à mon compte, des amitiés trahies, ma carrière brisée . . .

Son regard semblait suivre de douloureux souvenirs.

-Je voulais être officier de marine -on s'y est opposé. J'ai fait mes études d'ingénieur -et je suis tombé malade. Maintenant si je vais mieux -- je ferai ma médecine. Il me semble que j'accomplirai quelque chose de bien comme docteur.

-Indomptable jusqu'au bout!

-Que voulez-vous que je vous dise, fis-je un peu plus tard, après vos paroles si hautes. Vous m'avez fait comprendre le grandeur de la vie, j'essaierai comme vous de n'avoir peur de rien mais je ne suis pas vous- je vous admire et je vous envie. Vous m'avez parlé comme on ne m'a jamais parlé à Levsin.

Et puis:

-Ne pensez qu'à l'avenir, car vous vaincrez, j'en suis sûre, des êtres comme vous surmontent tout. Avec votre courage et votre jeunesse, vous serez plus fort que le mauvais destin. Ah! s'il y en avait d'autres comme vous, comme le monde serait rayonnant...

Je balbutiais, et mes yeux devaient en dire plus long.

-Que pensez-vous de la médecine? dit-il.

-C'est une idée magnifique.

-Je me spécialiserais pour les poumons.

—Et vous aurez acquis, par vos souffrances, ce qui manque à tous ces docteurs —la compréhension. Ce sera plus grand qu'être ingénieur.

—Toutes les professions sont grandes pourvu qu'on y mette du génie, dit-il. Un épicier peut être génial... Mais oui, parfaitement... Voyez Félix Potin, —un fabricant, voyez Citroën. Oh! me suffire, gagner ma vie, travailler!...

le 6 Février.

J'ai passé par une si forte crise morale que ce n'est qu'une semaine après que je puis reprendre la plume pour essayer de raconter... de dire... Cela me coûte.

Ce soir là, sa "douce Mère" et Simon vinrent interrompre notre conversation. Je me levais pour m'en aller, mais il me retint: Restez!

Dans la petite chambre, le groupe des vivants se pressait plein de sollicitude autour du chevet du mourant. Il était affreusement défait, mais fort, serein, plânant au-dessus de nous tous de toute sa grandeur morale.

Lorsque je retournai chez moi, je me jetai sur mon lit, les mains jointes, brisée par l'émotion. C'était si grand... si beau!

Je songeais: Avoir vécu plus de deux ans sous le même toit, et n'avoir découvert ça que la veille du départ,— c'est insensé. J'aurais pu l'entourer dans ces affreux mois de solitude.

Le lendemain, après une mauvaise nuit, je le revis un instant en accompagnant Maman. (Elle lui portait, comme tous les jours dernièrement, de ces petits mets soignés qui se confectionnent chez nous pour les grands malades). Tout juste une poignée de main et un sourire triste.

Je sortis et Maman lui dit: —Elle craint qu'on ne la laisse pas revenir cet après-midi, si elle reste trop longtemps maintenant.

-Vous voyez que votre temps est précieux.

Sa mère me dit:

—Il tient tout spécialement à votre visite de cinq heures.

Je m'apprête à monter au sixième, résolue à payer de ma personne, à donner un peu de ma fraîcheur, de ma grâce de jeune fille. Je suis plus belle que d'habitude, très pâle avec des yeux très grands. J'invoque Dieu avec ferveur et je monte... moi et mes résolutions. Je le trouve plus défait encore que la veille, mais aussi plus dur, plus froid. Cependant je m'élance courageusement.

Il me fait des excuses pour la chambre en désordre, et je réponds:
—Oh! la vue des malles me défrise, cela me fait penser au départ.
Mais tenez, je me placerai ici, pour ne pas voir le désordre, pour ne voir que vous. Puis, lorsque sa mère est partie: —Oh! j'en suis sûre, sûre, comprenez-vous?, que vous allez aller mieux. J'en ai la conviction, je voudrais vous transmettre... un talisman de foi...
Tenez, dis-je en retirant de mes doigts une petite bague et en la lui passant,— voici quelque chose qui vous portera bonheur.

-Mais non..., dit-il en me la rendant.

—Si, si, prenez-la. Elle m'a été donnée dans un moment de terrible "débine", et elle m'a porté bonheur.

-Dans ce cas, je ne veux pas couper votre chance.

—Si, si, prenez-la, cela me rend très heureuse... Prenez-la en souvenir de quelqu'un qui vous aime beaucoup, et qui vous admire de toute son âme.

-Mais, qu'est-ce qu'on va dire? fit-il, avec un sourire ironique

après avoir passé l'anneau.

Je ne me souviens plus au juste comment s'enchaînèrent mes phrases, mais tandis qu'il regardait silencieusement la bague à son petit doigt, ces paroles sortirent de ma bouche:

—Vous êtes le premier et le seul qui ayez éveillé en moi cette admiration. C'est vrai, depuis hier, depuis que vous m'avez parlé,

je regarde la vie différemment.

Notre conversation ne resta pas sur ce ton, on passa aux petits potins, et je me mis à dire des petites choses de tout le monde pour l'amuser, à parler des flirts du jour, des fiançailles brisées, d'histoires anciennes. Très caustique, il ne manqua pas d'ajouter ses remarques à mes médisances, de me raconter lui-même de petits faits, et de donner son opinon sur la plupart des personnes. — Mademoiselle K... est un des pires spécimens que je connaisse, etc... On évoqua ainsi beaucoup de gens! Deux ans de souvenirs communs —ça compte. Je lui dis que lui et Madame D... avaient été les seuls à m'ouvrir "la petite fenêtre sur l'infini". Il fit une petite inclination de tête un peu moqueuse.

Il était fréquemment secoué par d'affreuses quintes de toux, et une fois il se raidit, en disant qu'il ne pouvait plus respirer.

-Avez-vous jamais resenti cette sensation d'étouffement, comme celle d'un poisson hors de l'eau? fit-il.

Je le savais soutenu par les piqures. Nous traversames quel-

ques moments de silence. Il était livide.

Puis il me parla de l'Evolution, me montrant dans un livre des photographies de crânes d'hommes préhistoriques, et se disant convaincu que l'homme descend du singe.

Les savants n'ont pu encore découvrir l'espèce qui joint l'anneau perdu de la chaîne, mais je crois, dur comme fer, qu'il a existé. Quant à ceux qui prétendent que d'un moment à l'autre, l'âme a été mise dans l'espèce, je ne peux leur donner raison.

L'âme... ah! voilà la question. Mais il y a encore maintenant des chiens plus spiritualisés que les hommes. Je ne peux pas être d'accord avec les religions. Je suis un homme de science, et la science démolit beaucoup de choses. C'est la génie de l'Evolution qui a tout fait.

-Et ce génie... ne peut-on pas l'appeler Dieu?

—Oui.

Je me sentis planer moi-aussi.

-Et c'est peut-être plus consolant comme cela, fis-je un peu plus tard.

-Non, dit-il d'un ton indifférent.

—Ne trouvez-vous pas... que la religion comprise largement ...peut très bien s'accorder avec la science, au lieu de se combattre?

Sans doute, répondit-il sérieusement.

Je me sentais si humble auprès de lui, il était plus près que moi de la vérité... C'était fantastique, cette conversation de métaphysique avec un mourant. Ce pauvre corps déchiré par la toux meurtrière..., ce regard si grave, ferme et serein... l'esprit d'une lucidité plus que normale...

Je l'avais prié, à plusieurs reprises, de me dire quand je devais le quitter. Je n'allais plus le revoir, car il devait être emporté à sept heures sur un brancard, et il ne voulait personne à la gare. Cette fois, lorsque je lui dis: —Vous ne me renvoyez pas encore?,

il inclina sa pauvre tête émaciée.

-Au revoir, lui-dis-je.

—A bientôt, dans deux mois vous serez à Paris, n'est-ce pas? Il me tendit la main sans un sourire.

—A bientôt, et merci pour toutes les belles choses que vous

m'avez apprises, lui dis-je encore.

Puis j'avais refermé la porte du 145 et je me trouvai dans le

corridor du sixième apeurée de le laisser seul.

Un peu plus tard, j'étais là-haut dans un fauteuil sur le palier, affaissée par l'émotion. J'attendais sa mère pour lui dire adieu. Puis D... s'arrêta un instant et nous échangeâmes quelques paroles attristées.

Lorsque je vis la fine et blanche Madame C... devant la porte

de son fils, j'allai à elle, le cœur ouvert.

-Je penserai à lui, je prierai pour lui, je vous accompagne

avec tous mes vœux et toute ma foi.

—Merci, vous êtes tout à fait charmante. Mon fils a été très sensible à votre bonne amitié.

Nous étions dans les bras l'une de l'autre et je sentais les

larmes de la pauvre mère contre ma joue.

—Il faut bien vous soigner, mademoiselle, car vous avez des parents qui vous adorent, et voyez-vous, quand un enfant se porte mal, cela fait trop de peine aux parents.

-J'aurais pu venir plus souvent... cet été... mais je suis

affreusement timide...

—Mon fils aussi est très sauvage, et ce n'est que depuis qu'il va plus mal, depuis trois semaines, qu'il aime voir du monde, mais croyez-moi, il a bien senti votre amitié, il me disait que vous étiez la plus gentille, et que votre maman était si bonne et charmante... Vous lui donnerez de temps en temps un petit signe de vie.

-le lui écrirai souvent.

Ce soir là je ne descendis pas dîner.

Dès le lendemain, la réaction commença ou plutôt éclata, brutale, moqueuse, affreusement douloureuse. Ah! l'orage, ah! la rage

qui peut gronder dans un pauvre petit cœur.

Ça... de l'amour?... mais jamais de la vie... Une hostilité mauvaise remplaça brusquement mes pensées de tendresse, vers celui à qui j'avais dit des choses douces... Oh! ces choses, ce que je les regrettais amèrement.

-Mais c'est crétin, crétin, totalement crétin, me répétais-je

sans cesse; avoir fait une déclaration, moi!!!

J'étais torturée —ne ressentant tout à coup plus la moindre affection, plus la moindre exaltation; je voyais les choses telles quelles, par leur côté ridicule... J'avais la tête vide, les traits défaits, je me sentais toute désorientée, perdue, et je me forçais à être gaie, à rire bruyamment, à aller au cinéma, à faire de la luge, à me cramponner à quelque chose, car j'avais lâché prise, perdu l'équilibre.

Il me semblait entendre un petit ricanement: "Ah! ma petite, tu as voulu te jeter de bon gré dans les événements, te mêler aux forces terribles qui régissent ce monde: l'Amour et la Mort —eh! bien, on ne les regarde pas ainsi impunément; attrape".

Lundi.

Il était parti un jeudi. Je lui écrivis quelques lignes banales avec l'aide de Papa à qui je confiai mon égarement, et puis, plus rien.

Je ressentais une dureté atroce, je me répétais pour me consoler, et le désirant au fond de moi-même: "Mais il va mourir bientôt". Il me semblait avoir commis une faute sinon une ineptie. Et Maman qui me dit: "C'est la première fois que tu as agi comme une fille à moi— ne gâte pas ton action en la rejetant. "Mais je la regrette — la regrette.

Quelquefois, je m'adoucis au point de chantonner sur un air connu:

—E non dovevi dirmi queste cose Se non volevi ch'io m'innamorassi Nel cuor m'hai fatto aprir tutte le rose.

Puis je recommence: Ça de l'amour?, jamais de la vie, non, rien que de la Pitié.— Oh! m'être laissée emporter par un élan, n'avoir pas eu un peu de mon "self-control" habituel, avoir fait croire ce qui n'était pas du tout, du tout.

Dimanche, 10 Février.

Maintenant la tourmente est passée, et je comprends que j'ai lu une page inoubliable — que cet étrange incident, tout élévation, m'a été donné par une main aimante, pour moi et que je conserverai toujours religieusement le souvenir du jeune héros.

J'ai passé par quelque chose de très grand, de très beau, noble de toute la noblesse de la souffrance. Aujourd'hui, à l'église, j'ai pu joindre les mains, et pour la première fois depuis son départ, prier... demander avec ferveur: "Qu'il vive, oh! mon Dieu... pitié, qu'il vive, qu'il vive!...".

le 23 Février.

Voici ce que notre rossignol, Madame D... (Didy) a chanté pour moi, il y a deux mois:

A LILY INIGUEZ

Après les longs efforts d'une enfance studieuse, Confiante et superbe en ses chastes ardeurs, Ta jeunesse entr'ouvrait à la vie radieuse. Ses pétales naissants, et ses rêves en fleurs.

Mais l'éclatant rayon du lourd soleil d'été, Darde d'un feu mortel les êtres qu'il fascine, Et fatal au regard de ton âme enchantée L'inexorable mal brûlant dans ta poitrine.

Et tu vécus alors, tremblante sur ta tige Mourante chaque soir, écrasée par le sort Renaissant chaque jour par un divin prodige Car l'invincible foi ressuscite les morts.

Et ton printemps vainqueur avide de lumière Va revoir les splendeurs qui l'avaient ébloui Arrachant de ses fers ton âme prisonnière Il ouvrira au ciel sa fleur épanouie. O ma sœur! mon amie! aie foi en ta jeunesse Regarde ton destin radieux qui s'apprête Chante pour l'acueillir la chanson d'allégresse Qui murmure déjà dans ton cœur de poète.

Noël 1923. le 27 Février.

Pas de nouvelles dernièrement de C... Sa mère a écrit à Maman en la remerciant pour mon petit mot. On apprend qu'il va pire, que l'issue fatale est attendue d'un moment à l'autre. Puis soudain, Simon reçoit une bonne lettre de l'héroïque mourant: "La vie est belle, "écrit-il. Il le charge de saluer le docteur et mademoiselle Iñiguez. Mais... pas un mot directement.

Février s'achève, et on commence à penser au départ. Si tout va bien, je ne reviendrai à Leysin qu'en novembre — je ressens souvent maintenant le charme âpre du Mont Blanc et la douceur des choses qui vont finir... J'aime Leysin. Je sens que je vis intensément, chaque jour tourne pour moi une page de ce "Roman Mer-

veilleux" qu'est la lutte de l'humanité contre la souffrance.

A mesure que les disparus augmentent, les liens qui m'unissent à cette étrange famille de compagnons d'infortune qui m'a été donnée ici, deviennent plus fort. Qui m'aurait dit que je tracerais ces mots: J'aime Levsin! Il me reste encore mille choses à raconter sur la vie de Mont Blanc. Aujourd'hui je causerai de la cure commune. La galerie est fort symphatique. Nous arrivons là après deux heures, et nous nous étendons sur nos chaises longues. Des jeunes gens arrangent nos sacs de fourrures, nos plaids, - puis se couchent à leur tour. Les chaises longues sont savamment intercalées, cela va sans dire. Puis silence - jusqu'à quatre heures. On se contente de quelques chuchotements. Le plus souvent - las d'avoir laissé errer un regard vague sur le cimes neigeuses - on s'endort collectivement. Après quatre heures, réveil et thé. Puis commence l'heure exquise. Alors, pendant que la nuit descend divinement sur les grandes parois alpestres, pendant que la Dent du Midi se colore de douceur fugitive, et qu'une pénombre pure envahit toute chose - nous causons, oh! nous causons. Ce sont parfois des échanges d'idées sur l'amour, le flirt, l'au-delà, le socialisme, la poésie... que sais-je encore?

Comme nous sommes de parfaits camarades, nous parlons franchement.

Elles sont charmantes, ces conversations entre filles et garçons — rien de mieux pour vous donner une idée claire et saine de la vie — car on l'apprend, la vie.

L'autre jour N... disait ses idées de matérialiste, moi je sou-

tenais qu'il y avait une Cause. - C'était prenant.

Après tout, dans cette intimité dans laquelle on vit, on finit

par se familiariser avec beaucoup de choses.

Ah! voilà un thème intéressant! Un tel a le béguin pour une telle et nous voilà partis. Ce qui est très curieux, c'est de parler d'amour avec des jeunes gens que vous considérez en frères. Quelquefois on a des surprises:

-R... a écrit en me demandant des nouvelles de C..., dis-

je un jour à mon voisin.

—Ah! R..., dit-il en se tournant de mon côté, vous savez qu'il vous aimait.

-Vous êtes fou, répondis-je trop brusquement. Imprudence!

—Mais oui, et si vous protestez, je croirai bien que c'est réciproque, continua-t-il d'une voix taquine.

J'étais furieuse. —R... était amoureux de mademoiselle V... voyons; pauvre garçon! il a été assez triste quand elle mourut.

—J'étais très bon copain avec lui, et il me disait des choses... Pour mademoiselle A... il a eu beaucoup, beaucoup d'amitié, pour vous... autre chose.

—Mais vous dites des idioties, vous ne comprenez rien du tout. H... me demande: — Aviez-vous le béguin? Sûrement.

-Je vous donne ma parole d'honneur que non.

—Il me racontait sur vous de petites histoires. Il paraît que vous aviez démontré de l'étonnement pour l'ignorance française sur le Chili, et que vous fûtes encore plus étonnée, un jour chez C..., quand celui-ci vous débita l'histoire de votre pays pendant sa guerre d'Indépendance... Il paraît que vous savez très bien l'histoire de France.

Jeanne recommença à demander des renseignements sur R..., et j'y mis fin en disant un peu séchement: —Je ne veux pas qu'on plaisante, car c'est un garçon que j'estime, et en soutenant jusqu'à la fin qu'il n'avait pas pensé à moi, que c'était de la petite V... qu'il avait été amoureux.

Mais revenons à notre galerie de cure.

Rien de plus "chatoyant" que ces causeries pleines de verve française — cette verve qui éblouit, séduit, grise comme un léger champagne. J'ai l'honneur d'être née à Paris, et je ne perds pas l'occasion de caresser ma sympathie pour ma ville natale. Ah! Paris... ah! les parisiens...

Douillettement couchés dans nos sacs de fourrures, une boule d'eau chaude aux pieds, nous pouvons braver la nuit glaciale des Alpes qui envahit l'ample vallée et qui commence à noyer nos ci-

mes dans sa douceur crépusculaire.

Ce qui est charmant, c'est de chanter. N... a une façon fort drôle de débiter des petits refrains. Un de ceux qu'on lui fait répéter le plus souvent, et qu'il fredonne piteusement, c'est: Je t'aime bien,
Tu m'aimes bien.
Moi, je t'aime encore,
Tu ne m'aimes plus,
Moi non plus.
Bien, n'en parlons plus...

Ce qu'on fait du tapage dans la claire nuit d'hiver! L'autre jour, nous avons commencé par toutes nos chansons d'enfance. Ces chansons que me fredonnait, dans le temps, ma grosse nounou bretonne. "Fais dodo, Colas mon petit frère" et "Ainsi font, font, les petites marionnettes", pour finir par le tango du Rêve, et par "Whispering"... en français:

Quand l'amour chante à votre oreille Une musique sans pareille, Si l'on vous dit que l'on vous aime, Ecoutez toujours l'Amour!

le 29 Février.

Un petit mot sur D'A... Quel "numéro" que ce garçon! En voilà encore un que je ne pourrai "pas oublier". L'ai-je jamais bien présenté ici? Il a vingt cinq ans, mais il en paraît dix de plus, car son caractère est triste; "initié" sans aucun des élans qui font aimer la jeunesse, il n'est ni laid ni beau, mais fin et soigné. Il s'était préparé à la carrière diplomatique et c'est un rusé diplomate dans la vie de tous les jours. Il fait contraste avec la bande de grands gosses - bande traditionnelle de chahuteurs qui, quoique ses membres varient, est une institution fixe du Mont Blanc. Il n'irait jamais tutoyer les jeunes filles, il sait leur faire des compliments, leur raconte des petites histoires avec des mots très fins, parfois avec une petite signification "salée". Moi je suis tout à fait exceptée - il me traite d'une manière totalement différente, ne me dit jamais le moindre petit mot amusant, ni de compliments non plus, - ne me salue même pas toujours. Car ce qu'il fait avec moi, c'est de me regarder, ou de me faire la tête. Oh! il me regarde! de loin ou de près! quand il est dans un groupe éloigné - il tourne toujours son fauteuil dans ma direction. Et quand il est près, ce sont des œillades à fendre l'âme.

La première année, je fus affolée par ces œillades, j'eus en même temps, ma grande crise de neurasthénie et la terreur de ce pauvre D'A...

La seconde année — beaucoup de différence. J'étais trop occupée avec D... et R... pour me soucier de lui. Mais, cette troisième année, je me sens un peu seule, et je ne peux pas écouter avec complaisance ce que me dit Mady.

-ll a le béguin pour vous, je vous assure, et même très fort

—ou du moins il l'a eu. Et c'est vrai, il me l'a dit. Il ne fait que parler de vous quand il est avec moi, de dire que vous êtres la plus belle...

Et Madame D... me répète aussi: —D'A... n'a fait que parler de vous, — il dit que vous êtes changée, que, quand vous êtes arrivée, vous étiez une enfant, que maintenant une flamme s'est éveillée en vous. Vous n'auriez qu'à faire le plus petit signe...

Mais je ne le fais pas. Il m'intimiderait comme chevalier

servant.

L'autre jour, il était alité et pour la première fois j'allai dans sa chambre. Nous étions une nombreuse compagnie. Lorsqu'il me vit, j'ai cru remarquer une émotion — et même je sais que je ne me trompe pas. Je partis au bout d'une minute car j'étais mal à l'aise. Ah! c'est bien le cas de chanter le couplet à la mode:

On a toujours ce qu'on n'veut pas, Jamais ça ne rate.

L'autre jour, au sortir de l'Eglise, nous nous étonnions que D'A... vienne toujours à la messe maintenant — il doit avoir une peine de cœur, dit Irma de son ton decidé. Et elle ajouta: — Du reste, il a un air tout triste.

-C'est vrai, dit Jeanne, il ne fait la cour à personne. Il doit avoir eu le béguin pour quelqu'un pendant son séjour en Italie.

Pourtant, j'ai du mal à croire que c'est moi. Au fond c'est un

pauvre neurasthénique doublé d'une fine mouche.

Je faisais la cure dans mon lit, sur ma galerie, l'autre matin, par une belle heure de lumière. Un livre était ouvert devant moi, le "Cantique de l'Aile" de Rostand. Je lisais transportée d'enthousiasme:

> "France, on savait bien que dans toutes les histoires Les hommes de ton sol Seraient toujours debout, sur tous les promontoires D'où l'on peut prendre un vol.

Mais qu'ils l'aient pris si haut quand des joueurs de flûte Pleuraient déjà ton deuil, C'est de quoi s'arrêter pendant une minute Pour avoir de l'orgueil..."

Toc! Toc! les deux coups secs d'Adrien, notre concierge, qui annonce qu'il y a de la poste, puis son pas rapide à travers la chambre vide. Le voici sur la galerie me tendant une lettre, — oui, une lettre de Paris!

Je l'ouvris, un instant plus tard. La voici:

"Chère Mademoiselle, Tout arrive, voyez-vous, même que je me décide à vous remercier des nouvelles que vous m'avez envoyées, nombreuses et intéressantes. Mais je suis sûr que vous me pardonnez mon silence car vous savez que ce n'est pas la seule paresse qui me l'imposait. J'ai eu au début des jours très pénibles, et maintenant encore je passe des journées assez dures. Tout cela est dû à mon pneumo, bref à la maladie. Je passe des nuits aussi blanches que la neige de Leysin, et pourtant ce n'est pas le manque de potin, mais le manque de potins qui m'empêche de dormir. Au Mont Blanc, on avait sa petite ration quotidienne, tandis qu'ici je mène une vie monastique, et les vains bruits du dehors ne viennent point troubler ma quiétude. Souvent, je me transporte en pensée au Mont Blanc et tout est tellement gravé dans ma mémoire, que je vois le Sana et ses habitants. Je crois qu'il faudra de longs mois avant que deux ans de tels souvenirs s'effacent!

le 8 Mars.

Oh! là là! Au début du mois j'ai eu des journées de cafard, d'isolement moral. - Demain, c'est Mardi gras. On se casse la tête pour trouver quelque chose de bien. On court dans les chambres, on ouvre les armoires, on rit follement en imaginant des travestis. Les jeunes gens nous prêtent leurs habits et nous aident à devenir de beaux garçons. Mes cheveux, divisés par une raie au milieu, me donnent un aspect de poète romantique. Irma est la plus fantaisiste: en manches de chemise avec un foulard et une casquette, elle a l'air d'un petit apache. On affuble les jeunes gens de nos peignoirs féminins, on les coiffe en outre de roses et vaporeux bonnets du matin. Tout cela est fort drôle. Quand je m'apprête pour descendre à notre petit dîner de huit couverts, Maman reçoit un message téléphonique de Madame T... qui va plus mal et part sur le champ vers Territet. Contraste trop frappant. La fête se passa gaiment. Le lendemain je téléphone à Territet et j'apprends par Maman que Madame T... est morte.

Voilà. Ah! Leysin! j'ai du vide dans la tête et je tâche d'aider Madame D... qui sent de si près l'approche du grand fantôme.

le 9.

La jolie petite fleur qui vient de se faner est tombée comme tant d'autres. Lorsque l'angoisse terrible l'étreignit, elle fit téléphoner à Maman et au docteur X...—tout ce qu'elle avait au monde. Puis, malgré ses petits airs voltairiens et sceptiques de jadis, elle voulut communier. Maman et le docteur X... l'accompagnèrent pendant la triste attente. Elle savait que c'était le moment suprême et elle leur avait fait dire de ne pas lui parler d'amélioration possible. Et

la veillée commença — triste et très belle. De temps en temps, quelques mots profonds — coupés par de l'étouffement qui augmentait lentement. Auprès d'elle, une présence maternelle — et l'homme qu'elle aimait — c'était cet homme qui l'avait tuée. Quinze jours avant, il lui avait écrit une lettre de rupture. Puis il s'était jeté dans une vulgaire aventure qu'elle ne sut pas, heureusement. Maintenant, désespéré, il ne pouvait plus la retenir.

le 11 Mars.

Journéee de tristesse, de dégoût. Les illusions tombent, tombent implacablement. La vie se révèle crûment, la foi dans l'amitié vacille, s'éteint. Je suis meurtrie, je ne vois rien où me cramponner. Nulle part de la loyauté, partout, au fond de chaque coupe, le dégoût.

—Oh! ami inconnu, qui que tu sois, qui dois prendre un jour ma main pour me consoler, et me montrer l'Amour— quand viendras-tu? Mais non, tu seras un misérable homme que seule mon âme embellira.

L'Amour, quelle déchéance du grand rêve! Je me blottis dans ma désolation et j'ai renoncé à l'espoir rose et bleu de me griser le cœur d'un peu de bonheur.

Des timidités inexpliquées mettent un abîme entre la jeunesse et moi, oh! si seule moralement et si lasse et farouche! Les illusions tombent douloureusement, des images chères se ternissent, et le vide, le vide monstrueux apparaît en ricanant. La méfiance croît dans mon âme, je doute de tout. O monde fourbe et impur... A force d'entendre, de voir, de se mêler à la vie dans cette petite agglomération humaine où le malheur, la passion, la raillerie, la trahison se heurtent et se confondent dans une lutte haletante, l'enfant de jadis, mélancolique, heureuse, idéaliste et puritaine, s'est transformée en une femme qui porte en son âme des désanchantements, des meurtrissures tout comme les autres — plus que les autres. Et pourtant, je n'ai pas vécu, j'ai flotté sur ces journées, sur ces années, sans qu'un événement saisissant surgisse sur ma vie. Et j'ai tant souffert!

le 16.

"Il est souvent plus facile de mourir que de vivre", —ce furent les dernières paroles de Madame P... Puis Maman et le docteur qui tenaient chacun une de ses mains ne sentirent plus battre le pouls. Alors, le moment brutal — puis la grande paix sur un visage triste et le désespoir violent de l'homme affolé.

Maman veilla toute seule le corps, depuis trois heures du ma-

tin, - jusqu'à onze heures quand il revint avec des fleurs.

Madame P... avait voulu être enterrée au cimetière de Ley-

sin et le funi qui l'avait emportée, quelques semaines auparavant, ramena dans son fourgon gris le petit corps inanimé. "Car c'est à Leysin, avait-elle dit, que j'ai vécu. Avant, c'était fade. C'est là que j'ai le plus joui et le plus souffert". Mais je savais, moi, que l'Amour de la petite morte errait sur cette terre... et que la vie l'avait trahie...

le 17.

Vraiment, ce que j'inspire le plus aux hommes, c'est le respect. Dans ce milieu où tant de barrières sont franchies, je reste entourée comme d'un rempart, souvent isolée, mais comme sur une hauteur. Un jour, je disais à N...

-Si je faisais la cure toute seule avec les jeunes gens, que di-

raient les mauvaises langues?

Il me répondit:

-Mais, même les mauvaises langues ne peuvent rien dire sur

mademoiselle lñiguez...

Des paroles presque identiques m'avaient été dites, l'année dernière, par R... Et cet hiver, au début de janvier, comme je parlais à C... du chahut que nous faisions le soir jusqu'à des heures avancées dans les chambres les unes des autres, il m'avait demandé:

-Et votre mère, que dit-elle?

Alors j'ai répondu:

-Oh! mes parents ont pleine confiance en moi...

-Et comme ils ont raison!, avait-il répliqué avec un joli re-

gard.

Oui, je reçois de temps à autres, de ces hommages-là. Quant aux cancans qui courent la maison... c'est fou. Ah! je sais bien qu'il y a des choses qui ne devraient pas prendre place dans le récit d'une vie de jeune fille... mais je veux pourtant laisser entrevoir des éléments qui ont été jetés si brusquement dans mon existence solitaire et abritée: la vulgarité et le manque absolu de loyauté.

La première de ces formes produit des effets aussi inattendus que brillants: les confidences faites en automne, dans le calme de la nuit, chuchotées à voix basse, risquées avec timidité et délices entre deux âmes sœurs. Maintenant que d'amitiés se sont refroidies, sortent à la surface, s'éparpillent sur la galerie de cure, dans le hall avec une clarté qui me fait bénir chaque jour davantage ma réserve farouche.

D'habitude, je fais semblant de ne pas comprendre certains thèmes, car je n'aime pas m'unir sur certains terrains avec des jeunes gens. Tant que c'est spirituel, passe encore, mais cela devient de plus en plus crû et les jeunes filles répondent à des questions... inouïes. Même parmi les jeunes gens, il y a F... et P... qui sont horrifiés! C'est la fin de tout.

Ah! oui, je suis indifférente et isolée sur ma hauteur.

L'autre jour, nous avons parlé sérieusement Madame D... et moi sur D'A... Ses bouderies inexpliquées, son attitude très respectueuse, ses regards, surtout ses regards, ne me passent pas inaperçus, et je me demande... est-ce que...?

Madame D... m'affirme que oui.

-Ecoutez, les deux fois qu'il est venu me voir, il n'a parlé de rien d'autre que de vous, me répéte-t-elle.

-Oui, mais, Madame D..., s'il avait le béguin, il me ferait

la cour, voyons...

—Il n'ose pas, vous le tenez tellement à distance! —Et maintenant, il me fait la tête, dis-je encore.

—Voyez-vous, je ne crois pas qu'il a "le béguin" pour vous. Si c'est vrai, c'est quelque chose de plus grand. Ce serait tout à fait le type à ça. Il ne plaisanterait jamais avec vous comme avec une Jeanne, comme avec tant d'autres, même comme il a tâché, par instants de le faire avec moi.

Plus tard, tandis que je lui racontais qu'il était devenu si neurasthénique, qu'il se savait perdu, et qu'il n'espérait qu'une chose,

-survivre à ses parents - elle s'écria:

—Mais enfin, qu'est-ce qu'il a? C'est peut-être parce qu'il a du chagrin pour cela. Vous devriez lui parler et être très aimable, puis-qu'après tout, vous allez vous quitter. Je crois vraiment que vous avez fait là une conquête.

—Je ne peux pas m'imaginer que je le rends malheureux, fisje incertaine. Vous savez, je ne crois pas beaucoup aux hommes, on

apprend à les connaître trop bien dans ce Mont Blanc...

-Et mon mari donc!..., ajouta-t-elle avec le petit rire amusé qui lui est propre.

Oui, elle est payée pour avoir une drôle d'idée des hommes, la

pauvre madame D...! Un jour, je raconterai ici son histoire.

Chère amie, ce n'est qu'avec elle que je peux parler "dei fatti

Le jour après cette conversation, il y eut un nouvel "incident". J'étais dans le hall, dans mon groupe habituel, près de la table de "Poker" et j'écoutais en souriant distraitement, les propos qui s'y tenaient. D'A... était au fond dans un autre groupe. Je ne pensais guère à lui en ce moment, lorsque soudain Jeanne s'écria en rougissant de surprise:

-Mince de mince, il vous envoie des œillades, D'A...! Eh!

ben... dites... il a le béguin pour vous, Lily?

-Oui, oui, il a le béguin, ajouta vivement Mady, il me l'a dit.

Il a dit que Lily est la plus belle, la plus charmante.

Et les trois têtes se rapprochèrent par dessus la table de poker et continuèrent à voix basse leur conversation inquiétante, là, devant tout le monde. J'avais dit avec calme: "Mais, quelle idée!" et "Taisez-vous, il va entendre", et maintenant, je contemplais d'un air absent le trio absurde. Puis, j'emmène Mady dans ma chambre, afin qu'elle me montre comme on détache la soie.

-Mady, il ne faut pas parler comme ça, de d'A... Il n'a pas

le béguin pour moi, puisqu'il ne vous l'a jamais dit...

-Non, mais il me l'a fait comprendre.

—Ne lâchez pas cela en plein hall. Voyez-vous, c'est un garçon que j'estime, il est très ami de mes parents, —et je ne voudrais pas qu'on le prenne "in giro".

-Je ne le ferai plus... je vous promets...

Décidément, je plais aux italiens. L'autre jour comme on demandait quelle était la plus belle femme du Mont Blanc, F... répondit:

-Celle qui est la plus proche de moi!

Et pour mieux marquer sa préférence, il s'assit sur mon canapé. Ah! il est drôle, ce F... et il me tient des discours... "grementi".

—Tutti la devono amare Lei, ma d'un amore puro... Non inquinato... Se io trovassi una donna come lei, subito, subito, la prenderei per moglie. Lei qui fá finta di divertirsi, ma in fondo non é soddisfatta; a Lei vi vuole qualche cosa di piú alto... Lei é l'unica alla quale mi sento portata di parlare di aprirmi... Permetta che io le scriva quando saro lontano. Lei non mi responderá ma lasci venire a Lei come un asorgente queste lettere nelle quali le diro i miei pensieri, e che mi faranno del bene.

le 18 Mars (soir).

Demain, j'aurai vingt-deux ans! C'est un peu effrayant de constater cela. Mais je veux entrer dans cette année très vaillamment, avec cette ferme intention: en jouir tant que je pourrai. Car sait-on jamais ce qui va me tomber dessus?... Si je ne guéris pas, je peux encore vivre fort bien quatre ou cinq ans avant la grande rechute qui me rendra comme madame D...—une enterrée vivante. Eh! bien, je n'ai pas la santé, mais je possède la Jeunesse, un trésor que je n'ai pas encore estimé. Je veux en jouir... Je me souviens d'un jour, il y a à peu près un an. Dans la grande salle à manger, je disais à Madame P...:

-Que voulez-vous, ici je vis de souvenirs et d'espérance.

Elle me répondit:

Voilà ce que je disais avant. Mais maintenant, je n'attends plus, je jouis de chaque brin de bonheur que je peux attraper, d'une

journée de soleil, par exemple, comme celle-ci.

C'est ce que je veux faire. Je suis bonne et belle. A moi les sourires avant que la jeunesse meure, avant que s'éteigne tout espoir, avant que le mal affreux resserre définitivement la proie dans son étreinte. Bonheur, bonheur, viens me jeter à la face tes parfums

printaniers. Je ne veux plus attendre, et je remplirai mes bras de

gerbes de fleurs cueillies sur mon chemin.

Il est onze heures du soir, et j'écris dans mon lit, dans ma chambrette blanche. Une lumière dorée filtre à travers le plafonnier aux cigognes japonaises que m'a fait madame D... Sous ce plafonnier, la reproduction d'un ange de l'école senese, a quelque chose de mystérieux. C'est l'ange de l'Annonciation, et il porte un Message... Mais son visage est triste.

Tombe, vingt et unième année, avec tes illusions et tes adieux, tombe avec tes doux moments de paix, avec tes clairs éclats de rire.

Tombe avec toute ta douleur et ta lutte.

le 19 Mars.

Salut, vieux dix-neuf mars! Salut, souvenirs d'enfance que le son de tes syllabes vient éveiller. Souvenirs que je n'osais plus effleurer dans ma tristesse, je vous prends tous sur mon cœur aujourd'hui — car vous fûtes du bonheur... Vous l'êtes encore. La clarté rit dans un ciel sans nuages sur la terre blanche de ses dernières neiges. Et mes vingt-deux ans commencent avec un élan d'espérance. Que m'apporteront-ils?

le 27.

Les départs se multiplient. Le groupe bruyant, chaque fois un peu diminué s'est transporté à la gare. Tout le monde part... Il ne restera que les grands malades. Odette, la ravissante petite blonde aux grands yeux pervenche, l'enfant de dix-sept ans est aussi une condamnée. Ce qui rend son cas particulièrement navrant, c'est que déjà sa mère et puis sa sœur de vingt ans ont été emportées par le même mal. Son pauvre père pleurait en me parlant de ses chagrins. Pauvre petite Odette!

le 29.

J'ai voulu passer une grande partie du jour de ma fête auprès de madame D... et nous avons fait jouer sur mon phono quelques disques nouveaux: "Simple aveu" de Thomé et l'"Offrande" de Verlaine, rythmée sur une mélodie de Hahn —un ensemble de grande beauté. Chère madame D... si forte dans sa lente agonie, je veux aspirer tout le parfum de ta fleur que l'ouragan arrachera sous peu.

La grippe à Florence va retarder notre retour cette année. Nous espérons un télégramme rassurant du professeur F... sur l'état sanitaire de notre chère ville. En attendant, on lève l'ancre —on va laisser les chambres, pour la première fois depuis juillet 1921. Je me faisais photographier par H... sur mon lit de douleur et en

pyjama, j'ai un petit air guilleret.

Ma santé s'est beaucoup améliorée cet hiver, et moralement aussi, je me suis "ressaisie". La vie a du bon. Je ne suis pas guérie, mais en bonne voie de rétablissement définitif. Parfois, je crois que j'aurai de nouveau la "vie normale" —à d'autres moments, en vo-yant madame D... haleter de fièvre, je me dis: Voilà ce qui m'attend.

J'ai fait mes adieux à la petite église où j'avais jadis porté un cœur trop désespéré. Puis, pendant une année, je ne l'avais presque pas visitée. Cet hiver, j'y suis allée régulièrement, et, là, en entendant de la belle musique et en priant, pour de chers malades, j'ai passé des heures de douceur et de confiance.

Merci!

FIN DU SEPTIÈME CAHIER

BUICIÈME (ABIER

Leysin, Mont Blanc, le 1.er Avril 1924.



ENDREDI soir Mme. D... "Didy" me dit encore:

—C'est vrai que d'A... est tout le temps malade maintenant et qu'il maigrit? Vraiment, il se pourrait bien que vous en soyez la cause...

-Voyons, ce serait épouvantable, m'écriai-je,

avec un rire presque effaré.

—Soyez gentille maintenant pour lui, laissez-lui un bon souvenir, conseilla-t-elle.

-Madame D..., si c'était vrai, je ne voudrais pas l'encou-

rager, lui répondis-je.

—Cela ne fait rien, répondit-elle, car il vous considère comme une Madone. Selon moi, vous êtes pour lui quelque chose d'inacces-sible — alors, puisque vous allez vous séparer... soyez gentille. Peut-être je vous donne là un bien mauvais conseil...

-Oh, non, ma petite D..., vous avez raison...

Lorsque un peu plus tard je descendis pour me joindre au groupe allant au cinéma, mes derniers doutes disparurent. D'A... était assis au bas de l'escalier, et il me lança un regard si profond, si triste, que je me dis: "Eh! bien, je crois bien que ce doit être vrai!".

-Venez-vous aussi au cinéma? fis-je, en souriant et en me

dirigeant vers le bureau d'Adrien.

Il ne répondit pas, mais il vint auprès de moi prendre son billet.

Puis, nous nous dirigeâmes tous vers le Jardin d'Hiver. Nous étions cinq ou six, et il se trouva qu'en prenant nos places P.... comme d'habitude, s'assit auprès de moi; nous étions tassés sur le divan et il ne resta plus de place pour d'A... Il prit une chaise. Je le regrettai car je savais qu'il n'était venu que pour moi. Il avait l'air bien fatigué et défait, après une longue série de jours de lit et de fièvre. Je m'abstins de dialoguer avec P... et ne répondis que par des monosyllabes à ses remarques. Je m'adressai plusieurs fois en souriant à d'A... Pendant la représentation (une ineptie), je glissai quelques regards furtifs dans sa direction, et je fus flattée de constater que souvent sa figure pâle n'était pas tournée vers l'écran, mais tout droit vers moi. J'étais un peu émotionnée de sentir ce regard errer sur moi dans la pénombre. Tout confirma ma certitude. Du reste, il y avait si longtemps que je m'en doutais... Oui, tout me le confirmait. En sortant de la salle, je marchais entre P... et d'A... et i'interrogeai ce dernier sur son départ qui allait avoir lieu le surlendemain.

—Comment, vous ne passerez pas par Florence? fis-je avec une ombre de déception dans ma voix. Lorsque je regagnai ma chambre, je me mis à réfléchir. Pauvre garçon! Ses regards, sa voix adoucie et douloureuse, tout montrait son émotion. Maman l'avait invité à déjeuner le lendemain à notre table.

Je conclus en me brossant les cheveux:

-Demain, j'aurai une déclaration!

Le matin suivant, je le revis à la gare où nous accompagnions une gracieuse voyageuse: Jeanne.

Celle-ci lui dit:

-D'A..., vous étiez si bien portant quand vous êtes revenu

cet automne, et maintenant vous n'avez pas bonne mine!

Chez moi, je trouvai une grosse touffe de violettes avec la carte de d'A... Nous relations avaient été excessivement distantes dernièrement. J'étais intimidée. Je n'étais jamais retournée le voir chez lui pendant ses fréquentes "poussées" de fièvre. Et, dans le hall, on se saluait de loin.

Maintenant, je résolus d'être cordiale, et le déjeuner se passa agréablement. Après, on s'installa dans notre ancien "coin du hall" et puis Maman s'excusa et monta chez son amie. Nous restâmes donc seuls. Il n'y eut pas de déclaration... on parla gentiment, en bons camarades. Je me mis à exagérer mes vues pessimistes sur ma santé, car comme je savais qu'il allait pire, un secret instinct m'avertissait qu'il ne fallait pas avoir l'air triomphant.

Il parla lui aussi, tristement de sa vie mutilée, me reprocha mes

plaintes, me disant que j'allais si bien, etc...

-Vous voyez toujours le côté noir en tout!

- -Moi? Mais je suis devenue si optimiste, répondis-je avec mon rire "cuirassé".
- —Non, vous voyez les choses par leur côté sombre, je ne parle pas seulement de la santé. Lei ha bisogno di partire per il Mont Blanc — é inasprita contro la vita.

Puis il ajouta rapidement:

—E inasprita contro me.

le protestai confuse.

-Ma no... le assicuro...

-Si, si, répéta-t-il tout bas.

Il y eut un moment de tension. Puis j'essayais de plaisanter et je dis à peu près en riant:

-Che opinione favorevole ha del mio carattere se mi trova

"inasprita". Si vede che divento "vieille fille".

Notre tête a tête s'acheva par une descente chez la petite K... qui attendait vaillamment trois heures — moment où on devait l'opérer.

Le lendemain, il est parti par le "funi" de midi.

Après réflexion, j'avais décidé de ne pas être douce, car il fallait mieux qu'il sache que je ne voulais pas une amitié amoureuse. Du reste, je dois lui rendre justice: il n'a rien fait pour l'attirer. Je suis allée à la gare en priant L... de m'accompagner. Car d'A... avait formellement prié tous les Mont-Blançois de ne pas venir. Il n'y avait personne de son groupe.

C'est pour cela que je priai L... de m'accompagner car je craignais d'être seule. Précaution inutile — P... était déjà là, et Maman arriva un peu plus tard. Nous n'échangeâmes que des banalités. Comme nous attendions sur le quai l'arrivée du funi, je remarquai l'émotion croissante de d'A... Maman lui prit chaleureu-

sement la main.

-Promettez-moi de venir à La Torrossa, insista-t-elle.

-Peut-être, fit-il doucement.

Puis ce fut mon tour.

—Bonne chance et bonne santé, lui dis-je pendant qu'il me serrait la main.

Il s'élança dans son wagon et je vis qu'il était bouleversé.

Je restai un peu en arrière. Le funi démarra.

-Au revoir, D'A..., criai-je allégrement en agitant mon mouchoir.

Il n'était pas à la fenêtre, mais debout au milieu de son compartiment, se tenant de profil, la tête penchée. Et ses yeux cherchaient encore fugitivement les miens. Alors, brusquement, je tournai sur mes talons et je rentrai dans la salle d'attente, laissant les autres faire les adieux de rites jusqu'à la disparition du funi.

En rentrant au Mont Blanc, j'allai droit chez Didy et lui racon-

tai tout, en riant.

-C'est horrible, je n'ai pas de cœur, fis-je en concluant.

—Mais Lily, vous n'auriez pas dû lui tourner le dos tout au dernier moment, — qu'aura-t-il pensé? Pauvre garçon, il me fait de la peine, dit la charmante Didy.

-Il aura compris que c'est "Non".

—Mais si c'est le grand amour, cela ne va pas lui passer comme cela. Il doit pleurer, maintenant dans son funi. Voyez-vous, il comprend bien qu'il n'y a pas d'espoir et il ne s'avancera jamais.

-En tout cas, je n'ai rien fait pour l'attirer, fis-je avec em-

phase. Eh, bien voilà.

...Ce même jour, Odette quitta Leysin. Son père pleurait en l'emmenant. Oh! Dieu, que ces départs de grands malades sont émouvants!

le 3 Avril.

Nous sommes encore ici, dans un Mont Blanc presque vide.

Je me fais jouer du piano par P...

Un détail qui montrera le modèle de père que je possède. Il avait été appelé dernièrement à Paris auprès d'un parent malade. Ce parent se trouva être dans la même clinique que C... Papa fit demander des nouvelles et parla avec sa mère. Gentil n'est-ce pas? C... va mieux.

Le printemps et l'automne sont les époques dangereuses pour

nos malades et Mme. D... va si mal... si mal!

Deux jeunes filles que j'ai bien fréquentées cet hiver sont Christina G... et Marianne.

Christina appartient à une famille noble de Florence. Elle est fine, sincère, intelligente. J'ai passé beaucoup d'heures dans sa chambre.

—Diamoli del tu, m'a-t-elle dit. Autre différence de race. Mais elle est réservée et surtout bien, et sa compagnie m'a souvent reposée lorsque j'étais froissée par le tourbillonnant Bathclub. Au moins, en elle je trouvais une éducation et une conception des usages et des coutumes comme les miennes. Elle est pleine de courage aussi et de bon sens.

Marianne est une petite bourgeoise, c'est un pauvre moineau égaré, habitant une petite pension le long du Secretan. Elle a dû

lutter contre la vie, la solitude, la maladie, la pauvreté.

Elle aime la musique, la poésie, l'Italie, l'Art... Elle aussi a été jetée pour de longues années sur ce rivage suprême, et elle aussi, comme moi, voit la cage s'entrouvrir, mais hélas, sur la monotonie écœurante d'une petite existence sans soleil. Elle appartient à cette classe de jeunes filles que leurs goûts, leurs lectures, leurs aspirations, leurs amitiés, ont élevées bien au-dessus de leur milieu. Par cela le mariage devient, sinon impossible, des plus aléatoires. Elles ne pourront pas s'unir à l'employé, à l'homme insignifiant et ordi-

naire. Sans argent, sans beauté, elles passeront par la vie, rêvant d'impossibles chimères, les réalisant parfois pour un instant glorieux, et ne retombant ensuite que plus durement sur les pierres du

chemin de chaque jour.

—Qui sait si je ne ferais par une bêtise!, me disait-elle un soir. Et comme je regardais son visage massif de bourgeoise, emprunt d'honnêteté et de bon sens, je fus tentée de sourire. Mais des lignes douloureuses, autour de sa bouche, une lueur nostalgique dans ses petits yeux noirs, montrent parfois ce qu'il y a de placide dans son apparence.

Voici un an que Marianne vient me faire des visites et nous passons d'habitude notre temps à écouter le phono ou parler lit-

térature.

Mais, dernièrement, ses confidences m'ont montré toute une échappée de vues sur l'âpre Vie.

le 6 Avril.

Demain, nous allons quitter Leysin et reprendre le chemin de La Torrossa. Ce départ a quelque chose de plus définitif que les précédents; les chambres sont complètement dénudées, et de grandes caisses emportent les livres et les mille objets amoncelés après tant de temps —pas tout, cependant; on laisse encore quelque chose dans un placard et dans les combles du Mont Blanc.

Mais vraiment ce départ a quelque chose de plus formel, et je sens distinctement qu'un nouveau chapitre de ma vie va commencer.

Hier, le docteur B... a encore confirmé que j'étais en pleine voie de guérison, que le mal était franchement arrêté, et que tout ce qu'il fallait maintenant c'était du temps, beaucoup de temps. Aussi, grande prudence, continuer la même vie qu'ici, pas de théâtre, etc... Je passerai l'été prochain à St. Moritz mais m'arrêterai peut-être en Juin à Leysin.

Alors, je suis une des rares privilégiées: vertige moral en observant la situation, ma situation. Pas de transport d'allégresse, mais une espérance rassurante, un sentiment d'équilibre incertain, timide, mais existant pourtant au fond de mon âme avec les chaudes pro-

messes du soleil levant. Oh! je veux être digne de vivre!

Même date, (soir).

Je reviens de ma dernière tournée de visites.

Partout de pauvres corps défaits, souffrants, luttant. Je tâche de dire à chacun le petit mot plaisant. De L... à Christina, de Mme. J... à Didy, le pélerinage est plein de l'esprit saisissant du Mont Blanc. Oh! mais chez Mme. D... il y a quelque chose de plus encore, il y a toute la noblesse d'une âme unique, comme je n'en retrouverai plus dans ce pauvre monde. Oh chère, délicieuse petite! Elle

souffre l'impossible, comme elle le dit dans une de ses merveilleuses poésies, sa "Chanson sur six notes" qui se termine par cette plainte:

> "J'ai le corps en souffrance, L'âme sans espérance Et le cœur sans amour... Mais je chante toujours!"

Chère, héroïque amie! Elle nous voit navrées de la quitter ainsi, et elle me dit: "Ne pensez pas à moi, je me soignerai bien, Jouissez, jouissez de votre jeunesse, des jours qui passent... car ils ne reviendront plus.

Et j'ai su que l'autre jour, elle s'est écriée:

—Si cette fièvre continue je n'en ai plus que pour trois semaines. Je suis heureuse de penser que Mme. I... ne sera pas là, car je lui épargnerai ce spectacle douloureux.

J'ai tâché de lui dire ce soir un peu de ce que j'avais sur le

cœur.

—D..., vous êtes le souvenir le plus cher que j'emporte de ces années de Sana. Je vous ai connue dans un moment de désespoir, et votre exemple m'a fait tant de bien que, depuis lors, tout a mieux marché.

Et elle m'a parlé de mon avenir -elle qui n'en a pas.

—Il faut vous marier, Lily, car après tout, c'est la vie. Seulement faites attention, choisissez bien, ne faites pas comme moi. Soyez très difficile, vous pouvez l'être, vous avez tout pour l'être. Et si vous n'êtes pas tout à fait sûre, si vous dites: peut-être... je pourrais l'aimer..., alors comprenez bien que ce n'est pas cela, et n'acceptez pas. Il faut que vous vous sentiez portée vers lui. Et

puis, posez bien vos conditions.

Toujours penser aux autres! Dans sa chambre pleine de fleurs, il y a le piano que Maman lui avait donné pour Noël, car notre Rossignol est une excellente musicienne. Quelle puissance dans ses accords, quel souffle de l'au-delà dans ses sanglots d'harmonie! Maintenant, tout est muet. Le piano inutile dort au fond de la pièce, son cahier de vers ne s'emplit plus de strophes dignes d'un Musset... Mais la créatrice irradie encore de la beauté; la fleur incomparable donne toujours son parfum. Elle est là dans son lit de souffrance, si frêle, si enfantine, si parfaitement jolie, déjà divine. Les larmes me brouillent ce que j'écris.

Mes yeux s'enfoncent déjà, m'a-t-elle dit aujourd'hui; et je sens comme l'étreinte d'un remords. Car n'est-ce pas pour moi, que Maman va la quitter maintenant qu'elle a tant besoin de son "Unique

Amie?".

7 Avril.

Un rideau de brouillard cache toutes les choses. Seules quel-

ques noires cimes de montagne en surgissent comme des fantômes. Journée sombres et froides. Hier, il a encore neigé, des plaques blanchâtres recouvrent toujours le sol. Et de la boue... et de la boue... Une lumière pâle se dégage de la brume, vient errer dans ma chambrette en désordre —jusqu'au lit où je gribouille ces lignes II fait mauvais sur les montagnes.

Au revoir, Leysin! Au revoir, vieux Mont Blanc qui m'a en-

seigné tant de choses!

La Terrossa, le 15 Mai.

Plus d'un mois s'est écoulé sans que j'ouvre ce cahier et maintenant que de choses à annoter!...

Dès que je me suis trouvée à La Torrossa, j'ai senti tout de suite

un souffle de noblesse m'envelopper, me spiritualiser.

Un désir immense de ne pas perdre le terrain conquis après tant d'âprès luttes, le terrain plat que j'avais senti s'affermir sous mes pieds cet hiver me poussait à vouloir voir du monde, à considérer "monastique" l'existence que je menais dans notre ermitage. La vie y coule dans un rythme plus lent et plus haut et j'eus un moment de désorientation. Je ne pouvais pas prendre part à la vie normale, alors oui... désorientation, mécontentement, sentiment plus exact d'être mise "en marge". Et, à d'autres moments, par ces journées d'azur et de roses, que seule La Torrossa sait vous donner, tel un chaste baiser d'amie, la sensation d'être un oiseau enfui de la cage—l'espoir inouï d'être sortie du bagne. Mais laissons pour aujourd'hui toute dissertation projetée, et revenons aux confidences sentimentales, car il est en train de se passer quelque chose...

Tous ces premiers temps à La Torrossa, j'ai pensé beaucoup à C... et aussi au petit D... qui ont été les deux pour lesquels j'ai eu de l'intérêt... et plus vaguement à R... et à d'A... qui ont

été ceux qui ont eu pour moi... de l'intérêt!

"Intérêt", cela comprend tant de choses, n'est-ce pas?

En entrant dans notre petite chapelle, ma première pensée fut: "Merci pour moi! Aidez C... et Mme. D...".

En arrivant à la maison, j'avais trouvé la lettre suivante qui

m'attendait:

"Che la primavera fiorentina mostri in tutto il suo fulgore alla vostra divina giovinezza il sorriso della vita.

E l'Angurio sincero che Vi offro timidamente insieme a tante e

tante belle cose.

Vostro

A d'A . . . "

Cette lettre me fit soupirer gravement. A cause de lui je m'étais fait tant de tracas... et tout juste deux ans après... il me semblait

que la vie commençait à payer un peu ses dettes. Peu de jours après, ce fut l'arrivée d'un cadeau: deux flacons de cristal et d'argent contenant de la Bergamote, un pour Maman, l'autre pour moi.

Je répondis banalement:

"Grazie mille per il gentile angurio e per lo squisito profumo. La boccetta é veramente deliziosa! Sono felice di trovarmi a Casa nella simpatica Firenze e contraccambio i voti per una lieta primavera".

Puis, comme les jours passaient et que La Torrossa me gardait jalousement dans son étreinte, me berçant souvent de rythmes et de mélancolie, le souvenir des camarades Leysinois perdit de plus en plus son importance, et s'estompa. J'avais répondu à l'épître de C... par une lettre cordiale.

Et d'ici je lui envoyai une vue de La Torrossa,

Je prie Papa, lors d'un de ses voyages à Paris, de demander des nouvelles à la clinique où se trouvait C... Il va toujours la même chose.

Donc, les semaines passaient. De mauvaises nouvelles de Mme.

D... rappellent Maman à Leysin.

Un jour, on vint me dire qu'il y a un "signore" qui téléphone et qui voudrait me parler... J'ai tout de suite l'intuition de quel doit être ce "signore", et je ne suis pas surprise, mais bien frappée tout de même lorsque, après mon sec "Con chi parlo?", la voix me répond: "Con d'A...".

D'A... à Florence! Ma voix tremble malgré moi, mais je la rends brusque et criarde... Je lui dis que Papa ne reviendra que

demain de Paris et qu'alors je lui ferai savoir...

Le lendemain, vers onze heures, nouveau coup de téléphone. Je fais répondre par la bonne que je suis encore au lit.

-Mi e sembrato che é rimasto male quel signore al telefono,

me dit-elle.

Puis, retour de Papa. Il ouvre les lettres qui sont arrivées pour lui pendant son absence. Parmi elle, il y en a une de d'A... qui dit que sa santé ne va pas, vraiment ne va pas; qu'il est obligé de reprendre tout de suite le chemin de l'exil, et que c'est si dur de sentir sa propre Patrie devenir inhospitalière... Je m'apitoie. Je descends moi-même au téléphone et lui transmets l'invitation à dîner de Papa. Puis toute la journée, je suis restée "con il cuore sospenso".

Bien avant sept heures, j'entends une auto s'arrêter devant le

maison: "C'e quel signore", me dit-on.

Je descendis rapidement dans le salon et lui tendant la main: "Eh! bien, comment allez-vous?", lui dis-je cordialement. Je m'assis sur le trône episcopal et lui sur une petite chaise à mes pieds, et, tourné vers moi, il me regardait... affectueusement.

Je pris tout de suite un ton de camarade, cordial et simple, et

ne parlai que de "santé". Notre tête à tête dura très peu de minutes, car Papa entra et ne nous quitta plus. Je me sentais très calme,

très sûre de moi-même, toute timidité s'enfuit.

Comme il faisait encore grand jour, je proposai de montrer à D'A... les œuvres de Maman, et en sortant par notre petit jardin où Lord m'accueillit avec enthousiasme, nous montâmes tous trois au Studio. Puis nous fîmes le tour des "pergolate".

D'A... racontait ses mésaventures. Peu de jours après son arrivée chez lui, de fortes poussées de fièvre, s'élevant même à 40 s'étaient abattues sur lui. La fièvre ne le lâchait pas et elle

montait tous les soirs.

Même maintenant, fis-je effrayée.

-Mais oui.

Dire qu'il allait si bien quand moi j'allais mal. Et maintenant je sentais que je marchais vers la vie, et lui...

Il me fit beaucoup de peine.

—Vous n'avez pas froid? Ne trouvez-vous pas qu'il faudrait mettre votre manteau?, fis-je sur un ton de "sœur". Vous savez, entre nous, il ne faut pas se gêner.

Puis, plus timidement:

—Ce parfum de Bergamote est vraiment délicieux, j'en ai sur mon mouchoir—; et je le lui tendis.

Nous rentrâmes dans la maison, et en lui faisant voir la chapelle, nous passâmes à la bibliothèque. Là, il y a mon portrait. Il le regarda saisi, mais sans dire un mot; pourtant c'était le moment pour tourner d'une façon ou d'une autre, un joli compliment.

On causa longuement, en attendant ma tante Ines. Devant sa

tristesse, je ne trouvais que des mots simples et sérieux.

—Il fait si bon ici. Vraiment je ne peux plus penser à Leysin et à tous ces gens qui passaient leur temps à s'observer les uns les autres. Ici, on ne voit que ceux que l'on veut voir; seulement ce qui est beau parvient jusqu'à nous...

Je parlai aussi de l'abîme qui se creuse entre nous et les bien portants, et nous tombâmes d'accord sur la douloureuse impression que produisent leurs questions: "Que faites—vous de votre vie?",

etc...

-On s'étonne que mes examens ne soient pas passés - que

voulez-vous que je leur dise? . . . Je me tais- fit-il.

—Moi, répondis-je, dans le temps j'avais pensé prendre un diplôme de professeur de langues, malgré que mes parents se moquaient un peu de moi, car j'avais beaucoup étudié, et j'aurais voulu en avoir, en quelque sorte, une preuve tangible. Tout cela est tombé dans l'eau. Je suis dans ma vie au point où j'étais à dix-sept ans. De temps en temps, je lançais quand même un souvenir Mont Blançois.

Quand Papa nomma C... je détournai rapidement la tête et la conversation. Et quand il dit encore: "Lily, elle va très bien maintenant; l'année prochaine je l'emménerai au Chili", je répondis que ce voyage là, pour le moment, était bien loin d'être réalisable.

Un calme agréable enveloppait notre trio, j'étais simple et

franche et lui semblait sombrer dans le cafard.

—Je suis dans une situation où je ne peux même pas formuler un désir, dit-il.

-Moi aussi, je ne peux rien décider, dis-je.

-Mais si, voyons, dit d'A...

-Non, répondis-je en secouant la tête. Son cafard me gagnait; à table il me dit:

-Vous êtes un peu triste.

Ce qui me fâcha.

Ma tante lnes parla de la mort de Mme. P... et puis la conversation passa aux amours de d'Annunzio. D'A... raconta à ma tante que, pendant la guerre, la Duse venait à une auberge que fréquentait le poète et se contentait de le voir de loin.

-Rien que de le voir? fit ma tante émue.

...Je dressai l'oreille.

Plus tard, on examina une cafetière en faïence sur laquelle est gravée une recette de Talleyrand pour le café:

> "Noir comme le diable, Chaud comme l'enfer, Pur comme un ange, Doux comme l'Amour".

Je pensai vaguement que c'était là peut-être une ironie, et

qu'il ne devait pas trouver ce dernier item bien doux.

Après dîner, d'A... et ma tante s'assirent sur le sofa au salon, moi, un peu plus loin, sur la grande chaise, et je ne pris presque pas part à leur conversation. Ils parlaient des livres de d'Annunzio et s'enthousiasmaient sur "Il Piacere" que d'A... disait emporter toujours avec lui.

—Seulement, ce qui est infâme dans ce livre, c'est que cette femme, cet être si noble et supérieur ait été sacrifié. Cela ne devrait pas être ainsi, dit d'A...

J'étais grave et silencieuse. Et en regardant presque curieusement le visage très pâle de d'A..., je me disais que cette visite n'avait pas été une entrevue sentimentale.

Puis on sortit dans le vestibule. Il serra la main à ma tante, à

moi et je lui dis alors:

-Au revoir! On se retrouvera à Leysin, n'est-ce pas? Vous viendrez cet hiver?

-Qui sait?, dit-il.

Il sortit et monta dans l'auto.

Alors, ie vins seule sur le seuil de la porte, et secouai ma main en souriant d'un gentil sourire. Les lumières de l'intérieur devaient m'illuminer, mais, moi, je ne le voyais plus car l'auto démarrait dans l'obscurité.

J'ai raconté cette soirée peu intéressante dans tous ses détails à cause de ce qui... s'en suivit.

-Parecía enamorado ese joven, me dit le lendemain ma tante.

-Pero nunca me lo ha dicho, fut ma remarque.

Non, non, je ne voulais pas de cela avec d'A...

Le lendemain, il m'envoya une gerbe d'œillets rouges avec sa carte et ces quelques paroles: "L'ospite bene accolto - tanto riconoscente".

Je me mis en colère, et je ne voulus pas toucher les fleurs que je renvoyai loin de ma chambre. "Riconoscente!" Mais de quoi donc? Alors j'ai été trop gentille... Qu'est-ce qu'il s'imagine donc? Je ne garde pas un bon souvenir de cette visite à La Torrossa.

Et quand je sus par Papa que Davos était tout près de St. Moritz où nous espérons passer l'été et qu'il avait projeté des visites

avec d'A... mon aversion crût encore.

Quand apprendrai-je à ne pas m'apitoyer? J'étais bien ennuyée tous les jours suivants, et je me plongeai dans la lecture de "Gaspard" dont l'esprit parisien aida à me remettre d'aplomb.

Tous les soirs, nous faisons le "Mois de Marie" dans notre petite chapelle. Les domestiques, les paysans et tous les enfants s'y réunissent. Je lis un texte religieux, ma tante dit le Rosaire et l'assistance répond en chœur. Ma tante recommande aux prières de tous "una donna che é tanto malata" (Mme. D...). J'ai idée que la confiance naïve qui émane de notre petite cérémonie ne se perd pas, mais bien au contraire monte vers le lieu où tous les cris s'entendent -où un Dieu qui fut homme, un Dieu qui a souffert ne repousse jamais les gestes qui demandent.

Et Maman se remet au travail, après six ans d'inertie artistique. Elle fait une maquette de grande beauté. C'est "Le Message". Un grand être ailé le donne à la foule qui monte vers lui; la femme au geste maternel, la malade, le jeune homme, le vieillard. Tout près du Messager, une jeune forme est assise et au loin une dernière figure

voilée se détache du groupe.

Le Message -le Message de la Vie; accepter et donner. Je trouvai la maquette si émouvante qu'après l'avoir regardée pendant quelques minutes, je gribouillai d'un jet, et comme si ma main eut été guidée, les vers suivants qui me valurent des éloges:

LE MESSAGE

(Inspiré par la maquette "LE MESSAGE", de ma Mère)

J'ai vu à l'horizon de la douleur immense, Dans l'espace blafard et sordide et sali, Surgir victorieux, tout vibrant d'espérance. Un Archange de Jour, vers mon cœur ébloui.

J'entends, dans la détresse où va l'âme en déroute, Au milieu du fracas des doutes du trépas, Une voix pure et simple qui me dit: "Ecoute, Je connais les seuls mots qui ne tromperont pas.

Venez, venez donc tous vers ma clarté superbe, Pauvres déshérités rêvant un ciel plus vrai; Ecoutez attentifs les accents de mon verbe Car je sais un Message, et je vous le dirai.

C'est un message aimant pour toi, ô foi sincère, Qui attendait déjà le cri de l'Au-delà; Et c'est l'apaisement, pour la jeune misère, De l'orguilleux élan, dont le rêve tomba.

Et c'est un mot d'espoir pour ceux dont le regard A cherché si longtemps sur la voie douloureuse, Et c'est un mot d'espoir pour ceux dont le regard Rencontre, avant le temps, l'Ennemie ténébreuse.

Venez, entr'aidez-vous pour la montée aride. Que celles qui ont vu, aident leurs jeunes sœurs. Pauvres âmes, venez, malades et avides, Car le Jour va surgir de toutes Ses lueurs.

Ecarte ton long voile, Humanité dolente, Qui te cache la face. Ames, toutes, venez, Car je sais le Secret, ma marche est triomphante ...Et ce n'est que ceci: Acceptez et donnez!

Le lendemain, je reçus une lettre dont je ne reconnus que trop vite l'écriture. Je l'ouvris et lus ce qui suit:

Davos, Maggio 1924.

"Come tacervi e tanto gratitudine alla Vostra dolce ospitalità e tanta emozione nel rivedervi in quella Torrossa dove avevo lungamente sognato d'incontrarvi? Mio Dio! davvero non avrei potuto sebben mi sia regola dolorosa il silenzio.

lo non so come voi sentiate il mio dire e questo é il mi affanno, ma non puo offendervi, oh no! il senso di devozione e di sommessione, altissimo, che il mio spirito volge, umile tributo, al Vostro così nobile.

Lassú nell'eremitaggio che sa tante mie ansie col amaro assieme Voi eravate reginella ed encor oggi e a quel piccolo regno giunge

la Vostra dolce parola. Ebbene non potrei anch'io, almeno al par di loro, sapere di Voi, del Vostro tempo, della vita che ci circonda? O forse, ed é mio timore, io oso chieder troppo poiché al vostro concetto non son degno?

Perdonatemi, ma la mente si smarrisce...

E l'anima invocando timidamente la parola amichevole si chiede se essa verrá... se essa verrá.

Vostro.

A. d'A".

Mécontente, je m'élançai avec ma lettre à peine déchiffrée vers la chambre de Papa où je lui dis que d'A... m'avait écrit une lettre qu'il n'aurait pas dû écrire, que c'était la faute de mes parents et qu'une fois pour toutes, il fallait couper cela net, tout de suite.

Je retournai dans ma chambre où d'une main tremblante, j'écri-

vis les lignes suivantes.

La Torrossa, 10 Mai.

«Sono stata assai meravigliata dalla lettera giuntami oggi. Vedo dal suo tono sentimentale che Lei non sa essere «bon camarade» e Lo prego vi vamente di cessare di pensare a me.

Bonne chance!

L. I".

-Tu n'enverras pas cela! me dit Maman; au nom du Message, tu n'enverras pas cela. Ne fais pas de cruauté, ou, telle que je te connais, tu le regretteras toute ta vie.

-Mais je veux couper, couper le fil de cette chimère, que cela soit fini. Cela traîne depuis deux ans. Il doit s'imaginer que j'ai le

béguin pour lui.

-Oh! non, dit Maman.

-Et tu comprends qu'il faut rompre, puisque je ne peux rien lui rendre, pas même de l'amitié. Le maintenir dans une illusion serait mal. Il faut rompre sur le coup.

-Mets-y beaucoup de chloroforme, dit encore Maman.

Je laissai passer vingt-quatre heures et, après ce délai, je vis déjà la situation sous une lumière différente. Mais que faire? Maman évite d'en causer longuement avec moi, recommande la douceur, et me dit de ne pas donner tant d'importance à tout cela.

Quant à ma tante Inés, elle prend franchement le parti du pauvre amoureux, et vient le matin s'asseoir près de mon lit et se découvre des penchants d'avocat. Elle me fait comprendre qu'elle sait que cet amour est une chose très sérieuse, et que Mme. M... en a été la confidente. Il paraît qu'à Leysin, il allait chez cette dernière, en lui disant comment il s'était éloigné de moi exprès, par esprit de sacrifice, et que Mme. M., tout en ne lui donnant pas la moindre espérance, lui avait dit qu'il avait mal fait de se mettre à bouder ainsi

à l'écart, et de me donner une idée si triste et lourde des hommes. Alors, cette lettre était peut-être une tentative de réagir contre sa conduite antérieure.

—... Et tu comprends ce qu'il y a de fatal dans un pareil amour, que ce soit de toi qu'il se soit épris, et non pas d'un être qu'il lui aurait été facile d'atteindre.

Cette conversation avec ma tante changea complétement mon point de vue. Avant elle, j'avais décidé de jeter ma lettre cruelle, et de ne pas répondre du tout. Maintenant que je comprenais combien c'était grand et sérieux, toute ma mauvaise humeur tomba. Quoique je me répétasse d'un ton harassé: "quel ennui, quel ennui", je sentais comme un rayon de bonheur, se nicher au fond de moimême. Seulement dire que, maintenant, moi qui avais toujours tâché de faire du bien autour de moi, je deviendrais l'instrument pour donner un coup de poignard dans un cœur! Je devenais du coup importante!

Que faire? Je résolus de demander conseil à Mme. M..., grande amie de Maman, elle aussi réchappée de Leysin, et qui m'avait

toujours témoigné de la tendresse.

C'est une femme que je considère avoir beaucoup la "testa al posto" et connaître la vie.

Et Madame M... me raconta tout.

J'avais commencé par ces mots:

—Sono in un pasticcio tremendo perché d'A... mi ha scritto una lettera...

Elle m'interrompit:

-Non mi canzonare il mio "Wertherino"...

Et elle me dit alors qu'il lui avait confié son amour pour moi. Lorsque je retournai à la maison, j'écrivis de suite ma lettre. Je me sentais pleine d'importance, j'avais conscience d'être entrée finalement dans l'existence de la "femme", de tenir, moi aussi, un rôle dans le grand théâtre de la vie. Donc, j'avais inspiré cela, moi. "Un amour incertain, plus noble d'être vain". Et c'était par amour pour moi qu'il s'était rendu intolérable!

Il paraît qu'il avait apporté à Maman le livre "Cœur pensif ne sait où il va" de Bourget, en disant combien il admirait le héros qui s'était rendu exprès odieux à sa bien aimée par esprit de renoncia-

tion, sachant qu'il ne pouvait pas la rendre heureuse...

A ce sujet, il y eut une mémorable discussion avec Mme. M..., car tandis que lui exaltait l'attitude de l'homme qu'il prenait pour modèle, elle au contraire déclarait cette conduite niaise et criminelle.

—Car, concluait-elle, on n'a pas le droit de tuer quoique ce soit, et surtout une illusion.

Et prenant un ton plus personnel: "C'est laisser à une jeune fille une bien maussade impression de la vie". Il avait écouté en silence, puis tout à coup murmurant: "Mi amarrisco... mi amarrisco...".

Je repassais tout cela dans ma tête en regardant la grande nuit de printemps. Plus que de l'amour... de la passion... C'est drôle, je ne me mettais pas dans la tête que c'était de moi qu'il s'agissait; il me semblait constamment que je regardais vivre quelqu'un d'autre, car je n'étais pas empoignée. J'avais, oui, la sensation d'un vide comblé. d'être maintenant "comme les autres", de comprendre mieux l'ombre du printemps, mais c'était le paiement d'une dette. Il me semblait déjà avoir vécu tout cela, je n'avais pas d'exaltation. Pourtant ce nouveau sentiment d'équilibre était obscurci, par la tristesse de devoir faire souffrir — une sensation de mélancolie et d'importance... J'avais déjà terminé et adressé ma lettre quand je vins sur la terrasse regarder la nuit. La lune dans toute sa splendeur versait sa fantasmagorie sur le jardin embaumé. Et les rossignols chantaient, chantaient... comme des complices de l'Amour.

Je revins de la terrasse résolue à ajouter une petite phrase de remerciements à ma lettre trop dure. Et toute cette nuit les rossignols chantèrent sans interruption, et la lune éclaira ma chambre et mon lit. Le matin suivant, je rouvris donc ma lettre et j'en écrivis une autre en y intercalant un petit mot. Enfin, enfin elle fut définitivement prête. La voici telle que je l'envoyai — et avec un soupir de soulagement. Elle était écrite de l'écriture la plus décidée et formée dont je suis capable, et sur une froide feuille de bloc, mon pa-

pier violet m'avant paru trop attrayant:

12 Mai 1924.

Il tono della sua lettera mi é dispiaciuto perché vi e un emozione che guasta completamente la "bonne camaraderie" che dovrebbe esistere tra vecchi compagni di esilio come noi. Le sono grata per la sua stima ed avro piacere di sapere da qualche cartolina che Lei fa molti progressi perché spero che Davos Le gioverá tanto.

Dunque auguri di buona fortuna é cordiali saluti".

18 Mai.

Arrivé encore une lettre de d'A... Je reconnais l'écriture avec inquiétude, mais le contenu sobre me plait bien mieux que les phrases emphatiques des autres épîtres. Quelque chose de touchant comme un regret (sans en être un) m'effleure en la terminant, et je passe l'après-midi à lire des poésies. Voici cette dernière lettre qui m'attrista:

16 Mai 1924.

«Vogliate perdonarmi e non serbami rancore. Vi auguro tutto il bene che nella vita possiate desiderare.

Addio.

A. d'A".

J'apprends la mort de C... Oh! pitié...

Et vous, Inoubliable, daignez, oh! daignez étendre sur mon âme vos ailes d'ange... Car vous vivez, oh! répondez, univers, répondez qu'il vit — que ce n'est pas fini...

31 Mai.

Oh! que ce soit "l'apaisement pour la jeune misère — de l'orgueilleux élan dont le rêve tomba" — car c'était à lui que je pensais en écrivant ces lignes. Aujourd'hui j'ai communié pour lui et pour Mme. D... qui est agonisante. Maman est auprès d'elle.

6 Juin.

Comme il m'est difficile de reprendre la plume. Je ne sais plus, ma tête est vide. J'aurais voulu soupirer sur ce livre des choses très belles, mais non, le silence vaut encore mieux. Vers la fin de ce mois d'éclosion et d'amour, deux fleurs ont été arrachées de mon Jardin Enchanté et, à leurs places, mon âme dolente érige les "marbres éternels" du souvenir — si blancs, si silencieux.

Le deuil est venu clore ce printemps, Madame D... est morte. La mort, la mort... Et mes pensées ont tourné en rondes éperdues, et sont enfin venues se poser comme de grands oiseaux lassés près du petit sarcophage... Maintenant, je vais laisser le monde fleurir et chanter au dehors, et penser à vous et n'écrire que de vous, et bercer mon âme endolorie de votre vision — oh! morts. Vous m'êtes charitables au-delà du tombeau...

Je reçus la première nouvelle funèbre brusquement, en lisant par dessus l'épaule de Maman une lettre du docteur F... Je savais que cela devait venir, et pourtant je sentis l'effroi de ce coup imprévu... Oh! la douloureuse journée! Le soir, je cherche dans le "Figaro" et je trouve le banal paragraphe par lequel le père et la mère de C... "ont la douleur de faire part de la mort de leur fils, élève à l'Ecole Centrale, décédé à l'âge de vingt-trois ans. Les obsèques auront lieu, vendredi 16 Mai, en l'Eglise Ste. Madeleine".

Un soir j'étais allée, selon mon habitude, chanter des chansons de jeunesse sur le petit escalier de pierre au fond du podere. C'était une nuit de mai fantastiquement belle, et la nature s'épanouissait sous un grand clair de lune. Soudain au loin, vers S. Domenico, je vis d'autres lumières poindre dans la vaste lueur argentée, et puis d'autres encore. Petits points lumieux de flambeaux s'alignant en un grand cortège. Puis, ce long ruban de clarté se mit lentement en marche au son d'une marche funèbre, dont l'harmonie parvenait jusqu'à moi tantôt plus forte tantôt presqu'évanouie, portée par la brise nocturne.

Je restai longtemps à regarder la vision de cette nuit de printemps, dans laquelle passait la mort, ensorcelée par le contraste. —E il trasporto di un giovanotto, me dit la voix insouciante d'une des enfants.

Ah! je pensais à Lui et c'est ce jour-là qu'il a dû mourir.

J'ai fait un rêve que je tiens à conter ici.

Il me semblait être assise autour d'une grande table de festin, avec une bande de jeunesse joyeuse. Je portais ma robe noire. Soudain, dans l'un des convives je reconnus le visage très pâle de C... Je ne fus pas étonnée. On se levait de table, et tout le monde se précipitait vers une porte au fond qui donnait dans un salon où le groupe bruyant devait se faire photographier. J'étais gaie et voulais aller le rejoindre, mais je tins à m'attarder auprès de C... couché sur un grand divan couvert de fourrures, dans cette salle de festin somptueuse et inconnue.

-Voulez-vous venir, on va se photographier tous ensemble, dis-je, car je crois qu'on nous appelait de là-bas.

Mais il refusa, disant qu'il se sentait trop mal. Alors je lui dis

gentiment:

—Voulez-vous vous appuyer sur moi pour que je vous reconduise à votre chambre? Mais il refusa encore car il était trop las. Je m'étais assise sur son divan à côté de lui et, tout en parlant, je tâchais d'apercevoir furtivement ses mains. Il remarqua cela et les tourna vers moi de façon à ce que je visse les deux bagues qui étaient à l'un de ses doigts. Je reconnus la mienne avec un sourire, et je rougis. On continuait de m'appeler de l'autre chambre et soudain je vis arriver vers lui plusieurs infirmières dans l'une des quelles je reconnus les bons traits de Sœur Elise.

Et le rêve s'évanouit!

En me réveillant ce matin-là, je dis: —Oggi avro posta da Parigi. Mais au lieu des nouvelles espérées, je reçus une lettre de Suisse: l'adieu de d'A...

Et le jour suivant j'apprenais la mort de C...

Maman a écrit ceci à sa mère:

"Bien chère Madame — Je ne saurais vous dire quelle intense émotion m'a étreint le cœur en apprenant que vous êtes enfin arrivée à la dernière étape de ce long Calvaire. Il faut être mère, je crois, et s'être aussi meurtri le cœur aux épines de la voie douloureuse, pour tout à fait vous comprendre et communier avec vous dans votre peine. Permettez-moi de vous exprimer mon admiration pour la tendresse héroïque dont vous avez enveloppé votre fils, prolongeant son existence par ce souffle d'amour, et pour les nobles qualités de ce fils bien aimé. Il était un de ces êtres de grande et forte envolée qui laissent sur leur passage une trace lumineuse. Et ceux qui les ont connus ne les oublient jamais! Ma fille et moi sentons profondément cette vérité.

"Acceptez, Chère Madame, toute ma vive sympathie.

J'ajoutai au bas de la page:

"Je suis près de vous dans votre douleur. Lily".

Papa est allé à ses funérailles. En voyage pour Paris, il lut le faire-part dans un journal, et, le lendemain matin, il assista à la grande messe de Requiem. Une vraie foule - plus de mille personnes étaient réunies dans la Madeleine, l'orgue et les chants élevant leur harmonie puissante. A la fin, la marche funèbre de Chopin vibra, majestueuse - ce que cela a dû être!...

Il v eut un défilé interminable, et Papa passa devant la pauvre mère. Celle-ci lui serra la main très émotionnée et le remercia de sa

Papa ne connaissait pas C... et il est allé à cette messe en pensant à moi.

Sans date.

Oh! ma petite D... vous aussi, vous avez disparu à jamais! Les bulletins de santé qui nous parvenaient tous les deux jours, écrits par sa mère et signés par D... elle-même, laissaient entrevoir le martyre, mais un martyre souriant et altruiste jusqu'à l'heure dernière. Ainsi, dans l'une de ces petites cartes, elle me faisait dire que mon "Message" l'avait transportée d'enthousiasme, et qu'elle le relisait constamment. Nous pensions beaucoup à elle, tante Inés, Maman et moi, pendant que nous écoutions, impuissantes, depuis notre asile fleuri, les pas du grand fantôme s'approcher implacablement... et les soleils couchants nous disaient chaque jour, comme les vers d'un poète que D... aimait: "...Quelque part une enfant très douce doit dormir . . . " (Samain).

Maman lui écrivait tous les matins et moi aussi je lui envoyais fréquemment de longues lettres, où je tâchais de mettre mon cœur... Je sais qu'elles l'ont émue, car elle parlait beaucoup de moi dans ses derniers jours. Puis vint le télégramme attendu du docteur P...: "Fin imminente" et le départ immédiat de Maman pour

Levsin.

Car Maman devait accomplir encore une fois toute sa mission de tendresse et veiller sur une agonie. Quels déchirements maintenant - c'est à D... qu'elle avait donné tout son amour, et elle avait longtemps veillé sur elle, comme si elle avait été sa fille.

Quand D... revit Maman à son chevet, elle serra sa main d'une forte étreinte. Elle ne pouvait presque plus parler, mais elle balbutia pourtant: "C'est très beau... c'est très beau..." en faisant allusion à la maquette de Maman et à ma poésie. Puis, un peu plus tard, elle murmura: "Tout va très bien maintenant Tout va bien..." Et le soir tombait...
"Travaillez, travaillez...", furent les dernières paroles à Ma-

man, impérieuses et insistantes, et comme Maman hésitait à comprendre, "Travaillez", répéta-t-elle encore, et Maman sut qu'il s'a-

gissait de l'Art et que c'était là le testament de D...

Puis comme la nuit était venue et qu'on allait la quitter pour la laisser dormir, Maman s'agenouilla auprès d'elle et lui dit: "C'est l'heure du mois de Marie, là-bas, dans notre petite chapelle, et tout le monde prie pour vous. Voulez-vous que nous aussi fassions une prière?". Et Maman murmura quelques mots d'invocation que D... répéta. Et ce fut fini.

Car après avoir passé une bonne nuit calme, D... perdit vite connaissance et la matinée traîna douloureuse dans la chambre de la mourante. Sa mère et son beau-père attendaient sous la véranda, mais Maman ne put rester éloignée et se tint à côté du lit. Vers onze heures, le martyre était consommé.

Maman nous raconta tout cela en rentrant de son douloureux pélerinage —et c'était presque un soulagement de savoir la longue,

terrible épreuve enfin terminée, surmontée.

Mais D... avait tant tenu à l'existence!... Vers la fin, elle demandait: "Vivrai-je encore huit jours?" et à moi elle m'avait dit, il y a deux mois: "Je n'ai jamais tant désiré de vivre comme maintenant". L'ombre de la mort pesait sur nos âmes, mais ce qui ébranla mon calme douloureux, ce fut la lecture de ses derniers vers, de ce qu'elle appelait "sa méchante poésie" et qu'elle n'avait pas voulu me montrer de son vivant. Il y a là deux lignes qui résument tout ce qu'elle m'a donné:

"Et je voudrais sourire à tous, à la mort même, Et parler de bonheur à mes amis que j'aime..."

—Et maintenant tout va à aller bien, répètent sans cesse à travers les larmes, Maman et ma tante Inés, car un esprit puissant et tendre veille sur nous du haut de ce "lieu sacré" dont elle nous

a parlé. Son âme nous contemple sûrement.

Ces jours-là nous eûmes une visite d'Adriana, une amie charmante, qui arriva avec un bon paquet de musique, et avec la résolution gentille de chanter. Elle commença: sa voix s'éleva claire et touchante dans le silence de nos mélancolies. "Leggenda Marina", "Lenta la nave fioca", "Il canto della veglia" vibrèrent et s'éteignirent dans le salon recueilli... Et le petit groupe se sépara et plus d'un alla chercher l'ombre pour déverser son cœur.

Réfugiée dans le "tesoretto", blottie sous la Ste. Thérèse, je sanglotais violemment la tête dans mes mains — pour la première

fois depuis la mort de D...

Pendant que la voix montait en mélodies nostalgiques, il me semblait entendre un appel de la petite musicienne morte, vers la vie qui l'avait tant meurtrie et qu'elle avait tant aimée. Oh! que sont-elles devenues, D..., ces soirées passées ensemble? La neige tombait au dehors, implacable comme notre Destin, mais nous parlions de jeunesse, d'amour et de poésie autour de la lumière bleue de votre lampe. Que sont-elles devenues nos études de rythmes, les découvertes que nous faisions ensemble sur les lois de versification, la lecture de mes premiers vers, et la révélation des vôtres? Car votre cœur chantait, chantait éperdument en ces crépuscules de Décembre:

"Maintenant le soir tombe et l'horizon s'efface Mais j'élève mon chant dans la nuit endeuillée, Pour que, dans mes accents, je retrouve la trace Du timide parfum de mon âme effeuillée".

Qu'est-il devenu ce regard qui me souriait si doucement? Amie des jours sombres, je vous laisse des pensées de beauté, poète lumineux je serai votre disciple.

8 Juin.

Une grande onde de joie est venue à moi, une joie "si grande, si pure, si élevée, comme l'âme de Celui qui me l'a inspirée".

Hier soir, Maman m'a remis un petit mot de Madame C...

Je m'enfermai dans ma chambre et à genoux devant le portrait de D..., après avoir fait le signe de la croix comme au début d'une prière, je commençai la lecture du billet que je savais être le dernier écho qui me viendrait de lui. Je lus ceci:

"Merci de tout cœur, Chère Madame, de votre lettre où je sens votre sympathie si sincère! Je sais que vous, qui avez connu et estimé mon pauvre enfant, vous en garderez un souvenir et moi, chère Madame, je me rappellerai toujours votre si bonne et si affectueuse sollicitude pour lui! Il aura bien souffert moralement surtout, le pauvre petit, mais sa fin a été très douce; il a gardé à son doigt, suivant son désir, le petit anneau que lui avait donné votre si gentille fille au moment de notre départ! Merci encore, chère Madame, que Dieu veuille rendre à votre fille une parfaite santé c'est le vœu ardent d'une mère désolée".

"Il a gardé à son doigt, suivant son désir...". Jamais dans mes plus folles espérances, je n'avais pensé une chose pareille.

Solennellement, debout devant l'immensité du ciel nocturne, je Lui ai voué la résolution de faire quelque chose de bien de cette existence qu'il avait vu s'enfuir de lui-lui qui avait rêvé de la rendre si grande — quelque chose de bien de ce chiffon de vie que je possède encore, moi. Et de ne jamais commettre quoique ce soit que j'aurais honte qu'il sache, et de n'avoir peur de rien. Je lui ai demandé d'être mon Protecteur.

Alors, mon humble petit anneau est resté à sa place... Cela veut dire qu'il ressentait pour moi quelque chose, qu'il a accepté ce que je voulais lui donner... cela veut dire... oh! cela veut dire tant de choses, si belles, si douces, que nos premiers rêves ne mentent pas, que l'idéal existe, que la vie est merveilleuse.

Oh! merci, merci.

Et c'est à moi qu'est venu ceci.

«La foudre maintenant peut tomber sur ma tête, Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché, Et comme un matelot brisé par la tempête Je m'y tiens attaché,»

Musset.

Oh! pourquoi n'ai-je pas continué à lui écrire?... Si j'avais su! Mais je doutais... le monde m'avait rendue méfiante... Et maintenant est venu ce Message de l'Au-delà. C'est si grand... Je me prosterne si humble dans sa lumière!

9 Juin.

Je suis profondément secouée de cette grande émotion. Je me sens adoucie, plus forte et si fière! Mais comment est-ce possible?... lui si ironique, si hautain et si superieur, il a voulu cela!

Oh! je suis heureuse, heureuse, et je ne me sens plus seule. Je regarde le ciel étoilé et je Le remercie, et je me sens accompagnée. L'isolement moral n'existe plus. Je recherche la solitude pour laisser ma tristesse se bercer dans mon bonheur. "Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché". Je le prends sur mon cœur comme un talisman — et comme un bouclier!

Donc, l'humble petit anneau est resté à son doigt... pour tou-

jours!

Il y a dans ce témoignage venu d'outre-tombe une grandeur sans pareille. Il vient me dire que Oui, que tout ce que j'ai rêvé de grand et de beau dans la vie, existe.

> «L'envolée dans l'Azur dans la sphère infinie Loin de tout ce qui hait, de tout ce qui renie.»

> > M. Auclair.

Il vient de me dire que dans une heure suprême au-dessus de toute la misère humaine amoncelée dans nos jeunes vies, nos âmes se sont rencontrées, lá, dans l'espace lumineux. Il vient me dire surtout, qu'au sommet de l'affreux Calvaire, alors que toutes les angoisses se resserraient autour de son être expirant, alors que de toutes ses agonies Il s'élevait vers l'infini, il a eu foi en moi, — en moi qui n'avais fait qu'effleurer son existence.

"Le Tout Puissant a fait en moi de grandes choses - Lui dont

le nom est saint".

Et maintenant, je crois, je crois à l'âme, je sais que tout ne finit pas, car j'ai senti en moi des battements d'ailes. "Celui qui n'aime pas demeure dans la mort", car il ne peut comprendre... Mais celui qui sait s'élancer vers l'infini par la grandeur et la beauté ne retombera pas.

le 15 Juin.

La vie est une nuit pleine d'étoiles.

le 17 Juin.

«Je ne peux plus douter qu'une main sur le monde Par pitié, comme un baume, ait épanché l'amour.»

(cité par E. Mancini).

le 18 Juin.

Quelle est donc la douce volonté qui m'a fait trouver, il y a deux jours, un livre que je n'avais jamais lu: "Le Trésor des Humbles" de Maeterlinck et qui, pendant que je le feuilletais au hasard, m'a fait tomber sur des passages qui me parlaient?

Je transcris une de ces pages:

"...On dirait par moments, que c'est un souvenir furtif, mais extrêmement pénétrant de la grande unité primitive... Qui de nous, s'il interroge du côté des lumières où d'ordinaire on ne regards pas, qui de nous ne retrouve en lui-même le souvenir de certaines œuvres étranges de cette force? Qui de nous tout à coup, à côté d'un être, indifférent peut-être; n'a senti survenir quelque chose que personne n'appelait? Etait ce l'âme ou bien la vie qui se retournait sur elle-même comme un dormeur qui se réveille? Je ne sais; vous ne le saviez pas non plus et personne n'en parlait; mais vous ne vous sépariez pas, comme si rien n'était arrivé. Aimer ainsi, c'est aimer selon l'âme; et il n'y a pas d'âme qui ne réponde à cet amour. Car l'âme humaine est un convive affamé depuis des siécles; et il ne faut jamais qu'on l'appelle deux fois au festin nuptial".

Oh, comme j'étais affamée sur la route aride! Un vers de Verlaine dit: "Allez, le meilleur pour l'âme est de faire une âme moins triste". Qu'il soit donc doux à votre âme lumineuse là-haut, parmi les clartés, l'humble cantique de reconnaissance qui s'exhale de ia mienne. Vous m'avez donné de ne pas mourir de faim et de soif dans la poussière. Je peux attendre maintenant.

Vous m'avez fait retourner vers toutes les splendeurs.

Je pense à Lui, —à Lui qui porte "encore à son doigt décharné" le cher petit anneau que je lui ai donné".

Bien Aimé de mon âme, j'ose enfin laisser aller vers vous tout le flot harmonieux de mes pensées les plus ailées.

le 19 Juin.

J'évoque, j'évoque sans cesse, je songe à ce court poème que

m'a chanté la Vie. Il y a des instants qu'on ne peut remémorer en prose:

Un soir... sur la montagne aride et douloureuse, Sur la cime glacée de tous les maux humains, J'osai me rapprocher de votre âme orgueilleuse Et je vous ai donné l'humble anneau de ma main.

J'osai ployer, devant votre agonie superbe, Mon âme solitaire et mon cœur si altier, Et, des fleurs de mes rêves, en offrir une gerbe, Disant à votre deuil: "Vous êtes le premier".

Un soir... dans mon abri de plaine, aux mille atours, J'ai su — et ce fut doux comme un heureux sanglot— Que vous gardiez au doigt inerte pour toujours, Le petit souvenir de ce soir de là-haut.

Même date.

ÉLÉVATION

J'éveille dans mon cœur le rêve qui s'endort, Et je veux le parer de ses fleurs les plus belles Pour accueillir l'amour pour vous, ô héros mort, Et allumer ma torche à des splendeurs nouvelles.

Je veux offrir mon cœur à votre souvenir Pour évoquer encor, près de l'ombre sévère, Votre superbe adieu à l'ailé avenir Et l'indomptable orgueil que, tout bas, je révère.

Et dans mon cœur timide, aux brillantes blancheurs, L'Hôte Nouveau répand ses accents de victoire Et vient chasser le doute et fait sécher les pleurs, Et lève mon front pur vers un grand ciel de gloire!

20 Juin.

LA CHANSON DU PAUVRE COEUR

C'est la neuve chanson, c'est la chanson promise Qui dit d'abord — et on l'entend bon gré mal gré-Et du cœur qui s'apprête, et du cœur qui se grise De songes bleus... le cœur fermé, inexploré.

C'est la vieille chanson, c'est la chanson comprise Qui dit encore —et on l'entend bon gré, mal gré— Et du cœur qui s'émeut, et du cœur qui se brise De noir chagrin... le cœur ouvert, désespéré.

C'est la tendre chanson, c'est la chanson apprise Qui dit enfin — et on l'entend bon gré, mal gré— Et du cœur qui s'élève, et du cœur qui s'irise Par la lueur d'un autre... ô le cœur éclairé! Dois-je ou ne dois-je pas écrire un petit mot à sa mère pour lui dire "combien j'ai été touchée de savoir, etc...?" Les mots sont si peu de chose... et ceci est si diaphane et si délicat que je déteste en parler et encore plus écrire. Mais, d'autre part, avant de laisser cette éclaircie tomber dans le silence du souvenir, ne devrais-je pas élever une dernière fois ma voix? Car avec ses mots, elle m'a procuré la plus grande surprise et la plus grande joie. Mais déjà les ondes de la vie viennent recouvrir les traces. Dois-je ou ne dois-je pas? Je préfèrerais me taire. Je suis triste et indécise. Et je dois me décider maintenant, ce soir même, car sans cela ce sera trop tard.

25 Juin.

Enfin, enfin, je viens d'envoyer ma lettre pour Paris après avoir traversé une vraie crise morale. A présent, j'ai grande honte de mes hésitations. Maintenant, mon petit billet mauve est parti vers sa maison, emportant ces quelques paroles:

"Chère Madame, j'ai été profondément émue d'apprendre que le petit anneau est resté à sa place. Croyez que je garderai toujours son souvenir, et permettez-moi de vous embrasser en vous assurant que toute ma pensée ne cesse de vous accompagner".

> Saint Moritz, Palace Hotel, le 6 Juillet 1924.

De nouveau des montagnes! Me voici de retour dans cette vieille Suisse, mais dans un Grand Hôtel cette fois, et loin de Leysin.

Quand le train a démarré de la gare de Florence —comme j'ai songé à mon arrivée d'il y a quelques mois! Les mêmes maisons délabrées de faubourgs défilaient alors devant mes yeux, tandis que mes pensées étaient loin, loin... à Paris! Et quand je pris l'auto dans cette matinée déjà distante de mon retour, oh! comme je songeais à lui avec intensité! Lui qui disait adieu à la vie... Maintenant le train m'apportait de nouveau...

Ici, journées moroses, le doute et les laides pensées étendant

leurs doigts jaunes vers mon âme.

Un séjour à La Torrossa me rend toujours sauvage; après l'avoir retrouvée trop stagnante et recueillie, je m'y acclimate tellement que je pense avec répugnance au moment de quitter ce doux asile de

songes... pour reprendre la vie.

Cet immense caravansérail est encore à moitié vide, ce dont je ne me plains pas. Quelquefois il me semble reprendre la vie où je l'ai laissée à Cannes —après une longue parenthèse et pour que l'illusion soit complète, j'ai même retrouvé Paddy ici. Mais lorsque la musique évoque certaine image... je sens bien que ce n'est qu'une "parenthèse!".

Les premiers jours à St. Moritz, je me suis sentie lasse, mais

déjà l'air de montagne a fait son miracle.

Puisque je n'ai rien d'urgent à raconter aujourd'hui, je vais transcrire ici une poésie que j'ai reçue sans signature, mais que je sais pourtant être de F...:

Maggio 1924.

REGINA

Sul balcone d'argento,
Mentre ogni fior riposa
E la notte é odorosa
Si come chiona al vento.
Tu bianca e obliosa
Con le due mani al mento
Guardi nel firmamento
La luna vaporosa.
E il mio cuore, attardato
In questa primavera.
All'inverno passato
E un paggio che s'inchina
Dinanzi ad un altera
Bellezza di Regina.

Juillet 1924.

Je suis toute à mes souvenirs ce soir. Qui m'aurait dit il y a deux ans que le dîner auquel j'assistai alors, l'âme assombrie, resterait parmi mes images chéries. Car... "les heures passées avec vous, cher Cœur, sont pour moi comme un chapelet de perles. Je

les égrène une à une..." (F. Barclay).

Maintenant que je repense à ce dîner, une foule de détails me frappent, telles d'étranges coïncidences. Il m'apparaît comme un prélude. D'abord ils étaient tous les quatre là, autour de la table, et mes deux voisins semblaient avoir été choisis par une pensée plus prévoyante que celle de la petite K... organisatrice de la fête. Et d'autres voisinages aussi à ce dîner, m'apparaissent comme ayant été suivis de dénouements. Je me souviens de bien des choses. Chaque date, chaque anniversaire évoque toujours des disparus. Et, songeant au 14 Juillet, comment ne pas évoquer aussi la soirée de l'année dernière, et le gai petit dîner qui se déroulait sous nos yeux -petit dîner de quatre couverts réunissant Mme. D... et J..., Mme. P... et G... Seul un survivant reste de ce dîner-là! Ce soir, j'ai quitté les salles brillantes où le jazz-band retentit implacablement, je me suis enfermée dans ma chambre pour gribouiller ces évocations. Je porte la petite robe grise, la même qu'il y a deux ans, que j'ai remise pieusement aujourd'hui et "Balthazar" (mon poupon nègre-je l'ai ceint d'un ruban tricolore) est le témoin de mes rêveries.

le 29 Juillet.

Ah! pourquoi l'élan ne put-il pas durer? Pourquoi retomber

dans la brume après l'éblouissement? Pourquoi ces pensées dures, dans un cœur désséché? Je me déteste.

Pardonnez-moi. L'âme morose chasse la beauté. Non, non, je

ne me laisserai pas arracher ma gerbe de fleurs.

Hier, j'ai fait la poésie qui suit; je voudrais écrire assez de vers pour laisser un petit volume à publier après ma mort. Ou bien plus tard, dans ma vie! Mais, chose curieuse, les idées me manquent en ce moment.

RONDE

Grave et lente,
Somnolente,
C'est la ronde des vœux morts,
Qui s'entête
Dans ma tête,
D'éveiller d'éteints accords,

Qui repasse,
Douce et lasse,
Sous le ciel si gris et bas,
Visions blanches
Qui se penchent
Fleurant l'aube et les lilas.

C'est la ronde
Blanche et blonde
Des printemps qu'on eût voulu,
Que ma plainte,
Dans sa crainte,
Ne désire et ne veut plus.

Que se taisent,
Que s'apaisent
Tous vos trop tendres refrains...
Vague arome
Vœux fantômes,
Votre ronde passe en vain.

Que raconter d'autre? Que cet Hôtel est très élégant, que nous n'y connaissons que Paddy et que, par conséquent, dans cette foule brillante nous sommes comme dans un désert... Ce qui me plait du reste, car je traverse une crise de "sauvagerie" et je pourrais avoir quinze ou cinquante ans, tant je regarde comme une chose en dehors de mes possibilités et de mes désirs, un couple qui flirte (mais je me trompe, je devrais dire 8 ou 80 car, avec les mœurs modernes, on n'avantage jamais trop la limite des années "flirtables"). Quoi encore? Ah, oui... la nature est très pittoresque ici, et nous avons fait de belles promenades en voiture —souvent en guidant nousmêmes. Puis, il y a beaucoup de tea-rooms, beaucoup d'orchestres...

le reste seule avec Maman qui fait tout son possible pour être très gentille avec moi. Car en qui trouverais-je une meilleure amie? Elle a été le soutien de tant de jeunes cœurs -pourquoi ne serait-elle pas le mien?

> Nancy. le 11 Septembre.

Si l'on m'avait dit il y a quelque temps: "Tu vas aller en France. tu vas passer un mois à Nancy!" Je ne l'aurais guère cru, et cependant me voici dans mon pays natal, et dans une grande ville de cet Est tragique. Tels sont les tournants imprévus du chemin de chaque jour.

Résumons brièvement le mois d'Août.

D'abord, je tombe malade (comme variation!) Maman appelle Papa de Paris et il arrive avec tante Inés. Fausse alarme, car je vais bien mieux et je me lève maintenant. Mais dans ce grand palace, bondé d'une foule élégante, s'en suivent pour nous des journées de tristesse collective. Papa est reparti pour aller faire une cure en Allemagne. Tante Inés, personnalité vibrante et profondément bonne qui avait plus d'une fois, en ces derniers temps, éclairé notre chemin de son imagination sentimentale et puissante, nous quitte elle-aussi pour aller bien loin... au Chili!

Alors Maman et moi, nous restons seules au milieu de la foule agitée, lasses de regarder danser des mannequins inconnus, de con-

templer des rangées de dos nus, etc... Je m'ennuie. Pendant ce temps naît la question "Leysin ou Davos" qui prend bientôt une importance capitale, car Maman reçoit la nouvelle que Mme. M... ira à Davos -alors le Mont Blanc n'a plus d'attrait

pour elle, ses protégées sont mortes.

Quant à moi... oh! quant à moi je passe par plusieurs phases psychologiques. L'idée de retourner à Leysin ne me transporte pas du tout d'allégresse, comme je l'avais tant cru jadis. Ah! comme l'on se trompe. C'était là que s'était passée ma jeunesse: "je sentais un lambeau de ma vie - qui se déchirait lentement" (Musset). Tout ce qui se rapportait au Mont Blanc m'apparaissait soudain comme auréolé. Mais, d'autre part, chaque fois que la possibilité de retourner revenait à moi, je sentais que non... qu'il valait mieux que cela finît, que je ne la désirais pas, cette possibilité.

Puis, autre événement: Maman apprend les miracles de Coué, et quoique nous ayons toujours ri du fameux "Tous les jours à tous les points de vue, je vais de mieux en mieux", elle se décide à aller à Nancy, car elle a besoin d'un repos moral. Maman nous quitte donc une belle après-midi et je reste encore à St. Moritz avec Papa.

C'est la fin d'Août. La foule de femmes aux bijoux étincelants, aux toilettes innombrables, aux nuques rasées, flanquées d'hommes plus ou moins rabougris et fatigués, s'éparpille rapidement et le

Palace se vide.

Visite de Palito, un grand ami de Papa, et de sa fille. Le jour après leur arrivée, grande nouvelle: Amélia a mis au monde un petit garçon. Nous allons tous déjeuner à Maloya et, naturellement,

on parle plus d'une fois de la jeune mère.

Après trois jours, nous voici seuls et en train de préparer nos malles pour aller rejoindre Maman à Nancy. Car Coué a dit qu'il croit pouvoir faire quelque chose pour moi. Puis, départ.—St. Moritz ne nous a guère été doux, mais quand même j'y passé des journées de détente et de paix morale. De fatigue aussi, malheureusement, car je me sens très lasse.

En ces derniers jours, presque en même temps que nous apprenions une naissance, je reçus une lettre bordée de noir. Contraste

saisissant. La nouvelle de la mort de la chère petite Odette.

Pauvre petite Odette, un des membres de notre Bathclub, morte à dix-sept ans! J'ai souvent contemplé émerveillée l'exemple de vaillance que me donnait cette enfant.

Je vais écrire à une fleuriste de sa ville pour envoyer une gerbe à sa famille afin qu'on la dépose sur la tombe de ma belle petite

compagne.

Mais quelle hécatombe!

Revenir à Leysin, maintenant, après tant de morts serait si triste!...

Nancy, le 14 Septembre.

Il y a dix jours que, installés dans un wagon de chemin de fer, nous descendions les Alpes, et, après avoir côtoyé dans la nuit le lac de Zurich, entouré de lumières, nous arrivions à Bâle pour dormir.

Et dès le lendemain... c'est la France, la chère France qui s'étend devant mes yeux enchantés. L'Alsace d'abord, l'Alsace reconquise, ample, sereine et libre. Nous courons dans la plaine que caresse la tendresse de cette fin d'été. A Strasbourg, un peu d'arrêt. Nous nous jetons dans un taxi et nous filons à travers la ville. C'est d'abord cette place qui, lorsque j'étais enfant, m'était apparue si grande et si morne. Je ne la trouve plus ni grande ni morne. Ce sont ensuite les rues bordées de magasins aux enseignes françaises, des rues françaises, rue du 22 Novembre, quai des Bateliers, etc. Enfin et surtout voici la Cathédrale, toute rose et heureuse sous le ciel de France. J'avais oublié sa couleur chaude, sa couleur de siècles de vie. Après Strasbourg, la campagne devient toujours plus belle, plus riche et je la contemple "avec patriotisme"; ce sont les Vosges dont nous nous approchons, et des forêts si vertes et si feuillues, de petites rivières abondantes d'eau, courant sous les épais feuillages. Puis

voici de nouveau la plaine aux larges horizons et enfin Nancy, but de notre voyage.

La place Stanislas où se trouve notre hôtel est un joyau d'art du 18éme siècle, et tout à côté, un vaste parc étend son luxe de

verdure.

Dès le lendemain, je commence à assister aux séances Coué (que je décrirai à mon prochain bavardage) et effectivement je sens naître en moi une activité physique depuis longtemps oubliée.

Voici plus d'une semaine que toutes les après-midi, après les séances, je me mets à parcourir Nancy. Je sors seule, et je parcours les rues les plus animées bordées de grands magasins et qui tâchent, avec leur va et vient d'autos et de tranways, d'imiter les boulevards parisiens, des rues calmes bordées d'hôtels vieillots du 18éme siècle, des rues neuves qui courent entre de coquettes maisons entourées de jardinets, des places aristocratiques et des places populaires, des pavés et du macadam sans cesse sous les pieds, et lorsqu'on lève la tête, le ciel de France.

Je m'arrête dans des pâtisseries ou au pathéphone où pour cinq sous, je peux entendre "Monte là-dessus" ou "Ma Gosse", ou bien je m'enfuis de nouveau vers les arbres et je vais à la Pépinière contempler la foule de coquets bébés qui parsèment les pelouses et les allées. D'où viennent, en les regardant s'ébattre, ces lointaines images qui se dressent devant moi... D'où vient mon affection pour leur race... Un vers net et limpide retentit soudain en moi:

Mais c'est d'avoir joué petite aux Tuileries...

(L'Aiglon - Rostand).

L'Angleterre est le pays de la raison, l'Italie celui de l'émotion,

la France celui du bon sens!

Oui, s'écriait un bonhomme l'autre jour: "Ne vous cassez pas le tempéramment à chercher la raison des choses, parce que vous ne la trouverez pas. Il n'y a pas que les Américains qui l'ont cherchée, les Grecs, les Romains, et bien d'autres avant et après eux, et ils n'ont rien trouvé", et le bonhomme souriait de son air narquois.

17 Septembre.

Ce matin, j'ai sincèrement désiré être morte, et je me suis répété, tout haut: Quel désespoir alors! Et les causes? Avoir vu à moitié, car j'ai quitté le théâtre, une pièce grossière: "Le coucher de la mariée", et avoir feuilleté un livre sur l'Auto-suggestion.

22 Septembre.

Je continue à assister régulièrement aux séances Coué. Chaque jour, nous arrivons à sa jolie petite villa de la rue Jeanne d'Arc, et après avoir traversé un jardin très fleuri, nous pénétrons dans un bâtiment plat qui s'étend derrière la maison, le long d'une petite ruelle de faubourg.

C'est là le temple de la guérison!

Une salle blanche, dénudée, aux larges fenêtres, une banquette courant le long des quatre parois, des chaises alignées et d'autres bancs remplissant le milieu de la pièce, voilà toute la mise en scène.

Chaque jour, cette modeste salle se remplit d'une foule souffrante. Une jeune fille américaine me disait que ce spectacle l'impressionnait, l'attristait. Quant à moi, je suis blasée sur les assemblées de malades. De ce pauvre troupeau ne se dégage pas la poésie des assemblées de malades au poumon, jeunes et souriants. Ici, ce sont des paralysés aux visages figés, des neurasthéniques, des sourds, des bégues, des défectueux, des faibles, des endoloris sur toutes les échelles.

Pauvre humanité! Ils remplissent la petite salle et attendent en chuchotant les uns avec les autres, attendent... Quoi? Que va-t-il entrer par cette porte entr'ouverte, la délivrance, la guérison? Intimidées, abattues comme cette foule, nos âmes ne regardent-elles pas toutes vers une porte entr'ouverte?...

Ce qui entre soudain d'un pas net et alerte, c'est un petit vieillard trapu et jovial qui, passant de l'un à l'autre, s'informe gentiment des bobos de chacun. Et la confession commence alors:

-Moi, j'ai des idées noires...

-Moi, j'ai des plaies variqueuses...

-Je ne peux plus marcher...

—Je suis tuberculeuse...

-Je ne peux plus apprendre l'allemand...

—Ma vue baisse... Je ne peux pas entendre... Je parle avec difficulté...

Des vieilles gémissent: Je ne peux pas marcher, et un jeune homme murmure: Je ne peux pas croire...

Lorsqu'il a parlé avec chacun de nous en nous regardant bien en face avec ses yeux perçants, le petit bonhomme s'assied parmi ses malades et commence l'exposé de sa méthode.

Il parle longuement d'une façon simple et claire, et tâche de nous prouver la véracité des deux principes sur lesquels il a basé sa

théorie de l'auto-suggestion. Les voici:

 Toute idée que nous avons dans l'esprit bonne ou mauvaise, tend à devenir une réalité et même devient une réalité dans

le domaine de la possibilité.

2.º Chaque fois qu'il y a conflit entre la volonté et l'imagination, c'est toujours l'imagination qui l'emporte. Contrairement donc à ce qui est enseigné, ce n'est pas la volonté mais l'imagination qui est la première faculté de l'homme.

Il attire encore notre attention-et ceci est très important-sur le

fait qu'existent en nous deux individus absolument distincts l'un de l'autre: le conscient et l'inconscient. Le conscient a la volonté, l'inconscient ou subconscient a l'imagination. Le subconscient est donc le plus fort et c'est lui qui nous conduit. Or, si nous apprenons à conduire cet inconscient qui nous conduit, par lui nous apprenons à nous conduire nous-même. Comment conduire cet inconscient? Tout simplement en nous imaginant que... Comment nous imaginer telle ou telle chose à volonté? Ah! voilà... Voilà la difficulté. Heureusement que notre subconscient est très docile et ceci est l'extraordinaire. Il croit facilement ce qu'on lui dit à haute voix, même si le conscient ne le croit pas. Conclusion: si nous répétons, le matin et le soir, machinalement assez fort pour nous entendre: "Tous les jours, à tous points de vue, je vais de mieux en mieux", tous les jours, à tous points de vue, nous irons de mieux en mieux, ceci s'accomplira sûrement, presque mathématiquement.

Autre conseil: Chaque fois que nous éprouvons une douleur physique ou morale, se passer la main sur la partie endolorie si c'est physique, sur le front si c'est moral, et se répéter toujours à haute voix: "ça passe, ça passe", extrêmement vite a fin qu'entre deux fois que l'on dit: "Ça passe!" il n'y ait aucune fissure par où l'idée

"Ca ne passe pas" parvienne à se glisser.

Le premier principe: "toute idée que nous avons dans l'esprit etc..." joue alors automatiquement comme un ressort de boîte à

musique que nous sommes etc... "ça passe!".

Si nous voulons obtenir quelques chose de quelqu'un, s'approcher de ce quelqu'un pendant qu'il dort. Le sommeil anéantit l'être conscient, laissant subsister l'être inconscient qui, lui, veille toujours. S'arrêter à un mètre environ de la tête du dormeur et lui répéter vingt fois, en chuchotant et en prenant soin de ne pas l'éveiller, la chose que l'on désire obtenir. En somme, Coué sait que le subconscient n'est pas seulement la force qui préside au fonctionnement de tous nos organes, mais qu'il est aussi cette partie de l'esprit humain que l'on nomme imagination (une de ses manifestations est: les rêves de la nuit). Donc, il y a un grand empire sur nos pensées puisque "lorsqu'il y a conflit entre l'imagination et la volonté, etc...".

Et ici s'affirme le second principe qui est sa découverte personnelle. Guider cet inconscient très suggestionable par "l'autosuggestion consciente", dompter la "folle du logis", mettre des rênes au cheval fougeux, ce n'est pas amoindrir une personnalité par l'opium de l'illusion artificielle et provoquée, c'est, au contraire, accroître la puissance de la partie la plus noble et spiritualisée de notre être en mettant dorénavant à son service la force redoutable qui

jusque là était la plus forte.

C'est rendre à la volonté un peu de ce libre arbitre que nous

avions cru être sa part, et qui ne lui appartenait que lorsque l'imagination le voulait bien, ou bien quand nous exercions, sans le savoir, cette pression sur nous-mêmes à qui l'on a donné le nom d'auto-suggestion. Pression qui était une persuasion, qui donc s'adressait à l'imagination et non une résolution s'adressant à la volonté uniquement car, en ce dernier cas, si l'imagination était contraire, la résolution serait restée infructueuse. Mais revenons à la séance. Après avoir parlé de sa méthode, Coué se lève et commence les expériences. C'est alors qu'ont lieu "les miracles".

S'adressant à une sourde, qu'il fit se poser de profil devant lui:

-M'entendez-vous, s'écrie-t-il. Une seconde de silence, puis la réponse nette:

-Oui, Monsieur, je vous entends.

Coué recule de deux pas.

-M'entendez-vous toujours?, demande-t-il.

-Je vous entends toujours.

Coué recule encore, pose de nouveau sa question et la sourde répond. Il arrive ainsi au fond de la pièce.

-Vous voyez que vous entendez très bien.

Et la sourde, à l'autre bout, répéte:

—J'entends très bien! Coué alors explique:

—Cette dame était sourde par imagination. Une oreille probablement a eu des lésions, et, à force de s'entendre répéter: "Décidement, j'entends moins bien, je deviens sourde" l'inconscient a fait en sorte que l'oreille saine cesse d'entendre.

Puis, se tournant vers une paralytique:

—Levez-vous, levez-vous comme une jeune fille. Vous n'êtes pas paralysée puisque vous bougez vos membres. Allons, donnez moi vos mains et faites un pas en répétant tout haut: "Je peux, je peux". Là — vous voyez que vous pouvez. Encore, encore Madame, et sans boiter, suivez-moi, voyez-vous, je vous sers d'entraîneur.

Et Coué de faire le tour de la chambre suivi, clopin-clopan, par la malade. Il arrive souvent que le pas de celle-ci s'améliore à tel point que soudain Coué s'écrie: "Tâchez de me mettre la main dans le dos", en commençant à trotter et que le "miracle" se ter-

mine par une course des plus amusantes.

Puis, deuxième phase de la séance. Coué nous prie tous de fermer les yeux et commence d'un voix lente et monotone ses suggestions générales: "Dites-vous bien que les paroles que je vais prononcer vont se fixer, se graver, s'incruster dans votre cerveau et qu'il faut que vous-même et votre organisme y obéissiez sans que vous le vouliez, d'une façon tout à fait inconsciente de votre part. Il le faut sûrement, fatalement presque. Je vous dis donc tout d'abord que les fonctions du tube digestif..." et il passe en revue toute la carcasse humaine, en nous disant, en nous répétant que dorénavant si nous faisons bien notre suggestion, notre inconscient va faire le nécessaire pour que chacun de nos organes fonctionne de mieux en mieux.

Et il ajoute: "Enfin, et surtout, si jusqu'à ce jour vous avez éprouvé une certaine défiance envers vous-même, je vous dis que cette défiance disparaît peu à peu pour faire place au contraire à de la confiance en vous-même. Vous prenez confiance en vous, vous m'entendez, vous prenez confiance en vous-même, et cette confiance vous donne la certitude que vous êtes capable de faire nonseulement toutes les choses que vous désirez faire, à la condition qu'elles soient raisonnables, mais aussi toutes les choses qu'il est de votre devoir de faire. Donc, lorsque vous désirez faire quelque chose de raisonnable, lorsque vous aurez à faire une chose qu'il est de votre devoir de faire, pensez toujours que cette chose est facile du moment qu'elle est possible. Par conséquent, les mots: difficile, impossible, je ne peux pas, c'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher de . . . , disparaissent complètement de votre vocabulaire. Ces mots là ne sont pas français, vous m'entendez bien, ces mots là ne sont pas français. Ce qui est français, c'est: c'est facile et je peux, et avec eux, on obtient de véritables prodiges".

Puis il fait des suggestions particulières faisant allusion à chacun des cas présents: "...Et pour les personnes qui peuvent avoir des lésions dans la poitrine, les poumons, les bronches, je dis à ces personnes là: petit à petit, sous l'influence de l'auto-suggestion, votre inconscient va faire le nécessaire pour que ces lésions se guérissent, et par conséquent, vous sentirez que chaque jour les symptômes que vous pouviez éprouver vont en s'atténuant, pour dis-

paraître complètement.

Si donc vous avez de la toux, vous constatez que cette toux est de moins en moins fréquente, si vous avez la respiration difficile, si vous avez de l'oppressions, vous constaterez que cette difficulté de respiration, que cette oppression diminue chaque jour..." Etc.

Ah! vieux subconscient, écoute bien et obéis! Lorsqu'il a bien parlé ainsi de toutes nos misères, il nous fait ouvrir les yeux et nous recommande alors sa petite formule: "Tous les matins et tous les soirs, répétez une vingtaine de fois: Tous les jours à tous points de

vue, je vais de mieux en mieux".

Il insiste sur la façon machinale avec laquelle il faut faire cette auto-suggestion, "vous arriverez ainsi à faire pénétrer dans l'inconscient, par l'oreille, la phrase qui est une idée, et quand elle a pénétré, elle agit". Et tous les jours, ce "bon Papa Coué" (comme l'a baptisé Maman) nous répète exactement la même chose. Les séances durent presque deux heures et demie et ont lieu souvent deux fois par jour. Inlassablement, ce vieillard répand "son Message".

Quand, par exception, il n'est pas à son poste, c'est l'un de ses élèves, René de Brabois qui le remplace. René de Brabois... ce nom m'avait plu, et je trouvai l'homme tout aussi bien "que son nom". De l'âge de Coué, c'est à dire autour de 67 ans, il porte avec élégance un corps encore jeune, tandis que son visage montre les traces d'une terrible neurasthénie qu'il a poursuivie pendant vingt ans, jusqu'à ce qu'il fût guéri par "tous les jours, à tous points de vue"... En ses conférences, il ne se tient pas à la méthode de Coué qui consiste à répéter chaque fois la même chose en employant les mêmes mots pour mieux frapper l'inconscient. Monsieur de Brabois improvise, et tandis que Coué nous donne l'impression du parfait équilibre, de la complète santé morale que rien n'a jamais ébran-lée, on sent que cet autre connaît plus profondément l'abîme noir

d'où il essave de nous tirer. Il parle très bien, il dit par exemple: "Nous sommes ce que nous croyons être, jusqu'au moment où nous cessons de le croire... accueillez toujours les pensées dont la réalisation vous serait agréable, n'entretenez jamais une idée dont la réalisation vous serait nuisible. Ne chassez pas les mauvaises idées - repoussées. elles reviennent et peuvent se transformer en obsession - remplacez-les tout simplement par une idée agréable, et notre cerveau ne pensant qu'une pensée à la fois, c'est cette idée-là qui dominera. Donc, lorsqu'une pensée nuisible se présentera à vous, haussez les épaules, ridiculisez-la — le ridicule tue — et remplacez la immédiatement par la pensée contraire et bienfaisante... Ne vous plaignez jamais à haute voix. Si vous rencontrez un ami qui vous demande de vos nouvelles, ne dites jamais, maintenant que vous en connaissez le danger: "Ah! vraiment ça ne va pas, je me sens chaque jour plus mal, etc...". L'ami vous dira: "Voyons, mon vieux, ne t'en fais pas, t'en fais pas...". Et après avoir fait cinq pas, ne pensera plus à vos plaintes. Mais vous, vous rentrerez chez vous l'oreille basse, plus fatigué, plus meurtri, après vous être fait un mal véritable; si, au contraire, en rencontrant l'ami, dûssiez-vous ressentir une douleur atroce, vous répondez: "Je te remercie, mon cher, ça va très bien", cette affirmation vous donnera de suite l'élan nécessaire qui vous aidera à vaincre... A force de voir l'humanité se faire des suggestions nuisibles et de constater les résultats formidables de ces suggestions (kleptomanie, agoraphobie et innombrables autres maux dérivés de l'imagination), Coué a fini par se dire: "Mais, il y a une force là dedans qu'on pourrait utiliser; au lieu de se faire des mauvaises suggestions, ne pourrait-on pas s'en faire de bonnes?". C'est simple, me direz-vous, mais il fallait encore le trouver. Voyez-vous, Coué et moi nous sommes placés comme sur une colline, à la bifurcation de plusieurs routes et nous voyons les gens venir vers nous.

Alors nous leur disons tout simplement: "Pas par ici, c'est par là le bon chemin. Par ici... nous ne savons où cela mène, nous

n'avons pas été voir, mais par là, par là, vous pouvez être sûr que vous arriverez à votre but"... Et si vous avez descendu des échelons, arrêtez vous, car vous savez ce qu'il y a au bout, et recommencez l'ascension...".

Ainsi parle M. de Brabois. Et il m'assure que d'innombrables cas de tuberculose ont été guéris par cette méthode. Toutes les classes de la société sont représentées aux séances et une atmosphère de solidarité régne parmi les souffrants. On se complimente de la bonne mine acquise, des progrès dans la démarche, etc...

Notre hôtel est un des gracieux pavillons Louis XV de la place Stanislas, et il est rempli de "Couéistes". On rentre souvent ensemble en comparant nos impressions. Toutes les races aussi se côtoient. Ainsi, c'est avec une jeune américaine et une suissesse (d'ori-

gine allemand) que je prends un jour le thé à la Pépinière.

Nancy a le charme de la France! Ses environs aussi sont discrets et harmonieux. Le parc de Brabois est de toute beauté. Il étend sa magnificence d'architecture sur une hauteur à l'ouest de la ville et auprès d'une vieille ferme et d'un gracieux château Louis XV.

Je dis architecture, car c'est le nom approprié pour ses allées et ronds-points, taillés avec un goût exquis et avec un sens parfait des proportions et de la perspective, dans ce qui fut une forêt touffue et vaste. De cette colline, l'on aperçoit toute la ville et aussi jusqu'à l'horizon ce grand Est tragique si calme maintenant dans le soir de septembre. Il est plat, fuyant, doré par l'automne. Là-bas, une légère ondulation: les hauteurs du Grand Couronné. Nous passons une après-midi de dimanche à Liverdun, une ancienne petite ville située sur une colline à la lisière de grandes forêts. Un large

fleuve serpente à ses pieds dans beaucoup de verdure.

C'est à Nancy qu'est venue me chercher la lettre du Bathclub courant dans son deuxième circuit. Elle est bien réussie. La première fois, quand je la reçus à Florence, elle contenait déjà de belles promesses, mais maintenant... ses douze feuillets (il n'y manque pas les papiers roses d'Odette) forment un ensemble des plus caractéristique. C'est une vraie bouffée de Leysin, des jeux de mots, des double sens assez grossiers, et il n'y manque pas pour que l'on sente bien le Mont Blanc, quelques mots tristes pour annoncer la mort d'Odette. Les jeunes gens ne se privent pas de critiquer les jeunes filles, mais ils n'ont que des paroles respectueuses pour leur "gracieuse présidente".

Aux petits papiers destinés à courir la France, l'Angleterre et

l'Italie, j'ajoutait cette fois la page que je copie ici:

"Très chers Membres de notre Bathclub si bath: Voici la Lettre! Enfin! Le premier circuit completé... L... grasse comme une oie blanche, Jeanne cloitrée... voilà bien des visions aussi imprévues que touchantes aptes à faire s'épancher en vers mon stylo émotionné".

Et j'écris un tas de choses: que je me porte très bien, qu'après l'été passé à St. Moritz sous le ciel trop connu de la brumeuse Suisse, je suis maintenant en France (ah! la France!) et que c'est de Nancy que je lance ces pages vers leur nouveau destin; que sous peu de jours, je repartirai pour Florence; que je propose d'accélérer les coups de pédale, et par un acte de dévouement sans pareil, de restreindre la durée de séjour du précieux document dans nos poches ou tiroirs, aussi, éventuellement, pourrions-nous envisager un troisième circuit pour la plus grande gloire de notre Bathclub bien aimé; enfin et surtout que je vous envoie à toutes et à tous mon souvenir le meilleur.

A Nancy, j'ai entendu "Carmen" très bien jouée et "Manon". Quel rêve! Le soir de "Manon", surtout, je fus profondément "prise". Papa m'assure qu'il n'a jamais vu cette pièce jouéee mieux que cela ni même à l'Opéra-Comique. Je connaissais à fond la musique et beaucoup de ses vers, car tout l'hiver dernier, j'avais chantonné avec une jeune fille amie les scènes de la petite table et de St.

Sulpice.

Le lendemain, départ. Voyage très intéressant par Strasbourg, Colmar, Mulhouse et nuit passée à Bâle. Je fais le projet d'aller à Paris au printemps, rien qu'avec des jeunes filles, et je chante: "Nous vivrons des jours bénis — à Paris! Le lendemain, on traverse une partie très pittoresque de la Suisse, jusqu'à Lucerne, en amphithéâtre sur son lac, telle qu'elle s'était gravée dans ma mémoire, il y a treize ans. Je lisais l'Oiseau Bleu' en ce temps-là... Puis, nous nous glissons dans les gorges des montagnes, et nous passons le St. Gothard. Voici Lugano, il fait nuit. A Como, d'anciennes amies d'école m'attendent à la gare. Un salut fugitif après cinq ans. Puis à Milan, le wagon-lit, et réveil à Florence.

La Torrossa, 13 Octobre.

Avec mille ménagements de la part de mes parents, j'apprends la mort de d'A...

Je suis horrifiée d'avoir été l'instrument désigné pour lui porter un mauvais coup... Mais ce n'est pas ma faute... c'est la faute de la Vie... nous ne sommes que des pantins dont les fils son tirés par je ne sais quelles mains.

Pourtant je n'ai pas été une sordide avare. J'ai donné, mais à celui qui ne me le demandait pas, car son âme orgueilleuse se suffisait à elle-même —et à l'autre, à l'autre qui se mourait "de faim et de soif" dans la nuit que je connaissais pour l'avoir traversée moimême; à l'autre qui demandait à genoux —j'ai refusé, en un élan de sottise, d'irritabilité et de crainte. Refusé quoi? Une parole douce qui l'aurait fait sourire dans le cauchemar, une amitié chaste qui aurait fait embellir la fin du calvaire. Et maintenant que me reste-t-

il? Que me reste-t-il de tant de réserve? Le regret, pour ne pas dire le remords, qui m'accompagnera tout le restant de ma vie, avec l'image de l'homme qui m'a aimée et de l'amour duquel je n'ai pas su être digne.

14 Octobre.

Non, je n'étais pas digne, pas mûre pour ce sentiment. Je cherchais la camaraderie, alors que j'avais l'amour entre les mains, les yeux rieurs me faisaient rêver, alors que je redoutais les regards sombres et j'enviais (oh!, ironie), oui, j'enviais les romans d'une Jeanne ou d'une Maddy. Puis soudain les sons de la vraie harmonie effleurèrent mon âme. Mais je ne compris qu'à moitié le leçon de pitié et d'amour.

Et maintenant, c'est trop tard, trop tard. Je ne puis qu'écrire des paroles de souffrance éplorée. Pourtant j'aurais dû savoir; j'avais assez souffert pour que mon âme soit mûre, presque vieille. Après ces trois années du Mont Blanc... avoir écrit cette lettre... Cela

est impardonnable.

Quelques jours après avoir appris la mort de C..., j'écrivis à d'A..., au bas d'une gentille lettre de Maman, ces deux lignes: "Malgrado l'addio, mi permetto d'inviarle un saluto di Amicizia". Dans sa réponse très émue à Maman, il ne faisait allusion à moi que pour la prier de dire "alla signorina Lily che ricambio il suo grato saluto". Quoiqu'il écrivit encore quelques fois à mes parents, ce fut fini entre nous. Q... (un ami à lui et à nous) qu'il avait rejoint à Davos, vint nous voir lors de notre séjour à St. Moritz et nous dit que d'A... allait mieux qu'à Leysin, mais, qu'il s'était décidé à subir, en automne, la thoracoplastie, une opération de vie ou de mort. C'est d'A... qui parvint à convaincre Mme. M... de venir à Davos. J'avais souvent pensé dernièrement à notre "revoir" qui s'approchait rapidement.

Voici la lettre de Q... à Papa dans sa vérité poignante:

"Tengo que comunicarle una noticia triste: d'A... se murió el 27 del mes pasado. Llevaba unos días con fiebre, pero como era recrudescencia de la enfermedad, le daba periódicamente; los amigos no le dimos importancia, ni aun el médico que se marchó a un Congreso en Viena. Le sobrevino una complicación del corazón y tuvo un desenlace rápido... Su padre estuvo; se llevó el cádaver a Italia... Es el segundo hijo que se le muere. Me pidió la dírección de ustedes para escribirles...".

Et c'est fini, tant d'ardeur, de lutte et de souffrances. Finis les rêves d'amour, et les souvenirs du passé, éteints avec lui. Finis... sa douceur, sa passion.

Pendant près de trois ans, nous avons hanté les songes, l'un de l'autre, et nous nous sommes fait beaucoup souffrir. Il y eut un temps où sa vue me faisait tressaillir tout entière, et où son seul nom prononcé devant moi me jetait dans un trouble indescriptible. De toutes mes forces, je repoussais de moi cette émotion étrange, c'était là l'époque la plus douloureuse de ma vie. Alors, à cette émotion je

donnais le nom d'aversion.

Dès lors, je ne fus plus une enfant. Mais claire, fraîche; la santé morale revint à moi et avec elle se calma la crainte. Alors revint envers lui l'indifférence, la cordialité, l'amitié presque: Mais à quoi bon analyser, remuer de la poussière? Est-ce que je cherche un pardon, une consolation à ma souffrance? Les pages de ce livre sont pleines du récit de ce roman, mais je n'ose les relire, elles me feraient trop mal.

«L'homme est un apprenti, la douleur est son maître. Et nul ne s'y connaît tant qu'il n'a pas souffert.»

Musset.

Il manquait encore à tout ce que j'avais éprouvé de douleur ce chagrin-ci, ce sentiment de la dureté inutile, de l'irréparable. Moi qui avais la sensation d'être maltraitée par la vie, d'avoir beaucoup moins que ce qui m'était dû, je constate que j'ai quelque chose à payer, maintenant.

20 Octobre.

«Le seuil» de ma jeunesse «est pavé de tombeaux.»

(adapté de Musset).

Ah!, dire que j'ai gâché la fleur précieuse d'un grand amour. Je n'ai pas su jouer mon rôle, ennoblir ce qui m'approchait. Dans le grand drame de la vie, je n'ai pas été à la hauteur des événements. Je me suis démontrée petite, oh!, si tristement petite.

N'importe laquelle aurait mieux compris sa mission que moi,

moi qui avais eu pour maître la souffrance et la mort.

Et maintenant...

L'azur des cieux ne m'a jamais semblé plus bleu et l'outretombe plus silencieux.

24 Octobre.

Nous repartons pour la Suisse, après dix-sept jours seulement de Torrossa. J'ai connu, pendant ce temps, l'enfant d'Amélia, un gentil petit bout d'humanité, blanc et blond aux yeux bleus. C'est moi qui suis la marraine.

Ma petite chienne Joy que j'aime tant aura des "puppys" dans

quelques semaines.

Et maintenant, en route vers Davos! Malgré mes protestations, c'est au même Sana que je vais...

Comme je me sens plus mûre, plus forte aussi, moralement, que l'année dernière!...

Davos,
3 Novembre.

C'est le soir que nous arrivons à Davos. Je suis en proie à une émotion intense. Pendant tout le voyage, l'image de d'A... est devant moi. Cela devient de plus en plus vrai. Apprendre une mort de loin, c'est moins brutal, mais venir là, sur les lieux...

Je pense à ce même voyage qu'il a fait, il y a quelques mois, avec mon image dans son cœur, avec le souvenir de ce soir à Flo-

rence, et moi sur la porte, lui souriant dans la nuit.

Il devait regarder ces mêmes montagnes en songeant à moi, seulement elles étaient vertes dans toute leur fraîcheur de Mai. Maintenant, ce printemps est mort et c'est l'automne. Je songe aussi, et beaucoup, à cet autre voyage d'il y a quelques jours, à ce vieillard emportant le cadavre de son fils, loin de la désolation de la montagne, vers l'éternel soleil de leur patrie bien-aimée...

Je regarde la petite gare de Davos avec angoisse. Il fait nuit. Nous prenons une voiture et nous roulons longtemps entre des devantures de magasins. Oh!, ce trajet... Puis l'arrêt entre des pelouses et la façade du Sanatorium de Davos se dressant devant nous. Je fais le signe de la croix et Papa s'écrie: "Ten valor!".

Et puis... et puis c'est l'arrivée entre ces murs -entre ces

murs où il a tant souffert pour moi... où il est mort.

Comment redire ce que j'ai éprouvé ce soir terrible? Je demande à Maman quelques nouvelles sur la mort de d'A... Et Maman me répond: "Il paraît que, tous ce derniers temps, il disait sans cesse qu'il allait de mal en pire. Quand il est mort, il se trouvait seul...".

C'en est trop. C'est atroce. Oh! cette fin de vie, cette fin de vie! Seul!... Est-ce possible? Je me retourne, me soulève, tends

mes mains jointes, dans l'obscurité et retombe anéantie.

Oh, pardonnez-moi, pardonnez-moi!

C'est moi qui suis venue depuis mon abri là-bas, parmi les fleurs, jeter tout ce noir encore plus amer, encore plus douloureux sur sa nuit. Et maintenant, je touche de près ce que cela a dû être, cette fin d'existence, la vie lui ayant tout nié, même l'illusion. Je comprends aussi, soudain, la force, la vérité de cette illusion, tout ce qu'il y avait de plus noble en celui qui était tourné vers moi.

-Qu'elle ne souffre pas! Je ne veux pas qu'elle souffre, avait-

il dit jadis.

Ca, c'était l'amour.

Oui, je comprends, et tout au fond de ma détresse, sa lumière m'enveloppe, mais oh!, ce que j'ai mal! Si je vous ai fait souffrir, ah!, comme je souffre aussi! Maman vient me bercer dans ses bras et j'ai une crise de sanglots éperdus. C'est le surlendemain que le docteur me visite, ne me trouve pas bien et donne un avis inquiétant à mes pauvres parents...

4 Novembre.

Pourtant dans cette grande douleur je trouve de la richesseelle vaut mieux que le vide. Ah! Musset, compagnon de ma souffrance, comme vous connaissez bien ce sentiment du cœur dont: "Mieux il est frappé, moins il veut en guérir".

5 Novembre.

Pourquoi tout au fond de mon âme cet étrange sentiment de paix?

Pourtant, je n'ai aucune cause pour le ressentir.

Oui, le docteur ne m'a pas trouvée bien et m'a fait recommencer la vie d'alitée.

Je me sens très-lasse et je me laisse emporter par ces heures vides. Des visions sombres me hantent, je ne vais pas bien... Tant d'autres, tant d'autres sont partis avant moi... Les uns après les autres. Est-ce déjà la rechute? Et tout d'un coup, j'ai peur, je ne voudrais pas mourir.

J'ai beaucoup maigri. Jamais comme maintenant je n'ai reculé

devant l'ombre... Non, je ne veux pas mourir encore.

Je tâche de sourire, de dire un mot vaillant, mais ma voix s'étrangle. Mon Papacito! Et nous voilà dans ce Davos inconnu. Nous avons deux amies toutefois: Mme. M..., comme moi prisonnière, et notre ami Q... qui vient me voir de temps en temps.

Et les journées passent, passent sur ma peine.

Le 2 Novembre arrive et glisse silencieusement sur cette cité de malades. Je pense à tant de cimetières. J'en imagine aux portes de Paris tumultuex, ou sur les bords de la Méditerranée étincelants de lumière... Et sur leurs tombes, je dépose le pieux souvenir de ma pensée... Tant de cimetières!... Je revois devant moi tous mes camarades défunts.

8 Novembre.

L'autre jour, une jeune fille s'approche de Maman en lui disant qu'elle a été voisine de chambre et amie de d'A... Qu'elle a ses dernières photos et qu'elle voudrait les lui apporter dans la soirée. Après dîner, elle vient et Maman la fait entrer dans ma chambre. Elle est svelte avec une jolie tête bouclée et des manières franches et gentilles. Elle nous donne à chacune un petit instantané de d'A... dans son lit, pris trois ou quatre jours avant sa mort. Il a une mine superbe et pas du tout changée. Il est pareil dans sa robe d'intérieur et son petit air raide au d'A... de la chaise-longue sur la galerie de cure...

La jeune fille nous fait le récit de ses derniers jours, et je bois ses paroles.

-Nous n'avons rien compris à la mort de d'A..., il était très bien. C'est vrai qu'il était au lit depuis quatre semaines, mais avec

peu de température.

Il est mort dans la nuit du samedi au dimanche. Jeudi aprèsmidi, nous étions tous dans sa chambre et on a beaucoup ri. Luimême était très gai et a chanté. Le soir vers dix heures et demie, je suis allée chez lui lui demander s'il n'avait besoin de rien; j'avais cette habitude. Du reste il tapait souvent à mon mur quand il voulait quelque chose. Le lendemain, je le revis encore à midi, mais il ne parlait pas, il se sentait mal et je compris qu'il préférait être seul. Il se leva encore pour chercher le docteur car il se sentait des points dans le côté...

J'ai vu moi-même plus tard l'infirmière qui l'a soigné pendant sa dernière nuit, et je me suis fait tout raconter. Il paraît que c'est seulement alors qu'il dit qu'il faudrait peu-être mieux appeler ses parents, parce qu'il aurait aimé les revoir. Une heure après la dernière visite du docteur et lorsque l'infirmière savait déjà que tout espoir était inutile, d'A... dit:

-Je crois que cela va mieux maintenant.

Puis il demanda à boire et retomba sans connaissance. Il était mort.

Nous avons tous beaucoup regretté d'A...; il n'était pas comme les autres, on voyait que c'était un garçon supérieur. Quand le docteur Biland est revenu, il a pleuré comme un enfant car il aimait tant d'A... et puis, l'arrivée du père, cela faisait pitié... C'était un petit vieillard tout courbé.

Dans la demi-pénombre de ma chambre, la jeune fille parlait

toujours:

—Nous avons fait faire des agrandissements des photos de d'A..., dit-elle, j'en voulais un pour moi, et puis nous en avons envoyé un au père. D'A... se réjouissait tant de votre arrivée!...

—Il parlait de nous?... fis-je.

—Oh, oui! Il parlait tant de ses amis de Leysin, aussi de Mme. M... Il disait "en novembre, ils seront ici, et alors j' arrangerai ma chambre et j'achèterai des coussins".

Un jour qu'il avait ouvert sa malle, il m'appela pour me mon-

trer ses choses - il y en avait beaucoup et bien jolies.

-Oui... un couvre-lit violet, dis-je.

-...En étoffe ancienne, acheva-t-elle. Puis elle continua:

—Nous aimions beaucoup d'A. Ce n'était pas comme vous qui aviez vécu trois ans ensemble, mais pourtant dans ces quelques mois, nous l'avions bien apprécié. Il était pessimiste et il disait toujours: Je suis plus malade que vous tous, et nous rions de lui, parce qu'il avait si bonne mine.

Pourtant il allait se faire la thoracoplastie, et il disait qu'il ris-

quait le tout par le tout, mais que si cela réussissait, il partirait au

printemps, guéri.

Lorsqu'enfin la jeune fille se leva en me demandant si elle pouvait revenir me voir, je la priai de renouveler ses visites, car je la trouve charmante. Et puis... ce rapprochement... qu'elle soit venue comme ça à moi, guidée par qui? Il y a de quoi vous faire croire à la survivance de l'âme.

Avec une profonde émotion, je contemplai longuement la toute

petite photo de d'A...

20 Novembre.

J'apprends d'un coup une série de nouveaux décès: D..., le

capitaine, deux autres encore... c'est à perdre la tête.

Le père de d'A... a répondu à la lettre de papa, en disant combien il était reconnaissant des continuelles attentions que notre famille avait eues pour son fils.

Décembre 1924.

Je suis toujours au lit, on me roule chaque matin sur la galerie et j'y reste jusqu'au soir. Lorsque l'obscurité envahit le monde blanc, le ciel où les étoiles apparaissent devient très beau. J'ai commencé la lecture de l'Astronomie Populaire de Flammarion, mais j'ai dû l'arrêter car j'étais prise de vertige moral.

"C'est sur ce globe mobile que nous sommes à peu près dans la même situation matérielle que les grains de poussière adhérents

à la surface d'un boulet lancé dans l'immensité...".

"Voilà un petit globe qui tourbillonne dans le vide infini; autour de ce globule végètent 1.450 millions d'êtres soi-disant raisonnables —mais plutôt raisonneurs — qui ne savent ni d'où ils viennent, ni où ils vont, chacun d'eux d'ailleurs ne naissant que pour mourir assez vite", etc...

Je viens de frôler de trop près la mort pour que des phrases pareilles n'emportent pas ma pensée en spirales douloureuses vers l'infini de la Grande Demande. Car il y a des moments où l'on se sent par trop anéantie par la vision nette du petit bout de chose que nous sommes, et par la mathématique indifférence des grandes lois.

FIN DU HUITIÈME CAHIER

NEUVIÈME (ABIER

Davos, 1924.

BOUQUET DE NÖEL

J'ai couru au jardin pour remplir ma corbeille, Mais le dernier orage avait tout dévasté... Et il ne restait plus, accrochées à la treille, Que des feuilles meurtries, sans parfum ni clarté.

Pourtant en cherchant bien, j'ai trouvé sous les herbes Quelques bourgeons éclos en la nuit de douleur. Je les ai pris pour toi, je les ai mis en gerbe, Et je t'en ai offert les trop pâles couleurs.

Puisses-tu te complaire à leurs senteurs sauvages Et ne pas dédaigner mon bouquet de Noël, Et, en le respirant, évoquer ce rivage Où fleurissent pour nous les songes irréels.

QU'IMPORTE ...

Qu'importe si la terre est couverte de neige, Si l'arbre défeuillé se brisa dans le vent... L'éclat d'or des flambeaux, sous le toit qui protège, En est-il moins ardent?

Qu'importe encore si nous songeons en silence Aux floraisons enfouies de nos cœurs frissonnants... L'Amour qui nous unit en sa jeune puissance En est-il moins vivant?

A L'ESPERANCE

Prends-moi, enlève-moi dans ton étreinte folle, Fais-moi suivre, en tes bras, ton élan impétueux Vers tout ce qui émeut, vers tout ce qui s'envole, Vers ce qui ressuscite à ton chant merveilleux. Prends-moi, soutiens-moi, car ton essor s'élève. Mets sur mon front des fleurs, et sur mes yeux tes mains Emporte-moi ainsi, dans la nuit qui s'achève, Vers le songe énivré d'un fulgurant demain.

Parle-moi de la Vie, et de la jeune aurore, Des lueurs que je rêve en ces lointains dorés, Et des jardins nouveaux qui vont demain éclore Leurs aubaines de fleurs sous mes pas libéres.

Allégée, je m'élance avec toi dans l'espace Où je t'entends crier qu'il n'y a plus de soir. ...Et le Soleil se lève...et la terreur s'efface, Et je me donne à toi à jamais — ô Espoir!

J'AI RÊVÉ...

J'ai rêvé, j'ai rêvé de ma patrie lointaine, Des rivages, là-bas, bénis par mes aïeux. J'ai cru voir une vaste et somnolente plaine Et des monts se dressant, pleins d'ogueil, vers les cieux.

Et j'ai rêvé du sol nourricier du pays, La terre qui berça ma race libre et fière, Et qui garde en son sein, pieusement réunis, Les corps ensevelis de la famille entière.

Ancêtres de jadis, grand-mères au front d'ange, Se sont passés, là-bas, un flambeau victorieux. ...D'où viens-tu, que veux-tu, ô nostalgie étrange Qui attires mon rêve au sol de mes aïeux?

CHANSON DE L'ANNÉE

Je viens et je m'enfuis Par les jours et les nuits Que, sans trêve, Je t'enlève.

Je prends, inassouvie, La rutilante vie Et son rêve Et son glaive.

La pensée de bonheur, Que j'offris à ton cœur, Je l'emporte, Pâle et morte.

Si, par moi, tu dus savoir, Eperdue, l'instant noir, Ah! qu'importe, Je l'emporte...

Je viens et je m'enfuis Hâtive, car je suis L'année brève Qui s'achève. J'écrivis ces cinq poésies à l'intention de Maman qui avait eu tant d'ennuis dernièrement, et de si grands soucis qu'a causés ma santé.

Davos, le 6 Janvier 1925.

"Amor ch'a null'amato amar perdona".

Je comprends enfin ces mots-là, j'ai compris tant de choses dernièrement. J'entends le rythme élevé de la vie. Il m'a aimée du plus noble des amours. Je comprends tout maintenant, et ce qui m'est doux, c'est qu'il eut pitié de moi.

... Car il y a des blessures que le temps ne cicatrise pas, -

au contraire, il les rend plus profondes.

Maman, ma chérie, de laquelle je me sens très rapprochée en ce moment, a fait tout ce qu'elle a pu pour m'embellir les fêtes. Mais, près de la crêche, les chants de Noël, ces chants qui avaient bercé tout mon passé, étaient trop doux pour moi qui avais été si dure —et je ne pus retenir mes larmes.

Je me levai le soir du 24 et celui du 25 pour prendre part aux réjouissances. Mais nos pensées étaient trop près de tous ceux qui avaient vécu avec nous les Noëls précédents, et qui sont morts

dans cette année. Aussi, le soir, pleurai-je amérement.

En ces jours parut "L'âme qui s'effeuille", un petit recueil de poésies de Madame D... que Maman a fait publier et qui vint ajouter sa présence à nos évocations. Madame D... avait rêvé pour son œuvre une préface de Camille Mauclair auquel elle avait voué dès l'enfance une grande admiration. Maman et la tante Inés l'ont obtenue, cette préface, et c'est accompagné d'une prose très belle,

que le petit volume va prendre son essor.

J'adore les poésies de Madame D... C'est avec une joie profonde que je feuilletais les pages où je découvrais, imprimés, les vers émouvants que notre poète m'avait fait lire elle-même. Il y a un an, nous préparions chacune pour nos mères — c'est elle qui en avait eu l'idée — un petit livre où nous reunîmes nos poésies. Alors, elle m'en avait montré beaucoup. D'autres, ce fut Maman qui me les lut à peine écrites. Je n'oublierai jamais "Le grand frisson" qui me secoua en février en entendant son merveilleux "Vous qui savez, Seigneur...". Je les connais toutes à moitié par cœur maintenant, et je les aime comme quelque chose de vivant.

Il nous arriva aussi, en cette dernière semaine de l'année, un article d'un journal chilien, intitulé "La leyenda de la familia Be-

llo" et qui commençait ainsi:

"Han comentado más de una vez los observadores el fenómeno de la herencia intelectual manifestada de un modo tan visible en la familia de don Andrés Bello. Forman una pléyade los escritores y artistas de su sangre, entre ellas, para no citar sino a los de las últimas generaciones, la señora Prats Bello de Sarratea, la señora Rebeca Matte Bello de Iñiguez, la señora Inés Echeverría Bello de Larraín, la señorita Ana Luisa Prats Bello, don Joaquín Edwards Bello, don Arturo Lamarca Bello, el malogrado Mariano Sarratea Prats Bello. A esta lista brillante debemos agregar hoy el nombre de una joven, muy joven, la hija de la ilustre escultora, señora Matte de Iñiguez, que habita con su madre en un castillo medioeval sobre las colinas de Florencia".

Il continue sur ce ton en disant que "el talento de esa niña privilegiada se ha desarrollado como una flor de invernáculo", puis reproduit une traduction de ce conte que j'écrivis, il y a six ans, où il était question d'une lampe qui ne devait pas s'éteindre. Pour finir, il y a encore ce paragraphe:

Hace pocos meses, ante la breve contemplación de una maqueta en greda que la señora Matte de lñiguez hiciera para un gran monumento que prepara, la hija cantó en las siguientes estrofas que nos es imposible traducir, la soberbia creación de la escultura cuyo simbolismo penetró la niña en silencio. Tal es la genialidad de estas almas con que el tronco Bello se engalana de nuevas flores en cada generación".

Ce même jour, je trouvai dans une revue une poésie merveilleuse qui me fit vibrer intensément. Elle est d'une femme, dont j'ignorais le nom: Emilie Feillet et a pour titre: "Du fond de l'abîme...". Il y en a elle des vers qui m'ont parlé avec une telle puissance, que je bénis le hasard qui me l'a fait trouver. Elle commence avec ces mots:

"A l'heure de l'Amour, la Douleur est venue..." et encore, plus loin:

"Mais tes larmes bientôt furent les pleurs d'un homme Qui fuit le jour et la pitié. A toi qui n'avais pas l'âge des souvenances Tu payas au destin de lourdes redevances, Tu payas sans compter dans l'orgueil des silences, Et tu t'immolas tout entier!".

Et elle s'achève ainsi:

"Apaisé comme un soir épuré par l'orage
Ton cœur est revenu du périlleux voyage
Las, mais à jamais enivré
Et tu peux regarder, sur les rives fleuries,
Des tragiques amours passer les théories,
Car tu sais maintenant que seules sont flétries
Les Amours qui n'ont pas pleuré".

Le soir du 31 Décembre, les heures traînent. Je me lève malgré ma température. On dîne avec Madame M... et sa famille qui est venue la voir: son mari, son fils et sa fillette, ces derniers âgés de dix-neuf et treize ans, puis on écoute l'orchestre. Je sens mon émotion croître rapidement et me renferme toujours davantage dans mes pensées, dans mes souvenirs. Des scènes se recomposent dans

mon imagination, tant de visages morts m'apparaissent pleins de vie, tels qu'ils étaient en ces jours de fête, tels qu'ils étaient quand leurs yeux rencontraient les miens!... Mon Dieu, que de splendides vies emportées... Où? Cette année inoubliable qui s'éteint, ma santé qui chancelle toujours, cette apparence de gaieté et de jeunesse sur les visages qui m'entourent, et tout près, si près, ce grand gouffre glacé qui attend... Ils sont encore si rapprochés de nous, les morts de cette année, d'A... que tous ont connu ici, qui dansait encore, il y a quelques mois, à la place où ce couple tournoie aujourd'hui... Ah! cette petite musique... Vers onze heures, je me trouve dans la grande salle, au milieu d'un petit groupe de jeunesse. Comme je me sens mûrie et en dehors des sourires! Une des jeunes filles s'est entourée d'une demi-douzaine de jeunes gens et elle flirte de tout son cœur; une autre n'en a qu'un, son amoureux!

La petite musique inconnue continue toujours ses airs de danse. Je parle distraitement car je suis seule, et tout entière à mon poignant regret. Soudain un jeune homme me dit brusquement:

-Vous avez connu d'A...?

-Oui... beaucoup...

-Quelle triste fin, n'est-ce pas?

Moi seule je sais à quel point! Je n'attends pas la fin de la soirée, et je m'enfuis chez moi, le cœur brisé. Ah! mon Dieu, quelle triste fin d'année! Pourquoi, pourquoi toujours des épines!... Chiennne de vie... Ah! C..., merci, oh! merci, d'A...! pardon... Mes pensées incohérentes montent du cœur.

Je vais chez Maman. Elle découvre que j'ai pleuré et me le re-

proche violemment car elle pense à ma santé.

-Comment, tout le mal que je me suis donnée pour donner de

l'entrain à ces fêtes a été pour rien?..., dit-elle navrée.

C'est à ce moment que claires, joyeuses, carillonnantes, les cloches se mettent à tinter pour annoncer la nouvelle année. Je me traîne au lit et tandis que mes larmes recommencent à couler le long de mes joues, Maman, assise à mon chevet, contemple son enfant malade.

—Moi, je jouis du bonheur quand il est là, mais dès que quelque chose m'est enlevé, je cherche ailleurs à aider, à faire du bien, dit-elle.

Ah! oui, voilà bien ma peine, c'est d'avoir tant à regretter. Maintenant, le tableau est complet, car je suis parvenue à désoler Maman.

Et les cloches, là-dehors, sonnent . . . sonnent toujours . . .

le 8 Janvier.

Hier soir, je voyais par la fenêtre ouverte, le clair de lune sur la neige. Je pensais au clair de lune de ce printemps.

Je ne puis redire ce que je sens en entendant la musique. Cha-

que plainte me semble être adressée par lui!

Ses sentiments étaient parvenus à un degré de finesse que les miens étaient loin d'atteindre. Alors qu'en traversant ces années sombres, en vivant de cette même vie intense, épuisante, j'avais perdu ma foi dans les chimères, lui, au contraire, atteignait un idéalisme héroïque. Car il aurait pu tenter, en ce dernier hiver de Leysin, un assaut à mon cœur, qui était souvent bien seul. Mais il craignit, en m'offrant son amour et sa douleur, de jeter de l'ombre sur moi, de me troubler. Lui qui sentait la toute puissance de la passion, il préféra devenir indifférent à mes yeux, et supporter le petit sourire banal que je lui adressais. Il refoula en lui tous les mots d'amour, toute l'ardeur de sa jeunesse et de sa race, et lorsqu'enfin il m'adressa sa tremblante prière, si humblement, il se heurta à toutes les aspérités, à toute l'incompréhension et la méfiance d'une âme qu'il n'avait pas tenté de rendre sienne.

Y a-t-il un drame plus poignant? Que dut-il sentir?

le 15 Janvier.

Il m'avait placée si haut, il s'était fait de moi une idée si belle, que lorsqu'il se tourna vers moi, en son heure de suprême désarroi et d'angoisse mortelle, pour implorer un peu de lumière à ses ténèbres, il ne pouvait croire à cette attitude cruelle.

Lui pour qui j'étais un jardin secret, lui qui n'avait pas voulu jusqu'ici, faire appel aux trésors de mon cœur pour ne pas le faire

souffrir, il dut découvrir brusquement la dureté de ce cœur.

J'ai jeté de l'amertume sur ses derniers jours. Et pourtant les circonstances s'offraient alors à moi de façon à rendre ma vie digne d'avoir été vécue, de façon à justifier toutes mes souffrances, à répondre à tous mes "pourquoi". J'aurais pu alors jouer un rôle dont le souvenir m'aurait consolée jusque dans mon agonie.

le 18 Janvier 1925.

A N. d'A ...

Pardonnez-moi, ô vous, dont je sens la souffrance Errer autour de moi et ennoblir mes pleurs, De n'avoir pas reçu les mots de vos silences, De n'avoir pas voulu de vos troublantes fleurs.

Pardonnez-moi, ô vous qui, sur mon matin blême, Avez si souvent mis votre émouvant regard, D'avoir pu repousser la prière suprême Que vous avez jetée quand il se faisait tard.

Par la lutte en commun de ces longues années, Par les chansons de nos printemps et leur émoi De sourires furtifs, d'illusions fanées, Par la pauvre jeunesse, hélas! — pardonnez-moi. Par ces nuits de détresse que tous nous connûmes, Par nos espoirs naissants et nos espoirs brisés, Par l'horizon éteint en des journées de brume, Par l'étreinte d'adieu à des doigts épuisés.

Par tout ce qui, tombant, me fit lasse et timide, Apre pour implorer du bonheur seulement, Par tout ce qui leva votre âme plus avide, Vers les splendeurs d'amour et de renoncement.

Par ce qui consacra mon image en vos rêves, Par la pitié surtout, que vous me donniez, Qui m'entoura tremblante, en écartant le glaive De l'amour conquérant et cruel, — pardonnez!

Car vous saviez que, seul, dans la sombre misère, Il est éblouissant d'avoir donné son cœur. Quand vous avez gardé pour vous votre chimère Et m'avez dit "Adieu" — c'était vous le vainqueur.

Maintenant que la mort à jamais nous sépare, La poignante douleur n'aura pas tout repris Car j'écoute, dans l'ombre où le chemin s'égare, Le rythme sans pareil que vous m'avez appris.

le 21 Janvier.

Me voici alitée depuis près de trois mois. Mais ma vie de réclusion ne m'est pas du tout pénible — au contraire, c'est la seule qui me convienne en ce moment. D'ailleurs, je vais mieux. Aussi ai-je l'intention de continuer encore mon existence de "clausura". Je ne reçois que les docteurs et deux ou trois jeunes filles qui viennent de temps à autre me rendre visite. Mais j'ai la compagnie de Maman, vibrante et enjouée. Tous les soirs, elle me fait des concerts de phono qui sont exquis. Harmonie, harmonie!, dirait Madame D...

Nous habitons une maison nommée "Villa Maria" reliée au Sana par une galerie couverte. Depuis mon lit, je jouis de la vue de toute la façade du grand établissement, avec ses longues vérandas. On échange des saluts d'un bâtiment à l'autre. On se regarde vivre. C'est une de ces galeries que mon regard évite... ou cherche... elle est là devant moi durant les longues journées, la troisième du dernier étage, avec son lit blanc.

le 27 Janvier.

REPRISE

Venez me caresser, ô tous mes songes d'or, Et mettre dans mes yeux votre joyeux délire. Vos promesses d'un jour, murmurez-les encor Pour me faire sourire.

Et venez me meurtrir, ô tous mes chagrins sombres Et serrer sur mon cœur vos doigts désespérés. Soupirez l'oraison de vos regrets sans nombre Pour me faire pleurer. Venez vibrer en moi de toutes vos puissances, Diverses mélodies des jours qui ont été. Dites-moi les secrets de vos réminiscences Pour me faire chanter!

le 8 Février.

MATERNITÉ

(A Franchino Bussi)

Elle soutient l'enfant contre son cœur très tendre, L'entourant fortement de ses bras protecteurs, Et son regard, perdu au loin, semble se tendre Vers tous les lendemains venant avec lenteur.

Lui, l'enfant, se blottit fragile, dans l'étreinte Et, les deux poings bien clos, il sourit au matin. Les jours, sur lui, encor n'ont pas osé d'empreinte! Ses yeux bleus sont tout neufs, sa peau est de satin.

Attardez-vous ainsi, mère et enfant très sages, L'un à l'autre serrés, vivez le moment doux, Car le temps s'attendrit en son dolent passage, Et vous donne à jamais l'instant qui fut à vous.

Pourquoi ne s'attendrit-il jamais pour moi?

le 30 Janvier (soir).

Anniversaire!

Je revis par le souvenir ces vingt-quatre heures où j'aperçus les Cimes.

La chambre dans sa lumière verdâtre... plus tard mes larmes brûlantes à genoux devant mon lit, — l'Amour veille—, et la nuit et le jour qui suivirent, cette sensation victorieuse d'être transportée au-dessus de mon entourage dans une sphère à moi...

"Il ne faut avoir peur de rien".

Ces mots m'ont aidée dernièrement. Et aujourd'hui, dans la solitude de mes heures, je murmurais encore: Que c'était beau que c'était beau!

le 31 Janvier.

Je passe ces deux jours dans le recueillement.

le 2 Février.

J'ai rêvé dans la nuit du 29 au 30 janvier un de ces rêves étranges qui viennent, de temps en temps, me visiter: J'étais dans une salle inconnue, et j'avais renversé mon coffret à bijoux. Le petit collier de ma première communion s'était coupé et les perles roulaient éparses sur le sol. Alors j'appelai vers la salle voisine dont la porte était ouverte, et où il y avait beaucoup de monde; afin que l'on vint m'aider à ramasser les perles. Mais d'A... seul se détacha du groupe et vint vers moi, lent et grave. Il m'aida à retrouver mes petites perles. Nous restâmes un moment accroupis à leur recherche et puis, nous étant assis par terre pour les rassembler, je sentis sa main frôler la mienne.

Une lettre du père d'A... arrive pour Maman, elle est datée du 29 janvier! C'est la réponse à nos lettres. Dans son écriture tremblante de vieillard, et, après nous avoir exprimé sa raconnaissance pour le souvenir que nous gardons de son fils, il ajoute:

"Per noi la vita non ha piu conforti et attrattiva. Ci resta solo la consolazione di vederci circondati dall'affetto dell'unica figlia superstite, che mi anguro il cielo consenta, possa assisterci encora nel breve corso di nostra esistenza e darci il bacio estremo".

Jadis cette famille était pleine de rêves d'avenir. Les parents, déjà vieux, voyaient pousser trois enfants sous le grand soleil de leur ciel, dans leur pays âpre et farouche. C'était d'abord un garçon très beau, puis une fille, puis enfin le cadet, le petit, qu'ils appelaient Nino.

Les années s'écoulèrent —années d'études. Les parents attendaient, la jeunesse avait déjà franchi leur seuil, et cependant, elle était revenue dans leur maison, grâce à lui avec toutes ses promesses. Alors la guerre éclata.

Ce ne fut d'abord qu'une alerte, et puis l'Italie se jeta dans la mêlée en ces journées de mai, dont je me souviens si bien. Les fils aîné partit se battre, et l'ombre entra à jamais dans leur foyer.

Le temps s'écoula encore, poignant et long. Le cadet de la famille grandissait. Et le jour vint enfin où il partit à son tour offrir

ses dix-huit ans à la Patrie.

Il se battit sur le Piave et il était encore bien frêle durant les nuits glaciales de lutte et de victoire. Car c'était la Victoire qui venait baiser au front cette adolescente classe du "noventanove", c'était la Victoire qui accourait sans plus tarder à leurs appels d'amour. Mais elle n'était pas seule à s'approcher en ces veillées d'automne dont il m'a parfois parlé, il y avait une plus sombre visiteuse qui rôdait là en convoitant ces jeunes hommes que la paix allait lui arracher. La Paix... Car, brusquement, l'armistice répandait son délire de joie sur le monde. La famille d'A... retrouvait ses fils.

Les deux jeunes officiers allèrent vivre à Rome, où les retenaient des occupations dans les ministères. Lui, le cadet, était revenu très mûri, c'était un homme maintenant, et je crois que ce fut ici l'époque la plus brillante de son existence, rendue d'autant plus in-

tense par le drame dont la menace croissait lentement.

Car l'aîné était revenu malade de la guerre... Lui, il habitait auprès de ce frère qu'il adorait et qui, se sachant perdu, se hâtait de vivre. Et, tout en le soignant, le jeune sentit que sur sa poitrine aussi, la sombre visiteuse des champs de bataille avait posé son signe mortel. Dans leur capitale, dans la société romaine, les deux jeunes gens goûtaient la vie.

Le temps passait, et soudain le drame fut là. La maladie se dressa victorieuse, et après quelques mois d'inutile défense, emporta

le fils aîné de la famille d'A...

Après le désespoir du premier moment, désespoir qui ne devait jamais guérir chez ses vieux parents, le père, affolé à la pensée que le seul garçon qui lui restait était atteint lui aussi, concentra sur lui toutes ses anxiétés, toutes ses ambitions. Et alors commença la Via Crucis.

Ce fils n'avait presque rien toutefois et, durant un hiver passé à Capri, il fit tant de progrès qu'on le crut rétabli. Il perdit ces progrès là, pendant son séjour dans sa chère Rome. Tout en achevant ses études interrompues qui devaient le conduire à la carrière diplomatique, il faisait du journalisme, écrivant pour les quotidiens et les revues. Durant l'été de 1921, il passa quelque temps à Venise, retenu par un amour, je crois, et dans ce décor qui allait si bien à son caractère, il vécut des jours qu'il n'oublia pas de sitôt. Il aimait se souvenir de Venise... Au commencement, je l'ai entendu parler parfois de longues soirées de danse, de promenades en gondole, de pleine lune sur la Lagune. Mais sa jeunesse luttait avec la maladie, et un jour, après une brusque décision, il quitta Venise et s'en vint droit à Levsin à la recherche de la guérison. Son père, toujours effrayé par la mort de l'aîné, lui avait conseillé le sanatorium en Suisse, voulant arrêter une fois pour toutes, ce mal encore très léger. Il arriva au Mont Blanc, seulement quelques jours avant moi. Il m'a raconté sa première impression qui fut excellente. Venant de quitter la brûlante Venise, il éprouvait déià une sensation de bien-être. On lui donna une jolie chambre qui dominait une vue superbe. C'était le soir. Par la fenêtre ouverte, l'air des montagnes entrait avec les sons de l'orchestre, qui jouait devant la maison, dans son kiosque, entre les marronniers.

... Et il eut un moment d'espoir.

le 7 Février.

Je me persuade, oui, que je n'ai pas été la cause de ce dénouement rapide.

Je ne puis ouvrir un livre sans qu'une phrase jaillisse courant droit au but. Aujourd'hui, par exemple, je trouve ceci:

"Je sais qu'à notre âge (celui de ses parents), toute douleur est un coup de poignard nouveau dans la plaie toujours saignante dont la vie nous a marqués. Je sais que c'est tout ce que vous avez d'âme qui se tord dans l'angoisse, que vous ne comprenez plus pourquoi vous avez vécu, que peut-être une sorte de révolte vous ferait presque maudire le sort. Malgré tout, ils se consoleront, les jeunes, ils oublieront, ils ont l'espoir... La plaie se cicatrise quand l'arbre est vert — au lieu que sur les vieux troncs morts, elle ne se ferme plus. L'écorce arrachée ne repousse pas; c'est navrés de leur blessure qu'ils tomberont sous la hache de l'ouragan".

"Portraits d'aïeules", André Lichtenberger.

Je sens comme si la noblesse de son amour m'enveloppait d'une étrange sérénité, me protégeait contre l'affreuse angoisse. Je ne me l'explique pas moi-même. Est-ce qu'au tréfond de ma conscience, je n'entends pas une voix qui me dit: "Ce n'est pas de ta faute que tu aies été coupable. Peut-être?

Encore rêvé cette nuit de d'A... et de son père. Ce dernier, souriant devant son fils, disait: Quándo avro un nipotino... Vers la fin du rêve, j'étais dans une grande église comme Santa Croce où j'assistais à un service funèbre. Au milieu, il y avait deux cercueils

et c'étaient ceux de d'A... et de C...

le 8 Février.

Mes journées d'alitée continuent. Indifférente, je contemple des lambeaux d'existence qui se déroulent devant moi. Les groupes de jeunes gens et de jeunes filles viennent se chauffer au soleil sur le perron, partent en promenade à pied ou en traîneau; des amitiés se nouent, la petite voisine de d'A... hélas! semble être lancée en plein roman avec un croate moitié italien qu'elle ne quitte plus. Ah, la vie de sana!...

Moi, je suis bien dans mon coin. Je n'ai pas envie de me mêler à la vie.

Au contraire. Je me terre dans ma solitude qui n'est pas l'isolement, cette fois, car elle est pleine de son amour et de ma douleur.

Les grands chagrins hachent certainement la vie, vous laissent rompus, mais j'apprends qu'il y en a qu'on n'aime pas chasser et qui, au contraire, s'insinuent dans votre cœur auprès de ce qu'on a de plus sacré.

le 10 Février.

Journée de "noir".

Je crois au Dieu créateur et animateur des constellations, au Dieu des lois de la nature. Mais le Dieu du Christ est-il là?

Et la Survivance?

C'est curieux comme la vie donne toujours raison à Maman. Elle a un sûr instinct pour voir les âmes nobles sous toutes les apparences, un sûr instinct pour guider le geste qui créera de la beauté. Je lui dois donc les plus belles pages de mes jours. Pourtant, elle me semble un peu exagérée, mais les évènements lui répondent d'une façon incroyable. Elle ne tombe jamais à "plat" comme les gens qui raisonnent, tâtent leur terrain, ne s'aventurent pas hors du train-train prescrit par le bon sens. Ah! le bon sens! Jamais plus je pourrai en être fière. Quand j'ai suivi une influence de Maman, l'instant est venu tôt ou tard où j'ai reçu de la beauté; quand je ne l'ai pas écoutée...

Le succès de l'idéalisme de Maman démontre clairement, presque tangiblement, qu'une grande quantité de gens, de toute espèce, sont dignes de cet idéalisme, et que cette pauvre humanité porte une

"empreinte" très noble.

Où vais-je en venir? —au Dieu du Christ? Tout simplement, à ce que Maman a fondamentalement raison, quoiqu'on dise, au sujet de la vie, et qu'elle y devine un Dieu de Pitié. J'en conclus donc à la Survivance. Car sans elle, s'il y a un Amour tout puissant, que voudrait dire une existence comme celle de D... par exemple?

le 11 Février.

Quand je regarde la mort en face, ce n'est pas la foi qui me soutient, ce sont les exemples qui m'ont été donnés.

Et puis, une drôle de sensation de "compagnie" que me prêtent tous ces camarades de route déjà arrivés. Par où ils ont passé, je passerai aussi. Ces "derniers jours" tant redoutés, ils les ont surmontés avec vaillance. Serais-je moins crâne? Allons donc.

le 12 Février.

Il y a des liens qui nous unissent très fortement. Madame M... a désormais sa place bien sûre dans mes affections. Voilà plus de trois ans que nous vivons ensemble. Elle, toujours au lit, ne descendant qu'à de très rares dîners. Je me souviens particulièrement de l'un d'eux. Il eut lieu le soir du mariage d'Amélia, quand Maman se trouvait à Florence. Papa et moi étions déjà à notre table de coin dans le Restaurant du Mont Blanc quand madame M... entra dans la salle, grande et souriante, escortée de d'A... Après un court conciliabule, ce dernier s'approcha pour nous demander de la part de madame M... s'ils pouvaient venir tous deux dîner avec nous, et notre partie carrée commença. Je me souviens que j'étais très "rinchiusa" et aussi que mes joues étaient très roses, que Madame M... déclara: "Come Lillina é bellina oggi" et qu'il me regarda gentiment sans rien me dire toutefois. Après le dîner, nous allâmes comme d'habitude nous installer dans le hall où retentissaient les voix de l'orchestre. Je les quittai un peu brusquement pour descendre chez Madame D...

Ainsi, maintenant, pendant mes longues journées de solitaire, des scènes vécues au Mont Blanc se reconstruisent sans cesse dans

mon esprit. Tout m'est prétexte à évoquer...

Et que de fois me suis-je trouvée avec d'A... chez madame M... Ils habitaient tous deux au sixième, elle une chambre de coin au fond du corridor lui au centre, sous la coupole du Mont Blanc. Ils étaient très bons amis et il était, en dehors de nous et, plus tard, les G..., le seul visiteur de madame M... chez laquelle il venait à la fin jusqu'à trois fois par jour. Quand il avait trop de fièvre, c'était elle qui se levait pour lui faire visite.

Une fois, en l'été de 1923, madame M... donna un thé pour inaugurer sa galerie que Maman avait transformée pour elle en un joli nid fleuri —mes parents y assistaient aussi, et d'A..., moi et mon phono. Mais, vers la fin de l'hiver dernier, les rencontres devin-

rent fréquentes avec d'A... et moi. C'était l'époque où elle l'appe-

lait son pierrot malade et "Werther".

Madame M... est la grande, la meilleure amie de Maman. Elles ne se connaissaient pas avant le Mont Blanc, et ce sont les années écoulées là qui ont créé cette belle afection. Elles ont l'une sur l'autre la meilleure des influences. Madame M... a 43 ans. Elle est spirituelle, cultivée, grande dame. Puis, personnellement, elle me laisse une impression d'équilibre et aussi de vraie tendresse qui me fait lui donner, moi aussi, bien sincèrement maintenant, le titre de grande amie.

Madame M.. quitta Leysin au début d'avril, passa le printemps chez elle à Florence, l'été dans une villa au dessus de Cortona et ne revint en Suisse que peu de jours avant nous-mêmes... C'est ici, au Davos-Dorf dont d'A... lui avait fait les louanges dans ses lettres, et où il lui avait retenu une chambre dont elle prit possession à la fin d'octobre, et voilà l'enchaînement des choses qui fait que nous nous y trouvons nous aussi.

le 16 Février.

Encore une compagne d'infortune qui va sombrer! Maman avait déjà gagné Cristina au Couéisme, et cet automne, la néophyte avait fait tant de progrès que les docteurs lui avaient donné la permission de retourner en Italie au printemps. Quitter Leysin après un an et demi de lit, revoir sa Florence... elle avait manqué devenir folle de joie. Arriva une rechute, on ne put lui donner d'autre conseil que de retourner au plus vite chez elle (pendant qu'elle conserverait encore des forces pour le voyage). A Florence, son cas fut déclaré désespéré. Cristina ne ne rend pas compte de la gravité de son état... Je lui ai écrit et lui ai fait envoyer des fleurs...

le 16 Février.

NEIGE

Tombe, calme et constante,
Dans le jour
Sans retour.
Encore pareille et lente,
Du ciel lourd,
Viens toujours.

Sans bruit, abondamment,
Dans l'espace
Qui se glace,
Sur des songes dormants,
Sur des traces
Qui s'effacent.

Sur des tombes, Viens et tombe... Ce matin, je me suis un peu troublée, comme jadis lorsque je devais communier. C'est que je sais qu'aujourd'hui des paroles émouvantes viendront à moi. Toutes les fois que je m'étais trouvée avec Madame M... nous avions évité comme d'un commun accord de parler de lui. L'autre soir, lorsque j'étais allée la trouver, nous causâmes plus intimement. On parla d'acceptation. Elle dit qu'elle voyait une volonté supérieure guider toutes les circonstances.

le 26 Février.

Je suis encore toute frissonante de nos évocations d'hier. Elle me répéta ce qu'elle m'avait dit, ce printemps, sur la découverte du secret de son ami, sur son amour si élevé, sur son renoncement. Seulement, cette fois-ci, ses paroles entraient dans un cœur tout vibrant.

J'ai vécu, en cette soirée d'hier, une des grandes heures de

ma vie.

le 27 Février.

J'ai passé auprès de ce beau sentiment, les yeux clos. Qu'auraient été nos douloureux destins, qu'aurait importé la mort, après cet amour?

Alors qu'avant, ce que je regrettais surtout c'était que mon image eut été si près de sa fin, je veux, maintenant, oh! je veux qu'il m'ait aimée jusqu'au bout!

Je suis rompue. Quand mes regrets viennent m'assaillir, c'est presque une angoisse physique que je ressens là, en pleine poitrine.

...Je suis éblouie par l'Amour.

le 10 Mars.

L'autre jour, m'étant levée pour assister à une opérette, je ressentis avec intensité le vide qu'il a laissé. —Comme je sentis mon deuil!

Et voici que j'ai regardé celle qui fut sa voisine avec un sentiment de jalousie —au lieu de reconnaissance. Elle a une silhouette élancée et un joli profil.

le 16 Mars.

Je vis d'une vie intérieure si puissante que les jours glissent sur moi sans que je les remarque. Il y a bien des moments de lucidité et de noir, mais le plus souvent je suis emportée par mon rêve. "Un jour je fus aimée". Et tout à coup, cette chose, que je sais pourtant depuis si longtemps, prend des proportions nouvelles, géantes, dominantes. Le passé et l'avenir, ma vie entière, changent sous la lumière provenant d'eux: "Un jour je fus aimée". Je répète le vers de Musset comme si je n'avais jamais entendu quelque chose de pareil. Je fus aimée? Mais les poètes disent: "L'Amour est plus fort que la Mort". Les poètes auraient-ils raison?

Et quand je pense: -Oui, c'était bien l'amour rêvé. Et je l'ai

eu si longtemps près de moi! Ce que je donnerais maintenant pour avoir un seul de ces jours d'antan. —Est-ce que cette exclamation n'est pas comme une réponse qui monte à travers la nuit?

Car maintenant, dégagée de toute méfiance, de tout doute, mon âme comprend ce que c'est que l'Amour, — je veux dire l'Amour capable de renoncement. C'est quelque chose en dehors de nous, qui, tout à coup, vient sur notre être comme une volée d'oiseaux merveilleux qui se poserait un instant sur un ilôt perdu de l'océan. C'est un courant spirituel qui traverse notre âme et l'anime. Pendant que ce quelque chose de mysterieuse, de sacré, venu d'autre part, habite un être, ce spécimen d'humanité, avec toutes ses blessures, ses défauts, ses instincts, devient tabernacle où habite une Présence.

Et de même que cette Présence le transforme, le rendant tour à tour l'instrument des œuvres rêvées, la Voix d'une parole plus haute, la Torche où vient brûler une lumière éternelle, ce rêve, cette parole, cette lumière, se projettent sur un autre être, s'individualisent, deviennent en quelque sorte tangibles. "Et le Verbe s'est fait chair". Et alors cet autre pauvre être, pour indigne qu'il soit, personnalise tous les éblouissements.

L'un devient l'initié, l'autre sa foi.

Et moi, je fus la foi.

Un amour aussi grand dure-t-il plus que l'autre? Je ne le saurai pas puisque la mort est venue le figer, le garder éternellement pareil. Car quand la vie unit, la mort sépare, mais quand la vie sépare, la mort unit.

Voilà un peu de ce qu'il m'apprit lentement, sûrement, fata-

lement.

"Amor, ch'a null'amato, amor perdona". Ce n'est plus nous, c'est la Présence. L'amour devant répondre à l'amour -est-ce là peutêtre le fond des choses? C'est, en tout cas, la force créatrice. Parfois elle ne rapproche que les âmes.

Voilà pourquoi, je suis si souvent transportée, soulevée. Et dans l'étrange sérénité qui est venue sur mon âme, je crois sentir que l'amour est plus fort que la Mort. Si cela pouvait être vrai! Finies les angoisses obscures, une confiance nouvelle, une résignation nouvelle sont en moi.

Les poètes et les religions chantent cette survie. Je sens vraiment comme un appui: "Ne crains rien — je suis là, maintenant".

le 17 Mars.

Madame M... m'envoie "l'Ascension de M. Baslèvres"—où je retrouve des émotions déjà ressenties déjà notées dans ces cahiers. Ce matin j'ouvre une antologie et la première poésie qui tombe sous mes yeux est: "One word is too often profaned" de Shelley. Je la connaissais depuis l'enfance, je l'ai relue d'innombrables fois (sans jamais m'y arrêter) mais pas dernièrement. Soudain aujourd'hui, ces vers m'ont semblé si exactement ce qu'il avait senti en écrivant l'Appel à sa Foi, qu'ils se sont gravés dans mon cœur. C'est, selon moi, la plus belle poésie de la langue anglaise—et je ne le savais pas!

...Je ne le savais pas. Et cela m'a appartenu!

le 18 Mars.

Voici une lettre que Maman a reçue ce matin d'un pauvre père, le Marquis Gondi:

15 Mars. 1925.

Cara Signora,
Cristina ci ha lasciato stamani alle 5, esalando l'ultimo respiro
con quella serenitá, che é stata la caratteristica di tutta la sua vita.

Préghi piú che per Lei, per Noi! Suo affmo.

C... G..."

Encore un exemple!

Christina était l'unique fille de ses parents. Elle avait bien un frère, mais c'était elle qui représentait dans la famille la grâce et la jeunesse. Elle était aussi l'enfant belle et noble dans laquelle aboutissaient des générations d'aïeux illustres,—elle eut continué les races anciennes.

le 18 Mars.

Je n'ai pas mes cahiers ici, mais je me souviens d'avoir résolu, il y un an, de cueillir des fleurs sur mon chemin, de ne plus attendre — puis d'avoir interrogé l'Ange de l'Annonciation et de l'avoir trouvé triste. Ah! soirée de Leysin, dans ma chambre blanche, alors

qu'ils étaient vivants. Ah! Leysin... qui fut toute ma vie!

Ce soir, marquant plus brutalement le jet dans le passé des jours enfuis, cette ligne de démarcation conventionnelle, vraie cependant dans son rappel, me sépare davantage matériellement de toute cette vie là. Le flot coule, coule, le temps m'emporte. Toujours je penserai: "Quand j'avais vingt-deux ans... il se passa de grandes choses" car j'ai cuelli des fleurs. Pas celles que je demandais. Mais des fleurs étranges, éblouissantes de pâleur, exhalant le parfum du printemps.

Par deux fois, la Mort m'a montré l'Amour.

le 19 Mars.

Je sens en moi la force et la sérénité nouvelles qui me sont envoyées...

le 27 Mars.

Six mois aujourd'hui.

Parmi les fleurs reçues le 19, un bouquet était de la petite voisine de d'A... que j'ai embrassée. Un autre bouquet était de Q...,

l'ami commun de d'A... et de nous autres, témoin de ce printemps de 1922... Alors que tout commença —et étrangement les fleurs

qu'il choisit pour m'envoyer furent des œillets rouges.

Ainsi, à chaque instant, suis-je ramenée vers mon passé, et je sens qu'il me serait dur de m'éloigner de ces lieux, de cette maison qui porte comme une dernière empreinte. D'ailleurs, il n'est pas question d'un séjour à La Torrossa ce printemps, et, pour la première fois de ma vie, je m'en réjouis. Ne pas bouger — sentir la détente me gagner dans mon lit de malade... sentir que ces murs me cachent, que cette existence me dit:

Quand tu seras dans la douleur Viens à moi san inquiétude Ami, je suis la solitude.

Musset.

Je suis en quelque sorte suspendue en dehors de la vie. Mon passé a sombré tout entier, depuis la vie lointaine des temps de Florence, jusqu'au nouveau monde de douleur et d'amour qui avait surgi autour de moi. Les dernières ondes se retirent.

Quant à mon avenir, il est sans projets, inattendu, je n'y pen-

se pas.

Jamais je n'ai été aussi isolée entre hier et demain. La chaîne qui relie le passé à l'avenir, semble s'être coupée. Les mille événements qui forment le tissu de l'existence, reculent devant ma solitude farouche.

Parmi les jeunes filles que je connais ici, il y en a une qui a été touchante de gentillesse et qui a pris l'habitude de venir me dire "bonne-nuit" tous les soirs. C'est une autrichienne —elle nous a conquises, Maman et moi. C'est une blonde un peu forte, attrayante sans élégance, avec un regard spirituel et un rire facile. Nous l'appelons souvent "Sonnenschein". Sous sa gaieté, on découvre beaucoup de clairvoyance et un cœur d'or.

Sans date.

Maman vient de me faire installer une T. S. F. aux mystères de laquelle je m'initie. Mes premières expériences me firent trouver le sans-filisme et la vie fort comparables. Les crépitements tout proches, couvrant les musiques lointaines, puis soudain un instant très bref d'harmonie, clair et pur, ensuite, crépitement de nouveau, voix étrangères, dissonances insoupçonnées — l'onde est perdue; on bouge tous les boutons, on touche tous les ressorts, inutile, on ne la retrouve pas, il faut passer à autre chose. La nuit, j'eus des cauchemars — j'ai rêvé qu'on me décapitait.

Mes expériences successives furent plus rassurantes, et me mirent en contact avec toute l'Europe. Des paroles italiennes, distinctes, vibrantes, arrivent jusqu'à nous, interrompues sans cesse par les voix lourdes d'une des seize stations allemandes. Mais voilà... les mots se précisent... Moussolini, paraît-il, a dit dans la journée: "Ora viene la primavera ed il bello per voi e per me"... On entend un "Eia" et "Giovinezza".

Nous essayons toujours d'écouter Rome. L'autre jour, guidée par une voix lointaine, qui chantait comme seuls les italiens peuvent chanter, j'arrivai à capter l'onde pleinement juste au moment où la chanson s'achevait par un douleureux mot qui me fit tressaillir. Etrange exploration à la recherche des émissions dans l'atmosphère nocturne saturée de musique.

le 7 Avril.

Que de pensées tristes aujourd'hui! Voici une année que j'ai

quitté le Mont Blanc, toute une longue année.

Un an que je quittai Madame D... et aussi Cristina. Oui, il faisait mauvais temps sur la montagne et je partais vers le printemps. Mon Dieu que de pensées tristes aujourd'hui, tous les jours! La peine s'empare toujours plus profondément de mon cœur. Je m'excuse et je m'accuse.

Car il y a des moments où je m'excuse, où je retrouve mes anciennes raisons — je me remets à la place de celle que j'étais il y a un an. Je sais que j'ai été honnête, du fond du cœur, honnête. Et puis j'étais meutrie. Je pensais avoir eu assez de souffrances.

Mais, quand je vois mon égoïsme, je m'accuse de nouveau. Je comprends de toute mon âme que je n'avais pas le droit de lui enlever cette clarté qui avait surgi dans sa nuit. Je devais avoir les yeux bandés.

Même si je voulais que ce soit "non", il ne demandait qu'une "parola amichevole". J'aurais dû la lui donner, de façon à ce qu'elle caresse son cœur désespéré, de façon à ce qu'elle vive à l'unisson de sa noblesse, j'aurais dû savoir clore ce poème par un mot de beauté, par l'élévation.

Il l'aurait enfoui au fond du cœur, ce mot — comme j'ai enfoui les siens, maintenant, avec cette autre réponse d'outre tombe qui me console. Et le dernier vers de son poème — consacré, justement par le fait d'être le dernier — aurait pu l'enrichir aussi merveilleusement que ne m'ont enrichie les deux jeunes morts. Si j'avais compris, nous l'aurions eu notre printemps! Etre deux à souffrir et se tenir la main en attendant le grand mystère. Nous écouterions ensemble les musiques ineffables.

Il avait vu toute ma jeunesse — je m'étais transformée, épanouie sous ses yeux. Il me connaissait si bien! Tout ce passé, tout ce qui charmait en moi ceux qui me comprenaient, au cours de ces années intenses, est en vain maintenant. Je ne serai jamais plus, - pour personne, - la jeune fille de ces temps-là. Ce qu'il avait vu de moi était bien à lui. Ma souffrance, ma lutte, mes victoires

- oh passé! Il les connaissait, il les comprenait.

Pour vouloir fuir la souffrance, j'ai assombri ma vie à jamais. Car ils sont bien finis, les élans vers la gaieté, l'insouciance apparente de l'an dernier — je ne pourrai plus sourire ainsi. Ce qu'il a souffert ne s'effacera plus. Mais l'amour qu'il m'a donné demeurera de même dans la foi, et la compréhension nouvelle que j'ai maintenant.

le 16 Avril.

Continuellement, il m'apparaît en rêve. Tantôt je lui offre mon amitié, tantôt c'est son bras sur lequel je m'appuie. Cette nuit, nous écoutions ensemble la radio. Il est toujours très pâle, très grave, un peu offensé.

le 18 Avril.

Je pense à tous les deux: à l'un comme à un idéal très noble; à l'autre comme à la personnification de l'Amour.

le 19 Avril.

Je les garde tous deux comme dans un sanctuaire. Et chaque fois que ma pensée monte, c'est vers eux.

En leur joignant Madame D... j'ai une Trinité qui met de

la beauté sur mon chemin — une sorte de religion.

J'ai laissé le curé, l'autre jour, m'apporter la Communion au lit. Maman aussi la prit auprès de moi. Ce fut calme, serein. Je faisais des vœux pour Madame M..., pour les parents de d'A... et pour avoir encore moi-même un peu de bonheur, et la possibillité de faire du bien.

le 20 Avril.

Le printemps est arrivé aujourd'hui. La neige a disparu, une lumière plus douce passe sur les arbres encore dénudés, dessine d'un contour transparent les têtes des jeunes filles. La fraîcheur caressante vient à mon visage couché sur l'oreiller. Que je suis bien tout

d'un coup!

Quand j'étais petite... Voilà que je me revois distinctement dans la grande chambre du Villino. Je suis étendue dans mon lit et je regarde les vitres de la fenêtre. Derrière eux, le grand printemps italien transforme le jardin. On m'a donné un petit âne pour ma fête, mais ce jour même je suis tombée malade avec la rougeole. Les autres explorent, parlent de promenades dans l'air attiédi. Moi, je voudrais tant sortir! Et le petit âne qui attend... J'ai dix ans.

La vague rêverie se perd, mais la lumière et la brise continuent à jouer autour de moi. C'est le présent que je sens là. Oh! mes

morts! La cruauté de ce nouveau printemps me prend le cœur, me fait joindre les mains dans un geste de douleur. C'est le premier printemps qu'il ne reverra pas...

«...per te non torna... Primavera giammai, non torna amore.»

Leopardi.

le 29 Avril.

J'avais imaginé de faire envoyer depuis Florence une corbeille de roses ou d'œillets rouges à la famille d'A... pour fleurir la tombe de leur fils en la journée du ler mai, date de notre première entrevue à La Torrossa. J'avais pesé les pour et les contre.

Maman me le déconseilla, vu que les parents ignorent sans doute les sentiments que leur fils avait eus pour moi, étant très réservé. Je le ferai en Septembre.

Les souvenirs et les regrets s'emparent de moi, me font répéter:

"Divina giovinezza" "Reginella!..."

Chez les autres, le printemps éclôt tout simplement. A moi il m'a fallu: "Deviner, en souffrant, le secret des heureux". (Musset). Je le sais maintenant.

FIN DU NEUVIÈME CAHIER

DIXIÈME CAFIER

Davos Dorf, 1925. 1.er Mai.

OURNÉE consacrée à jamais dans mon souvenir. Que de noblesse en rejaillit!

Nous avons été dans la vie, l'un pour l'autre, des instruments de douleur mais aussi d'ascension. Nous nous sommes fait affreusement souffrir, mais nous nous sommes donné réciproquement, — quoi-

que pas à la même heure, - une vision d'infini.

Et c'est déjà beaucoup.

La soirée est pleine de neige et de brume, je suis toujours au lit. Silence dans ma chambre. J'évoque les instants de cet autre ler Mai à Fiesole.

le 4 Mai.

Ah! aveugle...

Et pourtant au commencement de Septembre, en apprenant la mort d'Odette, ma pensée effrayée courut vers lui. Je fis téléphoner de suite pour avoir indirectement des nouvelles. Il allait bien, l'opération n'allait avoir lieu que dans un mois. Il y avait à St. Moritz des instants où je me figurais les visites que je lui ferais en hiver s'il était alité, allant avec Hilda, lui laissant un bouquet de violettes, étant gentille pour lui.

Et je me rappelle qu'en entendant chanter "Eleonora" du

"Trovatore", je pensais à lui.

Ah! aveugle...

Mais ce ne fut qu'à Nancy, lorsque nous apprîmes par une lettre de Mme. M... que l'opération était imminente, qu'il me sembla recevoir un coup de massue sur la tête. Soudain cette chose prit pour moi toutes ses dimensions cruelles, et je ressentis un élan de souffrance pour lui que je m'efforçai ensuite d'étouffer. Je me demandais si je devais lui écrire, car je craignais que cela l'eut fait souffrir — mes parents me le déconseillèrent. Et il était déjà mort à cette époque là!

9 Mai.

Mélancolique journée de Mai. Les pentes verdissent tout doucement devant mon balcon. En ces mêmes jours, en ces mêmes lieux, l'appel fut jeté... et il attendait... me gardant dans son cœur! Ah, comme je comprends maintenant!

Alors c'était mon image qu'il voyait entre lui et ce triste printemps, maintenant c'est son souvenir qui vit entre moi et ce Mai sans clarté. Et nos yeux, pleins du même rêve, se sont arrêtés sur les mêmes objets, sur les mêmes horizons.

10 Mai.

Première sortie; j'ai franchi la porte après six mois et demi en pensant naturellement à lui. Je demande à m'éloigner des maisons, et notre voiture nous porte vers les près.

11 Mai.

J'entends par la Radio "Un bel di vedremo..." de "Mme. Butterfly" qu'il aimait et chantonnait, et je sens que l'harmonie pénètre dans mon cœur.

12 Mai.

Ecouter de la musique, voilà ce que j'aime le mieux au monde en ce moment. Je ferme les yeux et elle me parle.

Il y a des airs connus, ceux qui évoquent. Car, au Mont Blanc, nous avions un concert d'orchestre chaque jour, ce qui fait que d'innombrables mélodies se sont tissées entre les fils de mes souvenirs.

Et mon phono était là avec ses plaques qui contiennent désormais tant d'instants, tant d'émotions.

Et puis, il y a les airs que j'ai appris à aimer maintenant, durant ces longs hivers de recueillement. Que de pardon dans le "Abendstern" de "Tannhaüser!".

PRINTEMPS DE 1925

Printemps sur mon chemin revenu sans promesses
Mais non pas sans amour
Redis dans tous tes chants l'appel de nos jeunesses
A des Mais sans retour.

Printemps de souvenir dont la clarté s'allonge En des soirs douloureux Emporte au loin l'essaim de tous mes tristes songes A de très tendres cieux.

Printemps que ta victoire à toute la nature Impose désormais, Va fleurir en mon nom, là-bas, la sépulture De celui qui m'aimait.

14 Mai.

J'ai commencé cette journée par une fervente prière: Merci, oh! merci, merci! Puis j'ai lu l'"Archange" de Rostand ensuite, durant ma sortie, je suis entrée furtivement au cimetière. Là, tout de suite, sur une tombe quelconque, une pauvre tombe anonyme, j'ai lu ces mots: "Death is swallowed up by victory". La journée s'ést éveillée sans un nuage, comme une fête. C'est l'anniversaire de la mort de C...

Le talisman est là, gardé tout au fond de mon cœur. C'est une parfaite beauté —et j'en suis émerveillée. Cette chose qui passa sur ma vie, haute, distante comme les chimères... Je voulus donner et j'ai reçu... une beauté parfaite, oh! merci, merci!

Je n'en parle jamais - mais je la garde. Dans les longs jours

de reproche, elle est là qui me console.

Je n'ai pas écrit à sa "douce mère", quoique je pense souvent à elle; je l'ai encore revue en rêve dans la nuit du premier au deux Mai. Sent-elle aujourd'hui par suggestion que je me souviens avec elle?

Mais j'écris à Mme. R... (rien qu'une carte pour lui demander de ses nouvelles), à R... qui m'écrivait l'an dernier "j'ai perdu en C... un grand ami qui m'a donné, avant de mourir, un bel exemple de courage", et j'ai écrit au vieux Cappellano du Villino pour le prier de dire "une Messa nel giorno 14 Maggio in memoria di una persona cara defunta".

Ainsi, il aura été fêté entre les murs de ma maison d'enfance, tout près du "vieux jardin". Tout aura été discret comme une pensée.

Et maintenant j'ai écouté à genoux la sérénade de Schubert et "Simple Aveu"; mon Dieu! que cette communion lui parvienne!

15 Mai.

Hier, c'était aussi l'anniversaire du jour dans lequel d'A. a dû recevoir ma réponse, car son adieu est daté du 15 Mai. Mais — aujourd'hui je me trouve ici...

Comme les événements montaient hâtivement en ce Mai dernier! Comme il venait vers moi en même temps, dans les mêmes

iours!

Hier, je recevais la dernière lettre de d'A... Aujourd'hui j'apprenais la mort de C...

20 Mai.

On laissait à l'un mon souvenir. L'autre me souhaitait ce qu'il avait de plus beau dans la vie.

21 Mai.

Promenade en voiture. Y eut-il un jour où mon existence s'étendait vers l'avenir comme ces prés pleins de fleurs? Depuis que je suis malade, je n'ai jamais trouvé le printemps si beau que maintenant. Les pâquerettes dans l'herbe luisante m'étonnent par leur grâce. Je peux jouir de nouveau du paysage, c'est de l'eau courante dans un lieu désert. Ceci m'est encore donné. Les coteaux sont pleins de "non ti acordar di me".

Première promenade dans le jardin de Davos Dorf, le soir.

J'erre au bras de Gretel par les sentiers, au bord des gazons. Par terre, des feuilles sèches —celles de l'année dernière.

Jour de l'Ascension.

Je pense soudain: il ne faut pas que je me laisse aller aux souvenirs stériles. Il faut que la beauté que j'ai reçue se répande, en m'environnant. Il faut pour cela que je reprenne le courant de la vie. Ce sera la meilleure manière d'honorer: faire du bien en leur nom. Alors sa souffrance trouvera raison "d'avoir été". Cette pensée est arrivée jusqu'à moi en ce moment comme un écho des régions ignorées.

22 Mai.

Alors j'ai commencé par aller visiter la petite C..., raide et placide qui est venue souvent me voir cet hiver. Et voici la signification de ma visite d'hier:

La petite C... a changé d'étage dernièrement et a pris la chambre à côté de celle où... J'étais décidée à éviter d'aller au fond de

ce corridor, à ne pas passer devant cette porte!

La petite C... a eu maintenant de fortes poussées de fièvre, on a dû lui faire le pneumo, elle a souffert. Et hier, après cette pensée du matin, j'ai voulu commencer justement par aller la voir; en passant devant ce seuil, la main crispée, j'ai baissé la tête et je n'ai pas regardé.

23 Mai.

Gretel, que j'appelais "Sonenschein", m'a vraiment entourée de son amitié. Elle vient tout le temps, à toutes les heures, bonne et devouée. Elle est fiancée, s'étant emballée pour un des assistants d'où confidence de sa part et dissertations souvent vastes et intelligentes.

25 Mai.

Je fais le signe de la croix: "Au nom de d'A..., de C... et de Mme. D...". Ce n'est pas un sacrilège car, grand ciel!, ils l'ont portée!

J'ai aussi suspendu à mon cou une croix d'or que j'ai trouvée

jadis dans la neige - à Leysin.

26 Mai.

Je commence à interrompre ma vie d'alitée. Deux ou trois fois par semaine, je me lève pendant quelques heures.

Mais le plus souvent, je continue mon existence paresseuse.

Je ne m'ennuie jamais. Je me plais à rester seule. Les heures où l'on roule mon lit sur la galerie, les heures où j'habite de nouveau ma chambre, se suivent rapidement les unes les autres.

Musset, Heine, et la musique m'ont été de bien chers compagnons cet hiver. Il se glisse ça et là des moments décourageants; je me dis alors: la révolte contre la maladie est finie, c'est l'indifférence maintenant... et, aujourd'hui, c'est un de ces moments-là.

29 Mai.

DANS LE JARDIN

Dans le jardin où vous meniez votre pas triste J'erre en cherchant encor quelque chose de vous, Le long des rêveries dont la trace persiste Pour moi, dans le soir doux.

Dans le jardin où vous portiez ma jeune image, Je garde maintenant votre songe si beau, J'interroge ce lieu qui vit votre passage Et le ciel pur là-haut.

Oh! puisqu'un même essor s'est levé dans nos âmes, Qu'une même tendresse a sangloté en nous, Qu'une même douleur a brûlé de sa flamme, Nos cœurs aux regrets fous.

Oh! nous sommes unis dans les plus nobles sphères, Où nul ne peut atteindre, ou rien ne peut passer Là où montent les flots des visions plus claires Et des vœux trépassés.

...Dans le jardin obscur, j'accueille la réponse, Qui descend gravement avec l'auguste nuit, Pour s'unir au printemps dont le réveil annonce Des rêves infinis. J'ai écrit comme sous une dictée les deux quatrains de la réponse (depuis: "Oh! puisqu'un même essor..." jusqu'à: "...Et des vœux trépassés).

3 Juin.

Et maintenant cela a été le tour de la petite K... Elle est morte. Et de nouveau une bouffée glaciale monte du sépulcre. Encore une! L'idée de la mort devient une obsession à se préciser ainsi.

Tout ceci ressemble à une de ces tragédies antiques à la fin

desquelles il ne reste plus personne sur scène.

La petite K... réussit à entrer dans ma vie. Nous n'étions pas du tout unies par l'affection, mais il y a eu la circonstance offerte pas ces années vécues côté à côté dans le même groupe,—et quelles années! Trônant dans le hall, entourée de jeunes gens, ou pleurant dans son lit, flirtant en dégustant un mot d'esprit, les yeux brillants, les traits tendus en une expression tragique.

Elle m'a vue éclore. Elle m'estimait. Cette phrase d'elle me revient: "Que c'est triste de voir tant de courage rester sans récom-

pense!". Je crains pour R... dont je n'ai pas de nouvelles.

6 Juin.

Un nouveau personnage dans ma vie de Davos: G... C'est une amie d'une jeune fille qui se trouvait à Leysin, laquelle écrivit à Maman pour la lui recommander. Et une sincère affection n'a pas

tardé à s'établir entre Maman et la petite malade.

Maintenant, G... va mieux et peut descendre de temps en temps de son Sana qui est derrière le nôtre pour venir me voir. Elle est bonne en étant intelligente, gaie en ayant beaucoup souffert — traits appréciables. Malade depuis de longues années, elle est aussi une vieille Leysinoise quoique pas du Mont Blanc. Nous nous connaissions de ouï dire et aussi de vue.

7 Juin.

Anniversaire de Ma Grande Joie.

Oh, merci! Je me confie en ce jour à la musique et à la poésie (certains vers du "Souvenir" de Musset, et l'audition à genoux de la Sérénade de Schubert). Beauté!

Le soir (après une crise de larmes provoquée, celle-là, par le départ de Mme. M...) je cherche refuge sur ma galerie pleine d'ombres. Là, devant les étoiles, je relis les pages écrites en Juin 1924.

A travers cette année de recueillement, la beauté me parvient tout entière.

10 Juin.

Je gâche la vie de mes parents. Ces deux existences passent leurs années de plénitude. Je les absorbe. L'Art de Maman, les activités de Papa, tout cela m'est donné, sacrifié. Et c'est là encore un douloureux aspect de la situation. Je leur ai proposé plusieurs fois de me laisser seule —ils refusent.

12 Juin.

-"El amor mío se muere...", chantonnait Papa.

-Es que no era amor!

Cette réponse bondit hors de moi, je ne sais comment. Je la répétai après, car je n'aime pas étaler cette sorte d'idées bien nouvelles en moi.

Que voulais-je dire au juste? Que l'amour, faisant partie de l'âme, reste avec elle: l'amour à l'état de rêve. Pour que l'amour s'achève, il faut qu'il se matérialise, et alors il est mortel.

Mais, selon ce que je pense, l'amour à l'état de rêve reste avec

l'âme dont il fait partie.

17 Juin.

Un soir que G... d'îne avec nous, nous nous installons dans la petite salle qui sert ici de hall. Je m'y attarde rarement car cette pièce me parle trop de souvenirs... m'attriste trop. L'autre soir cependant nous y avons fait une partie de cartes. L'orchestre se mit à jouer "Samson et Dalila", que nous entendions si souvent au Mont Blanc et mes soirées d'antan se précisent; je revois des groupes, des gestes. Ici, il écoutait lui aussi, la musique évocatrice.

18 Juin.

De ce lit où je me suis blottie longtemps comme une bête blessée dans son refuge, je me relève maintenant, vieillie; mon aspect m'a frappée l'autre jour dans un instantané qu'on m'avait fait sur la galerie.

10 Juillet.

Encore rêvé de d'A... Je causais avec mes parents; il était question de fiançailles, j'hésitais, mais Maman m'encourageait du regard, alors je m'approchais du lit où d'A... était couché et il murmura: "Le sono tanto tanto grata". Douceur en rêve.

11 Juillet.

Hier soir, la petite voisine de d'A... me fait entrer chez elle. Dans le fond de la chambre, j'aperçois une photographie au mur; est-ce là l'agrandissement de celle de d'A... dont elle m'a parlé jadis? Je ne sais pas, mais je détourne le regard.

Cette seule pensée me fait passer une mauvaise soirée, une mau-

vaise nuit. Je souffre et . . . j'aime!

12 Juillet.

Aurai-je donc connu tous les tourments, même celui de la jalousie? me disais-je hier. Aujourd'hui, je vois mieux. Je constate qu'il fallait encore cette goutte pour me faire comprendre tout à fait. Ah! si c'est lui qui guide, il fait bien les choses. Car qu'était son don alors que je ne l'appréciais pas- Tandis que maintenant!

14 Juillet.

J'épingle un nœud fait aux couleurs françaises sur ma poitrine, bien caché sous ma robe. Et je me parfume d'une goutte de la Bergamote que contient le cher petit flacon de cristal et d'argent.

Hilda dine avec nous. Puis, comme nous nous attardons dans la pièce devant la salle à manger, elle me répéte encore combien ses pensées sont toujours portées vers l'année dernière. Car celui qu' elle aime est loin. Elle ne l'a plus retrouvé. Une grande douceur est venue se nicher dans mon âme. Mes souvenirs m'illuminent. l'ai confiance. Je crois en un tout harmonieux, en une relation des causes et des buts.

C'est, peut-être, par instants, la meilleure époque de ma vie.

17 Juillet.

Dans la chambre sous la mienne, il y a un moribond et je l'entends gémir. On a assez parlé de lui, ces temps ci, à cause de sa femme: celle-ci qui était au Sana pour l'accompagner, flirta d'abord fort assidûment avec un assistant, puis se lança en pleine aventure avec un anglais. Le Docteur en chef expulsa l'anglais qui rentra la nuit par la fenêtre d'un Monsieur respectable. Ce dernier avait été obligé d'ouvrir sous menace de briser les vitres. Alors, le Docteur fit que la police se cachât dans la "Villa Maria". Racontars et détails à n'en plus finir, et on en parla au grand malade qui refusa de croire. Maintenant il va mourir. Je n'ai raconté ce préambule que pour noter l'impression suivante.

L'autre soir comme les plaintes montaient régulièrement dans le silence, un chœur de voix bruyantes entonna, non loin d'ici, la mélodie de "Salomé".

On la jouait beaucoup au Mont Blanc, durant le premier hiver. Je connais les paroles et la mélodie me parvenait scandée par les gémissements du moribond.

21 Juillet.

Belle promenade avec Hilda, en voiture par une allée boisée et vers des pâturages pleins de fleurs. Nous sommes toutes deux et je chante des chansons italiennes...

Dans la chambre sous la mienne, les râles continuent nuit et jour, j'entends ce son creux, bas, persistant. Coup sur coup, la trahison et une pareille agonie! C'est à vous consoler de ne pas mettre au monde des enfants. Dieu soit loué que des morts, à ce point lentes, soient rares!

Mon sentiment me devient toujours plus précieux. Des groupes de jeunesse se reforment autour de moi, et au milieu de leurs rires et de leurs jeux, ma pensée est près de lui. Je suis ma propre confidente. Ainsi, par exemple, de longs regards s'en vont vers son balcon; une autre fois, je mets dans des chansons anciennes ma nouvelle compréhension, etc...

La révélation continue.

30 Juillet.

Aujourd'hui, il y a quatre ans de mon arrivée à Leysin. Oh, Destin! Nous devions descendre ailleurs et ce ne fut qu'un hasard qui nous fit aller au Mont Blanc. Oh, Destin!

Je passais le seuil, j'entrais exténuée, dans le hall; non loin de la porte il y avait un jeune homme: c'était d'A... Je me rappelle très bien avoir entendu des paroles à propos de santé qu'il échan-

geait avec une dame, tandis que j'attendais dans un coin.

Quatre ans! Quant à lui, il reparla souvent de notre arrivée dont il avait été témoin. Vers la fin du dernier hiver, il l'évoqua encore une fois en ajoutant: "Mi fece tanta impressione..." d'une voix rapide, émue, et si basse que les dernières paroles se perdirent dans un murmure que je ne saisis pas. Comme je me souviens clairement des instants de ma vie où il a passé! Que d'incidents, de mots, de circonstances sont restés gravés dans mes souvenirs! Quand récemment je fus alitée, alors que mes parents le connaissaient déjà, j'entendais nommer par eux et Berthe "le jeune homme italien". Le soir de Noël, il était au bas de l'escalier quand nous descendîmes; il nous salua et je passai très rapidement sans regarder. On me le montra dans la grande salle à manger où il était à la tête d'une longue table de jeunes gens. Puis, le jour qu'il me fut présenté, il était au fond du hall. J'entends encore la voix de Papa: "Monsieur D'A..., mia figlia". Il s'assit près de moi, nous causâmes de l'Italie et je lui parlai de notre voyage en Hongrie.

Et à cette époque, quand il causait avec Maman, j'écoutais la

langue italienne bien douce à la petite exilée que j'étais alors.

31 Juillet.

Maman a mis un lambeau d'été dans nos galeries. Il y a une profusion de fleurs le long de la balustrade, dans des caisses, où décorant de petites tables; des étoffes aux couleurs gaies, des coussins sur les chaises-longues et sur les fauteuils en osier, des gravures aux murs, des canaris donnés par une amie. Mon lit est roulé ici chaque matin et j'y passe mes journées car je ne me lève que le soir. Les paysans fauchent l'herbe au loin sur les coteaux.

L'HEURE SAINTE

L'heure est venue enfin, l'heure triste et sereine Et douce infiniment, L'heure est venue, où j'accepte mes peines Tout bas, pieusement.

Je les connais si bien, celles qui furent miennes, Quand je vois defiler leur dolente légion! Je leur fais signe un peu — ô sombres gardiennes!— Et je puis leur donner ma bénédiction.

Car chacune tient garde sur quelque mystère, Je le sais maintenant. Je ne demande plus ce qu'elles devront taire, Je leur offre mon chant.

Je bénis les effrois qui m'ont faite plus pure, Et le réveil en pleurs de ma voix qui dormait, Avec la destinée qui me sembla si dure Et qui m'a fait monter, vers les âpres sommets.

Mes peines souriront, car voici l'heure sainte Venue sur mon chemin. Je les regarde enfin avec des yeux sans crainte Et je joins les deux mains.

Et je bénis surtout ces larmes qui forcèrent Mon cœur émerveillé, de se mettre à genoux— Et le long de mes jours de deuil et de misère, Chacun des pleurs d'amour qui m'ont donnée à vous.

3 Août.

Depuis que H... est ici le groupe qui vient chaque soir écouter la radio et jouer au poker s'anime. Je suis une spectatrice très bienveillante. Quant à moi, je ramasse des compliments de ce genre: "Je ne peux pas m'imaginer que vous avez été à l'école". —Pourquoi? —"Parce que vous n'êtes pas assez jeune".

C'est cet abruti de L... qui m'a servi cela.

Dire que D... disait que j'étais trop petite fille — mais il y a trois ans de ces paroles!... Notre groupe actuel se compose des personnages suivants: Mercedes, jolie espagnole de dix-neuf ans, L..., mon assistant, bon, bien bâti, qui flirte avec H..., K... hollandais, homme du monde, vingt ans, L... portugais, N... espagnol, petit, ne paie pas du tout de mine, mais très gentil garçon, franc camarade, B..., espagnol élevé en Angleterre, ce qui est un excellent mélange, beau garçon visiblement amoureux de H...

Rêvé de C... Rassérénée! Tout de même! Il y a des gens médiocres qui attirent le bonheur, d'autres, comme d'A... et moi, qui l'épouvantent.

6 Août.

Je l'ai perdu! Et pendant ces longues années, l'heure n'avait pas sonné. Ah!, cette tristesse le soir! Lui qui m'avait élue, lui qui me ressemblait en sensibilité, mais qui me dépassait en altruisme. Ah! maintenant, mûrie, affinée par la souffrance, je le comprends si bien; ses pensées m'habitent, je ressens ses désespoirs devenus les miens. Mon âme pourrait être la compagne de la sienne, nous pourrions être heureux, nous y avons renoncé: car, comme lui, j'ai passé par là. Je l'ai perdu! Et, comme lui, j'aime "l'iragungibile".

2 Août 1925.

A MAGGIE

Amie d'adolescence, amie vibrante et fière, J'aime à me rappeler cette jeune saison Où, contemplant unies, la vallée familière, Nous laissions nos regards errer vers l'horizon.

Car tous les souvenirs gardés à deux sont roses Quand sur eux a glissé l'aile de nos printemps Et, dans le cœur pensif, les jours et... tant de choses, N'éteignent pas le chant naïf des anciens temps.

Les ans ont beau passer, j'ai senti ta main sûre Chercher la mienne au loin, toujours, fidèlement. Toi qui sais le secret de l'amitié qui dure, Trouve dans ma chanson un doux remerciement.

17 Août.

Il est près de onze heures. Je vais regarder dans les armoires, fermer une à une toutes les portes à clé et m'étendre dans mon lit, me sentant forte et indépendante. Tout juste avant de m'endormir, je ferai, comme d'habitude, mon signe de la croix!...

18 Août.

Mais il faut que je raconte depuis le commencement. Mes parents sont partis en Belgique pour quelques jours et je suis seule pour la première fois de ma vie. Je sens que je me suffis à moi-même, que je n'ai pas besoin d'être éternellement la pierre suspendue à leurs cous... qui les tire en bas. "L'ambiente", préparé par eux évidemment, est plein de sympathie à mon égard. Etant seule, on est beaucoup plus entourée, aussi se déclenche-t-il, les premiers jours, une avalanche de visites.

Hier soir, après avoir eu la visite de G... et plus tard celle de B..., je ne me lève pas et je fais laisser mon lit sur la galerie jusqu'à dix heures du soir. Mercedes et les jeunes gens viennent me voir, font de la radio, bavardent...

21 Août

Comme toujours, je suis entourée. Je me lève vers le soir, dîne en bas et fais plusieurs visites. Puis, je me retire dans mes appartements et bientôt arrivent de nombreuses visites. On rit un bon coup. La séance est levée à dix heures.

Ce matin, les B... arrivent avec des moineaux qu'ils ont attrapés et que nous rendons peu après à la liberté. G... vient tout de suite après le déjeuner, bientôt suivie des B... apportant l'herbe pour les canaris.

Etat d'âme: sérénité.

22 Août.

Une grande douleur peut devenir un trésor que, tels les avares, nous aimons contempler en secret.

23 Août.

Tout ce qui favorise le détachement des choses terre à terre, la

musique par exemple, me fait revenir à Lui.

Ét je passe à autre chose. Pas de commentaires. Les paroles doivent porter toutes seules. Je pensais que c'était dimanche et que Rostand fait dire au Christ: "Je suis toujours un peu dans tous les mots d'amour".

24 Août.

Je ne me lève pas depuis quelques jours. Les visites continuent. J'envoie P... me chercher des crayons. Je dis que cela doit être commode d'avoir un frère, et B... m'offre d'être le mien. J'accepte et je proclame H... notre cousine.

P... est charmant, il me visite quatre fois durant l'après-midi, s'occupe de mes canaris, fait du jardinage parmi mes plantes, court à Platz m'acheter un livre que je veux donner à H... Ce soir, solitude par ordre de l'assistant, un autre excellent garçon qui me soigne consciencieusement et simplement.

26 Août.

Avant-hier, nous voyons le beau film "La Tragédie de Meyer-ling". Puis, journée solitaire que je passe à faire des vers. Je commence "Non je ne dirai pas": "et j'écris d'autres poésies". Le soir, sympathique compagnie autour de mon lit. Je suis seule dans mon coin de "Villa Maria". Toutes les chambres sur mon étage sont vides. De même que toutes celles de l'étage en dessous. Ce matin, nouvelle réunion sur la galerie. H... étendue sur la chaise-longue tricote, B... travaille après une petite cire qu'il sculpte d'elle, P...

dévide un écheveau. Ma vie de "bachelor girl" s'achève... Mes parents reviennent ce soir.

1.er Septembre.

J'ai les mains glacées. Maman veut partir pour Florence en avion afin d'emmener le docteur B... au plus vite à Mme. M... Moi, je me suis écriée que ce n'est pas d'apprendre que son amie à été tuée que cela aidera Mme. M...

Un peu plus tard, Maman vient auprès de moi et, pâle comme un spectre, me dit: C'est pendant que les gens sont vivants qu'il

faut agir, pas après; les regrets ne servent à rien.

Je me mets à pleurer. Devant nous se dresse la façade avec son balcon. Maman continue: Je passe pour être exaltée, alors que je ne suis qu'une amie profondément aimante. Après, il restera pour toute la vie, le petit ver rongeur du regret; les années passent mais cela reste.

—Mais, s'il y a du danger, n'est-ce pas pire? Pourquoi risquer cela pour un jour. Si vous alliez vous tuer... en atterrissant au

"Campo di Marte" de Florence?

—Mais il n'y a pas de danger par ce temps, car même le temps nous aide. Vingt personnes viennent de partir ce matin pour un voyage de plaisir à Milan. Moi, j'irai pour porter le salut à une moribonde. Ne comprends-tu pas que c'est la mort qui s'approche d'une créature que nous adorons et que le docteur B... est peut-être le salut!

Pourtant, ce sont des moments où les âmes s'ouvrent. Mlle. S..., la secrétaire, une pauvre femme que je connais à peine m'a dit, avec des larmes dans les yeux: "Madame, j'userai de toute mon influence auprès du docteur pour le décider". Et elle pourrait trembler pour son docteur; il y a quinze ans qu'elle travaille auprès de lui.

Elle me quitte. D'A..., d'A... que dois-je faire? Je cours chez Papa lui disant: "Maman a de ces "corazonadas". Ne la dissuade pas. Ecoute, j'ai bien réfléchi. Appuie-la pour ce voyage en avion.

Il répond: Yo no me opongo. En cuanto a impulsarla, eso es

otra cosa.

Alors je vais chez Maman:

—Chérie, je te comprends pleinement, je suis payée pour savoir combien une pensée peut faire souffrir après —j'ai trop souffert. Décide le docteur, et, donne-toi le luxe moral de faire le plus possible, moi je me donne le luxe de t'y pousser...

Mais c'est la dépêche du docteur de Florence et du mari demandant le voyage au docteur et sans laquelle celui-ci ne peut bouger...

qui n'arrive pas.

—Vingt-quatre heures que ma dépêche est partie, quand chaque heure peut signifier la Vie ou la Mort.

-Je ne crois pas, dis-je, qu'elle soit à ce point que chaque

—Si, elle est à ce point, d'après les derniers détails techniques donnés comme réponse aux questions du docteur.

10 heures.

Il ne s'agit plus d'avion, étant donné que le docteur refuse à cause des nombreux accidents survenus dernièrement en Italie. La dépêche de M. M... d'ailleurs n'est pas arrivée de toute la journée—détresse de Maman qui pense à un possible accident. Je souffre avec Maman. Ma blessure est là qui fait trop mal, et à laquelle cette nouvelle douleur touche directement.

l'admire ma mère; en voilà une qui sait aimer, qui sait vivre!

4 Septembre.

Le soir du premier Septembre, tard, le docteur vient me parler. Il dit aussi à Maman qu'il ne peut partir sans autorisation du médecin traitant, et Maman s'écrie:

-Ne nous arrêtons pas à des conventions! lci nous sommes

des êtres humains qui veulent en sauver un autre...

Et bientôt, devant l'éloquence de sa douleur, le docteur écoute

comme un petit garçon et accepte.

Il entre alors dans ma chambre où se décide le moyen de gagner du temps. Le docteur s'arrangera pour partir le lendemain à deux heures. Une auto leur fera franchir les Alpes et les portera à Milan où, avant onze heures du soir, ils pourront prendre l'express pour Florence. Notre auto les attendra le lendemain à sept heures à la gare et les fera arriver à S (la propriété des M...) dans la matinée.

La malade pourra ainsi être examinée avant l'heure de la fièvre.

-Et nous gagnons un jour, acquièsce le docteur.

Gagner un jour — il s'agit de cela maintenant. Il conclut:— Je crois qu'il y aura peu à faire, Madame. Ces détails techniques me font supposer que l'événement fatal sera à bref délai. Avec un organisme fatigué par une si longue maladie...

-Oh!, docteur, je ne demande pas de la guérir, mais de la pro-

longer seulement!

C'est toute l'angoisse qui tremble dans ces mots de Maman.

Lorsqu'il nous, quitte je baisse silencieusement le visage sur mes mains, tandis que Maman pleure dans la chambre à côté.

Papa se tait. Les paroles ne servent plus à rien.

Mais voici que Maman revient, vibrante d'énergie et jamais je ne l'ai tant admirée.

-Moi, j'ai l'espoir, j'ai l'espoir, répète-telle.

Maintenant que je peux agir, maintenant que je me sens pleine de force!

Elle va prendre un cachet pour dormir, pour avoir toute sa résistance, et alors soudain, elle s'écrie: Mon Dieu, que vont être mes nuits après?... Mais non, je ne veux pas croire...

Quelle matinée que la suivante! Maman remue ciel et terre, loue l'auto, obtient le permis de passage à travers une région infestée

par la fièvre aphteuse, montre tout son cœur généreux.

—Jésus n'a-t-il pas ressuscité Lazare parce que c'était son ami, parce qu'il comprenait le sentiment humain?..., dit-elle au curé qui se trouve là et ouvre le petit évangile.

-C'est elle qui m'a donné la foi. Je vous ai déjà dit que c'est

elle qui m'a fait revenir à la religion.

Et elle me répète plus tard:

—C'est mon amie, la seule qui compte. Tu sais, elle m'a dit une fois ces paroles de la Samaritaine: "Ma bien aimée — je t'ai cherchée —depuis l'aurore —sans te trouver —et je te trouve et c'est le soir—mais par bonheur— il ne fait pas tout à fait noir..." Et bien, elle est cela pour moi aussi, je peux le dire tout a fait.

A deux heures, j'ai embrassé mes parents, l'auto est à la porte, ils vont y monter. Moi, j'attends le départ sur ma galerie. Les autres galeries aussi sont pleines de gens, on ne fait pas la cure; on attend,

les amis font des signes.

Beaucoup de malades qui ont tous dû regarder la mort en face, soit pour eux, soit pour les êtres qu'ils chérissent, contemplent la petite auto devant porter ceux qui lutteront contre l'ennemi. Nouveaux chevaliers portant secours...

J'y pense vaguement tandis qu'une longue demi-heure s'écoule avant que le docteur ne soit prêt. Ce temps perdu, arriveront-ils pour l'express? Il commence à pleuvoir: on veut lever la capote, Maman

refuse: On filera plus vite sans elle.

Ils attendent, tandis que Q... leur souhaite un "bon voyage". Mais voici le docteur. Ils montent tous trois dans l'auto qui part aussitôt. Alors Maman se retourne et m'envoie un baiser, et son geste est indentique à celui de Mme. M... à mon égard, lors de son départ, l'après-midi du 8 Juin.

Je congédie Q... qui est monté auprès de moi et je cours à la fenêtre où je leur lance un dernier appel. L'auto part dans sa course

avec la mort et je tombe ici à genoux: d'A..., bénissez-les.

Dans la matinée d'hier, télégramme annonçant l'arrivée à Florence. Puis plus rien. C'est inconcevable. Pourquoi me laisser dans cette incertitude? Que s'est-il passé —seraient-ils arrivés trop tard?

Ce matin, j'ai communié. Je me demande si mon message a été transmis à temps et je me dis: C'est ma seconde déclaration. Le silence prolongé me donne des pensées pareilles: Sont-ils arrivés trop tard? L'émotion de leur apparition a-t-elle tué? Ce serait trop cruel. Enfin, ce matin, un télégramme: "Elena felice nostra venuta stato-grave-Mama", au moins Maman pourra agir, aider jusqu'au bout et je sais ce que cela veut dire...

Tous les soirs, je m'agenouille dans l'obscurité en disant: "Au nom de ce que j'ai souffert et de ce qu'elle a été pour nous, gardez-

la nous".

6 Septembre.

Le Docteur est revenu ce matin, et il est apparu tout de suite chez moi. Il veut commencer par me parler de La Torrossa; il dit qu'il a vu les chiens... Pauvre homme, —lui aussi a sa plaie, je sais qu'il vient de visiter la tombe de sa femme, emportée subitement, il y a longtemps.

-Et Mme. M ...?

Devant ma douleur calme, il dit tout. Elle va plus mal qu'il ne le croyait. Il n'y a plus rien à faire. Pas de transfusion de sang possible. (Maman avait offert le sien, il y a des mois). On va la descendre à C... Il ajoute qu'elle ne se rend pas compte de son état (j'en doute) et qu'elle ne souffre pas beaucoup. Et puis, que c'est une fin qui peut venir subitement et qu'il faut souhaiter que ce soit rapide. Il paraît que Maman ne l'a vue qu'une minute quoiqu'ils soient restés toute la journée à S...

-C'est le cœur qui faiblit?

—C'est tout... Notre visite a pu lui donner du courage. Elle m'a dit qu'elle avait reçu une lettre de vous.

Quand il est parti, je me jette sur le lit pour pleurer.

Puis, ayant condamné ma porte jusqu'à demain, j'écris rapidement à travers des larmes:

"Chérie — le docteur sort da ma chambre, tu sais tout ce qui est dans mon cœur, et combien je partage ta souffrance. Tu as du moins la consolation d'être là, de faire vibrer près d'elle ton cœur généreux. Elle doit sentir en lui une telle force, un tel appui et sûrement, jamais vous ne vous êtes tant aimées. C'est beau, jusqu'au bout, et c'est ce qui compte —tout le reste est si court. Mais la beauté doit rester à jamais. On la retrouvera ensuite. Donne, toi qui sais donner, toute ta souffrance. Je t'embrasse de toute mon âme. Je vais bien".

25 Septembre.

Le soir du 12, mes parents arrivèrent brusquement. Maman entra toute pâle et vêtue de noir, et vint à mon lit. Ce fut entre ses bras et la tête appuyée sur sa poitrine que j'écoutai ce qu'elle venait me dire. Notre amie était morte depuis le 8.

Maman est restée auprès d'elle, sans jamais se coucher, la veil-

lant de loin, l'accompagnant aussi pendant les deux nuits qu'elle passa encore dans sa petite maison —déjà étendue dans le cercueil. De tout ceci s'est dégagée pour moi, une sensation rassurante.

27 Septembre.

Date de sa mort. Une année qui a été, il me semble, la plus heureuse de ma vie. Et cela parce qu'elle a été tout entière à lui. J'ai vécu avec lui tout le temps, presque heure par heure, jalousement séparée du courant habituel, secrétement retranchée, toujours accompagnée du sentiment que ma jeunesse portait le deuil.

Et je me suis trouvée. Il a fait cela pour moi.

29 Septembre.

Le soir du 26, je me suis levée furtivement. J'ai revêtu ma robe noire de Leysin et je me suis enveloppée d'un châle vert, également de Leysin. J'ai essayé de me faire belle, effleurant mes lèvres de mon vieux bâton de rouge de Leysin; j'ai passé à mes doigts deux bagues que je portais à Leysin; et j'ai ouvert le petit flacon de cristal et d'argent et je me suis parfumée de Bergamote.

Puis j'ai pris le bouquet que j'avais préparé —des œillets rouges et des géranieums rouges poussés, le long de l'été, auprès de moi, sur ma galerie, et auxquels j'avais ajouté un œillet éclos, juste pour ce jour, d'une bouture qu'en Mars sa voisine et moi avions plantée

ensemble.

Alors, portant mes fleurs, j'ai traversé le Sanatorium et je suis montée au troisième étage. Là, je suis allée lentement au fond du corridor et arrivée devant le numéro 37—la chambre qu'il habitait, où il est mort!— je n'ai pas détourné la tête.

Je me suis arrêtée et j'ai franchi la porte.

Je posai ma main caressante sur le marbre de la petite table, et je me retournai pour contempler la chambre, la lampe à l'abatjour rond de cristal terne, le bureau, la chaise longue, les parois blanches et brillantes. Une douceur me gagnait, j'étais bien, ici.

Le lendemain 28, de bonne heure, je reçus la communion.

J'avais fait un petit autel de ma commode. Trois grandes fleurs claires s'élevaient devant l'ange du Message. Sous elles, une plante verte écartait ses longues ramifications tombantes pour encadrer ma Madone. Derrière l'image sainte, cachée par elle, et abritée dans la verdure, j'avais placé la petite photographie dans son cadre d'argent, et je l'avais ornée d'une rangée de fleurettes rouges qu'on ne voyait pas, une fois la Vierge remise devant.

Je restai longtemps agenouillée, je murmurai: —Pardonnezmoi, ô vous dont je sens la souffrance errer autour de moi et en-

noblir mes pleurs...

Mais c'est la réponse qui me venait sur les lèvres et je conti-

nuai vibrante—: Oh! puisqu'un même essor s'est levé dans nos âmes, qu'une même tendresse a sangloté en nous —qu'une même douleur a brûlé de sa flamme nos cœurs aux regrets fous; oh! nous sommes unis dans les plus nobles sphères où nul ne peut atteindre, où rien ne peut passer. Là où montent les flots des visions plus claires. Et les vœux trépassés.

3 Octobre.

Ce matin, en voyant une couronne mortuaire au jardin, je demandai à la femme chambre pour qui elle était.

-Ya, es ist wegen diesen Italiener...

Je reçus un coup au cœur.

—...Der im garten herumhielf und fest hustete. Er hast viele kinder galassen.

17 Octobre.

Des jours aux feuillages meurtris et si beaux que je les admire. Et puis, maintenant, des jours brefs, vite assombris, plein d'attente pour l'hiver. Je les continue, ces jours, si végétatifs apparemnent que je perds la notion du temps. Je copie une feuille gribouillée en Juin 1924 où j'indiquais comment on devait distribuer mes choses après ma mort. J'ai supprimé, ajouté.

Puis, j'ai travaillé avec Maman à la traduction de quelquesunes de ses poésies. De l'espagnol au français. Exercice intéressant

et moins difficile qu'on ne le croirait.

En effet, Maman desire réunir en un livre toute émotion se rapportant à son amie. Je lui ai donné l'idée d'écrire ainsi sa douleur à vif. Et des feuilles s'amoncellent maintenant sur sa table. Je forme aussi le projet de corriger, limer toutes mes poésies, pour avoir quelque chose de bien à laisser.

18 Octobre.

Le jardin s'effeuille.

Je n'étais pas "née pour être heureuse", je le comprends par tous mes anciens pressentiments. Le bonheur ne m'a pas été ravi, car je ne l'ai jamais bien prévu.

Et maintenant j'ai souffert ce que j'attendais, et en dehors de la mort (et celle-là sera rapide) je ne pressens plus de grandes tortures. Je ne me marierai pas et je n'aurai même pas de fiancé.

Assez de prophéties! Mais j'ai toujours pressenti.

Désormais, je vais devant moi et je me sens forte. Cette nuit, j'ai formé la résolution de ne plus prononcer une plainte, par parti pris; de ne soupirer qu'à moi-même et à ce livre.

24 Octobre.

Il neige; de nouveau un hiver, de nouveau des flocons dans du silence.

25 Octobre.

Sûrement je tiens moins à l'existence qu'une personne "en pleine vie". Nous avons dû tant renoncer nous autres —nous avons déjà brisé tant d'attaches que la mort devient moins abrupte.

28 Octobre.

J'ai pensé hier au temps où je me coiffais mal, exprès, où je souriais en fronçant le nez exprès, où tremblais, des matinées, bien involontairement, tout cela quand j'étais neurasthénique (printemps 1922).

29 Octobre.

Non, je n'atteindrai plus le bonheur ici bas; s'il y a une vie future, je suppose que je l'aurai alors; sinon tant pis, ce sera le grand sommeil. Mais voilà que chaque fois que j'énonce des pensées pessimistes, une espèce de réponse me parvient. N'est-ce pas du bonheur, cette sérénité limpide, ces souvenirs si hauts, si parfaits de beauté? Et bien, oui, cette époque de ma vie vaut davantage que les précédentes. Il y a quelque chose de clair qui m'environne, je suis montée et je respire un autre air. Et puis mon âme est riche. Je ne parviens plus à écrire une page désespérée.

1.er Novembre.

Maman a un coup d'œil très juste. L'art et la souffrance l'ont rendue compréhensive de tout ce qu'il y a de beau. Elle saisit le vrai.

Elle a profondément aimé.

Elle sait aimer.

2 Novembre.

"Y yo también, no dista mucho el día...".

Le vers de mon aïeul retentit aujourd'hui. L'année prochaine, à cette date?...

Qui sait? Une espèce d'indifférence répond en moi.

J'ai envoyé des œillets à sa chambre. J'ai feuilleté une Imitation annotée par Mme. D... et j'ai relu toutes les poésies de l''Ame qui s'effeuille''. Ce soir, j'ai écouté le "Cygne" de Saint-Saens, et révérente, les mains jointes, j'ai murmuré: "Ma douceur, ma consolation, Merci!" Merci d'avoir gardé l'anneau.

14 Novembre.

J'apprends qu'Amelia attend son second bébé.

Observé depuis mon perchoir, ce fait de mettre au monde des enfants, des condamnés à la peine, à la mort, semble égoïste, ou

tout au moins d'une inconscience pitoyable. A voir tant souffrir, l'envie m'en est bien passée! Je sais que ce que je dis là est amer et

méchant.

"Las fuerzas espirituales no mueren", écrit la tante Inés et de cela je suis sûre, je connais trop leur valeur, le contraire serait insensé. Mais l'individualité persiste-elle? J'ai trouvé cette pensée là énoncée vaguement, je crois, dans un livre de voyages de Blasco Ibáñez et aujourd'hui, elle me revient, trop claire parce que je suis triste, elle se développe, se précise. Et je me dis: Est-ce que ces forces spirituelles ne suivent pas la même loi de la matière qui retourne à la nature sans jamais s'anéantir? Ne rejoindraient-elles pas, ces puissances morales, quelques grandes entités, immatérielles mais plus vraies que tout le tangible, comme ce que nous nommons l'amour, la mort, le destin et tout cet accord mystérieux qui nous frôle, et que nous percevons de temps à autre plus nettement? Et alors, les débris de nos "moi", n'en seraient-ils pas absorbés, transformés, séparément rejetés à la Vie en valeurs coordonnées à l'harmonie universelle?

Voilà, c'est fait, j'ai jeté à la hâte sur du papier les pensées trop tranchantes. C'est mieux que le grand sommeil, mais cela n'est d'aucune consolation pour nos conceptions humaines. Oh, non, non, je n'aime pas cette supposition-là!

15 Novembre.

A... est mort! C'est effrayant! A qui le tour maintenant?

18 Novembre.

Je n'arrive pas à me dégager de la pénible impression que me laisse cette nouvelle mort. Tous! Mais non, voyons; —et je compte les survivants. Alors, ma santé redevient une préoccupation dominante, comme aux premiers temps de ma maladie. Je suis toujours au lit. Il faut que je fasse des progrès cet hiver...

En un instant assez amer, j'ai ouvert par hasard "La Route Mandarine" de Dorgelès et j'y ai trouvé: "Ils savent bien que la mort n'enlève qu'une forme à leur amour. La mort ne détruit pas:

elle transforme. La mort n'empêche rien..."

Il m'est tombé entre les mains "Le Journal d'Elisabeth Leseur" et j'admire surtout ses "Pensées de Chaque Jour", bien belles. J'en ai copié quelques-unes dans mon Livre de Pensées.

20 Novembre.

Le curé est venu J'étais seule.

-Vous êtes encore dehors? Comme la nature est belle!

—Oui, j'aime beaucoup cette heure. On se sent plus près de ceux qui nous ont quittés.

Et nous avons parlé de douces choses, du retour vers le spiri-

tualisme. Il dit qu'aux morts "qui se sont sauvés" Dieu accorde certainement la grâce de suivre de près ce qui se passe ici-bas. Et il ajoute: "Goethe et Schiller ont reproché au catholicisme d'avoir vidé le monde des dieux et des déesses et d'avoir proclamé inhabitées les forêts et les sources: mais c'est tout le contraire. Partout chacun, chaque maison a son Bon Ange".

Ah! comme la réponse arrive juste dans chaque moment de

peine!

27 Novembre.

Hier soir, j'étais tellement triste (après avoir souri une journée entière), tellement prise par mon regret que je me retournai dans l'obscurité, portant les mains à mon front avec désespoir, sentant toute ma cruelle solitude.

Les lettres que Maman reçoit de la mère de Mme. M... donnent l'envie de mourir... Avoir vécu toute une longue vie pour en arriver là, à ce trou de souffrance! Cela épouvante!

Heureux alors les morts jeunes qui croyaient perdre le bon-

heur avec la vie!

Si l'on peut offrir sa propre douleur à d'autres êtres,—comme il l'a fait pour moi—j'offre ce que j'ai souffert pour lui, à ses vieux malheureux parents. J'ajouterai cela à mon signe de la croix de tous les soirs que suivent déjà ces deux petites phrases: "Elena, veillez sur nous. Qu'ils soient dans la lumière et dans l'amour". C'est ainsi que je recommence à prier.

2 Décembre.

J'ai pu... j'ai pu...! M'éloigner alors! Sans cesse, à tout instant, je reviens près de lui, je pense au passé ou bien le présent se montre à moi à travers mon sentiment. Un air de musique me fait pâlir. Je veux rendre ma souffrance vivante, la mettre dans toute parole bonne, dans tous mes essais d'altruisme.

Je me sens beaucoup plus mûre, dans le sens meilleur de ce mot

-tout est devenu plus clair en moi.

19 Décembre.

Mes parents sont absents pour une quinzaine de jours. Soirées agréables dans ma chambre avec H..., Q..., P..., K..., etc. On fait marcher le phono, moi dans mon lit confectionnant des cravates. J'en ai trois pour Papa, une pour Q...

Décembre 1925.

CADENCE

(En souvenir de mon amie Elena).

Dans le silence, Dans la distance, Voilà que s'éveille un émoi. C'est la cadence Des souvenances, Qui vient, qui s'empare de moi.

Elle fredonne
Et je me donne
A sa grande compassion,
Pleurs qui pardonnent,
Mots qui ordonnent,
Tissez yos incantations,

Dans l'heure grise,
La voix exquise

Module encor les sons anciens.
Magique hantise
Qui se précise.

Avec tout ce qui est mon bien.

Elle s'avance,
Elle s'élance
Vers mon cœur tout vibrant d'émoi...
Vieille cadence
En survivance
Suivant des austères convois.

SCINTILLEMENT

Lentes approches de la nuit: Déjà des étoiles ont lui Contre un espace Vague et rapace.

Chagrins et joie qui m'ont atteint Sont épars dans le ciel lointain Oh! étincelles Qui m'ensorcellent!

Tous mes regards se sont noyés Dans les horizons déployés. Les points d'or brillent, Tremblent, scintillent.

Avec croissante intensité Je vois dans le soir exalté, S'étendre en fastes Toujours plus vastes

Le firmament et sa moisson Car toutes les clartés y sont En multitude, En plénitude. Tout le monde écoutait les chants de Noël devant le sapin traditionnel. C'était dans la salle à manger du Sana. J'étais assise au premier rang. A ma gauche, j'avais les amoureux: H..., joyeuse et jolie, et B..., revenu la veille après une absence de trois mois, durant laquelle il est devenu "a brand-new engineer", Ils parlaient tout bas entre eux; à ma droite, j'avais M... T... silencieuse, toute proche de moi en sentiment.

Elle est très mûre pour son âge dans le sens le meilleur de ce mot, c'est à dire qu'on sent en elle un épanouissement de cœur. Elle a souffert, elle souffre, car elle est bien malade. Oui, je la sentais

proche.

L'Ave Maria de Gounod se répandait sur nous.

Est-ce notre dernier Noël?

Cet arbre étincelant dans cette salle... Quand le chœur de voix chanta: "Wie oft halt mir zur Weihnachtszeit Ein Baum von dir das herz erfreut", je revis ceux de Leysin, le passé; et des larmes coulèrent le long de mes joues. Les yeux de M... T... étaient tout mouillés comme les miens, nos bras s'étreignaient.

—Yo have your parents..., me dit-elle et je l'embrassai sur le cou, car sa blessure, c'est la mort de son père qu'elle adorait, survenue alors qu'elle avait quatorze ans. Depuis, elle est toujours malade.

C'est ainsi que pour la première fois on m'a vu pleurer.

Le lendemain, jour de Noël, couchée, sur ma galerie en face du Sana, je vois un jet de glace en stalactite, brillante au soleil, pendre de son balcon — le seul ainsi décoré. La veille, j'avais quitté les salons pour aller à dessein voir la petite C... et, en passant, ma main avait caressé la poignée de sa porte.

Le soir, grand dîner comme l'année dernière; tout le monde assis à deux tables qui contournent la salle; Maman à la droite du

docteur en chef; celui-ci fait un discours sur la bonté.

Et puis, danses et couples. Tranquillement assises ensemble, M. T... et moi nous nous amusons à répéter maints détails: disparitions d'amoureux, retour de ceux-ci par des portes différentes, sympathies naissantes, timidité, jalousies, et nous sommes spirituellement bienveillantes.

Nous quittons avant les autres les salles electrisées et nous nous agenouillons un instant dans la chambre de M. T. devant la crèche. Puis, étendue sur la chaise-longue de Maman, je pense: Estce mon dernier Noël? —Et je ressens une grande paix...

Celle-ci, sera pour moi l'année décisive.

28 Janvier.

J'aime infiniment ces grands paysages blancs. Ils m'accompagnent depuis ma jeunesse, ils savent bien des choses de moi, et moi aussi, je les comprends. Quand ils brillent au soleil, le ciel au-dessus d'eux devient d'un bleu Italien. Quand la nuit les éclaire... je me dis que ce sont mes paysages préférés.

Cette époque de ma vie est aussi ma préférée, au point qu'il y a des moments où je pense que si je surmonte ma maladie, je re-

gretterai peut-être de ne pas être morte maintenant.

24 Février.

Hier, Maman m'a montré une vieille lettre d'Elena qui doit dater de la fin de 1922. Elena dit dans cette lettre à propos de mon attitude:

"Elle est un enfant, une "très enfant", malgré ses vingt ans. Mon Dieu! vingt ans! Que sait-elle de la vie, de ce que peut blesser la dureté, et qu'on peut mourir d'une caresse qui ne vient pasl...

le sentis un nœud à la gorge en lisant ceci. Et depuis, une grande peine pèse sur moi. Je sais tout le mal que j'ai dû lui faire.

Qu'ai-je fait de ma jeunesse! quand je crovais que j'allais mourir, j'étais heureuse à ma façon - maintenant que je commence à

aller mieux, je suis toute désorientée.

Faire le bien, rester noble, devenir plus vivante dans ma bonté... C'est seule voie possible pour moi. Faire abstraction de moimême. Car voilà, je vois que c'est l'égoïsme mon défaut odieux qui a aidé à gâcher... "Regret one of life's bitterest experiences", je lisais cela aujourd'hui

26 Février.

Avoir repoussé l'Amour Royal! N'en avoir de reproches à faire qu'à moi-même.

27 Février.

Hier soir, par la radio, nous parvient d'Italie une évocation des morts pour la Patrie en forme de poème. La voix modulait les vers, accentuait certains mots, pour parler des mères qui, tout le long de la péninsule, pensaient aux fils, attendaient celui qui ne devait plus revenir. La voix disait les rivages du Tirreno où une mère évoquait... j'écoutais, le visage détourné, les mains serrées l'une dans l'autre.

"E piú lungi, un'altra madre ancora, presso il mar di Siracusa, vicino all'Etna impetuoso..." je haletais un peu. "I figli! I figli" Elles pensaient au moment des retours alors qu'ils franchirent le seuil

en s'écriant: "Madre, son qui".

Et le fils lointain subit seul son martyre. "Pensa alla mamma che non l'aiuta".

Morti sono i figli! — morti! morti! — per l'Italia!".

Oh! avoir été l'instrument! Mais non pas l'instrument, j'avais le libre arbitre...

La vie de Sana dégage toujours une part importante de potins. Les Potins sont une institution. Il y a des potins qu'on recueille précieusement pour amuser les alités (aussi ceux-ci sont toujours les mieux informés de la maison). Il y a d'autres Potins qui, transmis sans prudence, créent des brouilles; ou, parvenus aux sages, s'abiment dans des silences significatifs. Quoique la vie ici soit beaucoup moins intense qu'au Mont Blanc, on n'a tout de même qu'à garder les yeux et les oreilles ouvertes pour faire des observations et tirer des conclusions spirituelles ou philosophiques selon son humeur: "Ce qu'on en apprend au Sana!" est la remarque habituelle des jeunes filles —et quant aux jeunes gens, ils parlent moins, mais n'en évoluent que plus vite.

10 Mars.

La neige tourbillonne dans les rafales. Une avalanche s'est abattue sur une cabane perdue dans les montagnes au-dessus de nous. Hier, par l'après midi sereine, on descendit les victimes: des groupes de gens sur la route épiaient les traîneaux portant des formes oblongues enveloppées de toile noire.

-l am soon going... where the people of the avalanches have

gone!, dit M. T...

Le Monstre! voudrait-on crier à cette maladie —mais ne sait-elle pas faire surgir les âmes? Ne vaut-elle pas mieux peut-être que la vie, souvent étiolante, et après laquelle on se retrouve de même devant la mort, mais plus éteint peut-être. D'avoir été ajourné, le moment extrême n'en perd pas sa dureté. Il sera là tout de même, trop vite. Alors mourir en plein essor... ce n'était pas si mal que cela.

18 Mars.

J'ai passé par des journées passablement moroses en réfléchissant combien peu je tenais à la vie.

Je ne me marierai pas.

Quant à avoir des enfant, je n'aurais pas voulu me prolonger—cela suffit comme cela. Même si cela devait me guérir, je n'en voudrais pas. Je les aurais trop aimés.

Je ne désire pas mourir, et je ne désire pas vivre, - traîner

comme cela me suffit.

2 Avril.

Aujourd'hui, le cicl est si beau, les cimes des montagnes encore si blanches, tandis que la neige fond tout autour, et P... est si sympathique, si gosse et vivant que je me laisse aller à la douceur de cette journée ensoleillée, comme si j'avais quinze ans—les quinze ans habituels — pas les miens qui furent sans élan.

Ce n'est que maintenant que je sens la limpidité de la jeunes-

se. Ça, c'est encore un don que je me dis venir de Lui —avec un de ses sourires de compassion et de douceur.

15 Avril.

Journées moroses.

Et cependant un grand soleil de printemps caresse les nappes de neiges, les coteaux qui verdissent et s'offrent aux affaiblis. Ce n'est que depuis sa mort, qu'insensiblement j'ai été gagnée par le soleil. J'admirais la lumière, je la comprenais en poète, mais je n'en recevais pas de bonheur, je préférais les journées sombres, je rêvais de l'hiver. Puis, j'ai senti une impression de paix, sous les cieux sans nuages, et petit à petit, la joie directe d'une belle journée. Maintenant j'aime profondément le soleil. Peut-être le soleil insensé du "pays des fruits d'or et des roses vermeilles" est-il cause que le calme soleil des avrils de montagne m'ait atteinte.

16 Avril.

Je suis très essoufflée. Ce qui fait que mon agonie sera rapide, car j'ai le cœur fatigué.

Tout est prêt d'ailleurs, mes vers corrigés, classés chronologiquement. Le docteur en chef, pas plus avancé que ses confrères au sujet maladie, mais excellent homme, excellent "papa" de toute cette jeunesse en peine, est autoritaire comme il convient, simple, direct. Toute plainte l'irrite, les "ça va très bien" l'attirent. Il s'assied sur mon lit et tout en improvisant quelques plaisanteries (il aime à faire rimer les paroles qu'il débite) il me scrute rapidement ou bien il me caresse la tête d'une façon réconfortante.

19 Avril.

Regrets. Avoir repoussé!

Ta vie est gâchée, bien gâchée, t'en fais pas, dis-je à ma figu-

re reflétée dans la glace.

Il n'y a pas d'autre possibilité que celle de sortir de moi-même, de me laisser de côté. Aussi, chaque fois que je me lève, vais-je voir des alités et je bavarde, je raconte les petits faits en me dépouillant de mon ancienne retenue, en devenant même un peu indiscrète, —cela m'est égal de le paraître, si je peux distraire.

22 Avril.

Qu'est ce qu'il vaut mieux, la mort ou la vie? Quelle est la clef de cette enigme, Mon Dieu, où nous nous débattons?

Et puis, impulsivement, je me suis mise à genoux. Oh! mon Dieu... mais je n'ai pas formulé de prières. Je me suis blottie sur moi-même, me sentant frêle comme devant un spectacle grandiose, frêle et souffrante.

J'ai bien vieilli... Je n'attends plus grand chose de ce petit bout de vie fanée qui me reste.

27 Avril.

A MARIA TERESA

Tu portes, dans ton âme aimante et généreuse, Le secret de la vie, souvent cherché en vain Car, en marchant le long de la route épineuse, Tu appris, de ton mal, l'enseignement divin.

Et c'est pourquoi tes yeux ont ces lueurs profondes, Et c'est pourquoi ton rire est facile et ailé. Tu mets de la beauté dans notre pauvre monde —O toi qui sais lutter, et qui sais consoler.

Tu auras la victoire, enfant, ah! sois-en sûre. Superbe, la clarté viendra sur ton chemin Et, en t'auréolant toute, belle et si pure, Versera son flot d'or à tout élan demain.

J'ai écrit cela vite, et pour le lui donner au lieu d'"après". Composé pour l'album de Mademoiselle C..., le quatrain suivant:

A UNE TOUTE JEUNE FILLE

Je voudrais aujourd'hui redire à ta jeunesse Qui élève au soleil sa fraîche nouveauté, Un vieux dicton d'Orient: "Jouis, voilà la sagesse, Et puis, surtout, fais jouir —car voilà la bonté".

30 Avril.

Nous voici de nouveau en plein drame. María Teresa meurt. Il y a peu de jours je lisais à haute voix dans sa chambre des poésies, des mots d'amour et d'espoir. Ma M. T. ne dort plus depuis une semaine —les nuits blanches comme la neige de Leysin, dont parlait C... Avant— hier, je ne pus la voir de toute la journée, hier je me glissai dans sa chambre vers une heure, et je fus accueillie par un sourire de plaisir. Je la baisai au front. A 4 heures, j'y retournai et lui montrai le commencement d'un golf que je crochetais pour sa mère. Lorsque je voulus partir, pour ne pas la fatiguer, ses non, non, non! —répétés me furent doux. Je m'assis sur la chaise-longue, Mme. B... m'y coucha comme un enfant. Je crochetais, la mère tricotait, et M. T. assise toute droite dans son lit se préparait des fraises pour le soir. Elle était jolie, avec un teint légèrement rosé, ses deux épaisses tresses noires encadraient le visage, et son doux

regard tourné vers nous allait parfois vers la fenêtre comme avec nostalgie. On lui avait envoyé une plante d'azalées rouges et elle avait dit devant moi: "She is the sweetest thing that ever breathed", ce que je recueillis précieusement.

6 Mai.

Le soir, je revins encore lui souhaiter bonne nuit et m'asseoir un petit moment près d'elle. Sa mère m'assura que ma présence était toujours la bien venue.

le la baisai au front. Elle était fraîche mais respirait avec dif-

ficulté: on tâcha de parler doucement mais gaiement.

Maria Teresa restait grave et respirait péniblement. Je l'embrassai de nouveau avant de la quitter, et j'embrassai la pauvre mère qui restait dans la chambre jour et nuit.

Le jour suivant, à mon reveil, j'appris que Maria Teresa était

morte à 4 heures du matin.

Jusqu'à la fin, elle a fait preuve d'une énergie sauvage, me dit l'assistant.

—She looks upwards!, dis-je en désignant la reproduction du tableau de son père "La Dolorosa", suspendue dans la chambre de Maman. Maria Teresa "is so safe now with your father".

Dans l'après midi, P... vint me trouver et me tendit les boucles d'oreilles et la petite montre de sa sœur. Je me mis à pleurer.

-"You mustn't cry, Lily", fit-il après un instant, d'un ton en-

-"No, it's I who ought to comfort you Paul".

Nous causâmes longtemps de l'au-delà de la mort.

—After all, we shall "all" have to pass it — sooner or later. She is through now".

—"Yes, it is like an exam...", dit Paul. "But I would'nt like to die yet... because I haven't done anything still"..., ajoute-t-il.

-"I feel I have already had my share of sorrow", dis-je.

C'était la première fois qu'il avait assisté à une mort, et lui même est atteint.

L'après-midi, la mère vint me trouver, suivie silencieusement de ses enfants, et me couvrit de baisers.

-Su última sonrisa fué para tí, me dit-elle.

Maman tint un long discours à P... qui, sérieux, a l'air plus gosse que jamais, lui disant que c'est lui qui devait penser à sa mère, etc... Et j'ajoutai:

-"You must take M. T. 's place now".

-I can't think I am leaving Davos, me dit P... melancoliquement".

—C'est la vie..., dis-je. Et puis, ils sont tous partis.

Oui, je pleurai, bien sûr que oui.

Souvenirs... souvenirs que je recueille!...

C'était dans le hall du Mont Blanc, en l'automne de l'année où j'avais vingt ans. Et le hautain C... me dit:

-Mais oui, princesse.

Plus tard, quand il était déjà prisonnier de sa rechute, j'allais parfois le voir, et un jour que j'arrivais sans escorte:

-Seule, comme une grande? me dit-il.

En ce même automne de 1922, après l'arrivée de Colette, R... me déclara que C... avait dit que le nombre de jolies femmes au Mont Blanc était doublé, qu'avant il n'y en avait qu'une, qui était moi. Une autre fois que j'arrivais et que je trouvais un Monsieur au fond de la chambre:

—Alors je vois que vous avez des visites, dis-je agréablement. Et il me répondit en riant que c'était son père et il me le

présenta.

Je battis en retraite aussitôt que je pus. A quelque temps de là, R..., en causant avec moi, se montra au courant de la rencontre inattendue, dit que j'avais été affolée, et comme je me montrais vexée, ajouta que le père de C... avait dit de moi:

-Comme c'est agréable de voir une vraie jeune fille, après

celles qu'on rencontre ici.

Souvenirs... Souvenirs...

J'écoute à genoux, en ce jour, "Simple Aveu", le "Cygne", le "Crucifix". Et je prie.

Et maintenant je vais relire pieusement ce que j'écrivis, il y a

deux ans, en apprenant sa mort.

27 Mai 1926.

LA CATHÉDRALE INACHEVÉE

A mes chers Parents, à l'occasion de leurs Noces d'Argent.

Le soleil tombe à pic sur l'ample Cathédrale Ouverte encore

Et par les brèches, vient répandre sur les dalles Des taches d'or.

L'été s'appesantit sur la forêt de pierre En ascension,

Qui leva lentement ses murs, pour l'altière Aspiration.

Sur le labeur fervent de tous ses tabernacles Longtemps rêvés,

La Cathédrale attend, érigeant des pinacles Inachevés. Il faut encor peiner, construire autour des faîtes,
Obstinément,
Pour que la vie s'imprègne, et que l'œuvre soit faite
De battements.

Il faut encor la livrer toute aux nobles gestes
De saints orgueils,
Et à l'obscur essaim des artisans modestes,
Vêtus de deuil.

Afin que, vers le ciel ardent d'un jour de fête, Sur le beffroi, Se hausse encor plus haut, l'aiguille plus parfaite, Portant la Croix.

Juin.

Des soirées paisibles:

Nous tricotons, Loly, Olga et moi, tandis que Maman lit à haute voix, avec beaucoup de brio, une pièce spirituelle et fine: "Miquette et sa mère". La clarté d'une lampe jaune tombe sur les coussins dorés, les mains travaillent agilement, on écoute. Lorsqu' un passage un peu risqué se précise, Maman tend le livre aux trois grandes tandis que T..., l'oie blanche, attend que la parenthèse soit finie.

D'autres soirées paisibles: Loly et Olga font la cure auprès de moi sur ma galerie. Nous nous étendons toutes trois dans l'obscurité et nous ne tardons pas à rencontrer le "bonheur de voir se lever les étoiles" tout come Tyltil et Myltil. On cause aussi dans l'ombre, Olga nous raconte sa fuite de Russie sous la terreur Bolcheviste. Une fois, la lune se montre derrière un nuage tragiquement éclairé. Le temps vole de cette façon —et 19 heures arrivent trop tôt.

Et ainsi, le 24 Mai, dans la paix nocturne, près de ce Sana que l'ombre enveloppait avec moi-même, nous est parvenue la "Commemorazione" qui se tenait à Milan et que la radio nous transmettait dans toute sa passion. Une voix disait que des anciens combattants allaient chanter ces chansons sans art, nées, vomies dans les heures d'angoisse.

Toute une évocation poignante se peignit à nous. Lorsque la voix se tut, un rugissement éclata! "Per i morti d'Italia!".

J'avais des frissons. Un peu de moi-même s'accrochait à chaque chanson, ces chansons qui me parvenaient de mon adolescence — dans leur réalité enfin.

"Fratelli d'Italia" avec son refrain "Siam pronti alla morte", toutes d'amour et tout autour, c'était le silence de cette nuit alpestre m'enveloppant moi et ce Sana où il mourut.

Départ de Bibi pour l'été.

Le lendemain je sors sur le perron avec le docteur lui faire des

signaux tandis qu'elle s'éloigne accompagnée de son fiancé; et puis de nouveau par une fenêtre, je salue de mes deux bras, elle se retourne encore et encore et nous continuons à agiter nos mains...

Je vais franchement mieux.

La chère tante Inés est revenue à nous. Elle termine un livre —Annonciation— avec le matériel recueilli à Leysin.

Le 7, Papa nous quitte pour aller au Chili. Je suis contente à

la pensée qu'il s'en va vers une vie active.

Derniers instants dans sa chambre. Puis, la voiture qui part làbas. Je suis à la fenêtre. Derrière moi, la tante et le fidèle Q...

7 Juin (soir).

Relus à genoux les mots dictés par ma Grande Joie. Que j'étais indigente avant elle! Que cette évocation, cette chose si pure lui parvienne —je le demande pieusement.

10 Juin.

Dîner des "Orphelins" —c'est à dire invitation à notre table de Loly, Olga et C... Les départs ont été très nombreux et "il faut se resserrer pour ne pas sentir les courants d'air" dit Maman.

Olga est excessivament timide, et point consciente apparemment de sa beauté et de sa culture qui sont de premier ordre. Lors de la mort de M. T..., elle a eu une façon de ne rien dire et de s'asseoir en silence auprès de moi qui m'a fait découvrir en elle une sensibilité affinée.

Travaillée par la vie, elle aussi, faisant partie d'une famille de la vieille noblesse russe, elle fut "bien gâtée", durant son enfance. Elle me raconta parfois ses souvenirs, le soir sur la galerie... Ils habitaient en été dans le voisinage de la famille Impériale. Elle allait parfois jouer avec les enfants du Tzar; elle voyait Raspoutine, les grandes dames, ses adeptes... puis la catastrophe... Et Olga se trouvait alors en Crimée avec sa famille. Son père à Pétrograd alla à la banque pour retirer les bijoux, mais comme il y avait du désordre en ville, il préféra revenir le lendemain. Ce lendemain là, le gouvernement révolutionnaire les avait saisis, ils perdirent tout. Là bas, en Crimée, O...—enfant de douze ans— entendait toute la journée les fusillades; c'était le massacre des officiers. L'Angleterre envoya un bateau à l'Impératrice mère et là, les familles menacées s'entassèrent et s'enfuirent devant les bolchevistes.

Les troupes rouges arrivèrent le lendemain.

Ils changèrent plusieurs fois de navire, et toujours c'était le tassement sur des ponts bondés. O... se souvient d'avoir dormi sur une table tandis que sa mère passait la nuit sur un escalier. L'équipage anglais fut parfait. Une fois, les réfugies n'avaient pas à manger: les marins leur abandonnèrent leurs rations. Un bon

négre donna se part à O., qui la partagea à son tour avec quelqu'un d'autre. Une autre fois, ils étaient sur un bateau avarié; on les avertit qu'ils pouvaient sombrer et qu'il fallait se tenir prêt,et les refugiés ne s'inquiétèrent même pas, pris de fatalisme en leur extrêmité.

Sur une île du Bosphore, O... avait une forte fièvre et sa première pneumonie. Ils continuèrent à l'Île de Malte. Enfin, leur troupeau se dispersa vers différents points de l'Europe. O..., sa mère, sa sœur et leur groupe s'en allèrent à Rome où ils s'etablirent. Et depuis lors, lutte avec la pauvreté.

Et maintenant aussi, lutte avec la maladie, la mère souffrante

et les deux filles atteintes aussi.

13 Juin.

Voici trois ans -devant les boutiques du Mont Blanc: Papa, d'A... et moi.

Papa voulant acheter des livres pour d'A... dont c'était la fête, me dit de l'emmener et nous fîmes ensemble un Secretan.

Regrets vers lui ce soir . . .

5 April 1926.

Oppression. Température. Ne bouge pas du lit.

Tout s'efface hors un sentiment: le besoin, la tendresse de Maman.

Ma vie de jeune fille recule, se tait. Je reviens vers celle d'avant. Nous aurons encore de bons jours, dis-je à Maman et je pense à la campagne, avec du soleil, des fleurs, des bêtes, des enfants qui ne soient pas les miens. Je pense à une bonne vie utile et sereine. Et je reprends goût à l'avenir; de me sentir malade me contrarie me fait souffrir- mais Maman est là.

Cette nouvelle épreuve a servi à ce que je voie clair: elle m'a jetée à Maman. Je suis comme un petit enfant, j'ai besoin d'elle, physiquement presque. Et elle me réconforte avec tant de courage! Maman! Chérie!

Je repense aussi à mon Papacito - quelquefois des choses

tristes, mais en avant, voyons, et courage, courage!

La lutte est dure par instants, mais n'en est-elle pas, pour cela justement, plus belle et méritoire? Alors, obtenons de l'"Ascension" -allez, encore un échelon!

7 Août.

O Chérie! Chérie! Tout, tout ce que j'ai en moi se concentre

en un seul élan -mon amour pour Maman.

Ah!, ce qu'elle est pour moi en ce moment! Tout! Je me cramponne à elle avec toute ma tendresse. Je l'aime -et ne souffre pas, car ce sentiment me protège, me vivifie.

Et maintenant, lumineuse, ma voie heureuse se révèle à moi: je vivrai pour mes parents.

Il erre une étincelle divine sur eux, car ils ont trop souffert

pour n'être qu'humains.

Ils sont près de Dieu, et moi je serai près d'eux.

Ah! si ces dixièmes de température ont servi à cela, bénis soientils! Ah!, si la souffrance fugitive illumine la tendresse éternelle, bénie soit-elle!

Béni notre destin à tous les trois qui nous a spiritualisés, qui nous a préparés à monter ensemble, à ne jamais nous quitter. Car désormais, rien ne pourra voiler ce que j'ai éprouvé en ces jours, le plus fort sentiment de ma vie —l'amour pour eux.

O mes parents, mes uniques amours en cette heure!

Merci, mon Dieu, de leur avoir donné mon cœur —la richesse d'aimer est la noble récompense à mon épreuve.

Désormais, rien ne pourra me séparer d'eux -ni la mort, ni

la vie.

Désormais mon âme s'est unie à la leur avec la plus tenace indissolubilité. Désormais le "Dios Alado" a fait son divin miracle —et je suis heureuse— heureuse de les aimer tant...

Je leur appartiens de toute mon âme.

9 Août.

Gloire à la vie aimante et douloureuse!

Elle est belle, comme est belle la mort noble et bienfaisante, car toutes deux sont les œuvres de Dieu; mais des œuvres éphémères.

Il y en a une beaucoup plus belle encore, car celle-là demeure: c'est la tendresse immortelle, la tendresse divine qui unit à jamais les âmes divines aussi.

Grâce au Père de m'avoir choisie parmi tant d'autres pour me faire gravir des marches ascendantes! Qu'il me permette de répandre cet enseignement en bien autour de moi. Qu'il me permette, maintenant que tant de bandeaux sont tombés et que je suis heureuse, de le remercier en chantant.

Ce que Maman est pour moi, je ne puis le redire.

L'artiste, le Poète, l'Amie unique, et la Mère dans toute l'ac-

ception ineffable de ce mot.

Ah!, ma protectrice qui a gardé ma vie pure et limpide. Ah! évocatrice d'infini qui m'a sans cesse ouvert le trou béant vers l'azur, afin que j'entrevoie notre véritable patrie, ah! ma Maman chérie, mon Amour sans limites et sans fin s'unit au tien à jamais.

Je revois mon passé si clair.

Créatrice de beauté, soyez bénie. Semeuse de floraison, soyez bénie. Voix qui annoncez, soyez bénie. Voix qui ranimez, soyez bénie. Voix qui consolez, soyez bénie. Vaillance sereine, soyez bénie. Vaillance sereine, soyez bénie. Ame qui luttez, soyez bénie. Ame qui aidez, soyez bénie.

Ame qui vous donnez, soyez bénie.
Ame qui aimez, soyez bénie.
Ame qui aimez, soyez bénie.
Ame qui planez, soyez bénie.
Etincelle dans l'ombre, soyez bénie.
Etincelle dans l'ombre, soyez bénie.
Reflet de la Lumière, soyez bénie.
Parcelle de Ciel, soyez bénie.
Promesse de Dieu, soyez bénie.
Maman bien mienne, soyez bénie.

25 Août.

A Ragatz avec mon Ange Gardien.

Tout, tout près de ma Mamy, de mon adorée. Tendresse exquise qui submerge les petits ennuis physiques.

Ah!, mon petit Chéri, comme je l'aime! Amour de sa fifille, comme elle est parfaite!

Avec ça, un mignon petit fox de trois mois aux yeux tendres. Tout cela est doux... je redeviens un tout petit enfant et je me laisse dorloter.

La placide Sœur Fanny complète notre quator. Mon âme claire et victorieuse chante comme l'alouette.

26 Août 1926.

Veillée jour et nuit par Celle que j'aime par dessus tout avec mon Papacito, je coule des jours pleins d'exquis moments de douceur.

FIN DU JOURNAL